This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578421 9

Bancro

NAD

Bibliothèque d'Ouvrages d'élite pour la Jeunesse.

BEAUTÉS

DES

PROSATEURS FRANÇAIS

BIBLIOTHÈQUE
D'OUVRAGES D'ÉLITE POUR LA JEUNESSE,

PUBLIÉE

sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique,

53 *volumes format anglais dit* CHARPENTIER.

Tous les volumes de cette belle Collection sont imprimés sur papier vélin satiné, et ornés de très-jolies vignettes sur acier.

Chaque ouvrage se vend séparément.

OUVRAGES DE MAD. GUIZOT.

L'ÉCOLIER, ou *Raoul et Victor*, ouvrage couronné par l'Académie française; 6e édition, 2 vol., ornés de 8 jolies vignettes.

UNE FAMILLE, ouvrage continué par madame A. Tastu; 6e édit., 2 vol., ornés de 8 jolies vignettes.

LES ENFANTS, contes à l'usage de la jeunesse; 6e édit., 2 vol., ornés de 8 jolies vignettes.

RÉCRÉATIONS MORALES (les), contes à l'usage de la jeunesse; 6e édit., 1 vol., 4 vignettes.

NOUVEAUX CONTES à l'usage de la Jeunesse; 6e édit., 2 vol., ornés de 8 vignettes.

LETTRES DE FAMILLE SUR L'ÉDUCATION, ouvrage couronné par l'Académie française; 3e édit., 2 vol., portrait.

CONSEILS DE MORALE, ou Essais sur l'homme, le monde, l'éducation, etc., avec une notice, par M. *Ch. de Rémusat;* 2e édit. 2 vol.

MESD. TASTU ET VOIART.

ÉDUCATION MORALE POPULAIRE, *Lectures graduées pour l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, etc.;* ouvrage imité de l'italien de CÉSAR CANTU; 2 beaux vol., ornés de 8 jolies vignettes.

LECTURES POUR LES JEUNES FILLES, leçons et modèles de littérature en *prose* et en *vers*, extraits des auteurs modernes; 2e édit., 2 vol., ornés de beaux portraits.

LES ENFANTS DE LA VALLÉE D'ANDLAU, ou Notions familières sur la *Religion*, la *Morale* et les *Merveilles de la Nature*, par mesd. E. Voiart et A. Tastu; 2e édit., 2 vol., 8 jolies vign.

ROBINSON CRUSOÉ, de D. de Foé, traduit par madame A. Tastu; 2 vol., *illustrés* de 40 grav.

ROBINSON SUISSE, traduit de Wyss, par madame E. Voiart; 4e édit., 1 gros vol., 9 vign.

MAD. J. DELAFAYE-BRÉHIER.

LES PETITS BÉARNAIS, ou Leçons de morale; 7e édit., 2 vol., ornés de 8 jolies vignettes.

LES ENFANTS DE LA PROVIDENCE, ou Aventures de trois jeunes orphelins; 5e édit., 2 vol., ornés de 8 jolies vignettes.

LE COLLÉGE INCENDIÉ, ou les Écoliers en voyage; 5e édit., 1 vol., orné de 4 jolies vignettes.

MAD. LAURE BERNARD.

LES MYTHOLOGIES DE TOUS LES PEUPLES, racontées à la jeunesse; 2e édit., 1 vol., *illustré* de 60 jolies vignettes d'après l'antique.

L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

ANACHARSIS OU *le jeune Voyageur dans l'ancienne Grèce;* abrégé du grand ouvrage de Barthélemy; 2 vol., ornés de vignettes.

MAD. MÉLANIE VALDOR.

LES HEURES DE RÉCRÉATION, 3e édit., 1 vol., orné de 4 jolies vignettes.

MADEM. ULLIAC-TRÉMADEURE.

LES JEUNES NATURALISTES, ou Entretiens familiers sur les *Animaux*, les *Végétaux* et les *Minéraux;* 3e édit., 2 forts vol., ornés de 32 jolies vignettes.

LES JEUNES SAVANTS, ou Entretiens familiers sur l'*Astronomie*, la *Météorologie*, la *Géologie*, la *Physique*, la *Chimie*, la *Mécanique* et l'*Industrie;* 2 forts vol., ornés de 100 vignettes.

CLAUDE BERNARD, ou le Gagne-Petit, ouvrage couronné par l'Académie française; 1 vol., orné de 4 jolies vignettes.

ÉTIENNE ET VALENTIN, ou Mensonge et Probité; suivis de *Jean Marie*, ouvrage couronné; 3e édit., 1 vol., orné de 4 jolies vignettes.

ÉMILIE, ou la Jeune Fille auteur, ouvrage dédié aux jeunes personnes; 2e édit., 1 vol., 4 vign.

CONTES AUX JEUNES NATURALISTES sur les *Animaux domestiques;* 3e édit., 1 vol., 4 vign.

CONTES AUX JEUNES ARTISTES sur la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure* et la *Musique;* 4e édit., 1 vol., orné de 4 jolies vignettes.

CONTES AUX JEUNES AGRONOMES; 7e édit., 1 vol., orné de 4 jolies vignettes.

LÉON GUÉRIN.

BEAUTÉS DE LA POÉSIE FRANÇAISE, ou Leçons et Modèles en vers, extraits des auteurs modernes, précédées d'un Traité de versification; 1 très-fort vol. avec portrait.

SIMPLES RÉCITS historiques et moraux pour la jeunesse; 1 vol., orné de 4 vignettes.

BEAUTÉS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE. Modèles en *prose* et en *vers* extraits des auteurs modernes; 2 gros v., ornés de beaux portraits.

MICHEL MASSON.

LES ENFANTS CÉLÈBRES, ou Histoire des enfants qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie, le savoir et les talents; 3e édit., 1 vol., orné de 8 vignettes.

MISTRISS EDGEWORTH.

CONTES DE MISS EDGEWORTH, à l'usage de la jeunesse, trad. de l'anglais; 2 forts vol., 16 fig.

DE MARLÈS.

LES JEUNES VOYAGEURS en *France* et en *Angleterre*, Voyages pittoresques dans ces deux grands pays; 1 vol. avec vignettes et cartes.

BERQUIN.

L'AMI DES ENFANTS, nouvelle édition conforme à l'édition originale; 2 gros vol., 16 vignettes.

DEPPING.

MERVEILLES ET BEAUTÉS DE LA NATURE EN FRANCE; 9e édit., 2 vol., 16 fig.

MAD. CAMPAN.

THÉATRE D'ÉDUCATION pour les jeunes personnes; 4e édit., 1 vol., orné de 4 jolies vignettes.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
N L

BOSSUET.

BEAUTÉS

DES

PROSATEURS FRANÇAIS

OU

LEÇONS ET MODÈLES DE LITTERATURE

EN PROSE

extraits des auteurs modernes

PAR M. GUYET DE FERNEX

MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ

Précédés d'un

COUP D'OEIL SUR CHAQUE GENRE

DONT IL EST TRAITÉ DANS CE RECUEIL.

PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-EDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1843.

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LA LITTÉRATURE.

DU STYLE EN GÉNÉRAL.

Nous ne saurions mieux emprunter qu'à l'immortel Buffon, la définition du style en général; car il n'a été et ne sera peut-être jamais donné à personne de le mieux caractériser.

Le style, dit ce grand écrivain, n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées; si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style ferme devient nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse

de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes ; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie ; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper ; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base ; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois : sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un ; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'u-

sage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la masse du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances; autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation: ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais, s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira, sur des fondements inébranlables, des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire; il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à pré-

férer les unes aux autres ; il demeure donc dans la perplexité. Mais, lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura assemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire ; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile ; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression ; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur ; et le sentiment se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce qu'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants ; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition ; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces ; et, ordinairement, ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf,

de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fonds du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse : rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées : ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les

choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse; si l'on y joint de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté; enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Les règles ne peuvent suppléer au génie : s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes : il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie de mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet. Il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation,

le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever ni se transporter, ni s'altérer. S'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps : car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente : toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet : l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit : elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère; elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est : ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand

il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs, il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, de l'être en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poëte, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusions qu'il leur plaît; et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force, et déployer toute l'étendue de leur génie.

INTRODUCTION.

DES DIFFÉRENTS GENRES

QUI SONT TRAITÉS

DANS LES SEPT LIVRES DE CE RECUEIL.

LIVRE I.

RELIGION ET MORALE.

Tout ce que nous avons dit et tout ce que nous dirons encore du style et de l'éloquence, peut s'appliquer aux sujets qui traitent de la religion et de la morale. Nous ajouterons seulement que c'est ici surtout que doit se déployer, tantôt dans toute son onction, dans toute sa douceur, et tantôt dans toute son énergie, tour à tour, l'art d'entraîner et de convaincre, et qu'enfin le meilleur moyen de persuader pour l'écrivain ou pour l'auteur, c'est d'être persuadé lui-même.

LIVRE II.

PHILOSOPHIE.

La plus haute qualité du style dans la philosophie, c'est la clarté. Ici, c'est moins par l'éclat, la chaleur, que par l'art d'enchaîner les preuves et d'en déduire une vérité incontestable que l'écrivain peut s'attendre à triompher d'une manière plus froide, il est vrai, mais avec des résultats plus durables que l'orateur. Au reste, ce que nous avons dit du style en général peut s'appliquer également à la philosophie.

LIVRE III.

NARRATIONS.

La narration est l'exposition d'un fait vrai ou supposé vrai.

Si ce fait est vrai, l'auteur n'a pas deux partis à pren-

dre : il faut qu'il suive l'histoire, et n'admette aucune circonstance qui ne soit, dans le fond au moins, conforme à ce qu'ont rapporté les historiens. Leur déposition étant, à cet égard, la règle de notre croyance, ce qui peut être contraire à cette déposition ne saurait être admis. Ainsi la vérité sera l'âme du récit historique. Elle s'appliquera non-seulement aux faits, mais encore aux pensées, c'est-à-dire aux discours qu'on pourrait introduire dans la narration, quand ces discours existeront; ce qui toutefois n'obligera pas toujours à les rapporter. Si les caractères et les faits sont connus, on ne peut se permettre de les modifier, qu'autant que cette modification n'est pas sensible. On peut bien ajouter aux vertus et aux vices quelques coups de pinceau plus hardis et plus forts, on peut les adoucir, les déguiser, effacer quelques traits; mais on ne saurait altérer le fond de la vérité, en changeant les événements et en dénaturant les circonstances. Ce n'est qu'à la faveur de l'obscurité ou du silence de l'histoire que l'imagination, n'étant plus gênée par la notoriété des faits, peut les exposer à son gré; car alors la vérité muette laisse carrière à l'illusion.

Si le fait est supposé vrai, il faut qu'il soit vraisemblable. Le vraisemblable est la représentation du vrai; il varie avec la nature et les circonstances, qui l'offrent souvent sous des faces différentes. Cette image est quelquefois sans réalité, quelquefois aussi la réalité est dépouillée de cette image; c'est dans ce sens que Boileau a dit :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

C'est d'après ce principe que l'on prend pour vraies ou vraisemblables des choses qui ne le sont pas, parce qu'on se laisse tromper par les apparences ou entraîner par l'autorité.

Dans la narration, la vraisemblance est la possibilité d'un fait selon les circonstances où il est placé; ce qui

est impossible en ces circonstances ne saurait paraître vraisemblable. On entend ici par impossible non ce qui est au-dessus des forces humaines, mais ce qui n'a pu arriver, en se prêtant à toutes les suppositions raisonnables.

La vraisemblance produit dans la littérature des beautés qui flattent autant l'esprit que les ordres de l'ancienne architecture, bien exécutés, sont agréables aux yeux. Tout ce qui s'éloigne du vraisemblable peut bien joindre à la rapidité des idées la vivacité des images, la richesse de l'expression, l'énergie du sentiment; mais toutes ces beautés ne plaisent jamais qu'à des esprits qui préfèrent le brillant au solide, le merveilleux au sublime, et le bizarre au raisonnable.

La vraisemblance dans les récits historiques regarde moins les faits que les pensées et les sentiments. Ainsi les réflexions que tirera des faits celui qui les raconte, devront être vraisemblables, c'est-à-dire qu'il faudra que ceux qui les liront puissent dire : j'aurais pensé de même. Si le narrateur n'exposait le fait que sèchement, il n'intéresserait pas; mais si, d'après un caractère connu, il prête à tel ou tel personnage les idées, les sentiments, le langage qui lui sont propres, son récit nous plaît et nous charme.

Dans un récit dont le fond est supposé, les bornes de la vraisemblance sont moins étroites pour l'écrivain. On n'a rien à lui reprocher si les circonstances du fait qu'il rapporte, ou plutôt qu'il imagine, sont telles qu'elles aient pu arriver raisonnablement. On conçoit qu'il est très-difficile de régler les limites de cette vraisemblance; les seuls guides à cet égard sont le goût et l'expérience.

LIVRE IV.

ÉLOQUENCE.

L'empire de l'éloquence est très-étendu; il s'exerce dans les assemblées générales, où l'on délibère sur les

intérêts d'une nation; devant les tribunaux, où l'on juge les causes des particuliers; dans les discours, où l'on doit représenter le vice et la vertu sous leurs véritables couleurs; enfin, dans toutes les occasions où il s'agit d'instruire les hommes. De là trois genres d'éloquence : le genre délibératif, le genre judiciaire, le genre démonstratif. Ainsi, hâter ou empêcher les décisions du peuple, défendre l'innocent et poursuivre le coupable, louer la vertu et blâmer le vice, telles sont les fonctions augustes de l'orateur. Comment s'en acquitter? par la voie de la persuasion. C'est à Pascal lui-même que nous allons remettre le soin de définir l'éloquence avec cette concision et cette clarté admirables qui ne sont propres qu'à lui.

L'éloquence, a écrit ce grand génie, est l'art de dire les choses de telle façon, 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance que l'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en connaître tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et pour s'assurer si l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut encore se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel, ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop, et que rien n'y manque.

LIVRE V.

DESCRIPTIONS, TABLEAUX ET DÉFINITIONS.

La description est la peinture vive et animée d'un objet. Elle ne se borne pas à caractériser cet objet, elle en présente le tableau dans ses détails les plus intéressants et dans toute son étendue. La description est l'exposé des choses, comme la narration est l'exposé des faits. Elle peint avec des couleurs vives et variées, et par de justes images rend les choses présentes à nos yeux, nous les faisant, pour ainsi dire, toucher au doigt.

Comme l'imagination peut se représenter à elle-même des choses plus grandes, plus belles, que ne le sont ordinairement celles de la nature, il est digne d'un grand maître de rassembler dans ses descriptions toutes les beautés possibles. Il faut jeter dans l'enchantement et l'illusion ; un auteur et surtout un poëte, qui décrit d'après son imagination, a toute l'économie de la nature entre les mains : il peut lui donner les charmes qu'il lui plaît, pourvu qu'il ne la réforme pas trop, et que, pour vouloir exceller, il ne se jette pas dans l'absurde. Le *génie* et le bon *goût* s'en garantiront toujours. Nous disons le génie et le goût : en effet, le génie peut seul saisir la nature et en pénétrer les véritables beautés, comme le goût seul peut en faire un choix harmonieux et capable d'intéresser. Toutes les fleurs ont une beauté qui leur est propre ; toutes cependant n'entreraient pas dans la composition d'une guirlande ou d'un bouquet fait avec goût.

La description peut convenir dans les genres les plus familiers, aussi bien que dans les genres nobles. Son plus ou moins de longueur dépendra de son plus ou moins d'importance. Devra-t-elle être gracieuse ou sombre, pathétique ou riante ? Cela dépend de la place que vous lui destinez, et de l'effet que vous en attendez.

Il y a, dans les sujets qui paraissent les plus semblables

une foule de différences qui ne peuvent être marquées et saisies que par un goût sûr et délicat. La première loi de ceux qui écrivent, c'est d'observer les convenances de leur sujet.

Comme l'écrivain est libre dans sa composition, c'est à lui de saisir l'objet, le point de vue, le moment favorable, les traits les plus intéressants, et les contrastes qui peuvent rendre son objet plus sensible encore.

L'imitation de la nature peut varier à l'infini dans les détails; et c'est une étude assez curieuse que celle des tableaux divers qu'un même sujet a produits, imités par des mains savantes. Les contrastes ont le même avantage de varier et d'animer la description. Non-seulement deux tableaux opposés de ton et de couleur se font valoir l'un l'autre, mais dans le même tableau, ce mélange d'ombre et de lumière détache les objets et les relève avec plus d'éclat.

L'orateur et le poète définissent.

Le caractère de la définition poétique, ainsi que de la définition oratoire, est de ne peindre son objet que dans son rapport avec l'intention de l'orateur ou du poëte: de là vient que, de la même chose, il peut y avoir plusieurs définitions différentes, et dontchacune aura sa vérité et sa justesse relatives.

Soit en poésie, soit en éloquence, un mérite essentiel de la définition, c'est l'à-propos. Tout ce qui d'un seul mot se fait concevoir nettement, pleinement, et sans équivoque, n'a pas besoin d'être défini.

LIVRE VI.

DE LA FABLE, DU DIALOGUE, ETC.

Quand on sentit le besoin de dire la vérité aux hommes sans les offenser trop directement, et d'attirer leur attention sur leurs propres défauts par des images saisissables, on dut inventer la fable ou l'apologue. En effet, la

fable n'est autre que la vérité déguisée, et prenant, au besoin, jusqu'à la forme des bêtes pour instruire les hommes de leurs propres défauts. Ses qualités sont, entre autres, la justesse dans les applications, la bonne logique dans les déductions morales, et la souplesse et la naïveté dans le style. Il est rare que l'on emploie la prose pour faire des fables; le vers, mais le vers à l'allure franche et dégagée, le vers au trait piquant et qui porte pour ainsi dire coup à chaque rime, lui convient mieux, en même temps qu'il grave plus aisément la morale du sujet dans la mémoire. Cependant on trouvera dans le cours de cet ouvrage quelques modèles de fables en prose. Le volume de vers qui forme la seconde partie de ce recueil contient d'ailleurs de plus amples détails sur la fable.

On y trouvera également une appréciation de l'allégorie.

Ce que nous avons dit de l'éloquence, peut s'appliquer à l'apologie, qui n'est autre qu'un discours en faveur de soi-même ou de quelqu'un.

Le dialogue est la conversation écrite. Il est avant tout l'âme du genre dramatique; sans dialogue, point de tragédie, point de comédie, on pourrait dire, point de théâtre: car la pantomime elle-même, est encore un dialogue où le geste tient la place de la voix. Le dialogue peut aussi se mêler dans les livres à la narration, et c'est alors ce qu'on appelle dramatiser son style, c'est-à-dire, lui communiquer du mouvement, une action. L'action est donc un des principes constitutifs du dialogue. Le dialogue doit toujours être naturel, s'élever ou redescendre avec les situations qu'il anime. Il faut que les interlocuteurs aient l'air de parler comme on parle, et pourtant ils ne doivent en avoir que l'air: car la pire chose du monde, ce serait d'écrire la conversation ordinaire telle qu'elle a réellement lieu; la meilleure n'est pas supportable; elle est toujours traînante, lâche, décousue, rem-

plie de paroles inutiles et vulgaires. Le dialogue écrit, celui surtout que l'on destine au théâtre, tout en paraissant naturel, condition indispensable, doit donc être pressé, pressant, dégagé de toutes paroles qui ne vont pas au but, ou qui n'entraînent pas une prompte réplique. La chaleur, la finesse et le trait caractérisent encore le dialogue; la chaleur entraîne, la finesse pénètre et séduit, le trait porte coup, et souvent quelques traits heureux et saisissants, ont valu à un auteur dramatique les applaudissements et tout le succès de son œuvre. Cependant l'abus du trait peut aussi devenir un écueil.

LIVRE VII.

LETTRES.

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de tracer les règles du style épistolaire. Il est et doit être varié à l'infini comme tous les sujets qu'il effleure plus ordinairement qu'il ne les approfondit. Tout ce qui a l'air prétentieux, apprêté, maniéré, ne saurait lui convenir; et cependant, il faut l'avouer, parmi les modèles de genre que l'on cite le plus, ce sont des défauts que l'on rencontre quelquefois, tant il est difficile de s'en garantir, surtout quand on écrit une lettre avec la pensée qu'elle courra le monde et qu'elle sera imprimée. La correspondance que l'on trace dans cette vue peut être piquante et pleine d'attraits lorsqu'elle s'occupe de sujets frivoles ou généraux; mais elle ne saurait qu'y perdre lorsque c'est la douleur qui s'épanche et que les larmes découlent pour ainsi dire avec l'encre sous la plume. Dans la première c'est l'esprit et le goût qui décident, dans la seconde c'est le cœur; et dans l'une comme dans l'autre le style doit toujours paraître naturellement d'accord avec la pensée.

Paris.—Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.
(Près le Pont-Neuf.)

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
PROSATEURS FRANÇAIS.

LIVRE I.

RELIGION ET MORALE.

DIEU.

Toute existence émane de l'Être éternel, infini; et la création tout entière avec ses soleils et ses mondes, chacun desquels enferme en soi des myriades de mondes, n'est que l'auréole de ce grand Être. Source féconde des réalités, tout sort de lui, tout y rentre; et tandis qu'envoyées au dehors pour attester sa puissance, et pour célébrer sa gloire dans tous les points de l'espace et du temps, ses innombrables créatures, leur mission remplie, reviennent déposer à ses pieds la portion d'être qu'il leur départit, et que sa justice rend aussitôt à plusieurs d'entre elles, ou comme récompense, ou comme châtiment : seul immobile au milieu de ce vaste flux et reflux des existences, unique raison de son être et de tous les êtres, il est à lui-même son principe, sa fin, sa félicité. Chercher quelque chose hors de lui, c'est explorer le néant. Rien n'est produit, rien ne subsiste que par sa volonté, par une participation continuelle de son être. Ce qu'il crée, il le tire de lui-même, et conserver, pour lui, c'est se communiquer encore. Il réalise extérieurement l'étendue qu'il conçoit, et voilà l'univers. Il anime, si on peut le dire, quelques-unes

de ses pensées, il leur donne la conscience d'elles-mêmes, et voilà les intelligences. Unies à leur auteur, elles vivent de sa substance en se nourrissant de sa vérité, leur aliment nécessaire. Même lorsqu'elles l'ignorent, même lorsqu'elles le nient, elles puisent encore dans son sein, comme la plante aveugle dans le sein de la terre, la séve qui les vivifie. Faibles mortels, qui naguère désespérions de la lumière, redisons-le donc avec une joie pleine de confiance et d'amour : il existe un Dieu. Les ténèbres fuient devant ce grand nom; le voile qui couvrait notre esprit s'abaisse, et l'homme, à qui toute vérité et son être même échappaient sans qu'il pût les retenir, renaît délicieusement à l'aspect de celui qui est, et par qui tout est.

(L'Abbé de La Mennais.)

DIEU CONSIDÉRÉ COMME CRÉATEUR.

Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Le roi dit qu'on marche, et l'armée marche; qu'on fasse telle évolution, et elle se fait : toute une armée se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est, parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu; mais, au fond, que cette image est défectueuse! Dieu n'a point de lèvres à remuer; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même, et tout ce qu'il veut éternellement s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il l'a marqué.

Il dit donc : Que la lumière soit, et elle fut; qu'il y ait un firmament, et il y en eut un; que les eaux s'assemblent, et elles furent assemblées; qu'il s'allume deux grands luminaires, et ils s'allumèrent; qu'il sorte des animaux, et il en sortit; et ainsi du reste. Il a dit, et les choses ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées. Rien ne résiste à sa voix, et l'ombre ne suit pas plus vite le corps, que tout suit au commandement du Tout-Puissant. Mais les corps jettent leur ombre nécessairement; le soleil envoie de même ses rayons; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes, sans que la

source les puisse retenir; la chaleur, pour ainsi parler, force le feu à la produire; car tout cela est soumis à une loi et à une cause qui les domine. Mais vous, ô loi suprême, ô cause des causes! supérieur à vos ouvrages, maître de votre action, vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît. Tout est également rien devant vos yeux : vous ne devez rien à personne, vous n'avez besoin de personne; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal; vous produisez tout le reste par pure bonté, par un commandement libre, non de cette liberté changeante et irrésolue, qui est le partage de vos créatures, mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages qui ne vous font ni plus grand ni plus heureux, et dont aucun, ni tous ensemble, n'ont droit à l'être que vous leur donnez.

(BOSSUET.)

DE LA PROVIDENCE.

Infortunés mortels, cherchez votre bonheur dans la vertu, et vous n'aurez point à vous plaindre de la nature. Méprisez ce vain savoir et ces préjugés qui ont corrompu la terre, et que chaque siècle renverse tour à tour. Aimez les lois éternelles. Vos destinées ne sont point abandonnées au hasard, ni à des génies malfaisants : rappelez-vous ces temps dont le souvenir est encore nouveau chez toutes les nations. Les animaux trouvaient partout à vivre, l'homme seul n'avait ni aliments, ni habit, ni instinct. La sagesse divine l'abandonna à lui-même pour le ramener à elle; elle répandit ses biens sur toute la terre, afin que pour les recueillir il en parcourût les différentes régions, qu'il développât sa raison par l'inspection de ses ouvrages, et qu'il s'enflammât de son amour par l'inspection de ses bienfaits. Elle mit entre elle et lui les plaisirs innocents, les découvertes ravissantes, les joies pures et les espérances sans fin, pour le conduire à elle pas à pas par la route de l'intelligence et du bonheur. Elle plaça sur le bord de son chemin la crainte, l'ennui, le remords, la douleur et tous les maux de la vie, comme des bornes destinées à l'empêcher d'aller au-delà et de s'égarer. Ainsi une mère sème

des fruits sur la terre pour apprendre à marcher à son enfant; elle s'en tient éloignée, elle lui sourit, elle l'appelle, elle lui tend les bras; mais s'il tombe, elle vole à son secours, elle essuie ses larmes et elle le console. Ainsi la Providence vient au secours de l'homme par mille moyens extraordinaires qu'elle emploie pour subvenir à ses besoins. Que serait-il devenu, dans les premiers temps, si elle l'avait abandonné à sa raison encore dépourvue d'expérience? Où trouva-t-il le blé dont tant de peuples tirent leur nourriture aujourd'hui, et que la terre, qui produit toutes sortes de plantes sans être cultivée, ne montre nulle part? Qui lui a appris l'agriculture, cet art si simple que l'homme le plus stupide en est capable, et si sublime que les animaux les plus intelligents ne peuvent l'exercer? Il n'est presque point d'animal qui ne soutienne sa vie par les végétaux, qui n'ait l'expérience journalière de leur reproduction, et qui n'emploie pour chercher ceux qui lui conviennent beaucoup plus de combinaisons qu'il n'en faut pour les resemer. Mais de quoi l'homme lui-même a-t-il vécu avant qu'une Isis ou une Cérès lui eût révélé ce bienfait des cieux? Qui lui montra, dans l'origine du monde, les premiers fruits des vergers dispersés dans les forêts et les racines alimentaires cachées dans le sein de la terre? N'a-t-il pas dû mille fois mourir de faim, avant d'en avoir recueilli assez pour le nourrir, ou du poison, avant d'en savoir faire le choix, ou de fatigue et d'inquiétude, avant d'en avoir formé autour de son habitation des tapis et des berceaux? Cet art, image de la création, n'était réservé qu'à l'être qui portait l'empreinte de la Divinité. Si la Providence l'eût abandonné à lui-même, en sortant de ses mains, que serait-il devenu? Aurait-il dit aux campagnes: « Forêts inconnues, montrez-moi les fruits qui sont mon partage; terre, entr'ouvrez-vous, et découvrez-moi dans vos racines mes aliments; plantes d'où dépend ma vie, manifestez-vous à moi, et suppléez à l'instinct que m'a refusé la nature? » Aurait-il eu recours, dans sa détresse, à la pitié des bêtes, et dit à la vache, lorsqu'il mourait de faim: « Prends-moi au nombre de tes enfants, et partage avec moi une de tes mamelles superflues? » Quand le souffle de l'aquilon fit frissonner sa peau, la chèvre sau-

vage et la brebis timide sont-elles accourues pour le réchauffer de leurs toisons? Lorsque, errant sans défense et sans asile, il entendit, la nuit, les hurlements des bêtes féroces qui demandaient de la proie, a-t-il supplié le chien généreux en lui disant : « Sois mon défenseur, et tu seras mon esclave? » Qui aurait pu lui soumettre tant d'animaux qui n'avaient pas besoin de lui, qui le surpassaient en ruse, en légèreté, en force, si la main qui, malgré sa chute, le destinait encore à l'empire, n'avait abaissé leurs têtes à l'obéissance?

Comment l'homme, d'une raison moins sûre que leur instinct, a-t-il pu s'élever jusque dans les cieux, mesurer le cours des astres, traverser les mers, conjurer le tonnerre, imiter la plupart des ouvrages et des phénomènes de la nature? C'est ce qui nous étonne aujourd'hui; mais je m'étonne bien plutôt que le sentiment de la divinité eût parlé à son cœur bien avant que l'intelligence des ouvrages de la nature eût perfectionné sa raison. Voyez-le, dans l'état sauvage, en guerre perpétuelle avec les éléments, avec les bêtes féroces, avec ses semblables, avec lui-même, souvent réduit à des servitudes qu'aucun animal ne voudrait supporter; et il est le seul être qui montre jusque dans la misère le caractère de l'infini et l'inquiétude de l'immortalité. Il élève des trophées, il grave ses exploits sur l'écorce des arbres : il prend le soin de ses funérailles, et il révère les cendres de ses ancêtres, dont il a reçu un héritage si funeste. Il est sans cesse agité par ses passions; quand il n'est pas la victime de ses semblables, il en est le tyran; et seul il a connu que la justice et la bonté gouvernaient le monde, et que la vertu élève l'homme au Ciel. Il ne reçoit à son berceau aucun présent de la nature, ni douces toisons, ni plumages, ni défenses, ni outils pour une vie si pénible et si laborieuse; et il est le seul être qui invite des dieux à sa naissance, à son hymen et à son tombeau. Quelque égaré qu'il soit par des opinions insensées, lorsqu'il est frappé par les secousses imprévues de la joie ou de la douleur, son ame, d'un mouvement involontaire, se réfugie dans le sein de la Divinité. Il s'écrie : « Ah! mon Dieu! » Il tourne vers le ciel des mains suppliantes et des yeux baignés de larmes

pour y chercher un père. Ah! les besoins de l'homme attestent la providence d'un Être suprême. Il n'a fait l'homme faible et ignorant qu'afin qu'il s'appuyât de sa force et qu'il s'éclairât de sa lumière ; et bien loin que le hasard ou des génies malfaisants règnent sur une terre où tout concourait à détruire un être si misérable, sa conservation, ses jouissances et son empire prouvent que dans tous les temps un Dieu bienfaisant a été l'ami et le protecteur de la vie humaine.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION.

Roi de la création, l'homme n'est investi que par la religion seule du vrai titre en vertu duquel il exerce cet empire. Aux rapports qu'il avait avec ses égaux, avec la longue échelle des êtres placés au-dessous de lui, la religion vint joindre un nouvel ordre de relations avec une région placée au-dessus de lui. En lui ouvrant l'accès de ce monde plus élevé, elle lui explique le rôle qu'il joue dans celui où il est momentanément placé, comme elle lui explique la création elle-même. Sans elle, ses regards ne se porteraient qu'à son niveau ou à ses pieds ; elle les dirige vers les sommités éternelles, vers la source du vrai, du bon et du beau. La religion seule lui révèle et sa propre nature, et sa vraie destinée. Par elle il se reconnaît comme l'enfant de Dieu ; par elle il entre en possession d'un avenir. Éclairé par elle, il comprend les limites qui l'obsèdent de toutes parts, le besoin qu'il éprouve de s'en affranchir, parce qu'il découvre comment il s'en dégagera un jour par un perfectionnement progressif. Il comprend la lutte dans laquelle il est engagé, parce qu'il y voit une épreuve salutaire, parce qu'il aperçoit la couronne qui lui est réservée à la suite du triomphe. Le flambeau de la religion répand une vive et bienfaisante lumière sur les trois mystères de la naissance, de la vie, de la mort. La religion est donc indispensable à l'homme, en ce qu'elle lui apprend ce qu'il est, ce qu'il est venu faire sur cette terre, où il va ; en ce qu'elle lui apporte ses

titres de famille, le met en possession de son héritage, et se charge de satisfaire à toutes les ambitions de son cœur.

(DE GÉRANDO.)

LA PIÉTÉ.

Il se rencontre des hommes qui n'aiment point Dieu, et qui ne le craignent point : fuyez-les, car il sort d'eux une vapeur de malédiction.

Fuyez l'impie, car son haleine tue; mais ne le haïssez pas, car qui sait si déjà Dieu n'a pas changé son cœur?

L'homme qui, même de bonne foi, dit : Je ne crois point, se trompe souvent. Il y a bien avant dans l'ame, jusqu'au fond, une racine de foi qui ne sèche point.

La parole qui nie Dieu brûle les lèvres sur lesquelles elle passe, et la bouche qui s'ouvre pour blasphémer est un soupirail de l'enfer.

L'impie est seul dans l'univers. Toutes les créatures louent Dieu, tout ce qui sent le bénit, tout ce qui pense l'adore : l'astre du jour et ceux de la nuit le chantent dans leur langue mystérieuse.

Il a écrit au firmament son nom trois fois saint.

Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux!

Il l'a écrit aussi dans le cœur de l'homme, et l'homme bon l'y conserve avec amour; mais d'autres tâchent de l'effacer.

Paix sur la terre aux hommes dont la volonté est bonne!

Leur sommeil est doux, et leur mort est encore plus douce; car ils savent qu'ils retournent vers leur Père.

Comme le pauvre laboureur, au déclin du jour, quitte les champs, regagne sa chaumière, et, assis devant la porte, oublie ses fatigues en regardant le ciel : ainsi, quand le soir se fait, l'homme d'espérance regagne avec joie la maison paternelle, et, assis sur le seuil, oublie les travaux de l'exil dans les visions de l'éternité.

(DE LA MENNAIS.)

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA RELIGION.

Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est avant de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisque, au contraire, elle dit que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures : *Deus absconditus* (Isaïe, XIV. 15), et puisque enfin elle travaille également à établir ces deux choses, que Dieu a mis des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur; quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre, puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et confirmer sa doctrine bien loin de la ruiner?

Il faudrait, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient, à la vérité, une de ses prétentions; mais j'espère montrer ici qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte, et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais, en vérité, je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt

léger de quelque personne étrangère, il s'agit de nous-mêmes et de notre tout

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir sont de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute notre conduite : et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et, qui par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence dans une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit : elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends, au contraire, que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que

tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre en peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer et le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur ame est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer et le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves; voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvaient l'éviter en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et la mort, qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement en peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence, et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute: mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui ne cherche pas est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. S'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie; car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement:

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon ame; et cette partie même de moi, qui pense ce que je dis et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a precédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais: je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, où dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité; et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour les chercher. Et en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert, au contraire, à

l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne; car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que son éternité : et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent, et ce même homme, qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse : c'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie, et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderait. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi non seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas et qui vivent dans

cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car, quand ils auraient une certitude entière qu'ils n'auraient rien à craindre après la mort que de tomber dans le néant, ne serait-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assurés, que de se faire gloire d'être dans ce doute?

(PASCAL.)

JÉSUS-CHRIST.

La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons

leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la mort et la vie de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

(J.-J. Rousseau.)

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre ame plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie c'est le Ciel, et quand vous regardez le Ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : « A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures? »

Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a

donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et pour les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : « A quoi bon prier? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin? »

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il, à cause de cela, que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'ame de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

(DE LA MENNAIS.)

LA PRIÈRE.

A la prière de Moïse, je vois la mer laisser un libre passage aux enfants d'Israël et ensevelir dans ses flots la puissance de l'Égypte. A la parole de Josué, les remparts de Jéricho tombent, le Jourdain retient ses eaux, le soleil arrête sa course. Je vois Samuel faire gronder dans les airs les tonnerres destinés à le venger des mépris d'Israël ingrat et volage. Il parle aux éléments en souverain, écarte

et rassemble les nuages, consume la terre par un souffle brûlant, et la ranime par des pluies fécondes.

Armé de la prière, Ézéchias porte le ravage et la désolation dans l'armée de Sennachérib. Couvert du bouclier de la prière, Israël se joue des projets sanglants d'Antiochus et de Nicanor. Guidé par la prière, Judas Machabée dissipe les ligues fatales de l'Égypte et de la Syrie.

La prière pénètre partout, elle obtient tout : elle pénètre dans les entrailles de la terre pour sauver Daniel de la fureur des lions; dans l'abîme de la mer, pour préparer un asile à Jonas; dans la fournaise de Babylone, pour défendre les adorateurs du vrai Dieu contre l'activité des flammes. Elle pénètre dans le sein des tombeaux pour rappeler à la vie le fils de la veuve de Sarepta; elle pénètre dans les prisons pour rompre les chaînes de Manassès et le replacer sur le trône de ses pères; elle pénètre dans le cœur des rois pour changer leurs desseins et désarmer leur colère. Esther, craintive et désolée, vient apporter à Dieu des soupirs qu'une loi sévère lui défend de porter au pied du trône. Esther parle à Dieu, Dieu parle à Assuérus; et le cruel Aman paie de son sang les projets et les complots sanguinaires qu'il avait formés. La prière pénètre dans les tribunaux pour confondre l'imposture et démasquer la calomnie. Injustement condamnée par tout un peuple, Suzanne prie, un prophète divin fait éclater son innocence. La prière surtout pénètre jusque dans le cœur de Dieu. Elle parle, elle est exaucée. Cherchez et vous trouverez; demandez et vous recevrez : *Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis.* (saint Matthieu, ch. VII, v. 7). L'homme en vous priant, ô mon Dieu ! ne fait qu'obéir à votre inspiration ; comment n'obtiendrait-il pas ce que vous l'excitez à vous demander? Faibles et dépendants par nous-mêmes, nous devenons, en quelque sorte, maîtres de tout par la prière.

..... La prière est le propre du chrétien. Aux premiers jours de l'église naissante, en devenant chrétien, on devenait homme de prière, et parce que, loin de regretter le temps qu'ils donnaient à la prière, les chrétiens ne regrettaient que les moments qu'ils ne pouvaient lui donner, l'amour de la prière ne tarda pas à peupler les déserts.

Le silence des bois et des forêts fut troublé par les soupirs de la prière; les antres profonds, les cavernes sauvages couvrirent de leur ombre ces anges de la terre qui pouvaient dire avec l'apôtre que leur esprit et leur cœur habitaient déjà dans le ciel. Et parce que bientôt les déserts ne suffirent plus à contenir la foule qui s'y rendait de toutes parts, l'amour de la prière sut se faire des solitudes dans les villes; il y fonda ces saints asiles où la ferveur, qui se plaît dans le recueillement, vit au milieu des hommes et les ignore. Et parce que la grâce, qui appelle les uns à fuir le monde, retient les autres dans le monde, les chrétiens du siècle ne furent pas moins des hommes de prière que les chrétiens du désert. Jusque dans le palais des empereurs et autour du trône, la prière fit entendre sa voix et ses cantiques. La cour des Césars eut ses Antoine, ses Hilarion qu'elle pouvait opposer aux solitaires de l'Égypte et de la Thébaïde. Alors donc était vraie dans toute son étendue la parole de saint Augustin, que la terre entière n'est qu'un temple, une maison d'adoration et de prière.

(Le P. de Neuville.

LES INVALIDES AU PIED DES AUTELS.

Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite? leurs cheveux que le temps a blanchis; leur front que la guerre a cicatrisé; ce tremblement que l'âge seul a pu leur imprimer; tout en eux inspire d'abord le respect; mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains défaillantes pour invoquer le Dieu de l'univers et celui de leur cœur et de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion, et leurs douleurs présentes, et leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage serein, et emporter dans leur ame un sentiment de tranquillité et d'espérance? Ah! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde! leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, et

la mort observe leurs pas; mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans alarme: ils se sont approchés par le sentiment de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les opinions religieuses et qui vous dites supérieurs en lumières; venez, et voyez vous-mêmes ce que peut valoir pour le bonheur votre prétendue science. Ah! changez donc le sort des hommes, et donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; et puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne serait pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades et aux indigents la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons et ces souterrains où des malheureux se débattent dans leurs fers, et fermez de vos propres mains la seule ouverture qui laisse arriver jusqu'à eux quelques rayons de lumière.

(NECKER.)

LE CHRISTIANISME.

A l'époque où le christianisme apparut sur la terre le genre humain ne vivait plus, pour ainsi dire, que par les sens. Le culte, devenu un vain simulacre, ne se liait à aucune croyance. On le conservait par habitude, à cause de ses pompes et de ses fêtes, et surtout parce qu'il tenait aux institutions de l'État. Du reste, la religion en elle-même n'inspirait ni foi, ni vénération. Les sages et les grands la renvoyaient avec mépris à la populace, qui, moins corrompue peut-être, voulait que les vices qu'elle adorait sous des noms empruntés offrissent au moins dans leurs emblèmes quelque chose de divin. Toutefois il n'existait d'autre religion que la volupté, et les sectes les plus sévères à leur origine, dégénérant bien vite d'une austérité factice,

en étaient venues, par un renversement d'idées qui passa dans le langage même, jusqu'à identifier la vertu avec le plaisir.

Sur ces simples observations, on peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le christianisme s'était établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout-à-coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le christianisme. Aussitôt les passions s'élancent avec fureur contre l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples à grands flots se précipitent sous leurs bannières, l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, et la politique les empereurs Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge, ni le sexe ne sont épargnés; les routes, les places publiques, les champs mêmes et jusqu'aux lieux les plus déserts, se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds; les jeux se mêlent au carnage; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge; et ce cri barbare: *les chrétiens aux lions!* fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Mais dans ces épouvantables holocaustes que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacune ait ses victimes choisies, et une cruauté ingénieuse invente de nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin les bourreaux fatigués s'arrêtent, la hache échappe de leurs mains : je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes; à l'exemple des nations entières subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du christia-

nisme, qui, en échange du repentir, leur promet l'immortalité, et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendard flotte au loin sur les débris du paganisme écroulé. Les Césars jaloux avaient conjuré sa ruine, et le voilà assis sur le trône des Césars. Comment a-t-il vaincu tant de puissance? en présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage? en se livrant sans résistance à ses persécuteurs.

Ainsi les premiers assauts qu'il eut à soutenir furent ceux d'une violence aveugle. Dieu, sans doute, l'ordonnait de la sorte, parce qu'il savait que le courage et la constance des martyrs étaient plus propres qu'aucun autre spectacle à étonner et à convaincre des hommes dominés par les sens.

LA BIBLE.

L'Écriture surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur, tous les écrivains de Rome et de la Grèce. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes; par exemple, celui qui commence ainsi: « Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la » terre (Ps. XLIX), » surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'ont égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlève demain. Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue dans les riantes peintures qu'il fait de la paix, tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple, ou à Nahum voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive, qui saisit

l'imagination; il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui; et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse leur comparer. Au reste, tout se soutient dans l'Écriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine.

(FÉNELON.)

ÉTABLISSEMENT MIRACULEUX DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Nous voudrions que Dieu nous fît voir des miracles pour nous confirmer dans la foi; mais quel plus grand miracle que la conversion du monde et la propagation de l'Évangile?

Jésus-Christ entreprend de changer la face de l'univers et de purger le monde de l'idolâtrie, de la superstition, de l'erreur, pour y faire régner souverainement la pureté du culte de Dieu. Pour cela qui choisit-il? douze disciples grossiers, ignorants, faibles, imparfaits, mais qu'il remplit tellement de son esprit, que dans un jour, dans un moment, il les rend propres à l'exécution de ce grand ouvrage

En effet, de grossiers et, pour user de son expression, de lents à croire qu'ils étaient, par la vertu de cet esprit qu'il leur envoie du ciel, il en fait des hommes pleins de zèle et pleins de foi. Après les avoir persuadés, il s'en sert pour persuader les autres. Ces pêcheurs, ces hommes faibles, que l'on regardait, dit saint Paul, comme le rebut du monde, fortifiés de la grâce de l'apostolat, partagent entre eux la conquête et la réformation du monde. Ils

n'ont point d'autres armes que la patience, point d'autres trésors que la pauvreté, point d'autres conseils que la simplicité, et cependant ils triomphent de tout. Ils prêchent des mystères incroyables à la raison humaine, et on les croit. Ils annoncent un évangile opposé contradictoirement à toutes les inclinations de la nature, et on le reçoit. Ils l'annoncent aux grands de la terre, aux doctes et aux prudents du siècle, à des mondains sensuels, voluptueux, et l'on s'y soumet. Ces grands reçoivent la loi de ces pauvres, ces doctes se laissent convaincre par ces ignorants· ces voluptueux et ces sensuels se font instruire par ces nouveaux prédicateurs de la croix, et se chargent du joug de la mortification et de la pénitence : de tout cela se forme une chrétienté si sainte, si pure, si distinguée par toutes les vertus, que le paganisme même se trouve forcé de l'admirer.

Ce n'est pas tout, et ce que j'ajoute vous doit paraître encore plus surprenant; car à peine la foi publiée par ces douze apôtres a-t-elle commencé à se répandre, qu'elle se voit attaquée par mille ennemis. Toutes les puissances de la terre s'élèvent contre elle. Un Dioclétien, le maître du monde, veut l'anéantir, et s'en fait un point de politique; mais malgré lui, malgré les plus violents efforts de tant d'autres persécuteurs du nom chrétien, elle s'établit si solidement, cette foi, que rien ne peut plus l'ébranler. D'innombrables martyrs la défendent jusqu'à l'effusion de leur sang; des gens de toutes les conditions font gloire d'en être les victimes et de s'immoler pour elle; des vierges sans nombre, dans un corps tendre et délicat, lui rendent le même témoignage, et souffrent avec joie les tourments les plus cruels. Elle s'étend, se multiplie, non seulement dans la Judée où elle a pris naissance, mais jusqu'aux extrémités de la terre, chez les peuples les plus barbares et parmi les nations les plus polies; dans Rome, où la religion d'un Dieu crucifié se trouve bientôt la religion dominante; dans le palais des Césars, où Dieu, pour l'affermissement de son église au milieu de l'iniquité, suscite les plus fervents chrétiens; enfin, observez ceci, dans le plus éclairé de tous les siècles, dans le siècle d'Auguste, que Dieu choisit pour marquer encore davantage le ca-

ractère de cette foi, qui seule devait surmonter toute la prétendue sagesse de l'homme et tout l'orgueil de la raison.

Avouons-le, mes chers auditeurs, avec saint Chrysostôme, quand la religion chrétienne, dès son berceau, aurait trouvé dans le monde toute la faveur et tout l'appui nécessaires, quand elle serait née dans le calme, par mille autres endroits elle ne laisserait pas d'être toujours l'œuvre de Dieu. Mais qu'elle se soit établie dans les persécutions, ou plutôt par les persécutions, et qu'il soit vrai qu'elle n'a jamais été plus florissante que lorsqu'elle a été plus violemment combattue; que le sang de ses disciples, inhumainement répandu, ait été, comme parle un Père, le germe de sa fécondité; que plus il en périssait par le fer et par le feu, plus elle en ait formé par l'Évangile; que la cruauté exercée sur les uns ait servi d'attrait aux autres pour les appeler, et qu'à la lettre l'expression de Tertullien se soit vérifiée, *in christianis crudelitas illecebra est sectæ;* que, sans rien faire autre chose que de voir ses membres souffrir et mourir, ce grand corps du christianisme ait eu de si prompts et de si merveilleux accroissements : ah! mes frères, c'est un de ces prodiges où il faut que la prudence humaine s'humilie, et qu'elle fasse hommage à la puissance de Dieu.

Voilà néanmoins ce que nous voyons, et c'est la merveille subsistante dont nous sommes témoins nous-mêmes, et que nous avons devant les yeux : voilà ce que le Seigneur a fait. *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (Ps. CXVII).

Puisque vous vous opiniâtrez, disait aux païens saint Augustin, à ne vouloir pas croire aux autres miracles, qui sont pour nous des preuves incontestables de notre foi, au moins confessez donc que dans votre système il y en a un dont vous êtes obligés de convenir, c'est le monde converti à Jésus-Christ, sans aucun miracle, car cela même, qui n'est pas et qui n'a pu être, ce serait le miracle des miracles

Et à quoi donc, poursuivait-il, attribuerons-nous ce grand ouvrage de la sanctification du monde par la loi chrétienne, si nous n'avons recours à la vertu infinie de Dieu? Ce n'est point aux talents de l'esprit ni à l'élo-

quence que la gloire en est due; car, quand les apôtres auraient été aussi éloquents et aussi savants qu'ils l'étaient peu, on sait assez ce que peuvent l'éloquence et la science humaine, ou plutôt on ne sait que trop combien l'une et l'autre sont faibles quand il est question de réformer les mœurs; et l'exemple d'un Platon, qui jamais, avec toute l'estime et tout le crédit que lui donnait dans le monde sa philosophie, n'a pu engager une seule bourgade à vivre selon ses maximes et à se gouverner selon ses lois, montre bien que saint Pierre agissait par de plus hauts principes quand il réduisait les provinces et les royaumes sous l'obéissance de l'Évangile. Ce n'est point par la force ni par la violence que la foi a été plantée; car le premier avis que reçurent les disciples de Jésus-Christ, ce fut qu'on les envoyait comme des agneaux au milieu des loups : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos;* et ils le comprirent si bien, que, sans faire nulle résistance, ils se laissèrent égorger comme d'innocentes victimes. Le mahométisme s'est établi par les conquêtes et par les armes; l'hérésie, par la rébellion contre les puissances légitimes; la loi de Jésus-Christ seule, par la patience et par l'humilité. Ce n'est point la douceur de cette loi, ni le relâchement de sa morale qui fut le principe d'un tel progrès; car cette loi, toute raisonnable qu'elle est, n'a rien que d'humiliant pour l'esprit et de mortifiant pour le corps. On conçoit comment sans miracle le paganisme a eu cours dans le monde, parce qu'il favorisait ouvertement toutes les passions, qu'il autorisait tous les vices, et qu'il n'est rien de plus naturel à l'homme que de suivre ce parti; mais ce qu'on ne conçoit pas, c'est qu'une loi qui nous ordonne d'aimer nos ennemis et de nous haïr nous-mêmes ait trouvé tant de partisans. Ce n'est point l'effet du caprice, car jamais le caprice, quelque aveugle qu'il puisse être, n'a porté les hommes à s'interdire la vengeance, à renoncer aux plaisirs des sens et à crucifier leur chair. Que s'ensuit-il de là? Je le répète : qu'il n'y a que Dieu qui ait pu conduire si heureusement une pareille entreprise et la faire réussir : *A Domino factum est istud;* c'est l'œuvre du Seigneur, et le doigt de Dieu est là.

(BOURDALOUE.)

PREUVES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne, ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement : qu'une religion si contraire à la nature se soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, et si fortement néanmoins qu'aucuns tourments n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser, et que tout cela se soit fait non seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais malgré tous les princes de la terre qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hauteur et l'humilité d'une ame chrétienne. Les philosophes païens se sont quelquefois élevés au-dessus du reste des hommes par une manière de vivre plus réglée et par des sentiments qui avaient quelque conformité avec ceux du christianisme; mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent humilité, et ils l'auraient même crue incompatible avec les autres dont ils faisaient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses si opposées, et qui ait appris aux hommes que, bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices et des défauts.

Que l'on considère les merveilles de l'Écriture sainte, qui sont infinies, la grandeur et la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, et la simplicité admirable de son style qui n'a rien d'affecté, rien de recherché et qui porte un caractère de vérité qu'on ne saurait désavouer.

Que l'on considère la personne de Jésus-Christ en particulier : quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand et très-relevé, dont il avait donné des marques dès son enfance, devant les docteurs de la loi; et cependant, au lieu de s'appliquer à cultiver ses talents par l'étude et la fréquentation des savants, il passe trente années de sa vie dans le travail des mains et dans une retraite entière du monde et pendant les trois années de sa prédication, il appelle à

sa compagnie, et choisit pour ses apôtres des gens sans science, sans étude; sans crédit; et il s'attire pour ennemis ceux qui passaient pour les plus savants et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considère en particulier ces apôtres choisis par Jésus-Christ, ces gens sans lettres, sans études, et qui se trouvent tout d'un coup assez savants pour confondre les plus habiles philosophes et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans qui s'opposaient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçaient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes qui se sont succédé les uns aux autres pendant deux mille ans, et qui ont tous rédit en tant de manières différentes jusqu'aux moindres circonstances de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des apôtres, de la prédication de l'Évangile, de la conversion des nations et de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne et l'abolition du judaïsme.

Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jésus-Christ qu'il est impossible de ne pas le reconnaître, à moins de vouloir s'aveugler soi-même.

Que l'on considère l'état du peuple juif, et avant et après la venue de Jésus-Christ, son état florissant avant la venue du Sauveur, et son état plein de misère depuis qu'ils l'ont rejeté; car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris et le rebut de toutes les nations.

Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les saints de l'Ancien-Testament qui ont vécu dans l'attente de Jésus-Christ avant sa venue; soit dans ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en lui depuis sa venue, au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité, qui est la principale marque de la véritable

Enfin que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison de tout, jusqu'aux contrariétés

qui se rencontrent dans l'homme, et toutes les autres choses singulières, surnaturelles et divines qui y éclatent de toutes parts.

Et qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter que la religion chrétienne soit la seule véritable, et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

(PASCAL.)

BONHEUR DE LA RELIGION.

Religion, quel est ton empire! que de vertus te doivent les humains! Oh! qu'il est heureux, le mortel qui, pénétré de tes vérités sublimes, trouve sans cesse dans ton sein un asile contre le vice, un refuge contre le malheur! Tant que l'inconstante fortune sourit à ses innocents désirs, tant qu'il coule des jours sans nuage, tu sais les embellir encore; tu viens ajouter un nouveau plaisir au bien qu'il fait à ses semblables; tu donnes un charme de plus aux délices d'une bonne action; ta sévérité même est un bienfait: tu ne retranches du bonheur que ce qui pourrait le corrompre; tu ne défends de chérir que ce qu'on rougirait d'aimer. Si le sort accable, au contraire, une ame soumise à tes lois saintes, c'est alors surtout, c'est alors qu'elle trouve en toi son plus ferme appui. Sans prescrire l'insensibilité, que la nature heureusement rend impossible, tu nous apprends à surmonter les maux dont tu permets qu'on s'afflige; tu descends dans les cœurs déchirés pour calmer leurs douleurs cuisantes, pour leur présenter un dernier espoir, et tu n'éteins pas ce pur sentiment qui les fait souffrir et qui les fait vivre.

(FLORIAN.)

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte et plus je lis ces mots écrits dans mon ame: « Sois juste, et tu seras heureux! » Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses: le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée: la conscience s'élève et murmure

contre son auteur; elle lui crie en gémissant : « Tu m'as trompée ! »

« Je t'ai trompée, téméraire ! qui te l'a dit? Ton ame est-elle anéantie? as-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : « La vertu n'est rien », quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis. »

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : « Tout ne finit pas pour moi avec la vie; tout rentre dans l'ordre à la mort. »

(J.-J. Rousseau.)

L'ATHÉISME.

Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rénumérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère : il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes : car s'il n'y a pas de

Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.

(VOLTAIRE.)

LA CONSCIENCE.

Partout nous rendons hommage, par nos troubles et par nos remords secrets, à la sainteté de la vertu que nous violons; partout un fond d'ennui et de tristesse, inséparable du crime, nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous ayons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Les terreurs cruelles marchent partout devant nous, la solitude nous trouble, les ténèbres nous alarment, nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre ame; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres, et le crime, après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

(MASSILLON.)

LA MÉDISANCE.

C'est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré; qui ne laisse partout où il a passé que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux

choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

C'est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid qui va percer notre frère absent.

La médisance est un mal inquiet, qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordres et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin c'est une source pleine d'un venin mortel : tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne; ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissemens malins, son silence criminel; ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison et le répand à sa manière.

(MASSILLON.)

LES FLÉAUX DE DIEU.

C'est le moyen de faire souvent injustice que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événements. Ne nous laissons pas éblouir à l'éclat des choses qui réussissent : ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous-mêmes avons appelé une prudence admirable, c'est une heureuse témérité.

Il y a eu des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints et n'eussent pas dessein de l'être : le Ciel bénissait toutes leurs fautes, le Ciel couronnait toutes leurs folies.

Il devait périr, cet homme fatal, il devait périr, dès le premier jour de sa conduite par une telle entreprise ; mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde : la justice de Dieu voulait se venger, et avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances.

La raison concluait qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues ; mais il est demeuré long-temps debout, par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangère et qui n'était pas de lui, par une force qui appuie la faiblesse, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler aux desseins de la Providence. Il pensait exercer sa passion, et il exécutait les arrêts du Ciel. Avant de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les états, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés.

Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, selon la disposition des esprits plus farouches ou plus apprivoisés.

Mais il faut toujours en venir là. Il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les états. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne l'imagine. Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le Ciel, et c'est souvent un faquin qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se sert. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

Dieu dit lui-même de ces gens-là qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rend les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu.

(BALZAC.)

L'OUBLI DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés! combien demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable, que de la part des riches il est volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté, et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant, et quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut igno-

rer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés! combien sont durement traités! combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches.

(BOURDALOUE.)

RAPIDITÉ DE LA VIE.

Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu te verras changé insensiblement. Les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps et affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible a tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné: hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive; ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vie par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

(FÉNELON.)

CÉRÉMONIE DES CENDRES.

Ces cendres que nous recevons prosternés aux pieds des ministres du Seigneur, nous apprennent que toutes ces grandeurs dont le monde se glorifie et dont l'orgueil des hommes se repaît, que cette naissance dont on se pique, que ce crédit dont on se flatte, que cette autorité dont on est si fier, que ces succès dont on se vante, que ces biens dont on s'applaudit, que ces dignités et ces charges dont on se prévaut; que cette beauté, cette valeur, cette réputation dont on est idolâtre, que tout cela n'est que vanité et que mensonge. Car, que je m'approche du tombeau d'un grand de la terre, que j'en examine l'épitaphe, je n'y vois qu'éloges, que titres spécieux, que qualités avantageuses qu'emplois honorables; voilà ce qui paraît au dehors. Mai qu'on me fasse l'ouverture de ce tombeau, et qu'il me soit permis de voir ce qu'il renferme : je n'y trouve qu'un cadavre hideux, qu'un tas d'ossements infects et desséchés, qu'un peu de cendres qui semblent encore se ranimer pour me dire à moi-même : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Elles nous apprennent que nous sommes bien insensés quand nous voulons faire dans le monde certaines figures qui ne servent qu'à flatter notre vanité; que ces rangs que nous disputons avec tant de chaleur, que ces droits que nous nous attribuons, ces points d'honneur dont nous nous entêtons, ces airs de domination que nous nous donnons, ces soumissions que nous exigeons, sont autant d'usurpations que fait notre orgueil en nous persuadant, aussi bien qu'au pharisien de l'Évangile, que nous ne sommes pas comme le reste des hommes; mais voyez si la mort n'égale pas toutes les conditions, et si dans les débris des tombeaux vous distinguerez le pauvre d'avec le riche, le roturier d'avec le noble, le faible d'avec le fort. Voyez si les cendres des souverains et des monarques sont différentes de celles des sujets et des esclaves. Ah! l'esclave et le roi ne sont là qu'une même chose; et ce fut la belle réponse que fit un philosophe à un fameux conquérant, lorsque, interrogé pourquoi il paraissait si attentif à contempler

des ossements de morts entassés les uns sur les autres : « Je tâche, dit-il, seigneur, à discerner dans ce mélange le roi votre père; je l'y cherche, mais en vain, parce que ses cendres, confondues avec celles du peuple, n'y retiennent plus nulle marque de distinction par où je puisse les reconnaître : paroles qui reviennent à ce qu'on nous dit aujourd'hui : *Memento, homo,* etc.

Elles nous apprennent que, malgré les vastes desseins que forme l'ambitieux de s'établir, de s'agrandir, de s'élever, de croître toujours sans dire : c'est assez, la mort, par une triste destinée, le bornera bientôt à six pieds de terre : c'est trop, à une poignée de cendres. Car voilà à quoi aboutissent tous nos projets, toutes nos entreprises, toutes nos prétentions, toutes nos intrigues, en un mot toutes nos fortunes, toutes nos grandeurs, lorsque notre corps, par la dernière résolution qui s'en fait dans le tombeau, se raccourcit, s'abrége presque jusqu'à s'anéantir : *Ecce vix totam Hercules implevit urnam.* Quel changement, disait un sage, quoique mondain, en voyant l'urne sépulcrale où étaient les cendres d'Hercule! cet Hercule, ce héros à qui la terre ne suffisait pas, est ici ramassé tout entier! A peine a-t-il de quoi remplir cette urne! réflexion que l'Église nous fait faire aujourd'hui bien plus saintement et bien plus efficacement quand elle nous dit : *Memento, homo*, etc.

Elles nous apprennent que non seulement la mort détruira ce fantôme de grandeur et de fortune après lequel nous courons, mais que notre mémoire même périra, qu'on ne parlera plus de nous, qu'on ne pensera plus à nous, qu'on se consolera de notre perte, que quelques-uns s'en réjouiront, que nos proches seront les premiers à nous oublier, que ces amis sur qui nous comptions se lasseront bientôt de nous pleurer, que l'indifférence des uns, que l'ingratitude des autres effacera bientôt le souvenir des bons offices que nous leur avons rendus, et que tout ce que nous avons fait dans une autre vue que celle de Dieu sera semblable à la poussière que le vent emporte : *Daba te in cinerem*, disait le Seigneur, par la bouche d'Ezéchiel, à un roi impie : Je te réduirai en poudre, et ces éclatantes actions dont tu te promettais dans la mémoire des hommes une espèce d'immortalité, s'évanouiront et se disperseront

comme la cendre. En effet, c'est le véritable symbole de cette fausse gloire dont nous sommes si jaloux, puisqu'il est certain qu'elle a toutes les propriétés de la cendre; qu'elle est vile comme la cendre, légère comme la cendre, stérile et inutile comme la cendre, et que quand nous en aurions autant que notre vanité peut en demander, ce qui ne sera jamais, on aurait encore droit de nous dire : *Memento, homo, etc.*

Enfin elles nous apprennent que, quelque enraciné que soit notre orgueil, il ne tient qu'à nous de trouver dans nous notre humiliation, puisque cette partie de nous-mêmes dont nous sommes si occupés et si idolâtres, ce corps n'est au fond que le plus abject de tous les êtres, qu'un sujet de corruption, et, selon l'expression de Tertullien qu'un peu de boue figurée en homme.

(BOURDALOUE.)

LA VIE HUMAINE COMPARÉE A UN CHEMIN QU ABOUTIT A UN PRÉCIPICE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice; mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route : encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir; telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter : Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine. On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement! illusions! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout

commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface; l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas; déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent; il faut marcher... On voudrait retourner en arrière, plus de moyens; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

(BOSSUET.)

LA MORT DU CHRÉTIEN.

La mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du chrétien. Il la désire, comme saint Paul, *afin d'être avec Jésus-Christ;* il la désire pour commencer de vivre, *pour être délivré du poids des organes*, des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il pressent. Vit-on jamais alors un chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine et regretter d'avoir cru? Ah! c'est à ce moment surtout qu'il en connaît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux dans tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui vient le frapper : lumière si vive, qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet. L'espérance, agitant son flambeau près de la couche d'un mourant, lui montre le Ciel ouvert où l'amour l'appelle. La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveille en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit, l'anime : encore un instant, et tout sera consommé; le trépas sera vaincu, et le profond mystère de la délivrance sera accompli. Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu. La religion alors élève la voix comme par un dernier effort de tendresse : « Pars, dit-elle, ame chrétienne; sors de ce monde, au nom de Dieu tout puissant qui t'a créée! au nom de Jésus-Christ fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi! au nom de l'Esprit saint dont tu as reçu l'effusion!

Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers nés de l'Église, dont les noms sont écrits au Ciel! Que Dieu se lève et dissipe les puissances des ténèbres; que tous les esprits de malice fuient, et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-Christ; que le Christ, mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle; que le bon pasteur reconnaisse sa brebis et la place dans le troupeau de ses élus! Puisses-tu voir éternellement ton rédempteur face à face; puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur! »

Au milieu de ces bénédictions, l'ame ravie brise ses entraves et va recevoir le prix de sa fidélité et de son amour. Ici l'homme doit se taire : sa parole expire avec sa pensée. Non, « l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Ce n'est point comme une mer qui ait son flux et son reflux, c'est l'océan immense qui déborde à la fois sur tous ses rivages. « Source intarissable de vie et de lumière, ô mon Dieu! s'écria un prophète, je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra. »

(L'abbé DE LA MENNAIS.)

LA MORT DU PÉCHEUR.

Le pécheur mourant ne trouvant dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes, qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence, il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche

qui exprime les fureurs de son ame : il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi et qu'on ne sait si c'est le repentir ou le désespoir qui les a formées : il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment : il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'ame qui s'approche de son juge ; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son esprit frémit, et, par un dernier effort, son ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable.

(MASSILLON.)

LA MORT DU JUSTE.

Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête ! quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés qui les ont rendus célèbres ! Il me semble que le juste alors est comme un autre Moïse mourant sur la montagne où le Seigneur lui avait marqué son tombeau, lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé, les combats de tant de nations vaincues, les fatigues du désert, les murmures et les calomnies de ses frères, les rochers brisés, les difficultés des chemins surmontées, les dangers de l'Égypte évités, les eaux de la mer Rouge franchies, la faim, la soif, la lassitude combattues ; et, touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et

saluant de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, meurt transporté et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin, et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course.

.... L'ame juste, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opérait son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible où les justes mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde. Mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix qui se montre à elle calme ses agitations; ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance; elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit cette patrie immortelle après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit, cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

(MASSILLON.)

LIVRE II.

PHILOSOPHIE.

IMPORTANCE DE LA PHILOSOPHIE.

Interrogez les philosophes. Consultez Socrate, Platon, Descartes, Malebranche : les réponses de ces grands hommes vous ouvriront un nouvel univers. Vous ne connaissiez que les besoins et les désirs des sens, ou ceux de l'imagination, ou les attraits d'une vaine curiosité : ils vous ont créé de nouveaux besoins, pour vous donner de nouveaux plaisirs; ils se sont retirés au-dedans d'eux-mêmes, et ils ont découvert un monde rempli de merveilles que l'œil ne peut voir, mais dont les beautés ont mille fois plus de réalité que celles du monde visible. Ils ont reconnu que l'homme extérieur n'est pas tout l'homme, ni sa plus noble partie. L'esprit a été séparé de la matière : les ressorts cachés qui donnent le jeu à la pensée ont été mis au jour : la raison, observée dans ses causes et dans ses effets, a été soumise à des lois; et alors, de connaissance en connaissance, elle a pu s'élever jusqu'au premier et unique régulateur, sans lequel l'ordre physique est impossible, et l'ordre moral une chimère.

Voilà quelques-unes des vérités que le genre humain doit à la philosophie. Sont-elles moins grandes, sont-elles moins belles que tout ce que nous a appris l'astronomie ou la chimie? Sont-elles moins dignes d'une noble curiosité, plus étrangères à notre bonheur? Qui pourrait ne pas

sentir que notre premier intérêt est de nous connaître nous-mêmes?

(LAROMIGUIÈRE.)

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

C'est le tableau de la marche de l'esprit humain, ou du moins elle en occupe la partie la plus élevée; car non seulement elle comprend les plus nobles travaux; mais elle embrasse le genre des recherches qui ont dû exercer la plus puissante influence sur toutes les branches des connaissances; non seulement elle se lie étroitement à l'histoire des mœurs, mais elle s'unit encore par celle-ci à l'histoire générale. La philosophie, dans ses progrès ou ses écarts, prend ou suit les révolutions de la civilisation, tour à tour y prenant une part essentielle ou en ressentant les effets.

Quel est l'homme doué de quelque élévation dans l'esprit qui n'éprouverait pas un juste respect en ouvrant les annales où se trouvent consignées tant de traditions antiques, tant d'importantes découvertes, tant de profondes controverses, et qui ne suivrait avec une juste curiosité les travaux par lesquels les plus illustres génies de tous les pays et de tous les âges ont éclairé les doctrines de la sagesse? le commerce qu'il entretiendra ainsi avec eux allumera en lui une passion généreuse; ses vues s'étendront par de vastes comparaisons, et seront secondées par de grandes expériences. C'est dans l'application et l'emploi que la raison humaine a fait de ses facultés et de ses forces, qu'il apprendra à mieux connaître les lois qui la régissent et les prérogatives dont elle jouit; c'est là qu'il découvrira la cause des progrès obtenus et des écarts commis; c'est là qu'il puisera des règles certaines pour apprécier le mérite ou les inconvénients des méthodes; qu'il verra se peindre sous une forme sensible toutes les opérations de l'intelligence; qu'il observera les secours mutuels que les sciences se sont prêtés les unes aux autres, leur commune subordination à l'égard de cette science qu'on a justement nommée la *Science-Mère*; c'est

la enfin qu'il pourra apprendre à juger les diverses doctrines, non pas seulement par les principes, mais encore par leurs effets; à reconnaître, à circonscrire le domaine réel de la philosophie, à découvrir les vides et *desiderata* qui restent encore à combler, et surtout à distinguer par des caractères positifs la fausse philosophie de la véritable. Si les moindres phénomènes de la nature matérielle nous offrent un intérêt toujours croissant, pourrions-nous demeurer indifférents aux opérations de cette raison qui est comme le reflet de l'intelligence suprême, et qui semble interposée entre le créateur et la création pour révéler l'un à l'autre, pour expliquer celle-ci par l'idée de celui-là?

(DE GÉRANDO.)

LE BONHEUR SELON LA PHILOSOPHIE.

Homme, veux-tu vivre heureux et sage? n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes désirs, que tes devoirs aillent avant tes penchants. Étends la loi de la nécessité aux choses morales; apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-dessus des événements, à en détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable, à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu seras heureux malgré la fortune, et sage malgré les passions; alors tu trouveras, dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent, et tu sentiras que l'homme, à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit; tu gagneras beaucoup à cet échange; car ces douleurs sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs sont rares et vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble, et tu la termineras sans effroi; tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que

d'autres, saisis d'horreur, pensent en la quittant cesser d'être; instruit de ton néant, tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant, et le commencement de celle du juste.

(ROUSSEAU.)

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

Jamais mot n'a été plus susceptible de significations diverses que le mot philosophie, et jamais chose n'a été plus vantée ni plus décriée que la philosophie même. Mais ceux qui maudissent les philosophes, et ceux qui voudraient que nous le fussions tous, s'accordent-ils sur le sujet de leur amour ou de leur haine, de leur admiration ou de leur censure?

Il existe une philosophie pratique, qui n'est que la raison unie à la sagesse dans les actions de la vie. D'autre part, il est une philosophie spéculative, qui consiste dans l'étude et dans la culture de certaines connaissances; mais quand on parle de philosophie, on veut aussi désigner cette manière d'envisager les choses, cette maturité de jugement qui distingue les hommes éclairés de ceux qui ne le sont pas. C'est ce que j'appellerai esprit philosophique plutôt que philosophie. Je ne sais si je dois dire que cet esprit se propage, ou qu'il s'éteint; je dirai seulement qu'on le regarde comme le caractère distinctif de notre âge, et que les uns croient y entrevoir la source de tous nos biens, et les autres celle de tous nos maux.

L'esprit philosophique, tel que je le conçois, est le coup d'œil d'une raison exercée : il est pour l'entendement ce que la conscience est pour le cœur. Je le définis un esprit de liberté, de recherche et de lumière, qui veut tout voir et ne rien supposer, qui se produit avec méthode, qui opère avec discernement, qui apprécie chaque chose par les principes propres à chaque chose, indépendamment de l'opinion et de la coutume, qui ne s'arrête point aux effets, qui remonte aux causes, qui, dans chaque matière, approfondit tous les rapports pour découvrir les résultats, combine et lie toutes les parties pour former un tout; enfin qui marque le but, l'étendue et les limites des

différentes connaissances humaines, et qui seul peut les porter au plus haut degré d'utilité, de dignité et de perfection.

L'esprit philosophique diffère essentiellement de la philosophie proprement dite; car la philosophie proprement dite est limitée à un ordre d'objets déterminés. L'esprit philosophique est applicable à tout : il n'est point une science, il est le résultat des sciences comparées. C'est une sorte d'esprit universel, non pour les connaissances acquises, mais pour la manière de les acquérir : il ne se rapporte point à telle ou telle autre vérité particulière, mais en tout il ne se propose que la vérité.

L'esprit philosophique est au-dessus de la philosophie même, comme l'esprit géométrique est au-dessus de la géométrie, comme la connaissance de l'esprit des lois est supérieure à la connaissance même des lois.

(J.-E.-M. Portalis.)

ORIGINE DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

Si l'homme, entraîné vers la recherche des premiers principes de la sublimité de son être, a créé, comme par instinct, les sciences philosophiques, les hommes de génie ont porté dans l'étude de la philosophie ce regard systématique et transcendant qui ne laisse rien échapper de ce qui peut être aperçu et découvert, qui met chaque chose à sa place et sous son véritable jour. L'alliance de cet esprit d'ordre et de lumière, propre aux grands hommes, et de l'esprit d'analyse et de méthode, propre aux sciences abstraites et rationnelles, a produit par degrés un esprit particulier, qui transporte avec hardiesse les procédés d'une science dans l'autre, qui soumet tous les objets à la critique de la raison, qui prétend éprouver toutes les vérités, donner des lois à l'évidence, rectifier tous les esprits selon la science, et qui n'est jamais plus audacieux que lorsqu'il est asservi aux règles qu'il s'est prescrites. Il est plus aisé de suivre la marche d'un tel esprit que de la définir. On peut l'appeler *esprit philosophique,* puisqu'il est le produit nécessaire de l'étude et du maniement des

sciences philosophiques et la cause de la prépondérance qu'elles acquièrent. Mais on conçoit qu'il est plus ou moins lumineux selon les temps, plus ou moins utile selon qu'il est plus impartial et moins exclusivement assujetti aux méthodes de la science qui prévaut, ou aux préjugés de l'école qui domine. La fin du dix-septième siècle et la première partie du dix-huitième nous offrent la plus brillante époque de l'esprit philosophique : il se répand parmi les moins philosophes, comme le luxe parmi les plus pauvres; il entre dans la composition de toutes les opinions individuelles, parce que, dans les siècles éclairés, il est, pour ainsi dire, l'étoffe de l'esprit général des nations; mais il n'éclaire sans nuage que lorsqu'il atteint un juste milieu : en deçà il n'est que ténèbres; au-delà il n'est qu'éblouissements; aussi ce nom ne lui est-il donné que parce qu'il se renferme dans ses salutaires limites. C'est ce qui résulte de cette belle définition, où il est présenté comme le coup d'œil d'une raison exercée qui devient pour l'entendement ce que la conscience est pour le cœur.

(J.-M.-E. Portalis.)

OÙ DOIT S'ARRÊTER L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE

C'est dans la religion surtout que cette parole de saint Paul, *non plus sapere quàm oportet*, doit servir de frein à la raison, et tracer autour d'elle un cercle étroit d'où le philosophe ne s'échappe jamais. Il est vrai que la sagesse incarnée n'est pas venue défendre à l'homme de penser, et qu'elle n'ordonne point à ses disciples de s'aveugler eux-mêmes. Aussi réprouvons-nous ce zèle amer et ignorant, qui crie d'abord à l'impiété, et qui se hâte toujours d'appeler la foudre et l'anathème, quand un esprit éclairé, séparant les opinions humaines des vérités sacrées de la religion, refuse de se prosterner devant les fantômes sortis d'une imagination faible et timide à l'excès, qui veut tout adorer, et, comme dit un ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout sans discernement, c'est donc stupidité, je l'avoue; mais un autre excès plus dan-

gereux encore, c'est l'audace effrénée de la raison, c'est cette curiosité inquiète et hardie, qui n'attend pas, comme la crédulité stupide, que l'erreur vienne la saisir, mais qui s'empresse d'aller au-devant des périls, qui se plaît à rassembler des nuages, à courir sur le bord des précipices, à se jeter dans les filets que la justice divine a tendus, pour ainsi dire, de toutes parts, aux esprits téméraires. Là vient ordinairement se perdre l'esprit philosophique.

Libre et hardi dans les choses naturelles, et pensant toujours d'après lui-même, flatté depuis long-temps par le plaisir délicat de goûter des vérités claires et lumineuses qu'il a vues sortir, comme autant de rayons, de sa propre substance, l'esprit philosophique, ce roi des sciences humaines, se révolte aisément contre cette autorité qui veut captiver toute intelligence sous le joug de la foi, et qui ordonne aux philosophes mêmes, à bien des égards, de redevenir enfants; il voudrait porter dans un nouvel ordre d'objets sa manière de penser ordinaire; il voudrait encore ici marcher de principe en principe, et former de toute la religion une chaîne d'idées générales et précises que l'on pût saisir d'un coup d'œil; il voudrait trouver en réfléchissant, en creusant lui-même, en interrogeant la nature, des vérités que la raison ne saurait révéler, et que Dieu a cachées dans les abîmes de sa sagesse; il voudrait même ôter, pour ainsi dire, aux événements leur propre nature, et que des choses dont l'histoire seule et la tradition peuvent être les garants, fussent revêtues d'une espèce d'évidence dont elles ne sont point susceptibles, de cette évidence toute rayonnante de lumière qui brille à l'aspect d'une idée, pénètre tout d'un coup l'esprit et l'enlève rapidement. Quelle absurdité! quel délire! mais c'est une raison ivre d'orgueil qui s'évanouit dans ses pensées, et que Dieu livre à ses illusions. Craignons une intempérance si funeste, et retenons dans une exacte sobriété cette raison qui ne connaît plus de retour quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles sont donc, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? Il est aisé de le dire, la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce genre les étroites limites de son

intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre? C'est là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre : elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez pas contre ces mystères que la raison ne saurait percer; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres, ces vérités dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité, voilà les fondements de la religion. Creusez donc autour de ces fondements, essayez de les ébranler, descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique, tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés; mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer; vous entrez dans les abîmes de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servait de guide aux enfans d'Israël dans le désert : le jour est d'un côté, la nuit de l'autre; si tout était ténèbres, la raison, qui ne verrait rien, s'enfuirait avec horreur loin de cet affreux objet. Mais on vous donne assez de lumières pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès; laissez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se cacher avec sa foudre et ses mystères. Mais vous direz peut-être : « Je veux entrer avec lui dans la nue, je veux le suivre dans les profondeurs où il se cache; je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et regarder de plus près ces objets mystérieux qu'on écarte avec tant de soin. » C'est ici

que votre sagesse est convaincue de folie, et qu'à force d'être philosophe vous cessez d'être raisonnable. Téméraire philosophie! pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est au-dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini? Tu voudrais forcer l'être qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée, trop étroite pour embrasser un atome. La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse raison qui veut s'élever contre la science de Dieu? tel est cependant le génie des sages de notre siècle.

(Le Père GUÉNARD.)

L'ORDRE EST LA PREMIÈRE LOI DU CIEL.

Choisis parmi les objets qui t'environnent, ou, si tu l'aimes mieux, prends au hasard et examine : l'oiseau qui vole, le poisson qui nage, l'araignée qui file, l'abeille qui a sa police et ses lois, l'insecte industrieux qui pourvoit avec tant d'art à ses besoins et à ceux de ses petits qui vont éclore, la chenille rampante qui se métamorphose dans le plus léger papillon; la plante qui végète, l'arbuste qui croît à l'aide des suçs qui le nourrissent, la semence que la terre reçoit dans son sein et qu'elle te rend au centuple; le pepin qui devient pour ton usage arbre, fleurs et fruits; l'édifice mobile de ton propre corps, dont Galien n'a pu exposer la structure sans s'écrier, dans l'enthousiasme dont il était saisi, qu'il avait chanté le plus bel hymne en l'honneur de la divinité; chaque partie de la nature, chaque être, examine-le selon les lois les plus sévères; considère bien sa construction et sa fin, partout tu trouveras de l'ordre, et tu en seras transporté. Tu verras que, dans la moindre fleur, la plus petite feuille, la plus légère plume, l'auteur de toutes choses n'a pas négligé le juste rapport des parties entre elles; tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature; que plus on soumet l'un à la critique, plus il paraît imparfait; et plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on y découvre

de beautés et de perfections; tu verras dans tout l'univers un arrangement de causes sans nombre, qui agissent partout avec poids et mesure, pour opérer des effets prévus et déterminés; et, saisi d'admiration, tu t'écrieras avec Pope : « L'ordre est la première loi du ciel ! »

(L'abbé GERARD.)

LA RAISON ET LE SENTIMENT.

Malgré les rapports d'affinité qui existent entre la littérature, les beaux-arts et la philosophie, il est pourtant, entre ces choses, une ligne de démarcation qu'il ne faut pas franchir. La philosophie ne se propose que la recherche du vrai. La littérature et les beaux-arts, qui ne se proposent que celle de l'agréable et du beau, peuvent souvent se contenter du vraisemblable. L'esprit d'ordre, de méthode et de discussion, est indubitablement nécessaire à tous; mais on dessèche les arts d'agrément quand on veut y introduire une précision trop rigoureuse. Les philosophes du siècle ont voulu bannir de partout tout ce qui leur paraissait contraire à une raison froide et didactique. Il n'y a plus eu d'orateurs, parce qu'on ne s'est plus prêté aux charmes de l'éloquence. On a cru qu'il ne fallait que convaincre, on a abandonné l'art plus séduisant de persuader. Cicéron et Démosthènes jetaient des flammes qui embrasaient la multitude. Chez nous, l'esprit des affaires commence à tout absorber. On s'adresse uniquement à la raison qui résiste, et on ne s'adresse plus aux passions qui se laissent entraîner. Des sermonneurs didactiques, dans nos chaires, ont remplacé les hommes véhéments et adroits qui savent si bien secouer les consciences. Une logique sèche a glacé notre barreau. Des abstractions, des spiritualités pétillantes, sont devenues, sous le nom d'*idées*, les matériaux de tous les discours académiques. On a évité les sentiments naturels, comme des *lieux communs ;* on a été assez insensé pour croire qu'on n'avait plus à parler à des hommes, mais à des sages. Les siècles raisonneurs ne sont pas des siècles poétiques. Le mot de Fontenelle, sur l'idylle des Pêcheurs de Théocrite, a de quoi décourager

tous les poètes (1). Le merveilleux de la mythologie des anciens paraît usé.

Milton et Klopstock avaient pris leurs sujets dans les prodiges de la religion; on ne lit presque plus leurs ouvrages, parce qu'on ne veut pas plus des idées religieuses que de la fable. Les poètes philosophes se sont repliés sur l'histoire; mais *la Henriade* prouve que l'essai a été malheureux. Ce n'est pas dans les faits purement humains qu'il faut chercher ce merveilleux qui est l'ame de l'épopée, et qui tend à élever l'homme au-dessus de lui-même. Le beau idéal a été banni; on n'a plus permis de peindre sur nos théâtres la vertu sans tache ni l'héroïsme sans faiblesse : de là toutes ces pièces nouvelles, qui, sous prétexte d'être le résultat d'une connaissance plus profonde du cœur humain, dégradent l'homme même, et semblent avoir pour but, non de nous faire aimer ou admirer la vertu sans vices, mais de nous rendre presque le vice aimable, par la précaution odieuse de ne jamais le laisser sans quelque vertu.

Dans tous les genres, on cherche à détruire l'illusion en décomposant les ressorts cachés qui la produisent. On ne s'aperçoit pas qu'en découvrant les racines on dessèche l'arbre. La manie de se montrer philosophe et esprit fort est poussée à un tel point, que l'on rougirait presque de paraître sensible. On ne rit plus à la comédie, on y sourit. Les plus belles tragédies n'arrachent plus de larmes, elles ne réveillent plus que la critique ou le raisonnement. Les

---

(1) Deux pêcheurs, dit Fontenelle, qui ont mal soupé, sont couchés ensemble dans une méchante petite chaumière qui est au bord de la mer; l'un réveille l'autre pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenait un poisson d'or, et son compagnon lui répond qu'il ne laisserait pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etait-ce la peine de faire une idylle? On peut répondre à Fontenelle : Deux petits rois, chacun d'une méchante petite ville, se querellent pour une fille; l'un d'eux se mutine et s'en va pleurer dans son quartier. Etait-ce la peine de faire une Iliade? Oui, si on prend un exemple chez Fontenelle même : Tout un village danse à une fête, excepté un paysan, parce qu'il y a une paysanne qui ne s'y trouve pas. Etait-ce la peine de faire une lamentation de cent vers? Le mérite consiste à faire éclore des fleurs sur un fonds qui paraît sec et stérile.

(L'abbé Batteux.)

peintres, les musiciens, les poètes n'ont pas beau jeu. Une multitude d'hommes médiocres n'aperçoivent jamais dans leurs ouvrages que ce qui peut prêter à la censure et donner occasion de paraître connaisseur. On est plus jaloux de l'honneur puéril de juger que du plaisir de jouir. Les connaisseurs véritables comparent sans cesse ce qui est avec ce qui pourrait être. L'idée du mieux leur ravit la jouissance du beau; ils courent après une ombre, et ils abandonnent un plaisir réel. Ce n'est point au milieu d'un peuple trop raisonneur que les lettres et les beaux-arts peuvent prospérer. Les arbres de Thrace dansaient au son de la lyre d'Orphée, non parce qu'Orphée était demi-dieu, mais parce que les Thraces étaient des hommes. Les prodiges de la musique, chez les Grecs, prouvent combien le peuple était sensible. Ne bannissons pas la raison, mais n'étouffons pas le sentiment.

(J.-E.-M. Portalis.)

PHILOSOPHIE MODERNE ET MŒURS DES ANCIENS.

Les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertus; les nôtres depuis long-temps ne parlent que de commerce et d'argent. Les anciens avaient des héros, et mettaient des hommes sur leurs théâtres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, et à peine avons-nous des hommes. Les anciens parlaient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais ils savaient mieux l'exercer. On pourrait appliquer à eux et à nous un trait rapporté par Plutarque, et que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un vieillard d'Athènes cherchait place au spectacle, et n'en trouvait point : des jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin; il y vint, mais ils se serrèrent et se moquèrent de lui. Le bonhomme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, et toujours hué de la belle jeunesse. Les ambassadeurs de Sparte s'en aperçurent, et, se levant à l'instant, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle et applaudie d'un battement de

mains universel : «*Eh! que de maux!* s'écria le bon vieillard d'un ton de douleur; les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.»

Voilà la philosophie moderne et les mœurs des anciens.

(ROUSSEAU.)

L'INSTINCT DE LA VERTU DANS LE CŒUR DE L'HOMME.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde parcourez toutes les histoires; parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée descendait en vain du séjour éternel; l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifiait à la Peur; il invoquait le dieu qui mutila son père, et mourait sans murmure de la main du sien. Les plus misérables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables. Il est donc au fond de nos ames un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises.

(ROUSSEAU.)

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

L'histoire proprement dite, l'histoire par excellence, l'histoire digne de ce nom (ἱστορία de ἵςαμαι, savoir), la

science de ce qui fut, ne se trouve que dans le rapport des faits aux idées. Le premier devoir de l'historien philosophe est donc de demander aux faits ce qu'ils signifient, l'idée qu'ils expriment, le rapport qu'ils soutiennent avec l'esprit de l'époque du monde au sein de laquelle ils font leur apparition. Rappeler tout fait, même le plus particulier, à sa loi générale, à la loi qui seule le fait être, examiner son rapport avec les autres faits élevés aussi à leur loi, et de rapports en rapports arriver jusqu'à saisir celui de la particularité la plus fugitive, à l'idée la plus générale d'une époque, c'est là la règle éminente de l'histoire. Cette règle se divise en autant de règles particulières que l'esprit général d'une époque peut avoir de grandes manifestations. Or à quelles conditions se manifeste l'esprit d'une époque? à trois conditions. D'abord, il faut que l'esprit d'une époque, pour être visible, prenne possession de l'espace, s'y établisse, et occupe une portion quelconque plus ou moins considérable de ce monde; il faut qu'il ait son lieu, son théâtre : c'est là la condition même du drame de l'histoire. Mais, sur ce théâtre, il faut que quelqu'un paraisse pour jouer la pièce; ce quelqu'un, c'est l'humanité, c'est-à-dire les masses. Les masses sont le fond de l'humanité; c'est avec elles, en elles, et pour elles, que tout se fait; elles remplissent la scène de l'histoire, mais elles y figurent seulement; elles n'y ont qu'un rôle muet, et laissent, pour ainsi dire, le soin des gestes et des paroles à quelques individus éminents qui les représentent. En effet, les peuples ne paraissent pas dans l'histoire, leurs chefs seuls y paraissent. Et, par chefs, je n'entends pas ceux qui commandent en apparence, j'entends ceux qui commandent en réalité, ceux que les peuples suivent en tout genre, parce qu'ils ont foi en eux, et qu'ils les considèrent comme leurs interprètes et leurs organes, et parce qu'ils le sont en effet. Les lieux, les peuples, les grands hommes, voilà les trois choses par lesquelles l'esprit d'une époque se manifeste nécessairement, et sans lesquelles il ne pourrait pas se manifester; ce sont donc là les trois points importants auxquels l'histoire doit s'attacher. Si tout exprime quelque idée, comme nous l'avons démontré, lieux, peuples, individus, tout cela n'est qu'une

manifestation quelconque d'idées cachées que la philosophie de l'histoire doit dégager et mettre en lumière.

(Cousin.)

LA SCIENCE DE L'HISTOIRE.

Quand vous voyez passer comme un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais les grands empires qui ont fait trembler tout l'univers ; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter devant vous successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation sont le propre partage des choses humaines. Mais ce qui rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez non seulement sur l'élévation et sur la chute des empires, mais encore sur les causes de leurs progrès et sur celles de leur décadence; car le même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions; je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés, et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents. Et, comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps les secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver. En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer les grands événements qui décident tout-à-coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines, doit les reprendre

de plus haut, et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère, tant des peuples dominants en général que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires, qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué en bien ou en mal aux changements des états et à la fortune publique.

(BOSSUET.)

LA SCIENCE.

Par elle, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé : citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La science, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume; elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement : il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident; et, joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine.

Dédaignant les bornes des temps comme celles des lieux, on dirait qu'elle l'ait fait vivre long-temps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles comme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont agi pour lui, ou plutôt il a vécu avec eux, il a entendu leurs leçons, il a été le témoin de leurs grands exemples. Plus attentif encore à exprimer leurs mœurs qu'à admirer leurs lumières, quel aiguillon leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit? quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur?

Ainsi nos pères s'animaient à la vertu : une noble émulation les portait à rendre à leur tour Athènes et Rome jalouses de leur gloire; ils voulaient surpasser les Aristide en justice, les Phocion en constance, les Fabrice en modération, et les Caton même en vertu.

Que si les exemples de sagesse, de grandeur d'ame, de générosité, d'amour de la patrie, deviennent plus rares que jamais, c'est parce que la mollesse et la vanité de

nôtre âge ont rompu les nœuds de cette douce et utile société que la science forme entre les vivants et les illustres morts dont elle ranime les cendres pour en former le modèle de notre conduite.

(D'AGUESSEAU.)

AVANTAGES DES SCIENCES.

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable; les maux l'assaillaient de toutes parts; les remèdes lui restaient cachés; mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leurs courses à travers les plaines du désert : telle fut l'origine des sciences mathématiques et des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus; il l'épia sans relâche; sans cesse il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes, aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnæus et des Jussieu. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Égypte, de l'Égypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheurs et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir; les nations qui l'ont recueilli sont devenues les maîtresses du monde; celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et l'obscurité.

Il est vrai que long-temps ceux-mêmes qui eurent le

bonheur de révéler quelques vérités importantes n'aperçurent pas dans leur entier les grands rapports qui les unissent toutes, ni les conséquences infinies qui peuvent découler de chacune.

Il n'aurait pas été naturel que ces matelots phéniciens qui virent le sable des rivages de la Bétique se transformer au feu en un verre transparent pressentissent aussitôt que cette matière nouvelle pourrait prolonger pour les vieillards les jouissances de la vue; qu'elle aiderait l'astronome à pénétrer dans les profondeurs des cieux, et à nombrer les étoiles de la voie lactée; qu'elle découvrirait au naturaliste un petit monde aussi peuplé, aussi riche en merveilles que celui qui semblait seul avoir été offert à ses sens et son étude; qu'enfin son usage le plus simple, le plus immédiat, procurerait un jour aux riverains de la mer Baltique la possibilité de se construire des palais plus magnifiques que ceux de Tyr et de Memphis, et de cultiver, presque sous les glaces du cercle polaire, les fruits les plus délicieux de la zone torride.

Lorsqu'un bon religieux, dans le fond d'un cloître d'Allemagne, enflamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre, quel mortel aurait pu lui prédire tout ce qui allait naître de son expérience? Changer l'art de la guerre, soustraire le courage à la supériorité de la force physique, rétablir en Occident l'autorité des rois empêcher que jamais les pays civilisés ne pussent de nouveau être la proie des nations barbares, devenir enfin une des grandes causes de la propagation des lumières, en contraignant à s'instruire les peuples qui jusqu'alors avaient été presque partout les fléaux de l'instruction : telle était la destination de l'une des plus simples compositions de la chimie.

En s'élevant ainsi au-dessus de tout, la science a tout atteint de ses regards; tous les arts lui ont été soumis; l'industrie l'a reconnue pour sa régulatrice; elle a suivi et protégé l'homme dans tous ses états, et elle s'est entrelacée, de la manière la plus intime et la plus sensible, à tous les rapports de la société.

Déjà, avant qu'elle ne fût parvenue à cette hauteur de généralité, il n'avait pas été difficile de s'apercevoir que

ces observations, en apparence les plus humbles, les plus indifférentes, pourraient faire naître des changements aussi importants qu'inattendus dans les usages, dans le commerce, dans la fortune publique.

Un botaniste, dont à peine on sait le nom, apporta le tabac du Nouveau-Monde en Europe, vers le temps de la Ligue; aujourd'hui cette plante donne à la France seule la matière d'un impôt de cinquante millions; les autres pays de l'Europe en retirent des ressources proportionnées; jusque dans le fond de la Turquie et de la Perse, elle est devenue un grand article de commerce et d'agriculture.

Un autre botaniste, à l'époque de la Régence, fit passer à la Martinique un pied de café, de cet arbuste d'Arabie qui lui-même n'avait commencé d'être connu en Europe que dans les premières années de Louis XIV. Ce pied unique a donné tous ceux de nos îles; il a enrichi les colons. L'usage de cette graine est devenu vulgaire, et certainement elle a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société.

Qui pourrait répondre qu'aujourd'hui même nos jardins de botanique ne recèlent pas quelque herbe méprisée, destinée à produire dans nos mœurs ou dans notre économie politique de tout aussi grandes révolutions?

(CUVIER.)

MÊME SUJET.

L'homme ne résiste pas seulement aux éléments, il les dompte; il les fait servir en esclaves à sa volonté souveraine. A-t-il voulu franchir rapidement de grands intervalles, il a soumis le cheval; traverser les déserts, il s'est donné le dromadaire; braver les orages sur la plaine liquide, il a créé des cités flottantes qu'il a su, en contraignant les vents, diriger à son gré; se garantir, en voyageant sur la terre, des intempéries des saisons, il a forcé le feu à fondre les cailloux en glace transparente dont il a environné sa demeure mobile; s'élever dans les plaines éthérées, une vapeur légère produite par la flamme qu'il a

allumée, ou par l'eau qu'il a décomposée, l'a enlevé avec vitesse jusqu'au-dessus des nues. La terre, l'eau, le feu, ont été ses ministres dociles.

O homme! relève donc ta tête auguste! honneur à l'émanation céleste, à l'intelligence supérieure qui l'anime! honneur à la science qui, fille de ta pensée, la produit à son tour, l'agrandit, la vivifie!

Oh! qu'une philosophie trop aigrie par le malheur, trop séduite par une imagination féconde, trop entraînée par une espérance trompeuse, cesse de vouloir te ramener vers ces ténèbres épaisses qui t'enveloppaient de toutes parts, lorsque, dans l'isolement, le besoin et la douleur, tu n'avais pas encore vu naître la première aurore de ta civilisation; lorsque l'expérience du passé et la prévoyance de l'avenir étaient encore nulles pour ton esprit sans vigueur, et que la faim, la soif, la fatigue, la maladie et les blessures te donnaient seules le sentiment du présent! Tu ne peux rien que par l'art; l'art ne vaut que par la science; la science n'existe que par le signe qui communique ta pensée; ce signe n'est produit que par la société; n'oublie pas que l'art abandonné à ses propres forces n'est pas un seul instant stationnaire; il décroît avec la rapidité d'un torrent, si des efforts sans cesse renouvelés ne tendent à l'accroître. Sache que les limites de ta perfectibilité sont plus reculées que le découragement ne le croit, que l'ignorance ne le suppose, que la mauvaise foi ne le publie. Le progrès des lumières n'ajoutera pas sans doute au nombre de tes jours, mais il les rendra plus sereins; mais il émoussera le dard de la douleur qui déchire, du chagrin qui dévore, de l'ennui qui consume. Et cette dispensatrice céleste de la plus grande des félicités qui te sont réservées, de ce bonheur intime que le temps n'a jamais affaibli, de cette jouissance profonde qui console de tant de peines, de cette douce paix qui charme tant d'instants, la vertu pure, sensible et compatissante, n'aurait-elle pas bientôt perdu ses traits augustes et touchants, si le flambeau sacré de la science pouvait être remplacé par les horribles torches de la barbarie?... *Bonté, talents, génie*, voilà ton éternelle gloire et tes immortels bienfaiteurs!

(LACÉPÈDE.)

DE LA GLOIRE.

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose ni de la substance, c'est une pièce estrangière joincte à la chose et hors d'elle. Dieu, qui est en soy toute plénitude et le comble de toute perfection, il ne peult s'augmenter et s'accroistre au dedans; mais son nom se peult augmenter et accroistre par la bénédiction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs : laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peult avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la pièce hors de luy la plus voisine; voylà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appàrtient : et il n'est rien si esloingné de raison que de nous en mettre en queste pour nous; car, estant indigents et nécessiteux au dedans, notre essense estant imparfaicte et ayant continuellement besoing d'amélioration, c'est là à quoy nous nous debvons travailler : nous sommes touts creux et vuides; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la subsistance plus solide à nous réparer : un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plus tost d'un beau vêtement que d'un bon repas. Il faut courir au plus pressé, comme le disent nos ordinaires. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu et telles parties essentielles. Les ornements externes se chercheront aprez que nous aurons pourveu aux choses nécessaires. La théologie traicte amplement et plus pertinemment ce subject; mais je n'y suis guères versé.

Chrysippus et Diogènes ont esté les premiers aucteurs et les plus fermes du mespris de la gloire; et, entre toutes les voluptés, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse ny de plus à fuyr que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'expérience nous en fait sentir plusieurs trahisons bien dommageables : il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les méchants gaignent plus aisément crédit autour d'eulx..... Les philosophes disoient que

toute la gloire du monde ne méritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquérir.....

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire : pour néant entreprendrions-nous de luy faire tenir son rang à part et la desjoindrions de la fortune; car qu'est-il plus fortuite que la réputation? Je l'ai veue souvent marcher avant le mérite, et souvent oultrepasser le mérite, d'une longue mesure.

(MONTAIGNE.)

LA VRAIE GLOIRE.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers et pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation, je dirais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poème sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthènes en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire, je vous accorderai la célébrité et non la gloire.

On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous ayez tiré d'un bloc de marbre ou le Gladiateur, ou l'Apollon du Belvédère; que la Transfiguration soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs ou mélodieux, vous aient placé sur la ligne de Pergolèze : vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus : égalez Vauban dans l'art de fortifier les places, Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées; gagnez des batailles, conquérez des provinces; toutes ces actions seront belles, sans doute, votre nom passera à la postérité la plus reculée;

Mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps sans être la gloire de son pays; un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité; il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel; sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé pendant un règne orageux du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé avec succès; c'est le lot d'un sujet qui avait sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens; c'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave; c'est le lot, non d'un César et d'un Pompée, mais d'un Régulus ou d'un Caton; c'est le lot d'un Henri IV.

(RAYNAL.)

LES IMPRESSIONS SUPERSTITIEUSES.

Nous n'envisageons guère en France la superstition que de son côté ridicule. Elle a pourtant ses racines dans le cœur de l'homme; et la philosophie elle-même, quand elle s'obstine à n'en pas tenir compte, est superficielle et présomptueuse. La nature n'a point fait de l'homme un être isolé, destiné seulement à cultiver la terre et à la peupler, et n'ayant, avec tout ce qui n'est pas de son espèce, que les rapports arides et fixes que l'utilité invite à établir entre elle et lui. Une grande correspondance existe entre tous les êtres moraux et physiques. Il n'y a personne, je pense, qui, laissant errer ses regards sur un horizon sans bornes, ou se promenant sur les rives de la mer que viennent battre les vagues, ou levant les yeux vers le firmament parsemé d'étoiles, n'ait éprouvé une sorte d'émotion qu'il lui était impossible d'analyser ou de définir. On dirait que des voix descendent du haut des cieux, s'élancent de la cime des rochers, retentissent dans les torrents ou les forêts agitées, sortent des profondeurs

des abîmes. Il semble y avoir je ne sais quoi de prophétique dans le vol pesant du corbeau, dans les cris funèbres des oiseaux de la nuit, dans les rugissements éloignés des bêtes sauvages. Tout ce qui n'est pas civilisé, tout ce qui n'est pas soumis à la domination artificielle de l'homme, répond à son cœur. Il n'y a que des choses qu'il a façonnées pour son usage qui soient muettes, parce qu'elles sont mortes. Mais ces choses mêmes, lorsque le temps anéantit leur utilité, reprennent une vie mystique. La destruction les remet, en passant sur elles, en rapport avec la nature. Les édifices modernes se taisent, mais les ruines parlent. Tout l'univers s'adresse à l'homme dans un langage ineffable qui se fait entendre dans l'intérieur de son ame, dans une partie de son être, inconnue à lui même, et qui tient à la fois des sens et de la pensée. Quo de plus simple que d'imaginer que cet effort de la nature pour pénétrer en nous, n'a pas une mystérieuse signification! Pourquoi cet ébranlement intime, qui paraît nous révéler ce que nous cache la vie commune, serait-il à la fois sans cause et sans but? La raison sans doute ne peut l'expliquer. Lorsqu'elle l'analyse, il disparaît. Mais il est par là même essentiellement du domaine de la poésie. Consacré par elle, il trouve dans tous les cœurs des cordes qui lui répondent. Le sort énoncé par les astres, les songes, les pressentiments, les présages, les ombres de l'avenir qui planent autour de nous, souvent non moins funèbres que les ombres du passé, sont de tous les pays, de tous les temps, de toutes les croyances : quel est celui qui, quand un grand intérêt l'anime, ne prête pas, en tremblant, l'oreille à ce qu'il croit être la voix de sa destinée? Chacun, dans le sanctuaire de sa pensée, s'explique cette voix comme il peut, chacun s'en tait avec les autres, puisqu'il n'y a point de paroles pour mettre en commun ce qui n'est jamais qu'individuel.

(Benjamin Constant.)

DE LA TOLÉRANCE.

La tolérance est absolue ou conditionnelle et en quelque sorte provisoire : absolue, elle est synonyme d'indifférence, et c'est elle que les philosophes du dix-huitième siècle ont voulu établir, et la seule que l'on combattra dans cet article. La tolérance provisoire ou conditionnelle signifie support ; c'est celle que la sagesse conseille et que la religion prescrit : elle consiste à attendre le moment favorable au triomphe pacifique de la vérité, et à supporter l'erreur tant qu'on ne pourrait la détruire sans s'exposer à des maux plus grands que ceux que l'on veut empêcher.

La tolérance absolue, comme l'ont entendue nos sophistes, ne conviendrait qu'à ce qui ne serait ni vrai ni faux, à ce qui serait indifférent en soi ; or je ne crains pas d'avancer qu'il n'y a rien de ce genre, rien d'indifférent, ni dans la nature, ni dans les lois, ni dans les mœurs, ni dans les sciences et les arts, ni, à plus forte raison, dans la religion. L'homme physique est soumis à un ordre de lois contre lesquelles la nature ne tolère pas d'infraction. Là tout est déterminé, rien n'est indifférent. L'homme tombe s'il manque aux lois de la gravité dans le mouvement qu'il donne à son corps ; il est écrasé sous les ruines de ses édifices s'il les élève hors de la perpendiculaire ; il ne ecueille aucun fruit de ses labeurs s'il sème ou s'il moissonne avec une autre disposition de saison que celle que la nature a prescrite pour la culture des terres ; il périt lui-même s'il manque aux lois de la tempérance sur les plaisirs et même sur les besoins.

Les lois humaines ne sont que des déclarations publiques d'intolérance, et, soit qu'elles prescrivent ou qu'elles défendent, elles ne laissent rien à nos caprices, et règlent toutes nos actions civiles sous des peines dont la plus légère est la nullité des actes que nous faisons sans les consulter. Leur importune prévoyance s'étend même jusque sur nos dernières intentions, qu'elles ne respectent qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs volontés, et, après avoir vécu sous leur domination, il faut, pour ainsi dire, mourir dans leur intolérance. Les mœurs sont encore moins tolérantes

que les lois, et ce que les lois ne sauraient atteindre, les mœurs le soumettent à leur juridiction. Elles ne punissent pas, il est vrai, par des supplices, mais elles flétrissent par le blâme; elles frappent de ridicule tout ce qui s'écarte de ce qu'elles ont réglé comme honnête, décent, ou seulement convenable.

Les sciences sont ce qu'il y a au monde de moins tolérant. Que sont les livres et les chaires d'instruction, que des cours publics d'intolérance? Les sciences ont leur tribunal et leurs juges à la fois dénonciateurs et parties, pas toujours *pairs* de l'accusé, qui prononcent souvent sans l'entendre et quelquefois sans l'écouter. La critique ne tolère pas un principe hasardé, une conséquence mal déduite, une démonstration vicieuse, une citation inexacte, une fausse date, un fait controuvé.

Les arts aux-mêmes, ces délassements de l'esprit ou ces occupations de l'oisiveté, sont-ils autre chose qu'un champ de bataille où l'intolérance du bon goût combat sans cesse contre un goût faux ou corrompu? C'est surtout dans le jugement des ouvrages dramatiques que la critique se montre avec toute son intolérance. C'est au théâtre, trop souvent théâtre de ses angoisses et de ses douleurs, qu'un auteur comparaît en personne, comme un prévenu, pour être jugé portes ouvertes; et si, à la faveur de circonstances heureuses ou de manœuvres adroites, il parvient à endormir la sévérité des spectateurs sur une production médiocre et à en arracher quelques applaudissements, bientôt revenu à son intolérance ordinaire, le public lui fait expier un succès surpris, et punit, par un éternel oubli, une satisfaction de quelques instants.

Et cependant quoi de plus indifférent en apparence à la société qu'un mauvais drame ou quelques erreurs grammaticales ou littéraires? Et si l'on pouvait attendre des hommes quelque tolérance, ne devraient-ils pas réserver toute leur sévérité pour les écrits dangereux, et respecter toute production innocente, quoique faible, comme une confidence que l'auteur leur a faite de la médiocrité de ses talents ou comme un malheur dont le désir de plaire au public est, après tout, la première cause?

Et remarquez que les écrivains qui ont le plus haute

ment réclamé la tolérance sur toute autre matière sont précisément ceux qui ont porté le plus loin l'intolérance littéraire. La critique, entre les mains de Voltaire, n'a pas toujours fait grâce aux plus beaux génies du siècle précédent, et trop souvent elle a pris envers les contemporains le caractère du libelle diffamatoire, et jusqu'au ton outrageant et grossier de la plus vile populace. Et n'est-ce pas cet écrivain et les autres de son école qui ont répandu le goût et donné des modèles de ce persiflage amer qui effleure le vice, qui déconcerte la vertu et ne prouve, au fond, qu'une égale indifférence pour la vertu et pour le vice?

Il faut le dire, cette intolérance que nous exerçons les uns contre les autres sur nos opinions, sur nos actions, sur nos productions, et qui est la source de tant de jugements faux ou téméraires, cette intolérance vient d'un principe naturel à l'homme; et même l'on peut dire qu'elle est dans l'ordre. C'est parce que la perfection est l'état naturel à l'homme, l'état qui lui est *ordonné*, que l'homme est et même doit être intolérant de tout ce qui s'écarte, dans tous les genres, du vrai, du beau et du bon qu'il conçoit ou qu'il imagine.

Il est intolérant en tout, parce qu'en tout il y a vrai et faux, bien et mal, ordre et désordre : bien et mal moral; bien et mal philosophique; bien et mal politique; bien et mal littéraire, oratoire, poétique, etc.; bien et mal dans les lois comme dans les arts, dans les mœurs comme dans les manières, dans les procédés comme dans les opinions, dans la spéculation comme dans la pratique. Plus l'homme connaît de vérités, mieux il sent le beau et le bon, et plus il est blessé de ce qui leur est opposé; et Voltaire n'était plus intolérant que tout autre en littérature que parce qu'il avait un sentiment plus vif des beautés littéraires, et le goût plus sûr et plus exercé sur ces matières. L'homme, il est vrai, rejette souvent comme faux ce qui est vrai, ou approuve comme vrai ce qui est faux; il prend le bien pour le mal et le mal pour le bien, mais, même alors, il obéit encore au principe de perfection essentiel à l'être intelligent, et ne fait que se tromper sur l'application. Il erre par préoccupation de jugement et jamais par détermination de la volonté.

Cependant ces mêmes hommes, si intolérants sur tout

autre objet, réclament une tolérance absolue sur les opinions ou croyances religieuses. Ils supposent donc qu'il n'y a dans la religion, considérée en général, et dans toutes ses différences, ni vrai ni faux, ou que, s'il y a vrai ou faux, dans la religion comme en toute autre chose, l'homme n'a aucun moyen de les distinguer, ou qu'enfin la religion, vraie ou fausse, est également indifférente pour l'homme. Aussi c'est uniquement parce que la tolérance absolue ne peut, comme nous l'avons observé, s'appliquer qu'à ce qui est indifférent, que la tolérance philosophique de toutes les opinions religieuses a conduit l'Europe à une indifférence absolue de toutes les religions, état le pire de tous et le plus voisin de l'athéisme; et il est à remarquer encore que cette tolérance absolue a passé dans la pratique des mœurs, et que des déréglements qui auraient autrefois provoqué la sévérité du pouvoir public ou domestique ont été de nos jours tolérés avec une mollesse qui ressemble tout-à-fait à de l'indifférence.

La supposition que toutes les religions sont indifférentes n'est pas soutenable en bonne philosophie. Il n'y a pas plus de philosophie sans un premier principe, cause de tous les effets moraux et physiques, qu'il ne peut y avoir d'arithmétique sans une unité première, mère de tous les nombres, ou de géométrie sans un premier point générateur des lignes, des surfaces et des solides. Et comment supposer qu'il n'y ait pas vrai et faux dans les religions opposées entre elles, mais qui pourtant sont partout le rapport vrai ou faux de Dieu à l'homme et de l'homme à son semblable, la raison du pouvoir, la règle du devoir, la sanction des lois, la base de la société, lorsqu'il y a vrai et faux partout où les hommes portent leur raison ou leurs passions; vrai et faux en tout, même à *l'Opéra* et jusque dans les objets les plus frivoles de nos connaissances et de nos plaisirs? Mais, s'il y a vrai et faux, ordre et désordre, dans les diverses religions considérées en général, peut-on supposer, en bonne philosophie, que l'Être qui est l'intelligence et la vérité suprêmes, eût refusé aux hommes, êtres intelligents aussi, capables de connaître et de choisir, d'aimer ou de haïr, tout moyen de distinguer le vrai ou le faux dans les rapports qu'ils ont avec lui? et à quelle fin

leur aurait-il donné cette ardeur démesurée de connaître, et leur aurait-il permis de découvrir les rapports qu'ils ont même avec les choses insensibles? Et si l'homme peut distinguer le bien et le mal dans les diverses religions, comment supposer qu'il puisse rester indifférent à la vérité et à l'erreur, lui qui ne doit rester indifférent sur rien, et chez qui l'indifférence est même le caractère le plus marqué de la stupidité? La question de la tolérance a presque toujours été présentée à l'aide d'un jeu de mots. On a réclamé la *liberté de penser*, ce qui est un peu plus absurde que si l'on eût réclamé la liberté de la circulation du sang. En effet, le tyran le plus capricieux, comme le monarque le plus absolu, ne peuvent pas plus porter atteinte à l'une qu'à l'autre de ces libertés; et Dieu lui-même, qui laisse les hommes penser de lui ce qui leur plaît, ne pourrait gêner la *liberté de penser* sans dénaturer l'homme et ôter à ses déterminations la liberté de mériter ou de démériter. Mais ce que les sophistes appelaient la liberté de penser était la liberté de penser tout haut, c'est-à-dire de publier ses pensées par les discours ou par l'impression, et par conséquent de combattre les pensées des autres : or, parler ou écrire sont des actions, et même les plus importantes de toutes dans une nation civilisée. La liberté de penser n'était donc que la liberté d'agir; et comment exiger d'un gouvernement une tolérance absolue de la liberté d'agir, sans rendre inutiles tous les soins de l'administration pour maintenir la paix et le bon ordre, ou plutôt sans renverser de fond en comble la société?

Si la vérité n'est pas un être de raison, une opinion vraie doit être essentiellement intolérante des erreurs qui lui sont opposées; mais les sectateurs peuvent et doivent être tolérants avec d'autant plus de raison qu'ils sont assurés que la vérité triomphera tôt ou tard.

Demander à des êtres intelligents, qui ne vivent pas seulement de pain, mais pour la recherche de la connaissance de la vérité, l'indifférence absolue sur des opinions, quelles qu'elles soient, c'est demander l'impossible, c'est prescrire le repos absolu à la matière qui n'existe que par le mouvement. Mais, si la tolérance absolue ou l'indifférence est absurde et même coupable entre des opinions

vraies ou fausses, et par là nécessairement exclusives les unes des autres, la tolérance conditionnelle ou le support mutuel doit exister entre des hommes qui professent de bonne foi des opinions différentes; et ici il faut remarquer la différence de la tolérance philosophique à la tolérance chrétienne.

Dans le chapitre VIII, qui termine le *Contrat social*, Jean-Jacques Rousseau, croyant sans doute qu'on établit une religion comme on établit une fabrique, veut que le souverain décrète une *religion civile*, qui, avec quelques dogmes positifs, *aura pour tout dogme négatif l'intolérance;* ce qui veut dire, sans doute, que toute intolérance en sera exclue. Or voici les effets de cette tolérance : *sans pouvoir obliger personne à croire tous ces dogmes, le souverain pourra bannir de l'état quiconque ne les croira pas,* comme si les hommes et Dieu même pouvaient obliger quelqu'un à croire malgré lui, ou que des lois pénales ne fussent pas un moyen de contrainte. *Il le bannira,* non comme impie, mais comme insociable; ce qui, je crois, est assez indifférent à un banni, et ne rend pas la peine plus légère; *que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort.* Heureusement pour les faibles humains, qui trop souvent ne croient pas ce qu'ils doivent croire, et plus souvent encore, après avoir connu et reconnu publiquement la vérité, se conduisent comme ne croyant pas, Jésus-Christ ne veut pas qu'on les bannisse de leur patrie, encore moins qu'on les tue; il réprime le zèle indiscret de ses disciples, qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur des villes criminelles. En enveloppant, à son ordinaire, les plus hautes vérités sous des expressions familières, comme il était lui-même la divine sagesse cachée sous les dehors de la faible humanité, il leur recommande *de laisser croître ensemble le bon grain et l'ivraie jusqu'au temps de la moisson.*

(De Bonald.)

CONNAISSANCE GÉNÉRALE DE L'HOMME.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent, qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que notre imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature; nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part; enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce que lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, leur juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini? qui peut le comprendre? Mais, pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates.

Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du

sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos : qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein de tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera, sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que sa curiosité, se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes, et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre

ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême : trop de bruit nous étourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud n l'extrême froid : les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu de nourriture troublent ses actions, trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard, elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui assure nos connaissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants entre l'ignorance et la connaissance, et, si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe à nos prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle; rien ne peut l'arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

(PASCAL.)

DESTINÉE DE L'HOMME.

Le sceau de l'immortalité fut gravé dans notre ame avec celui de la perfectibilité. L'homme, comme être physique, n'a qu'une existence limitée dans sa forme, dans ses progrès, dans sa durée; mais qui peut assigner des limites à son existence intellectuelle et morale? Il dispose des choses qu'il connaît, il poursuit celles qu'il ne connaît pas; tout ce qui est compréhensible est du ressort de sa raison; tout

ce qui peut être aimé, admiré ou senti, est du ressort de son cœur; il se montre partout comme le roi de la nature, et il s'élance jusqu'à son auteur. Qu'y a-t-il d'extraordinaire quand on dit que tout est fait pour l'homme, puisque, de tous les êtres connus, l'homme est le seul qui sache user de tout? les mystères qu'il rencontre l'étonnent et ne le découragent pas. Si son ignorance semble attester sa faiblesse, le sentiment pénible de cette ignorance constate son aptitude et sa force. Pourrait-il se trouver malheureux d'ignorer la vérité s'il n'était appelé à la connaître? Il a honte de ses imperfections, tant est profond chez lui le sentiment qu'il a de sa noble destinée; son ame active se proportionne à tous les objets qui l'occupent. Ainsi les grandes occasions, les grandes circonstances font les grands hommes. Que dirai-je de l'instinct particulier qui pousse notre espèce vers le bonheur, et de ces méprises journalières qui nous font poursuivre si avidement des plaisirs trompeurs et de frivoles jouissances? Tardons-nous à reconnaître l'erreur? ces jouissances et ces plaisirs ne sont que des situations; le bonheur qui fait l'objet de nos recherches est un état. Courant sans cesse après cet état qui fuit, l'homme parcourt avec inquiétude tous les objets qui s'offrent à lui, sans pouvoir se reposer sur aucun. Moins occupé de ce qu'il est que de ce qu'il sera, il s'abandonne à une éternelle agitation, il ne vit jamais, il espère toujours de vivre. Ah! la vie présente n'est donc que le songe de la vie? ne tiendrons-nous jamais la réalité?

(J.-E.-M. PORTALIS.)

GRANDEUR ET MISÈRE DE L'HOMME.

L'homme ne sait à quel rang se mettre; il est visiblement égaré, et sent en lui des restes d'un état heureux, dont il est déchu et qu'il ne peut recouvrer; il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, et les autres de l'abaisser en représentant ses

misères. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque partie se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion; car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur, et sa grandeur se conclut de sa misère; ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misère, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; et les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misère même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère, puisque c'est être d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut; et les autres, au contraire, ils se sont élevés les uns sur les autres par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumière, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misère et de la grandeur; en un mot, l'homme connaît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connaît; mais il est bien grand, puisqu'il connaît qu'il est misérable.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme! quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitudes; gloire et rebut de l'univers: s'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

(PASCAL.)

DES INDIFFÉRENTS.

Pour démontrer avec évidence la folie des indifférents, je n'ai besoin que de leurs propres maximes, et il suffit de développer cette proposition qu'ils admettent: Il est possible que la religion soit vraie. Car cette unique proposition renferme toutes les propositions suivantes:

Il est possible qu'il y ait un Dieu rémunérateur et vengeur.

Il est possible que mon ame soit immortelle. Il est possible que le souverain Être ait révélé aux hommes des vérités qu'ils ne sauraient comprendre ici parfaitement, et

leur ait imposé des devoirs dont ils n'aperçoivent pas clairement la raison.

Il est possible que je sois rigoureusement obligé de croire ces vérités et de pratiquer ces devoirs.

Il est possible que, si je crois et pratique, je jouisse d'une félicité infinie, éternelle, pour prix de mon obéissance.

Il est possible enfin que, si je refuse de pratiquer et de croire, j'en sois éternellement puni par des supplices effroyables.

Non, je ne crains pas de l'affirmer, demeurer volontairement dans ce doute terrible, s'y complaire, repousser l'espérance d'une félicité infinie, et se dévouer de gaîté de cœur, si la religion est vraie, comme on avoue qu'elle peut l'être, à des tourments dont la seule idée glace d'effroi l'imagination, c'est un délire inexplicable, une démence, une fureur qui n'a point de nom. Car, en supposant même nos intérêts présents opposés à nos intérêts à venir, et la nécessité de sacrifier ou les uns ou les autres, encore ne devrait-on pas sagement hésiter sur le choix. Qu'on observe ici l'éternité d'un côté, et de l'autre un moment à peine saisissable, une ombre, moins que cela, le rêve d'une ombre, dit Pindare. Quand on considère d'une certaine hauteur les objets sur lesquels s'exerce d'ordinaire l'activité de l'esprit humain, on est tout étonné de la petitesse du cercle où il se renferme volontairement, et que si peu de chose suffise pour amuser sa curiosité et donner le change au désir infini de connaître qui le dévore. Je ne sache rien qui marque davantage la misère de l'homme que cette facilité surprenante à se contenter de quelques distractions frivoles; avec une capacité immense pour la vérité, il l'aime naturellement, un invincible instinct le porte à la chercher sans cesse, elle est sa fin, son repos, sa félicité; et toutefois il n'est rien qui ne puisse lui tenir lieu d'elle; je ne parle ni du pauvre peuple absorbé dans les travaux du corps, ni du riche qui s'agite dans le vide des plaisirs, je parle de ceux qui tiennent du ciel, avec des sentiments élevés, une condition indépendante. Que croyez-vous qui remplisse habituellement leur pensée? l'Être éternel? les lois immuables qu'il a établies? Oh! non : ils useront leur vie à combiner des mots, à étudier

les rapports des nombres, les propriétés de la matière, il n'en faut pas davantage pour satisfaire ces puissantes intelligences. Que parlez-vous de Dieu à un savant qui remplit le monde du bruit de son nom? comment voulez-vous qu'il vous écoute? Ne voyez-vous pas qu'en ce moment son esprit est tout occupé de la décomposition d'un sel jusqu'ici rebelle à l'analyse. Attendez qu'il ait fait connaître à l'univers un nouvel acide, alors peut-être il vous sera permis de l'entretenir de l'Être infini qui a créé, comme en se jouant, l'univers et tout ce qu'il renferme. Cet autre compose une histoire, un poème, une pièce de théâtre, un roman dont il s'imagine que dépend sa gloire; ne le troublez pas, il faut qu'il se hâte, car la mort approche; et quelle inconsolable douleur si elle arrivait avant qu'il eût mis la dernière main à sa renommée! Il est vrai qu'il ignore sa propre nature, la place qu'il occupe dans l'ordre des êtres, ses destinées futures, ce qu'il peut espérer, ce qu'il doit craindre; il ne sait s'il existe un Dieu, une vraie religion, un ciel, un enfer, mais il a pris depuis long-temps son parti sur toutes ces choses; il ne s'en inquiète point, il n'y pense plus; ce n'est pas clair, dit-il; et là-dessus il agit comme s'il était clair que ce ne fût que des rêveries. Si l'on pouvait éviter l'enfer en n'y pensant pas, je verrais un motif à cette prodigieuse insouciance; mais n'y point penser est, au contraire, le plus sûr chemin pour y arriver.

(De la Mennais.)

LIVRE III.

NARRATIONS.

L'ABENAKI.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages abenakis défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort : il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui et se dispose à le percer d'une flèche; mais, après l'avoir ajusté, tout à-coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer : ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abenakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une

seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et, après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage en observant sa contenance :

« Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute : je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? tes mains étaient celles d'un enfant; elles ne servaient ni à te nourrir ni à te défendre; ton ame était dans la nuit; tu ne savais rien; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères et pour lever la hache contre nous? »

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit ses deux mains sur son visage en baissant la tête, et, après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : « As-tu un père? — Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. — Oh! qu'il est malheureux! » s'écria le sauvage. Et, après un moment de silence, il ajouta : « Sais-tu que j'ai été père?... je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé; mais je l'ai vengé... oui, je l'ai vengé! » Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et, se tournant vers l'orient où le soleil allait se lever, il dit

au jeune Anglais : « Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? as-tu du plaisir à le regarder? — Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien!... je n'en ai plus, » dit le sauvage en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleurs. « Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il; as-tu du plaisir à le regarder? — Oui, j'ai du plaisir à le regarder. — Je n'en ai plus, » reprit le sauvage avec précipitation. Et il ajouta tout de suite: « Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève et les fleurs du printemps. »

(SAINT-LAMBERT.)

LYSIMAQUE.

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Persans, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père : leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas.

Un philosophe, nommé Callisthène, avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : « D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'a-
» dores pas? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes
» chef de deux nations : l'une, esclave avant que vous
» l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous
» l'avez vaincue; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à
» remporter tant de victoires, l'est encore depuis que
» vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur; et ce
» nom, vous l'avez élevé si haut que, sans vous faire tort,
» il ne nous est plus permis de l'avilir. »

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus; il était terrible dans sa colère; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène, et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. « Je vous salue, lui dis-je, illustre » malheureux que je vois dans une cage de fer, comme on » enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme » de l'armée. »

« Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situa- » tion qui demande de la force et du courage, il me semble » que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les » dieux ne m'avaient mis sur la terre que pour y mener » une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné » en vain une ame grande et immortelle. Jouir des plai- » sirs des sens est une chose dont tous les hommes sont » aisément capables, et si les dieux ne nous ont faits que » pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils » n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce » n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible; vous ne me » faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous » êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à » vous voir faire une action de courage; mais, au nom des » dieux, que ce soit pour la dernière fois. Laissez-moi » soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y » joindre encore les vôtres. »

« Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. » Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il » n'aurait plus de remords, il commencerait à croire que » vous êtes coupable. Ah! j'espère qu'il ne jouira pas du » plaisir de voir que ses châtiments me feront abandonner » un ami. »

Un jour, Callisthène me dit : « Les dieux immortels » m'ont consolé, et depuis ce temps je sens en moi quel- » que chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes » peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez » auprès de lui; vous aviez un sceptre à la main et un » bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi et » m'a dit : Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étais » m'a réveillé : je me suis trouvé les mains élevées au ciel, » et faisant des efforts pour dire : Grand Jupiter, si Lysi-

» maque doit régner, fais qu'il règne avec justice. Lysi-
» maque, vous régnerez : croyez un homme qui doit être
» agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu. »

Cependant Alexandre, ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, que j'osais le plaindre, entra dans une nouvelle fureur : « Va, dit-il,
» combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant
» à vivre avec les bêtes féroces. » On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène :
« Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez don-
» nées de ma future grandeur se sont évanouies de mon
» esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme
» tel que vous. »

Prexape, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse : « Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous
» régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie ; car les
» hommes ne résistent pas à la volonté des dieux. »

Cette lettre m'encouragea ; et, faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense qui venait être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras, il voulut le dévorer ; je lui saisis la langue, la lui arrachai et le jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution, et ce moment fut celui du retour de sa grande ame.

Il me fit appeler, et me tendant la main : « Lysimaque,
» me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne.
» Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui
» manque à la vie d'Alexandre. »

Je reçus les grâces du roi ; j'adorais les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations fu-

rent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance; son frère Aridée n'en était jamais sorti; Olympias n'avait que la hardiesse des ames faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage; Roxane, Eurydice, Statyre, étaient perdues dans la douleur. Tout le monde dans le palais savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie; et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime : les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

(MONTESQUIEU.)

MILTON.

Sous le manteau d'une vaste cheminée toute la famille est rassemblée; la soirée est froide, mais les portes fermées et le charbon de terre qui brûle en pétillant dans le foyer conservent une douce chaleur dans la chambre.

Le vieillard aveugle est étendu sur une chaise longue, sa main gauche appuyée sur une petite table qui porte une Bible et une lampe de cuivre à trois becs; sa main droite se repose sur une harpe devant laquelle est assise l'aînée de ses filles, Ève la blonde, attentive à la lecture que fait sa belle-mère.

La femme du vieillard est auprès de son époux, de l'autre côté de la table, elle lit les nouvelles de la Gazette de Londres, de la veille, 30 mai 1660. Rachel et Judith, les deux autres jeunes filles, sont assises en face de leur père. Judith, aux noirs cheveux, écoute sa mère, les bras croisés,

et les yeux remplis d'une indignation qu'elle a peine à contenir. Seule, la petite Rachel boude devant son rouet chargé de chanvre, parce que son père lui a ordonné de cesser un travail dont le bourdonnement monotone étouffe les paroles de la lectrice.

Or voici ce que lisait la bonne dame :

« Ce jourd'hui, 29 mai, jour de la naissance de sa royale majesté Charles II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, elle a fait sa rentrée dans Londres, sa capitale, onze ans après la mort de son père, le feu roi, qui est dans le ciel avec le Dieu protecteur de la vertu. »

— Phrase de papiste, murmura entre ses dents le vieillard aveugle; sa femme poursuit :

« Sa Majesté avait à sa droite le duc d'Yorck, à sa gauche le duc de Glocester; elle était précédée par le général Monck. »

— Cet homme nous avait toujours été suspect, dit encore le vieillard.

« Toutes les rues étaient pleines de fidèles sujets qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations. »

— Sot peuple! il criait vive la république à la mort de Charles Ier.

« Le maire et les aldermen étaient allés au-devant du roi, entre Deptford et South-Wark, pour lui porter le tribut de leur soumission, de leur amour et de leur fidélité. »

— Ils ont tous prêté serment au protecteur!

« Le concours du peuple fut si grand, que le roi marcha dans la foule depuis le pont de la Cité jusqu'à White-Hall. »

— Assez, femme, dit le vieillard en frappant sur la table de son poing à moitié fermé. C'est à White-Hall que Charles Ier eut la tête tranchée, et des flots de peuple remplissaient les rues par où passa le roi condamné.

La femme continue sans écouter son mari :

« Le vertueux Hyde, comte de Clarendon, a été fait, par ordonnance d'aujourd'hui, chancelier du royaume. »

— Bien! sa fille est maîtresse du duc d'Yorck.

— O mon ami, ne parlez pas ainsi; ce vieillard respectable a assez pleuré le déshonneur de sa fille.

— Élisabeth, tu as raison, reprend le vieillard avec amer-

tume : Eve fut séduite par le serpent, et la mort devint reine du monde. Puis se tournant du côté où sa fille devait être assise, il ajoute en souriant : Ce n'est pas pour t'affliger que je parle ainsi, ma bonne fille ; un Dieu mort pour nous sur la croix a réparé les fautes de la mère des hommes. Dieu nous a pardonné.

Élisabeth poursuit sa lecture :

« Le mariage d'Hélène Hyde, fille unique du comte de Clarendon, avec son altesse royale le duc d'Yorck sera, d'après l'ordre de sa majesté, célébré dans la chapelle du château, mercredi prochain, 8 juin. »

— Ah ! nous y voilà, interrompit le père en souriant, tard vaut mieux que jamais.

« Le chevalier Guillaume Davenant est de retour de sa mission auprès du roi de France, il vient d'être nommé secrétaire de la grande chancellerie. »

Ève rougit en entendant prononcer ce nom. Rachel s'en aperçut et eut la malice de le faire remarquer à Judith pour augmenter l'embarras de sa sœur. Tout-à-coup, en continuant la lecture de la gazette, Élisabeth jette un cri.

— Qu'y a-t-il donc? demanda l'aveugle.

Les trois filles se lèvent et s'approchent de leur père. Élisabeth lit précipitamment :

« *Acte d'oubli*... Est spécialement excepté le sieur Jean Milton, ci-devant secrétaire d'Olivier Cromwell et de Richard Cromwell, fauteur..... »

— C'est moi, dit tranquillement le vieillard : pourquoi s'étonner de ce qui m'arrive? on devait s'y attendre ! Lorsque le chêne où l'oiseau fait son nid est renversé par la foudre, le nid roule à terre..... Ayons du courage ! il faut du temps avant qu'on ne découvre notre retraite dans cette *cour de Barthélemy*, lieu écarté dans un quartier retiré; nous pourrons voir ce qu'il convient de faire. Ayons du courage !.. il ne faut pas beaucoup de temps à un navire pour aller de Londres à Amsterdam.

La mère et la fille se taisaient, attérées par la douleur; Ève prit la parole, et d'une voix tremblante elle dit :

— Mon père, l'acte a été signé à la chancellerie.

— Eh bien, ma fille?

—Il y a à la chancellerie quelqu'un qui peut vous sauver!

— Qui?

— Celui qui vient d'être nommé secrétaire.

— Son nom?

— Le chevalier Davenant.

— Pourquoi me sauverait-il?

— Parce qu'il le doit. Avez-vous oublié qu'en 1650 vous lui sauvâtes la vie, alors que les dragons de Cromwell le firent prisonnier à Dumbar?

— En es-tu certaine?

— Oui, mon père.

— Parle donc plus haut; je ne t'entends pas.

— Oui, mon père.

— Je l'avais oublié. Eh bien! femme, sois tranquille, on le verra demain.

Ève se rassit devant sa harpe : elle était rouge comme la pêche mûre suspendue à l'espalier.

Milton dit à Judith : Ma fille, dans nos chagrins, Dieu est là pour nous consoler, prends la Bible et lis.

Judith ouvrit le livre, elle lut comment Samson, privé de ses cheveux, fut livré aux Philistins par la perfidie de Dalila, et comment, amené dans le temple, il ébranla la colonne et renversa l'édifice. Le chapitre finissait par ces mots : *Toute force est en Dieu!*

— Arrête, ma fille, cria Milton : toute force est en Dieu, ne lis plus rien. L'homme succombe trahi par la femme, Dieu est là pour le sauver.

Et répétant ces mots : *Toute force est en Dieu*, il tomba dans une rêverie profonde. Ses filles gardaient le silence, et l'on n'entendait que le cri du watchman qui annonçait onze heures et le pétillement de la flamme du charbon de terre.

Le silence de la nuit est triste et déchirant, Élisabeth craignit que la mélancolie n'augmentât le poids des inquiétudes de son mari; et connaissant le moyen de le débarrasser des idées sombres qui l'assiégeaient, elle dit à ses filles de chanter.

Alors les doigts de la blonde et belle Ève parcoururent rapidement les cordes harmonieuses de la harpe, sa voix s'éleva, accompagnée de celles de ses sœurs, et elles firent retentir les murailles obscures de la chambre du cantique

sublime qu'adressent au Dieu créateur du monde les anges reconnaissants.

Le vieil aveugle écoutait avec ravissement cette musique céleste qui offrait à son imagination le souvenir de celle qu'il avait rêvée dans la demeure éternelle que Dieu s'est bâtie aux bornes de l'immensité de l'espace.

Les jeunes voix se turent : alors, tandis que les doigts faisaient rendre à l'instrument mélodieux des sons remplis d'harmonie, mais dont le son expirait lentement comme celui des paroles de l'amante qui dit adieu à l'amant qui s'éloigne, le vieux poète, transporté d'une verve inconnue, s'écria en s'adressant à ses tendres filles :

Chantez, filles du vieux poète (1)
Dont la nuit a voilé les yeux;
Réveillez la harpe muette,
Chantez, vous qui voyez les cieux.
De leur beauté toujours nouvelle
S'enivraient mes sens éperdus,
Que votre voix me les révèle,
Puisque mes yeux les ont perdus.

Quand votre bouche enchantere
Soupire les premiers amours,
Un rayon de votre jeunesse
Revient caresser mes vieux jours.
Sur les poisons de ma blessure
Vos lèvres épanchent le miel :
La voix de la vierge est si pure,
Sa voix est un écho du ciel.

Pourtant, si j'en crois ma mémoire,
Tant de grâce anime vos traits,
Qu'un noble amant se ferait gloire
De mériter vos vœux secrets.
Heureux ceux qu'un hymen prospère
Doit amener à vos genoux !
Celle qui soigna son vieux père
Est fidèle à son jeune époux.

La harpe a des sons prophétiques,
J'en crois ses accents solennels :
Vainqueurs des haines politiques,
Mes vers fleuriront immortels.

(1) Ces stances sont l'ouvrage d'un poète qui m'honore de son amitié, de M. Alexandre Guiraud, auteur des *Machabées*. Le fragment intitulé *Milton* n'a été composé que pour les insérer d'une manière un peu dramatique : puisse-t-il ne pas en paraître indigne !

Chantez encor, votre puissance
Ravit mon génie aux enfers;
Chantez, la grâce et l'innocence
Coulent de vos chants dans mes vers.

Tout-à-coup, le marteau violemment soulevé frappa sur la porte extérieure, un vieux domestique entre dans le salon et demande à Milton s'il faut ouvrir.

— Ouvrez, dit tranquillement l'aveugle; puis se tournant vers sa femme qui allait lui faire une objection : Élisabeth, ajouta-t-il avec douceur, il faut se soumettre à la volonté de Dieu ; si c'est pour m'arrêter que l'on vient, nous aurons une nuit de moins à passer dans la crainte. Le malheur est toujours plus effrayant quand il est éloigné; quand il approche on peut le mesurer et le combattre.

Le domestique avait obéi aux ordres de son maître; le bruit des pas pesants d'un homme retentit dans la salle voisine, la porte s'ouvrit.

—Que la paix de Dieu soit avec vous, mes frères! dit une voix bien connue : et les femmes passant subitement de la terreur à la joie se précipitèrent vers la porte en s'écriant : C'est notre ami Elvood! Le quaker répondit avec flegme et en leur serrant successivement la main : C'est moi-même; et s'avançant vers la chaise où était assis le vieillard, il lui frappa affectueusement sur l'épaule : Ne m'attendais-tu pas, Milton? demanda-t-il.

— J'aurais effectivement dû t'attendre ; mais je pensais que le retour de ce roi que tu aimes tant.....

— Me ferait oublier un ami malheureux! J'aurais droit de me plaindre de ton manque de confiance. Un vrai royaliste comme un vrai quaker est un honnête homme ; mais j'arrive pour quelque chose de pressé. La chambre des communes vient d'ordonner que ton livre en faveur des assassins de Charles Ier serait brûlé par la main du bourreau.

— Dis ma *Défense du peuple Anglais,* Elvood.

— Milton, ne disputons point; le peuple anglais était aussi étranger à ce crime que toi-même.

— Je l'ai prouvé.

— Silence! insensé! ta tête ardente rêvait un gouverne-

ment qui s'est usé avant d'avoir pu s'établir : onze ans après la mort du père, le fils remonte sur le trône.

— Au fait, que veux-tu? interrompit Milton avec impatience.

— Tu es proscrit.

— Je le sais, eh bien !

— Voici un acte qui permet à deux personnes, Nicolas Elvood et son compagnon, de s'embarquer à Douvres ; partons, j'ai une voiture dans la rue.

Élisabeth écoutait le quaker avec attention ; quand il eut dit ces paroles, elle lui sauta au cou, et oubliant la retenue que les lois de la pudeur anglaise imposent aux dames, elle l'embrassa en s'écriant : Quoi ! vous sauveriez mon mari ?.....

— Oui, dame Élisabeth, tu l'as entendu. Allons, le temps presse, partons.

— Si je meurs en pays étranger, que deviendra ma famille? dit Milton avec inquiétude.

— Ami, tu me la lègueras par ton testament : Je marierai tes filles, je nourrirai ta femme ; mais vite, partons.

Le vieillard aveugle se leva, et soutenu par Ève, sa fille, et par son ami, il se disposa à marcher vers la voiture. Déjà la porte de la maison était ouverte, et les degrés du perron de pierre allaient être descendus, quand le bruit de plusieurs chevaux galopant dans la rue, frappa les oreilles d'Élisabeth, et vint la replonger dans ses terreurs. Les cavaliers s'arrêtèrent devant la porte de la cour qui, commune à plusieurs familles, ne se trouvait jamais fermée. L'un d'eux mit pied à terre, entra, et apercevant à travers l'obscurité de la nuit les robes blanches des filles de Milton, il marcha vers elles, et élevant la voix, il les pria de lui indiquer la demeure du sieur Milton.

A cette question elles n'osèrent rien répondre. Alors le vieillard prit la parole et dit : Je suis Milton.

— Dieu soit loué ! s'écria l'inconnu, j'arrive à temps; et il ordonna aux cavaliers qui étaient arrêtés devant la porte de la cour d'entrer et de l'attendre.

— Rentrons, dit Milton, vous me direz dans la maison ce que vous désirez me dire. Il rentra conduit par sa fille Ève, Élisabeth, tremblante et presque évanouie, fut ap-

portée dans la chambre par le quaker, aidé des deux autres jeunes filles, et assise dans un fauteuil.

L'inconnu restait debout devant le vieillard. Ses vêtements couverts de riches broderies, son collet, ses manchettes, ses genouillères de dentelle, annonçaient un cavalier d'un rang élevé ; le collier français de Saint-Michel était passé à son cou, et son genou portait la jarretière d'azur avec la fameuse devise ; il se fit un instant de silence ; on attendait qu'il parlât.

— Seigneur Milton, dit-il enfin, vous êtes proscrit.

— Je le sais ; faut-il vous suivre ? demanda le vieillard avec une fermeté arrogante.

— A Dieu ne plaise ! répondit l'inconnu en montrant un parchemin plié et scellé des armes du roi d'Angleterre. Voici un acte par lequel le roi vous pardonne et vous permet de rester dans ses états.

— A qui dois-je ce pardon, seigneur ?

— A sa gracieuse majesté Charles II.

— Ce n'est point ce que je demande : quel ami inconnu a sollicité cette faveur pour le secrétaire oublié du protecteur ?

— Seigneur Milton, il y a dix ans qu'un jeune homme fut arrêté à Dumbar, par les dragons de Cromwell ; il était royaliste, il allait être fusillé ; vous intercédâtes en sa faveur. Le secrétaire de la grande chancellerie a voulu acquitter sa dette envers le secrétaire du protecteur.

— C'est lui ! s'écria Ève sans songer à l'étranger, je vous l'avais dit, mon père.

— Les hommes sont meilleurs que je ne pensais, dit Milton avec émotion : pourquoi faut-il que mon ami et que mon bienfaiteur soient tous les deux royalistes ! Seigneur, remerciez pour le vieil aveugle le seigneur Davenant ; dites-lui qu'il vienne me voir ; si mes yeux ne peuvent contempler ses traits, le son de sa voix, gravé dans mon cœur, y remplacera son image ; dites-lui que tout est à lui dans cette maison où il a sauvé un vieillard aveugle de la mort et de l'exil !

L'inconnu s'approcha alors de la belle Ève, qui avait tenu ses yeux bleus fixés sur lui avec une curiosité naïve ; il lui dit : Ève me reconnaît-elle ? je suis Guillaume ! Et la pre-

nant par la main, il la conduisit vers son père : Seigneur Milton, Guillaume Davenant est devant vous, il vous demande la main de votre fille qu'il aime depuis dix ans.

Milton prit la main de sa fille, et la plaçant dans celle du jeune homme :

— Soyez époux! dit-il; puis il ajouta en soupirant : Mon Dieu, que ta volonté soit faite! mais devais-je avoir un gendre royaliste!

(Abel Hugo.)

RÉGULUS.

Après avoir combattu tour à tour Agathocle en Afrique et Pyrrhus en Sicile, les Carthaginois en vinrent aux mains avec la République romaine. La cause de la première guerre punique fut légère; mais cette guerre amena Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls Julvius et M. Emilius prendre sa place, lui ordonnèrent de rester en Afrique en qualité de proconsul.

Il se plaignit de ces honneurs; il écrivit au sénat et le pria instamment de lui ôter le commandement de l'armée : une affaire importante aux yeux de Régulus demandait sa présence en Italie. Il avait un champ de sept arpents à Pupinium : le fermier de ce champ étant mort, le valet du fermier s'était enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentait aux sénateurs que si sa ferme demeurait en friche, il lui serait impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la République; qu'on tirerait du trésor l'argent nécessaire pour racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seraient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie : « Oh! combien la vertu est préférable aux richesses! celles-ci passent avec ceux qui les possèdent; la pauvreté de Régulus est encore en vénération. »

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois : ils demandèrent la paix au pro-

consul. Le laboureur romain prouva qu'il était plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante : le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur; il semble égaré par le succès et paraît comme étranger à la fortune. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des événements. Un Lacédémonien nommé Xantippe vient retarder la chute de Carthage : il livre bataille aux Romains sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus inhumains; on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer que l'on respectât dans les fers un citoyen de Rome?

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda une seconde fois la paix; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes si les négociations n'avaient pas une heureuse issue. On espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui lui devait rendre sa patrie.

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi. Régulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre en cette occasion l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité : Régulus leur déclara qu'il venait de la part de ses maîtres demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent. Régulus les voulut suivre ; mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs admirant sa fermeté désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

« Suivez les conseils que je vous ai donnés, répondit l'il-
» lustre captif d'une voix qui étonna l'assemblée, et ou-
» bliez Régulus : je ne demeurerai point dans Rome après
» avoir été l'esclave de Carthage : je n'attirerai point sur
» vous la colère des dieux. J'ai promis aux ennemis de me
» remettre entre leurs mains si vous rejetez la paix : je
» tiendrai mon serment. On ne trompe point Jupiter par
» de vaines expiations; le sang des taureaux et des brebis
» ne peut effacer un mensonge, et le sacrilége est puni
» tôt ou tard.

» Je n'ignore point le sort qui m'attend; mais un crime
» flétrirait mon ame, la douleur ne brisera que mon corps.
» D'ailleurs il n'est point de maux pour celui qui sait les
» souffrir : s'ils passent les forces de la nature, la mort
» vous en délivre. Pères conscrits, cessez de me plaindre,
» j'ai disposé de moi, et rien ne me pourra faire changer
» de sentiment; je retourne à Carthage, je fais mon devoir,
» et je laisse faire aux dieux. »

Régulus mit le comble à sa magnanimité : afin de diminuer l'intérêt qu'on prenait à sa vie, et pour se débarrasser d'une compassion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avaient fait boire un poison lent avant de sortir de prison. « Ainsi, ajouta-t-il, vous ne perdez de
» moi que quelques instants qui ne valent pas la peine
» d'être achetés par un parjure. » Il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre, et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignît d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois, il se trouvât indigne des embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent sur une ame courageuse la religion du serment et l'amour de la patrie.

(CHATEAUBRIAND.)

L'HEURE DE LA MORT,

NOUVELLE.

> La prévoyance est inhabile
> A reculer l'heure immobile
> Que marque la fatalité.
>
> (HÉLÉNA, ch. 3.)

Au milieu des montagnes désertes qui séparent le royaume de Valence des plaines de la Nouvelle-Castille, s'élève le monastère de Cienfuegos. Chassés par la guerre de l'invasion loin des cloîtres dévastés, les moines avaient abandonné leurs paisibles cellules. L'herbe des champs croissait dans l'église, l'autel était dépouillé de ses ornements sacrés; et, seul au milieu de la ruine générale et de la désolation du lieu saint, y était resté debout un grand Christ en marbre noir.

Le régiment de hussards où servait Albert campait autour du couvent; le jeune officier avait établi son bivouac devant le porche ruiné de l'église. C'était la nuit. Les étoiles scintillaient dans le sombre azur comme des paillettes d'or sur la robe noire d'une veuve de Séville; la lune glissait lentement sur le ciel, et montrait son croissant pâle, semblable à l'arc courbé du Sagittaire. Albert étendu auprès du feu à moitié éteint de son bivouac, était enveloppé de son large manteau blanc; sa tête fatiguée reposait sur la selle de son cheval agile : déjà il n'entendait plus que le cri aigu du grillon, les heurtements des chevaux attachés aux piquets du camp, et, à de longs intervalles, les cris de veille des vedettes.

Les heures s'écoulaient. Il pensait à son amante, à cette jeune fiancée promise à sa constance au retour des expéditions guerrières, à cette Éléonore au doux sourire, aux yeux bleus et à la longue chevelure blonde, que n'avaient pu remplacer dans son cœur, ni la superbe beauté des femmes de Rome, ni les grâces piquantes des femmes de Grenade. En rêvant à l'amour et à la France il commençait à s'endormir, quand le vent de la mer, poussant avec ra-

pidité de gros nuages chargés de pluie, amena la tempête sur les bivouacs français. Albert se leva, et, cherchant un abri contre l'eau qui tombait par torrents, il vit la porte de l'église entr'ouverte; il y entra. L'église était sombre et humide; les rapides éclairs qui traversaient les vitraux coloriés des fenêtres éclairaient seuls les tombes de pierre des anciens chevaliers, et l'autel profané du Christ. Le jeune guerrier ne put, en se voyant solitaire dans ce triste lieu, se défendre d'un mouvement de terreur que la raison ne peut empêcher les sens de percevoir. Il s'avança dans la nef dont le silence n'était troublé que par le bruit retentissant de ses pas, et par le cliquetis des éperons dont ses bottes étaient armées. Une horloge sonna l'heure, Albert écouta en frissonnant : douze coups tombèrent lentement sur le timbre argentin. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit en criant sur ses gonds; un prêtre vêtu d'une chasuble noire décorée d'une croix d'argent s'avança, portant le saint ciboire et l'hostie consacrée; il marchait légèrement; ses pas rasaient les dalles de pierre sans réveiller l'écho du monument sonore.

Après avoir posé le calice sur l'autel, il se tourna vers le lieu où était Albert, et sembla l'inviter à s'approcher. Celui-ci, poussé par un mouvement inconnu, s'avança, et s'agenouillant sur les degrés de l'autel, il entendit la voix grave de l'homme de Dieu qui récitait l'office des morts. Le souvenir de sa jeunesse rappela sa piété; il répondit comme aurait fait le cortége des diacres et des sous-diacres. Quand la messe fut achevée, le prêtre prononça les paroles d'adieu au milieu de l'église vide des fidèles, puis s'adressant à l'officier, il lui dit :

« Jeune étranger, le pieux service que tu viens de me » rendre a fait sortir mon ame du purgatoire; j'expiais de- » puis deux siècles, par cette nocturne pénitence, une faute » commise contre la règle sévère de ce monastère; depuis » deux siècles, j'attendais le secours d'un mortel pour » achever le saint sacrifice; l'heure sonnait chaque nuit; » et, depuis deux siècles, nul être humain ne s'était pré- » senté. Seul, tu es venu, agenouillé auprès de l'autel du » Dieu qui pardonne; tu as aidé mon ange gardien à déta- » cher les liens qui enchainaient encore mon ame, et l'em-

» péchaient de remonter au céleste séjour. Que ta piété » soit récompensée! Je puis te dire une chose, une seule, » demande-moi celle que tu désires savoir, je vais te ré- » pondre. »

Albert tressaillit; puis, reprenant courage (l'homme désire toujours connaître ce qu'il serait heureux d'ignorer): — Mon père, dit-il, apprenez-moi quel terme est fixé à ma vie. — Mon fils, répondit le prêtre d'une voix douce et triste, que m'as-tu demandé? tu le veux; apprends-le donc. Dans trois ans, à pareil jour, à l'heure où le soleil dardera son premier rayon sur la terre, ton ame rendra ton corps au néant. Après ces mots, le vieillard disparut sans bruit, et sans laisser aucune trace qui indiquât s'il était rentré dans la tombe ou s'il était monté vers le ciel.

Albert sortit de l'église, le cœur rempli d'une sombre mélancolie, car dorénavant les espérances de sa jeunesse devaient mourir au bord d'un cercle étroit. Il suivit ses compagnons d'armes; il se montra dans les combats plus intrépide peut-être qu'il ne s'était jamais montré, mais sans cette bravoure téméraire qui fait mépriser la mort. Son cœur était rempli d'un dédain amer pour la vie, dont le terme, fixé d'avance et connu de lui, ne pouvait être ni approché ni reculé. La paix le ramena dans sa patrie: il revit cette Éléonore qu'il avait tant aimée aux jours d'une ignorance profonde et d'un vaste espoir. Le père de la jeune fille lui rappela qu'elle était son amante, elle-même rougit et lui rappela qu'elle était sa fiancée; la propre mère d'Albert, sa vieille mère, qui espérait réjouir ses yeux mourants par le spectacle du bonheur de son fils unique, lui rappela aussi ses premières amours et ses premiers désirs de jeunesse. Il demeura indifférent à l'amitié d'un père, à l'amour d'une amante, à la tendresse d'une mère, l'œil fixé sur cette heure immobile vers laquelle il était chaque jour de plus en plus entraîné. Enfin, deux ans après la nuit fatale, le desespoir dans le cœur, il se laissa conduire à l'église, et, devant l'autel, il jura à son Éléonore une foi éternelle; il prononça, en hésitant, ce serment qu'il savait devoir être brisé par la mort avant la fin même de l'année.

Alors on crut, parmi les hommes, que le bonheur devait

habiter dans son cœur. Ce cœur était rempli d'amertume; et pourtant Albert était arrivé par sa valeur aux premiers grades militaires; les richesses de sa bonne mère étaient devenues les siennes; il possédait la femme qu'il avait aimée avec passion : tout semblait s'être réuni pour sa félicité; ce qui comble de joie les époux vint encore ajouter à son desespoir : Éléonore devint enceinte, il vit naître son fils qu'il ne devait pas voir grandir, et alors il ne put supporter ce bonheur nouveau qui mettait le comble à son infortune. Après avoir long-temps supporté, sans en rien faire paraître, la douleur qui brisait son ame, il ne conserva pas plus long-temps cette trompeuse sécurité; sa mère s'aperçut la première de sa peine cachée, sa jeune épouse ne tarda pas à en être instruite; mais il sut, malgré leurs touchantes sollicitations, conserver dans son cœur le secret terrible qui avait empoisonné le bonheur de sa vie.

Un mois lui restait encore pour aimer sa famille et pour veiller à ses destins quand il serait éternellement séparé d'elle. Sa prudence prévoyante établit l'ordre dans ses affaires, et, débarrassé des inquiétudes matérielles du monde, résigné à son sort, il attendit l'heure marquée avec une indifférence stoïque. La certitude de sa mort prochaine rendait la tranquillité à son ame, comme aurait fait un malheur long-temps redouté et arrivé enfin.

Le mois s'écoula, le dernier soleil se coucha pour Albert: alors, rassemblant toutes ses forces, il appelle sa mère et sa femme, il leur confie le secret fatal; puis il se prépare à mourir.

Une large terrasse exposée à l'Orient s'étendait devant la maison : c'est là qu'il fit porter un lit de repos sur lequel il s'assit entre sa vieille mère qui allait perdre son jeune fils, et sa faible épouse à laquelle allait manquer un appui.

Que leurs adieux furent tristes ! que cette dernière nuit leur semblait tour à tour longue et courte, selon qu'ils étaient agités par la crainte ou l'espérance !

Les yeux d'Albert virent monter et puis descendre dans les cieux le croissant pâle de la lune, qu'il avait admiré trois ans auparavant, pendant cette nuit orageuse passée dans le couvent sur les montagnes de Valence.

Cependant l'horizon s'enflamma des feux de l'aurore, le

chant des oiseaux, le cri argentin du coq, annoncèrent au malheureux Albert la renaissance de la nature, et il allait mourir !

Son heure arriva... Un rayon parti de l'Orient sillonna le ciel, et sembla y tracer une route lumineuse et divine pour l'ame qui abandonnait la terre. Alors ses yeux se fermèrent avec un mouvement convulsif; un léger frisson parcourut ses membres refroidis; le son des trompettes bruyantes se fit entendre, puis un murmure confus et une bouche sonore qui appela à haute voix : Albert !... Albert !

Albert rouvrit les yeux, il était au milieu d'une riante campagne éclairée des premiers feux du soleil levant, couché encore auprès du foyer éteint du bivouac de la veille. Les trompettes de son régiment sonnaient l'air éclatant du réveil de Diane, et la voix amicale d'Alfred lui demandait avec intérêt : Albert, comment as-tu passé la nuit ?

Le jeune officier se leva avec peine, encore tout fatigué des songes de la nuit; il pressa avec reconnaissance dans sa main glacée la main de son ami; mais son cœur demeura quelque temps rempli tout à la fois de joie et de tristesse; car, s'il avait recouvré les espérances de la vie, il avait perdu, à son réveil, une épouse et un fils adorés.

(A. Hugo.)

BÉLISAIRE.

Bélisaire s'acheminait, en mendiant, vers un vieux château en ruines, où sa famille l'attendait. Il avait défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne suffisait pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison qui, quoique simple, avait quelque apparence.

Le maître du logis rentrait avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui demanda ce qu'il était : Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat ! dit le villageois, et voilà votre récompense ! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse

pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois : il offrit l'asile au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes devant une famille qui connait le malheur. Reposez-vous; nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire; celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales et les Maures.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir.

— Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire?

— Nous ne nous sommes point quittés.

—L'excellent homme! quelle égalité d'ame! quelle droiture! quelle élévation! Est-il vivant? car, dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien.

— Il est vivant.

— Ah! que le ciel bénisse et prolonge ses jours!

— S'il vous entendait, il serait bien touché des vœux que vous faites pour lui!

— Et comment dit-on qu'il est à la cour? tout-puissant, adoré sans doute?

— Hélas! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité.

— Ah! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme! Il est le génie tutélaire et vengeur de son empire.

— Il est bien vieux!

— N'importe, il sera dans les conseils ce qu'il était dans les armées; et sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur.

— D'où vous est-il connu? demanda Bélisaire attendri.

— Mettons-nous à table, dit le villageois; ce que vous demandez nous mènerait trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avait eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les

guerres d'Italie et d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général; et puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie!

— Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal!

— Il a fait son devoir, et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gélimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme et ses enfants: c'est ce Gélimer qui vous donne l'asile, et avec qui vous avez soupé.

— Vous, Gélimer! s'écria Bélisaire; et l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! il l'avait promis.

— Il a tenu sa parole, il m'a offert des dignités; mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi et qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos et l'obscurité.

— Vous, Gélimer!

— Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, il vous en souvient, sur la montagne de Papua. J'y souffris des maux inouïs. L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au desespoir et prêt à dévorer ses enfants et ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Phara, qui en m'assiégeant ne cessait de me conjurer d'avoir pitié de moi-même et des miens; enfin ma juste confiance en la vertu de votre général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air modeste et simple il me reçut! quels devoirs il me fit rendre! quels ménagements, quels respects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude, il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

— Je reconnais bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisait chanter vos malheurs, qui vous fit sourire avec dédain en paraissant devant Bélisaire, et qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné.

— Mon camarade reprit Gélimer, la force et la faiblesse

d'esprit tiennent beaucoup de la manière de voir les choses. Je ne me suis senti du courage et de la constance que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre, et du fond de mon palais, où je nageais dans les délices, des bras du luxe et de la mollesse, j'ai passé tout-à-coup dans les cavernes du Maure, où, couché sur la paille, je vivais d'orge grossièrement pilé et à demi cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misère, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De là je tombai dans les fers, et fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

— Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des moments de consolation, mais je vous en promets un nouveau avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gélimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avait bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage.

— Quoi ! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes ?

— Cela m'est impossible, répondit Bélisaire : j'ai une femme et une fille qui gémissent de mon absence. Adieu; ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire : ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous.

— Que dites-vous ? qui ? Bélisaire !

— C'est Bélisaire qui vous embrasse.

— O juste ciel ! s'écriait Gélimer éperdu et hors de lui-même, Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle et abandonné !

— On a fait pis, dit le vieillard : en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux.

— Ah ! dit Gélimer avec un cri de douleur et d'effroi, est-il possible ? et quels sont les monstres.... ?

— Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensais qu'au tombeau. On les

crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté et a demandé ma délivrance, il a fallu céder au peuple. Mais, en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumière.

— Et Justinien l'avait ordonné!

— C'est là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zèle et quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, et je le plains d'être assiégé par des méchants qui deshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné quand j'ai appris qu'il avait lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devaient l'exécuter n'en avaient pas le courage, mes bourreaux tombaient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai plus, grâce au ciel, que quelques moments à être aveugle et pauvre.

— Daignez, dit Gélimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie.

— Ce serait pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation; mais je me dois à ma fille, et je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gélimer l'embrassait, l'arrosait de ses larmes, et ne pouvait se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir, et Gélimer le suivant des yeux : O prospérité! disait-il, ô prospérité! qui peut donc se fier à toi? Le héros, le juste, le sage Bélisaire!... Ah! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et, tout en disant ces mots, le roi des Vandales reprit sa bêche.

(MARMONTEL.)

SULLY A LA BATAILLE D'IVRY.

Le duc de Mayenne et le comte d'Egmont, qui étaient à la tête des Espagnols, s'imaginaient que, si le roi osait les attendre, la victoire était assurée pour eux; s'il cédait ou reculait devant eux, comme ils s'y attendaient, ils ne comptaient pas moins que de le forcer en quelque endroit qu'il se retirât, et de le faire finir ainsi la guerre d'un seul coup. Que doit-il arriver dans ces dispositions? Je ne touche point à la personne des généraux, qui vaut seule plusieurs milliers d'hommes. Du côté du plus fort on ne prend point les précautions qu'on prendrait contre un ennemi de même force, et de l'autre on ne forme point la résolu-

tion de se défendre contre une armée plus nombreuse, sans être déterminé aussi à montrer une valeur et une adresse qui suppléent à ce qui manque du côté du nombre. La surprise que donne un courage qui s'anime par la gloire et les difficultés sert encore le petit nombre contre le grand; par là tout redevient en quelque sorte égal.

L'escadron du roi, où j'étais, eut à soutenir le comte d'Egmont, qui vint l'attaquer avec le sien et un second de mille ou douze cents reîtres. Il est vrai que les reîtres, qui étaient de même religion que nos soldats, tirèrent presque tous en l'air; mais, pour le comte d'Egmont, il lui faut rendre la justice qu'il s'y prit en homme qui veut vaincre. Il nous chargea avec une telle furie, que, malgré la désertion des reîtres, après un feu terrible et une mêlée d'un gros quart d'heure, qui couvrit toute la terre de morts, la gauche de notre escadron prit la fuite, et la droite fut enfoncée et plia. Au premier choc, mon cheval, blessé d'un coup dans les naseaux, et d'un second au cou qui allait ressortir au défaut de la selle, s'abattit d'un troisième qui lui emporta deux pieds de la peau, et à moi un morceau du gras de la jambe. Je reçus un autre coup dans la main. Un coup de pistolet me fit une troisième blessure considérable; la balle perça la hanche et sortit par le bas-ventre. J'aurais péri indubitablement si mon écuyer ne fût accouru à mon secours, et ne m'eût amené un autre cheval, sur lequel je montai, quoique avec beaucoup de peine; cette affection attira plusieurs coups au pauvre Maignan, et pensa lui coûter la vie.

A une seconde charge, mon cheval fut encore tué, et, dans le moment, je reçus un coup de pistolet dans la cuisse et un coup d'épée dans la tête. Je demeurai sur la place, où, avec la connaissance, je perdis toute la suite de l'action, dont l'avantage du comte d'Egmont ne m'avait fait augurer rien de bon pour nous; et très-certainement le roi était battu si l'on se fût comporté de même dans tout le reste de l'armée ennemie. Tout ce que je sais, c'est qu'ayant repris mes sens après un assez long espace de temps, je ne vis près de moi ni ennemis ni aucun de mes domestiques, que la frayeur ou le désordre avait dispersés; autre augure qui ne me paraissait pas plus favorable.

Je me retirai sans casque et presque sans armure; la mienne avait été mise en pièces. En cet état, je vis accourir vers moi un cavalier des ennemis qui en voulait à ma vie. Je me trouvai de bonne fortune proche d'un poirier sous lequel je me traînai, et, avec un peu de mouvement dont j'étais encore capable, je me servis si bien des branches, qui étaient extrêmement basses, que j'évitai les atteintes de mon adversaire et ne me laissai pas joindre : las de tourner autour de l'arbre, il me quitta enfin. Feuquières n'eut pas le même bonheur; je le vis tuer en ce moment sous mes yeux. La Rocheforêt, qui a été depuis à moi, étant venu à passer en ce moment, je lui demandai un petit bidet qu'il menait, pour lequel je lui donnai sur-le-champ trente écus. J'ai toujours cru que dans ces sortes d'occasions il est à propos de porter quelque argent sur soi.

Je cherchais, ainsi monté, à apprendre des nouvelles de la bataille, que je croyais perdue, lorsque je vis venir à moi sept des ennemis, dont l'un portait la cornette blanche de la compagnie du duc de Mayenne; nouveau danger, dont je ne jugeai pas pour cette fois pouvoir échapper. On cria *qui vive!* et je me nommai, prêt à me rendre prisonnier. Quelle fut ma surprise quand je vis qu'au lieu de m'attaquer, quatre de ces personnes me prièrent de les recevoir eux-mêmes pour mes prisonniers, et de leur sauver la vie, et qu'ils se rangeaient autour de moi, paraissant charmés de m'avoir rencontré. Je les laissai faire : il me paraissait si singulier que quatre hommes sains et bien armés vinssent se rendre à un homme désarmé, tout couvert de sang, pouvant à peine se soutenir, et monté sur un très-méchant bidet, que j'étais tenté de prendre tout ce que je voyais pour une illusion ou pour l'effet de mes blessures. Je fus bientôt éclairci : Mes prisonniers, puisqu'ils voulaient l'être, se firent connaître pour MM. de la Châtaigneraie, de Sigogne, de Chanteloup et d'Aufreville. Ils m'apprirent que le duc de Mayenne avait perdu la bataille, et qu'en ce moment le roi était à la poursuite des vaincus, ce qui les obligeait à se rendre, de peur de tomber en de pires mains, leurs chevaux étant hors d'état de les tirer du danger; et Sigogne me présenta en même temps, en signe de reddition, la cornette blanche. Les trois autres de cette

troupe, qui étaient le duc de Nemours, le chevalier d'Aumale et Trémont, ne parlèrent point de se rendre. Je voulus les convaincre par de bonnes raisons qu'ils devaient le faire, mais elles ne les persuadèrent pas. Après m'avoir recommandé leurs quatre camarades, voyant avancer vers eux un gros de victorieux, ils donnèrent des deux, et me firent voir que leurs chevaux étaient encore assez vigoureux pour les dérober à leurs ennemis. Je m'avançai avec mes prisonniers vers un bataillon de Suisses, et, rencontrant un des grands pages du roi, je le chargeai de la cornette, qui était un fardeau trop lourd pour moi. Je vis alors plus clairement les marques de notre victoire; la campagne, pleine de fuyards, ligueurs et Espagnols, et l'armée victorieuse du roi poursuivant et dissipant les restes de plus grands corps qui se dispersaient et se rassemblaient. Les Suisses des deux armées, s'étant trouvés en présence les uns des autres, se morguaient les piques baissées, sans donner un seul coup ni faire aucun mouvement.

La vue de la cornette blanche semée de fleurs de lis noires, connue de tout le monde pour être celle des Guises, qui la portaient telle en mémoire et par horreur du massacre de la Saint-Barthélemy, était un objet qui attirait tout le monde, comme à une proie également riche et honorable. Les casaques de mes prisonniers, qui étaient de velours noir, couvertes de croix d'argent, brillaient de loin dans la campagne. Les premiers qui accoururent pour s'en saisir furent MM. de Chambray, de l'Archant, du Rolet, de Crèvecœur, de Palcheux et de Brasseuse, auxquels se joignit le comte de Thorigny. Je m'avançai vers eux, et, ne comptant pas qu'on pût me reconnaître à mon visage, que le sang et la poussière avaient entièrement défiguré, je me nommai. Le comte de Thorigny n'eut pas plus tôt reconnu la Chataigneraie, qui était son parent, que, jugeant, à l'état où il me voyait, que je ne pourrais pas préserver mes prisonniers d'insulte, il me pria de lui remettre celui-là, dont il me répondait. Je le lui accordai avec plaisir, en le voyant pourtant partir à regret. Ce que Thorigny faisait par principe d'amitié eut en effet une suite bien funeste pour le malheureux la Chataigneraie. Il fut aperçu, au bout de quelques moments, par trois hommes de la compagnie d'O,

qui avaient été des gardes du roi Henri III. Ces trois hommes ne l'eurent pas plus tôt reconnu, qu'ils le tirèrent à bout portant et le renversèrent mort en lui disant : « Ah ! mordieu ! traître à ton prince, tu t'es réjoui du meurtre de ton roi, et as porté l'écharpe verte de sa mort. » Je pouvais faire payer au comte de Thorigny la rançon de ce prisonnier, et plusieurs me le conseillaient, mais je ne voulus pas ajouter ce sujet de douleur à celle qu'il ressentait de la mort d'un homme que j'avais moi-même connu particulièrement.

Je ne fus pas long-temps sans voir autour de moi beaucoup de gens rassemblés, dont il n'y en avait pas un qui n'enviât ma bonne fortune. D'Andelot arriva après les autres, et, perçant la foule, il aperçut Sigogne et le page qui portait la cornette. Il se disposait à s'en saisir, croyant que son bon destin lui gardait cette proie, lorsqu'un bruit qui se répandit que les ennemis se ralliaient l'obligea à partir brusquement. Je n'eus pas le temps de le tirer de son erreur, parce qu'après avoir dit à ce page de lui conserver cette cornette, il s'éloigna comme un trait. La nouvelle se trouva fausse, et n'avait d'autre fondement que l'arrivée de deux cents Picards que MM. d'Humières, de Mouy et de la Boissière amenaient au duc de Mayenne.

Débarrassé de la foule, et ayant besoin de secours, surtout pour ma blessure à la hanche, par laquelle je perdais beaucoup de sang, je gagnai, avec ma prise, la tête du régiment de Vignolles, qui s'était fait admirer dans le combat. Là, ne craignant plus de surprise, je fis venir un chirurgien pour bander ma plaie, et je demandai du vin pour prévenir l'évanouissement que je sentais approcher. Après avoir repris mes forces, je gagnai Anet, dont le concierge me donna un appartement, où je fis mettre le premier appareil à mes plaies, en présence du maréchal de Biron, qui y passa quelques moments après mon arrivée, et se fit apporter de quoi faire collation dans ma chambre. Il conduisit le corps de réserve qu'il commandait au roi, qui, sans s'arrêter, après sa victoire, avait passé la rivière d'Eure à la suite des ennemis, et prit enfin, comme on me le rapporta, la route de Rosny, où il coucha cette même nuit. D'Andelot arriva à Anet après que le maréchal de Biron en fut parti.

Plein de ressentiment de ce que je lui avais enlevé sa prise (il le croyait ainsi), il entra dans ma chambre, accompagné de cinq ou six hommes cuirassés, et me demanda une explication d'un air également fier et insultant, ou plutôt il chercha à s'en faire raison lui-même, car, apercevant la cornette blanche qu'on avait mise au chevet de mon lit, à côté de celle de ma compagnie, il voulut s'en mettre en possession par force, et sans faire attention à ce que je lui disais. Je changeai promptement de ton, et les paroles s'échauffèrent de part et d'autre. Je ne pouvais rien de plus dans l'état où j'étais; mais, comme il parlait avec menace et emportement, ce bruit attira dans la chambre quinze ou vingt de mes cavaliers armés, dont la vue arrêta la fougue de d'Andelot : il sortit en faisant commandement à Sigogne de le suivre ; celui-ci le refusa, et chercha inutilement à lui faire comprendre l'injustice de sa prétention.

Dès le lendemain matin, je me fis transporter par eau à Passy, pour me rendre de là à Rosny, afin de me faire guérir. En arrivant à Passy, j'appris qu'une partie des soldats de ma suite, mes valets avec tout mon bagage, s'y étaient retirés, ne sachant ce que j'étais devenu, et intimidés par un faux bruit qui s'était répandu que le roi avait perdu la bataille. Ils appréhendaient les reproches que je pouvais leur faire, et se tenaient cachés. Je les fis chercher; mais ils eurent tant de honte de s'être montrés si lâches, qu'ils se sauvèrent la nuit suivante, à pied, sans que j'aie pu jamais savoir ce qu'ils étaient devenus. Ils laissèrent, avec tous mes bagages, quatre chevaux à eux, que je fis vendre à l'encan, et dont je distribuai l'argent à ceux de leurs camarades qui étaient blessés.

Comme j'étais hors d'état de pouvoir souffrir le cheval, je me fis faire à la hâte une espèce de brancard avec des branches d'arbres encore couvertes de leur écorce, et des cercles de tonneau, et je pris par Beurons pour éviter les montées et descentes de la Rougevoie et de Châtillon. Maignan, garçon plein de gaieté et d'imagination, jugea à propos de donner à cette marche l'air d'un petit triomphe. Deux de mes palefreniers étaient à la tête du cortége, menant en main deux de mes plus beaux chevaux ; ils étaient suivis de mes pages, dont l'un montait mon cheval, celui-là

même qui, ayant été blessé de trois coups dans le combat, et terrassé d'un quatrième, s'était relevé sans selle, et avait été heureusement reconnu, courant dans le champ de bataille, par trois de mes arquebusiers : ce page portait ma cuirasse et la cornette du duc de Mayenne; l'autre portait mes bracelets et mon casque, le tout si faussé et si martelé, qu'il était impossible de s'en servir. Mon écuyer, auteur de cette plaisante idée, marchait après, la tête bandée et un bras en écharpe; suivait mon valet de chambre Moreines, vêtu de ma casaque de velours orangé à clinquant d'argent, monté sur ma haquenée anglaise, et tenant à la main, comme un trophée, un paquet d'éclats de mes pistolets, de tronçons de mes épées et de lambeaux de mes panaches. Ensuite marchait la litière où j'étais couché, couverte seulement d'un drap, sur lequel on avait attaché les casaques de velours ras noir de mes prisonniers, avec leurs panaches et des pièces de leurs pistolets et de leurs épées aux quatre coins. Ces prisonniers suivaient ma litière, et précédaient le reste de mes domestiques, derrière lesquels était rangée en ordre ma compagnie de gendarmes. La marche était fermée par les deux compagnies d'arquebusiers de James et de Badet : elles étaient si maltraitées qu'on n'y voyait que des têtes bandées et des bras en écharpe. Une partie de ces braves soldats était même obligée de se faire porter.

En arrivant sur le coteau de Beurons, nous aperçûmes toute la plaine couverte de chevaux et de chiens, et le roi lui-même qui, après un léger repas, s'en retournait de Rosny à Mantes en chassant dans ma garenne. Ce spectacle parut le réjouir; il en trouva l'ordonnance heureuse, et rit de la vanité de Maignan, qui avait l'honneur d'être connu de ce prince depuis que son père, fort brave homme, s'en était fait remarquer à la prise d'Eause. Le roi s'approcha de mon brancard, et ne dédaigna pas, à la vue de toute sa suite, de descendre à tous les témoignages de sensibilité qu'un ami, s'il m'est permis de me servir de ce terme, pourrait rendre à son ami. Ne pouvant me jeter à ses pieds pour lui en marquer ma reconnaissance, je l'assurai, comme je pus, que je souffrirais avec plaisir mille fois davantage pour son service. Il s'était fait instruire de

tous les hasards que j'avais courus dans le combat; il me demanda, avec une inquiétude obligeante, si toutes mes plaies étaient de nature à pouvoir espérer d'en guérir, du moins sans être mutilé de quelque partie du corps : ce qu'il regardait presque comme impossible, sachant que j'avais été renversé, froissé et foulé aux pieds des chevaux. Quand il sut que je n'avais rien à craindre, il se jeta à mon cou, et, se tournant vers les princes et les grands qui le suivaient, il dit hautement qu'il m'honorait du titre de vrai et franc chevalier, titre qu'il regardait, disait-il, comme bien supérieur à celui de chevalier de ses ordres. Il craignit de m'exposer à parler trop, et finit cet entretien si aimable par sa protestation ordinaire, que je participerais à tous les biens que le ciel lui enverrait; et, sans me laisser le temps de lui répondre, il s'éloigna en me disant : « Adieu, mon ami, dortez-vous bien, et soyez sûr que vous avez un bon maître. » On voit des princes qui sont capables de retour et de gratitude, mais qu'il est rare que ce sentiment augmente ou même qu'il se conserve dans la bonne fortune!

(*Mémoires de* SULLY.)

LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANTS PENDANT UNE TRÊVE.

Ie parleray de l'abouchement qui fut faict auprez de Toury en Beausse, par la royne, le roy de Navarre et le prince de Condé, pour adviser aux moyens d'appaiser les différends survenus. Plusieurs pensoyaient que la présence et communication des grands auroit plus d'efficace que les ambassades si souvent envoyees de part et d'autre, et encore qu'il y ait quelquesfois du peril aux entrevues, nonobstant elle ne laissa pas d'estre accordee, veu les instances qu'en faisoit la royne, avecques les limitations qui s'ensuyvent : que de chacun costé on ne pourroit amener que cent gentils-hommes avec armes et lances, que nulles troupes n'approcheroyent plus près du lieu ordonné que de deux lieues, et que trente chevaux legers, de part et d'autre, six heures devant que de s'aboucher, descouvriroyent la campagne, laquelle est en cet endroit rase

comme la mer. A l'heure dicte, la royne se trouva à cheval à la place assignee avec le roy de Navarre, où M. le Prince et M. l'Amiral, aussi à cheval, la furent trouver et là traicterent des choses publiques par ensemble. Cependant les deux troupes, qui estoient composees d'une eslite d'hommes et la pluspart seigneurs, firent halte à huit cents pas les uns des autres. Le mareschal d'Anville commandoit à l'une et le comte de La Rochefoucault à l'autre. Or, après qu'elles se furent contemplees demy heure, chacun, desireux de voir, l'un son frère, l'autre son cousin, son amy, ou ses anciens compagnons, demandoit licence aux superieurs, ce qu'on obtenoit avec peine, parce qu'il avoit esté deffendu qu'on s'accostast, de crainte de venir aux injures et après aux mains. Mais tant s'en faut que querelles s'en survinssent, qu'au contraire ce ne furent que salutations et embrassades de ceux qui ne pouvoient garder de montrer signes d'amitié à ceux que la parenté ou l'honnesteté avoit auparavant liez ensemble, nonobstant les marques contraires que chacun portoit; car la troupe qui accompagnoit le roy de Navarre estoit vestue de casaques de velours cramoisi et banderolles rouges, et celle du prince de Condé de casaques et de banderolles blanches. Les catholiques, qui imaginoient que ceux de la religion fussent perdus, les exhortoient de penser à eux et de ne s'obstiner pas à donner entree à cette miserable guerre, en laquelle il faudroit que les propres parents s'entretuassent. Eux respondoient l'avoir en detestation, mais qu'ils estoient asseurez, s'ils n'avoient recours à la deffense, qu'on les traicteroit de la mesme façon de plusieurs autres de la religion qui avoient esté cruellement occis en plusieurs endroits de la France. Bref, chacun s'incitoit à paix, et à persuader les grands d'y entendre : aucuns, qui, un peu à l'escart, consideroient ces choses plus profondement, deploroient le discord public, source de maux futurs; et quand ils venoient encore à repenser en eux mesmes que toutes les caresses qu'on s'entrefaisoit seroient converties en meurtres sanglants si les supérieurs donnoient un petit signe de combattre, et que les visieres estant abattues, et la prompte fureur ayant bandé les yeux, le frere quasi ne pardonneroit à son frere, les larmes leur sortoient des

yeux. Je me trouvai là du costé de ceux de la religion, et puis dire que j'avois de l'autre part une douzaine d'amis que j'estimois chers comme mes propres frères, et qui me portoient une affection semblable. Cependant la conscience et l'honneur obligeoient un chacun de ne manquer ny à l'un ny à l'autre : les amitiez particulieres estoient encore vives alors; mais depuis que les grands maux vindrent à avoir cours, et les conversations à se discontinuer, elles s'allerent amortissant en plusieurs. La royne et le prince de Condé, après avoir conferé deux heures ensemble, ne se pouvant accorder, se retirerent, chacun bien marry que meilleur effect ne s'en estoit ensuyvy.

(De La Noue.)

LA FÊTE DE LA FEDÉRATION.

Le jour s'approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ-de-Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'École-Militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu sur les côtés, de manière à former un amphithéâtre suffisant pour les spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche, et cependant il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14 : les habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant toute la population est tranformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la bêche; des femmes élégantes elles-mêmes contribuent aux travaux. Bientôt l'entraînement est général; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs, et au son du tambour. Arrivés, on se mêle et on travaille en commun : la nuit venue et le signal donné, chacun se rejoint aux siens et retourne à ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce temps, les fédérés arrivaient continuellement et étaient reçus avec le plus grand empressement et la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale et la joie sincère, malgré les alarmes que le petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands pro-

fiteraient du moment où le peuple serait à la Fédération pour piller la ville; on supposait au duc d'Orléans, revenu de Londres, des projets sinistres. Cependant la gaîté nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le 14 arrive enfin : tous les fédérés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs bannières, partent de la place de la Bastille et se rendent aux Tuileries. Les députés du Béarn, en passant à la place de la Féronnerie, où Henri IV avait été assassiné, lui rendent un hommage qui, dans cet instant d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés comme leurs pères, devançaient l'assemblée; un groupe de vieillards la suivaient, et rappelaient ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortége s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple; les quais étaient couverts de spectateurs, les maisons en étaient chargées. Un pont jeté en quelques jours sur la Seine conduisait, par un chemin jonché de fleurs, d'une rive à l'autre, et aboutissait en face du champ de la Fédération. Le cortége le traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis à côté l'un de l'autre sur des siéges pareils semés de fleurs de lis d'or. Un balcon élevé derrière le roi portait la reine et la cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire, et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores en couvraient les marches et devaient servir le sacrifice.

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce temps, le ciel était couvert de sombres nuages et la pluie tombait par torrents. Le ciel, dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce moment la sérénité et la lumière. Un des bataillons dépose ses armes,

et a l'idée de former une danse; tous l'imitent aussitôt, et en un instant le champ intermédiaire est plein de soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaîté à l'orage. Enfin la cérémonie commence; le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe, les chœurs accompagnent la voix du pontife; le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, Lafayette descend de son cheval, monte les marches du trône, et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette le porte à l'autel, et dans ce moment toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent; le général, l'armée, le président, les députés crient : *Je le jure!* Le roi, debout, la main étendue vers l'autel : *Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'état à maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi.* Dans ce moment la reine, entraînée par le mouvement général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et, du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A ce moment, des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme, se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans cet instant que la France tout entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimerait. Hélas! dans ces moments la haine même s'attendrit, l'orgueil cède, tous sont heureux du bonheur commun et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils sitôt oubliés!

Cette auguste cérémonie achevée, le cortége reprend sa marche, et le peuple se livre à des fêtes. Les réjouissances durèrent plusieurs jours; une revue générale des fédérés eut lieu: soixante mille homme étaient sous les armes et présentaient un magnifique spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir Paris offrit une fête charmante : le principal lieu de réunion était aux Champs-Élysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison changé en une place : *Ici l'on danse*. Des feux brillants rangés en guirlandes remplaçaient l'éclat du jour. Il avait

été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le mouvement des voitures : tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Élysées présentaient une scène touchante ; chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues y circulaient au doux éclat des lumières et se trouvaient heureuses d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la civilisation on semblait avoir retrouvé les temps de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux importantes discussions de l'assemblée nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris, après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et dont ils reçurent de touchantes expressions d'amour, retournèrent transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusions. Après tant de scènes déchirantes, et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces scènes fugitives où tous les cœurs n'eurent qu'un même sentiment, l'amour du bien commun.

La fête si touchante de la Fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce qu'ils avaient voulu la veille, et la guerre était recommencée.

(THIERS.)

LE SOLITAIRE DU VÉSUVE.

Ma jeunesse fut orageuse. J'essayai de tout, et je me dégoûtai de tout. J'étais éloquent ; je fus célèbre, et je me dis : « Qu'est-ce que cette gloire des lettres, disputée pendant la vie, incertaine après la mort, et que l'on partage souvent avec la médiocrité et le vice ? » Je fus ambitieux ; j'occupai un poste éminent, et je me dis : « Cela valait-il la peine de quitter une vie paisible ; et ce que je trouve remplace-t-il ce que je perds ? » Il en fut ainsi du reste. Rassasié des plaisirs de mon âge, je ne voyais rien dans l'avenir, et mon imagination ardente me privait encore du peu que je possédais... C'est un grand mal pour l'homme d'arriver trop tôt au bout de ses désirs, et de parcourir dans quelques années les illusions d'une longue vie.

Un jour, plein des plus sombres pensées, je traversais

un quartier de Rome peu fréquenté des grands, mais habité par un peuple pauvre et nombreux. Un édifice d'un caractère grave et d'une construction singulière frappa mes regards. Sous le portique, plusieurs hommes debout et immobiles paraissaient plongés dans la méditation.

Tandis que je cherchais à deviner quel pouvait être ce monument, je vis passer à mes côtés un homme originaire de la Grèce, comme moi naturalisé Romain. C'était un descendant de Persée, dernier roi de Macédoine. Ses aïeux, après avoir été traînés au char de Paul-Émile, devinrent de simples greffiers à Rome. On m'avait jadis fait remarquer, au coin de la rue Sacrée, sous un chétif abri, cette grande dérision de la fortune. J'avais causé quelquefois avec Perséus : je l'arrêtai donc pour lui demander à quel usage était destiné le monument que je considérais. « C'est, me répondit-il, le lieu où je viens oublier le trône d'Alexandre : je suis chrétien. » Perséus franchit les marches du portique, passa au milieu des catéchumènes et pénétra dans l'enceinte du temple. Je l'y suivis plein d'émotion.

Les mêmes disproportions qui régnaient au dehors de l'édifice se faisaient remarquer au dedans; mais ces défauts étaient rachetés par le style hardi des voûtes et l'effet religieux de leurs ombres. Au lieu du sang des victimes et des orgies qui souillent l'autel des faux dieux, la pureté et le recueillement semblaient veiller au tabernacle des chrétiens. A peine le silence de l'assemblée était-il interrompu par la voix innocente de quelques enfans que des mères portaient dans leurs bras. La nuit approchait; la lumière des lampes luttait avec celle du crépuscule répandue dans la nef et dans le sanctuaire. Des chrétiens priaient de toutes parts à des autels retirés : on respirait encore l'encens des cérémonies qui venaient de finir et l'odeur parfumée des flambeaux qu'on venait d'éteindre.

Un prêtre, portant un livre et une lampe, sortit d'un lieu secret et monta dans une chaire élevée. On entendit le bruit de l'assemblée qui se mettait à genoux. Le prêtre lut d'abord quelques oraisons sacrées; puis il récita une prière à laquelle les chrétiens répondirent à demi-voix de toutes les parties de l'édifice. Ces réponses uniformes, revenant à des intervalles égaux, avaient quelque chose de

touchant, surtout lorsqu'on faisait attention aux paroles du pasteur et à la condition du troupeau.

« Consolation des affligés, disait le prêtre, ressource des infirmes... »

Et tous les chrétiens persécutés, achevant le sens suspendu, ajoutaient :

« Priez pour nous ! priez pour nous ! »

Dans cette longue énumération des infirmités humaines, chacun reconnaissait sa tribulation particulière, appliquait à ses propres besoins quelques-uns de ses cris vers le ciel. Mon tour ne tarda pas à venir. J'entendis le lévite prononcer distinctement ces paroles : « Providence de Dieu, repos du cœur, calme dans la tempête... »

Il s'arrêta ; mes yeux se remplirent de larmes ; il me sembla que les regards se fixaient sur moi, et que la foule charitable s'écriait : « Priez pour lui, priez pour lui ! » Le prêtre descendit de la chaire, et l'assemblée se retira. Touché jusqu'au fond du cœur, j'allai trouver Marcellin, pontife suprême de cette religion qui console de tout : je lui racontai les peines de ma vie, il m'instruisit des vérités de son culte : je me suis fait chrétien, et depuis ce moment mes chagrins se sont évanouis.

(CHATEAUBRIAND, *les Martyrs*, liv. V.)

SCÈNE DU SIÉGE DE SARAGOSSE.

.... La grandeur et la vertu passèrent insensiblement du théâtre espagnol dans les mœurs de la nation ; et, comme sur la scène il y a toujours quelque chose d'exagéré et d'outré, même dans l'expression des plus nobles sentiments, il s'introduisit dans le caractère national une sorte d'exagération qui en devint, pour ainsi dire, le signe distinctif, et qui lui donna une apparence dramatique. Cette exagération du courage et de la vertu, quoique accompagnée d'un orgueil sans mesure et d'une sorte de faste tout-à-fait théâtral, produisit souvent d'importants effets et de glorieux résultats. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple dans ce mémorable siége de Saragosse, où le courage des habitants disputa si long-temps chaque toise de terrain aux soldats

français qui avaient vaincu les Russes et les Autrichiens, dans cette lutte patriotique où chaque maison fut une citadelle, chaque femme un guerrier, et chaque guerrier un héros, alors que, pour ravager la cité fidèle, une maladie contagieuse s'unissait aux horreurs de la famine et du carnage, les feux cessèrent tout-à-coup entre les deux armées; le général français, touché d'une résistance aussi glorieuse qu'inutile, envoya un aide-de-camp pour offrir aux malheureux défenseurs de Saragosse la vie et la liberté s'ils voulaient arborer la cocarde rouge de Joseph Napoléon, et permettre que le pavillon aux trois couleurs flottât sur les ruines fumantes de leurs édifices sacrés. Le parlementaire fut introduit devant le brave Palafox, qui commandait les Aragonais, et lui exposa en peu de paroles l'objet de sa mission. « Venez recevoir ma réponse, » lui dit froidement et sans colère le général espagnol. Puis il le conduisit sous les voûtes entr'ouvertes de la cathédrale consacrée à la sainte Vierge, *Notre-Dame del Pilar*. Le pilier d'or qui porte la statue miraculeuse de la mère du Christ était armé de festons funèbres ; les voiles du deuil étaient suspendus aux arceaux gothiques du monument. Là, dans le chœur, étaient rassemblés les chefs des soldats, tous armés et la tête nue ; le peuple à genoux et en silence remplissait le reste de l'église.

L'officier français fut introduit au milieu du cercle formé par les officiers espagnols ; bientôt un prêtre, revêtu des ornements funèbres, s'agenouilla devant l'autel et récita la messe des trépassés pour les guerriers fidèles qui étaient morts et pour ceux qui devaient mourir en défendant la ville. Tous offrirent, devant l'autel de la sainte patronne de Saragosse, le sacrifice d'une vie qui allait être consacrée à sa défense; puis le général Palafox se tournant vers l'envoyé français : « Voici ma réponse, dit-il : apprenez à votre » chef que les Espagnols de Saragosse peuvent tous mourir, » puisqu'un prêtre a prononcé pour eux la prière des » morts. Dites-lui qu'ils savent préférer quelque chose » à l'esclavage, c'est le martyre. »

Et en effet, quand les bataillons français entrèrent en vainqueurs dans la cité détruite, ils s'y avancèrent sur les cadavres de ses défenseurs, qui, impuissants à sauver leurs

foyers, léguèrent au moins à l'Espagne un glorieux et patriotique exemple.

Ce grand tableau, cette réponse toute dramatique et toute théâtrale, ne sont pas dans nos habitudes françaises; nous savons mourir avec plus de gaîté que de grandeur : il y a souvent dans nos trépas plus de mépris pour la vie que de mépris pour la mort. Saragosse sauva l'Espagne, parce qu'elle prouva qu'on pouvait résister aux guerriers de Napoléon, et l'Espagne sauva l'Europe. Eh bien ! messieurs, cette grande et noble scène de guerriers espagnols qui se vouent à la mort des martyrs, comme autrefois les trois cents Spartiates avant le combat des Thermopyles, cette scène héroïque que Palafox conçut par une inspiration indépendante et soudaine, il aurait pu en puiser l'idée dans une comédie du seizième siècle, dans un acte du *Siége de Tanger*, où les guerriers espagnols assistent ainsi par avance à leurs propres funérailles : mais le poète avait emprunté lui-même cette situation dramatique à un spectacle dont il avait été le contemporain, à la fameuse scène des funérailles de Charles V ; tant, par cette littérature espagnole, qui est vraiment toute nationale, le théâtre se mêle aux mœurs et les mœurs s'unissent au théâtre !

(Abel Hugo.)

INCENDIE DE LA FLOTTE TURQUE.

Les vaisseaux turcs, en suivant la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et, apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie; mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune des deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril, l'une, malgré sa force, amoncelée entre deux rochers, où il était facile de la détruire, l'autre, malgré sa faiblesse, séparée entre deux divisions hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan, qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles, pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe; quatre vaisseaux placés en travers dans l'intérieur du golfe couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée, l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit, ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port et y resta long-temps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continuel avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées et de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps, les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt, et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le front de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs; cinq minutes après, le vaisseau turc fut enflammé et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port.

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants les flammes, poussées par les vents, s'élevèrent, s'étendirent, et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée : la plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer, et cherche à fuir au rivage; mais les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cette horrible enceinte et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Chio, accourus au rivage, et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement à la lueur de l'incendie et sur toute la surface de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe, les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés, la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâtie en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers : au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas, que Smyrne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler. Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

Les chaloupes russes sauvaient quelques-uns des malheureux qui après être sautés en l'air ou s'être précipités eux-mêmes dans la mer, erraient sur les flots ; et, quoique le plus grand nombre des Turcs fût parvenu à se jeter à la

côte, tous les rivages d'alentour furent couverts de cadavres. Il y eut de brûlés quinze gros vaisseaux de soixante-quatorze à cent canons, neuf de quinze à trente et plusieurs galères; un seul vaisseau de soixante canons et cinq galiotes échappèrent aux flammes, et tombèrent entre les mains des Russes.

(RULHIÈRE.)

INCENDIE DE LA FLOTTE TURQUE A TÉNÉDOS.

Les Hydriotes avaient à peine relâché à Psara, qu'on vota unanimement la destruction de la flotte ottomane qui était à Ténédos. Une division navale composée de douze bricks de Psara avait observé sa position. L'entreprise était difficile; les Turcs, sans cesse aux aguets depuis la catastrophe de Chio, se gardaient avec soin et visitaient les moindres bâtiments. Cependant, comme l'amirauté avait une confiance entière dans Kanaris, qui s'offrit encore pour cette périlleuse mission, on se décida à la hasarder.

On ajouta un brûlot à celui que le plus intrépide des hommes de notre siècle devait monter, et, malgré le temps orageux qui régnait, les deux armements mirent en mer le 9 novembre, à sept heures du soir, accompagnés de deux brikcs de guerre, fins voiliers. Arrivés le jour suivant à leur destination, les garde-côtes de Ténédos les virent sans défiance doubler un des caps de l'île, sous pavillon turc. Ils paraissaient chassés par les bricks de leur escorte qui battaient flamme et pavillon de la Croix, et le costume ottoman que portaient les équipages des brûlots complétait l'illusion, lorsque deux frégates turques, placées en vedette à l'entrée du port, les signalèrent comme pour les diriger vers le point qu'ils cherchaient.

Le jour commençait à baisser, et il était impossible de distinguer le vaisseau amiral au milieu d'une forêt de mâts, quand celui-ci répondit aux signaux des frégates d'avant-garde par trois coups de canon. « Il est à nous! dit aussitôt Kanaris à son équipage; courage, camarades! nous le tenons! » Manœuvrant directement vers le point

d'où le canon s'était fait entendre, il aborde l'énorme citadelle flottante en enfonçant son mât de beaupré dans un de ses sabords, et le vaisseau s'embrase avec une telle rapidité, que, de plus de deux mille individus qui le montaient, le capitan-pacha et une trentaine des siens parviennent seuls à se dérober à la mort.

Au même instant un second vaisseau est mis en feu par le brûlot de Cyriaque, et la rade n'offre plus qu'une scène déplorable de carnage, de desordre et de confusion. Les canons, qui s'échauffent, tirent successivement ou par bordée, et quelques-uns, chargés de boulets incendiaires, propagent le feu, tandis que la forteresse de Ténédos, croyant les Grecs entrés au port, canonne ses propres vaisseaux. Ceux-ci coupent leurs câbles, se pressent, se heurtent, se démâtent, arrachent mutuellement leurs bossages, ou s'échouent, et la majeure partie ayant réussi à s'éloigner, malgré la confusion inséparable d'une semblable catastrophe, est à peine portée au large, qu'elle est assaillie par une de ces tempêtes qui rendent une mer étroite aussi terrible que dangereuse pendant les longues nuits de novembre. Les vaisseaux voguent à l'aventure, s'abordent dans l'obscurité, et s'endommagent. Plusieurs périssent corps et biens; douze bricks font côte sur les plages de la Troade; deux frégates et une corvette abandonnées, on ne sait comment, de leurs équipages, sont emportées par les courants jusqu'aux attérages de Paros.

Pendant que les Turcs se débattaient au milieu des flammes, et en luttant contre les flots, les équipages des brûlots, formant un total de dix-sept hommes, assistaient tranquillement à la destruction de la flotte du sultan. Ils virent successivement sauter le vaisseau amiral, et cette altesse tremblante se sauver à terre dans un canot, lui qui montait, quelques minutes auparavant, le plus beau navire des mers de l'Orient. Le second vaisseau s'abîma ensuite avec seize cents hommes, sans qu'il s'en sauvât que deux individus à demi brûlés, qui s'accrochèrent à des débris que la vague mugissante porta vers la plage, sur laquelle gisaient deux superbes frégates.

Les bricks des Hellènes, après avoir recueilli Constantin Kanaris, Cyriaque et leurs braves, présentant leurs voiles

à la tempête, et naviguant sur la cime des vagues, reparurent le 12 novembre au port de Psara.

(PÓUQUEVILLE.)

LE PASSAGE DU NIÉMEN (1812)

La grande armée marchait au Niémen en trois masses séparées. Le roi de Westphalie, avec quatre-vingt mille hommes, se dirigeait sur Grodno; le vice-roi d'Italie, avec soixante-quinze mille hommes, sur Pilony; Napoléon, avec deux cent vingt mille hommes, sur Nogaraiski, ferme située à trois lieues au-dessus de Kowno. Le 23 juin, avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen, mais sans le voir. La lisière de la grande forêt prussienne de Pilwisky et les collines qui bordent le fleuve cachaient cette grande armée, prête à le franchir.

Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque là, monta à cheval à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe sans se déguiser, comme on l'a dit faussement, mais en se couvrant de la nuit pour franchir cette frontière que cinq mois après il ne put repasser qu'à la faveur d'une même obscurité. Comme il paraissait devant cette rive, son cheval s'abattit tout-à-coup et le précipita sur le sable. Une voix s'écria : « Ceci est d'un mauvais présage; un Romain reculerait. » On ignore si ce fut lui ou quelqu'un de sa suite qui prononça ces mots.

La reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant trois ponts fussent jetés sur le fleuve, près du village de Poniémen; puis il se retira dans son quartier, où il passa toute cette journée, tantôt dans sa tente, tantôt dans une maison polonaise, étendu sans force dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde, et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut venue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Étonnés, ils abordent et descendent sans obstacle sur la rive russe. Là ils trouvent la paix; c'est de leur côté qu'est la guerre : tout est calme sur cette terre étrangère qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant

un simple officier de Cosaques, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix et ignorer que l'Europe entière en armes est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont. « Français, lui répondirent-ils. — Que voulez-vous? reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie? » Un sapeur lui répondit brusquement : « Vous faire la guerre! prendre Wilna! délivrer la Pologne! » Et le Cosaque se retire; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois de nos soldats, emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi le faible bruit de trois coups de feu, auxquels on ne répondit pas, nous apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée.

Ce premier signal de guerre irrita violemment l'empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve pour protéger l'établissement des ponts.

Alors sortirent des vallons et de la forêt toutes les colonnes françaises. Elles s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve, à la faveur d'une profonde obscurité. Il fallut les toucher pour les reconnaître. On défendit les feux, et jusqu'aux étincelles; on se reposa les armes à la main, comme en présence de l'ennemi. Les seigles, verts et mouillés d'une abondante rosée, servirent de lit aux hommes et de nourriture aux chevaux.

La nuit, sa fraîcheur qui interrompait le sommeil, son obscurité qui allonge les heures et augmente les besoins, qui ôte aux yeux leur utilité, soit qu'on ait besoin de ses regards pour se conduire et pour se distraire, ou de ceux des autres pour s'encourager, enfin les dangers du lendemain, tout rendait grave cette position. Mais l'attente d'une grande journée soutenait. La proclamation de Napoléon venait d'être lue : on s'en répétait à voix basse les passages les plus remarquables, et le génie des conquêtes enflammait notre imagination.

Devant nous était la frontière russe. Déjà, à travers les ombres, nos regards avides cherchaient à envahir cette terre promise à notre gloire. Il nous semblait entendre les cris de joie des Lithuaniens, à l'approche de leurs libéra-

teurs. Nous nous figurions ce fleuve, bordé de leurs mains suppliantes. Ici tout nous manquait, là tout nous serait prodigué ! Ils s'empresseraient de pourvoir à nos besoins, nous allions être entourés d'amour et de reconnaissance. Qu'importe une mauvaise nuit ! le jour allait bientôt renaître, et avec lui sa chaleur et toutes ses illusions. Le jour parut : il ne nous montra qu'un sable aride, désert, et de mornes et sombres forêts ! Nos yeux alors se tournèrent tristement sur nous-mêmes, et nous nous sentîmes ressaisis d'orgueil et d'espoir par le spectacle imposant de notre armée réunie.

A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'empereur. Autour d'elle toutes les collines, leurs pentes, les vallées, étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Dès que la terre eut présenté au soleil toutes ces masses mobiles revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaîne qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'allonger et se rétrécir pour les traverser, et atteindre enfin ce sol étranger qu'elles allaient dévaster, et qu'elles devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris. L'ardeur était si grande, que deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit sans hésiter ce premier pas vers sa perte. Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé. Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande aggression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.

L'impatience enfin le saisit. Tout-à-coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval; dans son empressement, il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi. Il fit plus d'une lieue dans cette direction, toujours dans la même solitude, après quoi il fallut bien revenir

près des ponts, d'où il redescendit avec le fleuve et sa garde vers Kowno.

On croyait entendre gronder le canon. Nous écoutions en marchant de quel côté le combat s'engageait. Mais, à l'exception de quelques troupes de Cosaques, ce jour-là, comme les suivants, le ciel seul se montra notre ennemi. En effet, à peine l'empereur avait-il passé le fleuve, qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le jour s'obscurcit, le vent s'éleva et nous apporta les sinistres roulements du tonnerre. Ce ciel menaçant, cette terre sans abri, nous attrista. Quelques-uns même, naguère enthousiastes, en furent effrayés comme d'un funeste présage. Ils crurent que ces nuées enflammées s'amoncelaient sur nos têtes et s'abaissaient sur cette terre pour nous en défendre l'entrée.

Il est vrai que l'orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures, ses lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée; de la droite à la gauche, et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux et accablée de ses torrents : les routes et les champs furent inondés; la chaleur de l'atmosphère fut changée subitement en un froid desagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche, et surtout dans les bivouacs qui suivirent Une grande quantité d'équipages restèrent abandonnés dans les sables; beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

Un couvent servit d'abri à l'empereur contre la première fureur de cet orage. Il en repartit aussitôt pour Kowno, où régnait le plus grand desordre. Le fracas des coups de tonnerre n'était plus entendu; ces bruits menaçants, qui grondaient encore sur nos têtes, semblaient oubliés; car, si ce phénomène, commun dans cette saison, a pu étonner quelques esprits, pour la plupart le temps des présages est passé. Un scepticisme, ingénieux chez les uns, insouciant et grossier chez les autres, de terrestres passions, des besoins impérieux, ont détourné l'ame des hommes de ce ciel d'où elle vient et où elle doit retourner. Aussi, dans ce grand désastre, l'armée ne vit qu'un accident naturel arrivé mal-à-propos, et, loin d'y reconnaître la réprobation d'une si grande aggression, dont, au reste, elle n'était pas responsable, elle n'y trouva qu'un

motif de colère contre le sort ou le ciel, qui, par hasard ou autrement, lui donnait un si terrible présage.

Ce jour-là même, un malheur particulier vint se joindre à ce desastre général. Au-delà de Kowno, Napoéon s'irrite contre la Vilia, dont les Cosaques ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage d'Oudinot. Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron des Polonais de sa garde de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter. D'abord ils marchèrent en ordre, et, quand le fond leur manqua, ils redoublèrent d'efforts. Bientôt ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant plus rapide les desunit. Alors leurs chevaux s'effraient, ils dérivent et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement, la force les abandonne; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine; mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués, et près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient : *Vive l'empereur!* On en remarqua trois surtout, qui, ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri, et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration.

Quant à Napoléon, il ordonna vivement et avec précision tout ce qu'il fallut pour en sauver le plus grand nombre, mais sans paraître ému, soit habitude de se maîtriser, soit qu'à la guerre il regardât les émotions du cœur comme des faiblesses dont il ne devait pas donner l'exemple et qu'il fallait vaincre, soit enfin qu'il entrevît de plus grands malheurs, devant lesquels celui-là n'était rien.

(M. DE SÉGUR.)

LIVRE IV.

DE L'ÉLOQUENCE.

L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

n homme sensible voit son ami engagé dans quelques
eins contraires à son intérêt ou à ses devoirs : il veut
détourner ; mais il craint d'éloigner de lui sa con-
ce par une opposition trop brusque : il s'insinue donc
: douceur ; il ne combat pas d'abord, il discute. On ne
ute point ; il ne demande qu'à être entendu : il prend
ent de la pitié ; et peu à peu il expose ses raisons, en
entant les arguments de l'évidence avec la réserve du
te ; on ne lui répond rien ; on feint de ne pas le com-
ndre. Alors il se plaint, non de l'obstination, mais du si-
e, il va au devant de toutes les objections et les réfute.
mé du zèle indulgent de l'amitié, il est loin de pré-
lre briller par l'esprit : il ne parle que le langage du
iment. Bientôt, sûr d'intéresser, il s'interdit tout re-
che, il découvre le précipice aux yeux de son ami, et
n montre toute la profondeur, pour assaillir en lui l'i-
ination, la plus faible mais la plus vive de nos facultés.
t avec ce ressort qu'il parvient à l'ébranler ; il s'abaisse
u'à la supplication, et donne un libre cours à ses sou-
et à ses plaintes. C'en est fait, le cœur cède, la vérité
nphe, les deux amis s'embrassent, et c'est à l'éloquence

d'une persuasive tendresse que la raison et la vertu doivent l'honneur de la victoire. Orateur chrétien ! voilà votre premier modèle dans l'art de préparer et de graduer les triomphes de l'éloquence sacrée. Cet homme compatissant qui doit s'attendrir pour convaincre, c'est vous-même; cet ami qu'il faut émouvoir pour le gagner, c'est votre auditoire.

(Le Cardinal Maury.)

L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique : l'éloquence morale, c'est-à-dire l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client, Démosthène combat un adversaire, ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré : l'un et l'autre ne savent que rallumer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvements de l'ame qu'ils prétendent séduire; c'est en apaisant toutes les passions qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni des émotions populaires, ni de grandes circonstances pour briller. Dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvements les plus sublimes, elle saura intéresser pour une vertu ignorée, elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans flatter les vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues; mais ces choses qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique ne sont pour elle que des raisons secondaires; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit du sommet de la montagne les objets abaissés de la plaine.

(Chateaubriand.)

L'OUBLI DU DERNIER JOUR.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour? Sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse : mais le fils de la veuve de Naïm était jeune; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse : mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous. Des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli s'il n'eût été voluptueux; Absalom, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas si la gloire ne lui eût creusé un tombean sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse : mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera long-temps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour, un jeune prince, l'espérance de l'état, l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics, la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin-d'œil? et cet auguste palais, rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse? que la France serait heureuse si l'on eût pu compter sur cette ressource! Hélas! c'est la saison des périls et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint: il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps ruiné par les desordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne

vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau ; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain; je veux que vous prolongiez vos jours au-delà même de vos espérances. Hélas, mes frères ! ce qui doit finir peut-il vous paraître long? regardez derrière vous ; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit ; vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reste : tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusques aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs : tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers ; toutes les révolutions d'empires et de royaumes, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traits glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne : vous y touchez encore ; vous en avez été la plupart non seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire; ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez maintenant : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène, les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font

le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques. Un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier, tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes coule devant ses yeux ; et il voit avec indignation de faibles mortels emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur ; et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages ? dit l'apôtre ; et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être ?

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui se passe, la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres ? Nous ne pensons pas que nous allons les suivre de près ; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui ; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder ; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi, le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins desabusé des choses d'ici-bas par un spectacle

qui lui met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile; un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un degré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer; un autre enfin vous approche d'une dignité et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets, et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus la passion parmi les hommes que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à en resserrer les liens et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

(MASSILLON.)

AUX HOMMES DU MONDE

QUI REMPLISSENT MOLLEMENT LES DEVOIRS DE LEUR ÉTAT.

Bourdaloue suivait aussi fréquemment dans la composition de ses panégyriques son attrait pour les développements de la morale. Il faut donc citer ici un exemple de ces nouvelles digressions si étrangères au genre des éloges. Vers la fin de son panégyrique de saint Paul, en louant cet apôtre d'avoir bravé les tribulations, les chaînes et la mort pour aller remplir son ministère à Jérusalem, quand il déclara qu'il ne craignait rien de tout ce qui pouvait lui arriver, et qu'il ajouta : *Ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même*, Bourdaloue s'arrête; et il ne songe plus au sacrifice et à la gloire de saint Paul que pour en relever le contraste avec nos mœurs.

(MAURY, *Essai sur l'éloquence de la chaire.*)

Que répondez-vous à cet exemple, dit-il, hommes du siècle, hommes lâches et mondains, qui, dans les emplois dont

la Providence vous a chargés, et même dans les fonctions qui vous attachent, comme saint Paul, au service des autels, cherchez vos aises et votre repos? Venez, venez vous confronter avec cet apôtre, et dans l'opposition que vous allez découvrir entre vous et lui, apprenez ce que vous devez être, et confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. Saint Paul s'est immolé pour son ministère: et vous vous épargnez dans le vôtre. Voilà le reproche que vous aurez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous sur ce point. Je sais que l'amour-propre vous persuade par ses artifices qu'on doit être content de vous comme vous l'êtes vous-mêmes. Mais, dites-moi, ces ménagements de votre personne, si étudiés et si affectés; ce refus d'un travail nécessaire que vous devez au public; cette horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage et de servitude, cette habitude de vous divertir beaucoup et de vous appliquer peu, cette liberté que vous prenez de vous décharger sur autrui des soins les plus personnels et dont vous devez uniquement répondre, cette facilité à vous émanciper des obligations onéreuses, mais indispensables, qui sont attachées à votre état; cette peine à vous trouver où il faut que vous soyez, et cette disposition à être volontiers où il faut que vous ne soyez pas; cette fuite des affaires qui vous sont importunes et incommodes, quoique Dieu et les hommes ne vous aient fait ce que vous êtes que pour en être importunés et incommodés; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais ni pour la vérité ni pour la justice; cette crainte de vous exposer et de vous perdre dans les occasions où Dieu demande que vous vous exposiez et que vous vous perdiez; en un mot, ce secret que le monde vous a appris et que vous pratiquez si bien, de ne prendre de votre condition que ce qu'elle a de doux et d'honorable, et d'en laisser le pénible et le rigoureux; ce n'est pas tout; cette indifférence, cette froideur à la vue des scandales qui devraient enflammer votre zèle, et au contraire cette impatience sur les moindres défauts dont votre délicatesse est blessée; cette sensibilité à vous offenser de tout et à ne pouvoir rien supporter dans une place qui vous oblige à tout supporter et à ne vous offenser de rien; enfin ces plaintes et ces éclats dans les traverses et dans les contradictions, tout cela convient-il à un homme qui, à l'exem-

ple de saint Paul, veut être un ministre fidèle, et puisque pour être tel il faut se résoudre à être victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'état d'une victime?

(BOURDALOUE.)

SUR LA CONVERSION DE CONDÉ.

Bourdaloue eut assez de confiance en sa renommée et d'ascendant sur l'opinion publique, non seulement pour oser parler de lui en chaire, mais encore pour pouvoir attribuer, en quelque sorte, à son ministère, avec l'approbation universelle, dans l'oraison funèbre du grand Condé, le premier éveil de conscience et les soudains mouvements de piété qui excitèrent ensuite ce prince à consacrer à la religion les dernières années de sa vie, en lui entendant prononcer l'éloge de Henri de Bourbon, son auguste père. Il rend d'abord un digne hommage au génie supérieur de l'évêque de Meaux ; il reconnaît hautement qu'il ne lui appartient plus de peindre l'héroïque fermeté de son héros aux approches de la mort, après le magnifique tableau que venait d'en tracer Bossuet.

Ce don était réservé, dit-il, à une bouche plus sacrée et plus éloquente que la mienne, l'illustre et savant prélat qui vous a parlé avant moi a déjà épuisé cette matière : et après ce que vous avez ouï, c'est à moi de me taire.

Voici maintenant avec quelle dignité et quelle éloquence Bourdaloue rappelle ensuite sans orgueil et sans fausse modestie l'impression extraordinaire que la grâce avait fait produire à l'un de ses discours sur l'ame du prince de Condé, qui avait enfin résolu de s'occuper sérieusement de sa conversion, en écoutant l'éloge de son père au milieu de ses obsèques, dans la bouche du même orateur.

Le dirai-je, chrétiens? Dieu m'avait donné comme un pressentiment de ce miracle, et dans le lieu même où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, le prince lui-même m'écoutant, j'en avais non seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet par une prière qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration ou transport de zèle, élevé au-dessus de moi, je m'étais promis, Seigneur, ou plutôt je m'étais assuré de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celui que je lui connaissais, dans la voie de

la perdition et de la corruption du monde. Lui-même, dont la présence m'animait, en fut ému. Et qui sait, ô mon Dieu! si, vous servant dès lors de mon faible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment à l'éclairer et à le toucher de vos divines lumières? Quoi qu'il en soit, mes vœux et mes souhaits n'ont pas été vains. Il vous a plu, Seigneur, de les exaucer, et j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce prince, qui m'avait écouté, a depuis écouté votre voix secrète, et, parce qu'il avait un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grâce.

Ce pieux et beau mouvement de Bourdaloue qui se tourne vers Dieu au moment où il parle de lui-même à son auditoire, est d'autant mieux placé, qu'en se prosternant alors devant la majesté du créateur, le ministre de la parole s'efface du tableau, ou du moins éloigne de lui tout soupçon de vanité, par son attention à ne célébrer que le seul triomphe de la grâce. Voilà une des citations innombrables de ses discours qu'on peut soumettre avec confiance à l'examen de la critique la plus sévère, et à la délicatesse du goût le plus exquis. Elles montrent combien le talent de ce grand homme était éminemment propre au genre oratoire, et combien il lui eût été facile d'y produire encore de plus grands effets s'il avait voulu se livrer plus souvent à une sensibilité si pathétique et si sublime. L'intérêt et le souvenir que consacre cette éloquente apostrophe en forme de prière, doivent exciter naturellement le désir de la comparer aux ardentes supplications que Bourdaloue avait adressées au ciel en faveur du grand Condé dans l'oraison funèbre de Henri de Bourbon, son père. Je vais donc les mettre ici sous les yeux du lecteur, et en voyant cet orateur célèbre ; plein de zèle et de verve, beaucoup plus animé et plus touchant dans ses éloges que dans ses instructions morales, on regrettera sans doute que Bourdaloue n'ait pas voulu faire un plus fréquent usage de son rare talent pour émouvoir et attendrir les cœurs.

Laissons là, *s'était donc écrié Bourdaloue à la fin de cette ancienne oraison funèbre, en parlant du grand Condé*, laissons là ces exploits de guerre dont la France a retenti, et ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant lui tout l'univers. Il est ici aux pieds des autels pour en faire hommage au Dieu des armées; et il n'assiste à cette funèbre cérémonie que pour apprendre où doit aboutir enfin tout l'éclat de sa renommée. C'est pour ce fils et pour ce héros

que nous faisons continuellement des vœux ; et ces vœux, ô mon Dieu ! sont trop justes, trop saints, trop ardents pour n'être pas enfin exaucés de vous. C'est pour lui que nous vous offrons des sacrifices. Il a rempli la terre de son nom, et nous vous demandons que ce nom, si comblé de gloire, soit encore écrit dans le ciel. Vous nous l'accorderez, Seigneur ! et ce ne peut être en vain que vous nous inspirez pour lui tant de désirs et tant de zèle. Répandez donc sur sa personne la plénitude de vos lumières et de vos grâces; répandez-la sur ce prince, le fondement de toutes les espérances de sa maison, l'héritier de son courage et de toutes ses héroïques qualités, de sa hardiesse à entreprendre de grandes choses, de son activité à les poursuivre, de sa valeur à les exécuter ; des rares talents de son esprit, de la délicatesse et de la finesse de son discernement, de sa pénétration dans les affaires, de son génie sublime pour tout ce qu'il y a dans les sciences de plus curieux et de plus recherché... Remplissez-le, ô mon Dieu ! de cet esprit de religion dont je viens de lui proposer un modèle si propre à le toucher et si capable de le convaincre. Ajoutez à toutes les grandeurs qu'il possède dans le monde celle d'en faire un prince prédestiné, puisque hors de là toute grandeur n'est que vanité et que néant. Que sert-il, dit un Père, d'avoir une croyance catholique et de mener une vie païenne ? « *Quid enim prodest si quis catholicè credat et gentiliter vivat ?* »

(BOURDALOUE.)

EXORDE DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XIV.

Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, le fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asyles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes frères !* Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action ! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur ! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu !

(LA HARPE.)

Dieu seul est grand, mes frères !... et dans ces derniers moments surtout où il préside à la mort des rois de la terre. Plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême. Dieu paraît tout ce qu'il est, et l'homme n'est plus rien de ce qu'il croyait être : heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire, qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la main de Dieu dans le temps même que l'adulation semblait le mettre au-dessus des hommes !

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées, la magnificence des éloges a égalé celle des événements. Les hommes ont tout dit, et il y a long-temps, en parlant de sa gloire ; que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait ; ses ennemis ont envié sa puissance, les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté ; ses sujets lui ont presque dressé des autels, et le prestige qui se formait autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom ; vous l'aviez écrit sur le livre éternel dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples ; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence ; mais ce n'était pas assez : il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus ; vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux ; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyez-vous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines ? Sans remonter aux siècles de nos pè-

res, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données aux nôtres! nous avons vu toute la race royale presque éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'auguste épouse au milieu de leurs plus beaux jours enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi, qui avait passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ses pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses. Le cœur se prête pour un moment au spectacle, l'attendrissement finit avec la représentation : il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcherait en vain : racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté ; rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires, montrons-le plus grand encore au lit de la mort qu'il ne l'était autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire ; n'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grâce : et quoi qu'il ait été grand et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire du très-haut, très-puissant et très-excellent, Louis XIVe du nom, roi de France et de Navarre, ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connus, et de sa piété que pour en proposer et immortaliser les exemples.

(MASSILLON.)

LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Voici un morceau de Massillon signalé avec raison par Voltaire entre les plus beaux mouvements qui aient jamais honoré l'éloquence : c'est, à mon avis, le modèle et le triomphe des préparations oratoires. Massillon en a fait le principal monument de sa gloire dans son fameux sermon sur *le petit nombre des élus*, où, loin de disserter froidement et sans fruit sur les décrets du ciel, son excellent esprit explique uniquement par la conduite des hommes les causes morales qui rendent le salut si rare, et trouve l'explication évidente du petit nombre des prédestinés dans le seul petit nombre des justes qui ont conservé ou recouvré leur innocence. Ce sermon, également travaillé dans toutes ses parties, me paraît le plus bel ouvrage de Massillon et le plus parfait de tous les discours de morale. Je le place avec confiance en première ligne à la tête de tous ses autres chefs-d'œuvre, avec son sermon sur la Divinité de Jésus-Christ, et le second de l'Avent sur la Mort des pécheurs et la mort des justes, quoiqu'on puisse reprocher à ce dernier une duplicité manifeste de sujet.

« Je m'arrête, dit-il, à vous, mes frères, qui êtes ici as-
» semblés. Je ne parle plus du reste des hommes, je vous
» regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici
» la pensée qui m'occupe et m'épouvante : je suppose
» donc que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'uni-
» vers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes ; que Jésus-
» Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple,
» et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre,
» comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer
» une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle, car
» vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous
» êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui
» vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort :
» c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous
» trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un
» compte un peu plus grand que celui que vous auriez au-
» jourd'hui à rendre, et sur ce que vous seriez si l'on vo-

» nait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque
» décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

» Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de
» terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre,
» et me mettant dans la même disposition où je souhaite
» que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ
» paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée,
» la plus auguste de l'univers, pour vous juger, pour faire
» le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-
» vous que le plus grand nombre de tout ce que nous
» sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les
» choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trou-
» vât seulement dix justes que le Seigneur ne put trouver
» autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande!
» vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô
» mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais
» si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent,
» nous savons du moins que les pécheurs ne lui appar-
» tiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés?
» les titres et les dignités ne doivent être comptés pour
» rien : vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui
» sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se
» convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffè-
» rent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se conver-
» tissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre
» qui croyent n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le
» parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pé-
» cheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront re-
» tranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes!
» où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite! froment
» de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au
» feu. O Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre
» partage? »

Le trait sublime qui fait brèche et porte l'éloquence à son comble frappe dans toute sa force à ces derniers mots : *O Dieu, où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?* C'est là que la mine fait son explosion; mais elle avait été chargée plus haut. Isolez cette phrase ou jetez l'exclamation à la fin d'un tableau moins effrayant, vous en détruirez tout l'effet; elle étonnera tout au plus si elle est jetée

sans préparation et sans art; mais elle ne pourra ni entraîner, ni transporter l'auditoire. Remettez en action ce même mouvement à la place où Massillon a su lui assurer tant de vigueur, et décomposez-en tous les éléments oratoires. Voyez cette force, cette énergie, cette véhémence qui vont toujours en croissant dans ce phénomène d'éloquence ainsi que dans tout le discours, depuis le commencement de l'exorde jusqu'à la fin de la péroraison. Voyez ces peintures affreuses qui s'engendrent, se succèdent rapidement et ne s'offrent qu'un instant à votre imagination pour l'enflammer et la bouleverser, dans cette solitude où l'orateur vous a isolés sur les débris de l'univers, par cette supposition de votre mort et de la fin du monde. Voyez ces cieux ouverts, cette apparition soudaine de Jésus-Christ au milieu de l'assemblée, ce spectacle du dernier jugement qui va fixer votre éternité, en vous environnant d'avance de tous ces témoignages d'une expérience universelle qui vous annoncent qu'au terme de la vie votre conscience se retrouvera dans le même état où elle est au moment où l'on vous parle. Voyez l'effroi du prédicateur qui se met en scène avec son auditoire pour en partager les frayeurs, comme il partage avec chacun des pécheurs qui l'écoutent la plus invincible ignorance sur sa propre destinée. Voyez l'explosion de desespoir que préparent ces conjectures et ces résultats évidents qui restreignent à une si lamentable minorité le très-petit nombre des prédestinés déjà réduits au dessous de la majorité, au dessous même de la moitié des auditeurs, et que Massillon n'ose pas étendre seulement à dix justes vainement cherchés autrefois par le Seigneur dans cinq villes entières. Voyez l'effet soudain de tous ces raisonnements péremptoires dont on nous laisse le soin de tirer les conséquences, cette énumération des quatre classes de pécheurs qui composent l'assemblée, et parmi lesquels il ne se trouve aucun auditeur qui ne soit forcé de se reconnaître et de se ranger, quand il entend sa propre sentence dans la conclusion d'un tel dénombrement dont l'infinité lui rend si terribles ces paroles où se trouve renfermée son éternelle réprobation. *Voilà le parti des réprouvés!* cette apostrophe si desespérante après une division qui ne laisse peut-être plus un seul élu autour de vous, ne devient

elle pas votre arrêt? *Paraissez maintenant, justes, où êtes-vous?* Cette interrogation sublime à Dieu, et à laquelle votre conscience frémit de répondre au moment où lui seul peut démêler encore quelques rares héritiers de ses promesses dans cette multitude, ne retentit-elle pas en détonations redoublées au fond de votre ame glacée d'effroi, quand dans ce vide immense il ne nous reste plus de place que parmi les réprouvés? *O Dieu! où sont vos élus? et que vous reste-t-il pour votre partage?* Supposez à la simple lecture de ce sermon, la religion vivante dans tous les cœurs, pour bien juger le triomphe d'une pareille éloquence; et vous comprendrez l'effet prodigieux qu'elle produisit dans l'église de Saint-Eustache, où l'auditoire entier se leva par un mouvement soudain, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et de foi, comme si la foudre fût tombée tout-à-coup au milieu du temple; enfin vous concevrez et vous éprouverez peut-être vous-même la commotion excitée par le même trait de ce sermon dans la chapelle de Versailles. Louis XIV la partagea devant Massillon, qu'on vit aussitôt changer de visage et couvrir son front de ses tremblantes mains. Les soupirs étouffés de l'assemblée rendirent l'orateur muet pendant quelques instants, et il parut lui-même encore plus consterné que toute la cour (1)

(MAURY.)

HENRI IV A L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

Si je faisais gloire de passer pour excellent orateur, j'aurais apporté ici plus de belles paroles que de bonne volonté;

(1) La première fois, dit Voltaire, que Massillon prêcha son fameux sermon sur *le petit nombre des élus*, il y eut un endroit (*c'est précisément la citation sublime qu'on vient de lire*) où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée et en même temps *la plus à sa place*, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant. De pareils chefs-d'œuvre sont très-rares.

mais mon ambition tend à quelque chose de plus haut que de bien parler : j'aspire au glorieux titre de libérateur et de restaurateur de la France. Déjà, par la faveur du ciel, par les conseils de mes fidèles serviteurs, et par l'épée de ma brave et généreuse noblesse, de laquelle je ne distingue point mes princes, la qualité de gentilhomme étant le plus beau titre que nous possédions, je l'ai tirée de la servitude et de la ruine. Je désire maintenant la remettre en sa première force et en son ancienne splendeur. Participez, mes sujets, à cette seconde gloire comme vous avez participé à la première. Je ne vous ai point ici appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, en un mot, pour me mettre en tutelle entre vos mains : c'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises, et aux victorieux comme moi; mais l'amour que je porte à mes sujets, et l'extrême désir que j'ai de conserver mon état, me font trouver tout facile et tout honorable.

(PÉRÉFIXE.)

LE MARÉCHAL DE BIRON PÈRE A HENRI IV.

C'est donc tout de bon, Sire, qu'on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles du monde pour y venir; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez; et vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce que les plus grands efforts de vos ennemis ne sauraient vous contraindre de faire. En l'état que sont les choses, sortir seulement de la France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais.

Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint : ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement dans Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire,

nous sommes en France; il nous y faut enterrer : il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie; et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dise qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre, encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger.

Non, Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au-delà de la mer. Si vous allez au-devant du secours de l'Angleterre, il reculera; si vous vous présentez au port de La Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. On peut bien dire que vos espérances s'en iront au vent avec le vaisseau qui vous emportera, et il ne faut point parler de retour qui serait aussi impossible que de la mort à la vie. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots et à la merci des étrangers, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui servir de rempart et de bouclier; et je suis trop serviteur de Votre Majesté pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien.

(MÉZERAY.)

SOCRATE A SES JUGES.

Je comparais devant ce tribunal pour la première fois de ma vie, quoiqu'âgé de plus de soixante-dix ans. Ici, le style, les formes, tout est nouveau pour moi, je vais parler une langue étrangère, et l'unique grâce que je vous demande, c'est d'être attentifs plutôt à la raison qu'à mes paroles; car votre devoir est de discerner la justice, le mien de vous dire la vérité.

On prétend que je corromps la jeunesse d'Athènes : qu'on cite donc un de mes disciples que j'aie entraîné dans le vice. J'en vois plusieurs dans cette assemblée, qu'ils se lèvent, et qu'ils déposent contre leur corrupteur. S'ils sont retenus par un reste de considération, d'où vient que leurs

pères, leurs frères, leurs parents, n'invoquent pas dans ce moment la juste sévérité des lois? D'où vient que Mélitus a négligé leur témoignage? C'est que loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à ma défense.

Ce ne sont pas les calomnies de Mélitus et d'Anitus qui me coûteront la vie ; c'est la haine de ces hommes vains et injustes dont j'ai démasqué l'ignorance ou les vices, haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera périr tant d'autres, car je ne dois pas me flatter qu'elle s'épuise par mon supplice. Je me la suis attirée en voulant pénétrer le sens d'une réponse de la pythie qui m'avait déclaré le plus sage des hommes.

Étonné de cet oracle, j'interrogeai, dans les diverses classes des citoyens, ceux qui jouissaient d'une réputation distinguée; je ne trouvai partout que de la présomption et de l'hypocrisie. Je tâchai de leur inspirer des doutes sur leur mérite; je m'en fis des ennemis irréconciliables. Je conclus de là que la sagesse n'appartient qu'à la divinité, et que l'oracle, en me citant pour exemple, a voulu montrer que le plus sage des hommes est celui qui croit l'être le moins. Si l'on me reprochait d'avoir consacré tant d'années à des recherches si dangereuses, je répondrais qu'on ne doit compter pour rien, ni la vie, ni la mort, dès qu'on peut être utile aux hommes. Je me suis cru destiné à les instruire; j'ai cru en avoir reçu la mission du ciel même. J'avais gardé, au péril de mes jours, les postes où nos généraux m'avaient placé à Amphipolis, à Potidée, à Délium; je dois garder avec plus de courage celui que les dieux m'ont assigné au milieu de vous, et je ne pourrais l'abandonner sans desobéir à leurs ordres, sans m'avilir à mes yeux.

J'irai plus loin : si vous preniez aujourd'hui le parti de m'absoudre à condition que je garderais le silence, je vous dirais : O mes juges! je vous aime et vous honore sans doute; mais je dois obéir à Dieu plutôt qu'à vous. Tant que je respirerai, je ne cesserai d'élever ma voix comme par le passé, et de dire à tous ceux qui s'offriront à mes regards : N'avez-vous pas de honte de courir après les richesses et les honneurs, tandis que vous négligez les trésors de sagesse et de vérité qui doivent embellir et perfectionner votre ame? Je les tourmenterais à force de prières et de questions ; je

les ferais rougir de leur aveuglement ou de leurs fausses vertus, et leur montrerais que leur estime place au premier rang des biens qui ne méritent que le mépris.

Voilà ce que la divinité me prescrit d'annoncer sans interruption aux jeunes gens, aux vieillards, aux citoyens, aux étrangers; et comme ma soumission à ses ordres est pour vous le plus grand de ses bienfaits, si vous me faites mourir, vous rejetterez le don de Dieu, et vous ne trouverez personne qui soit animé du même zèle. C'est donc votre cause que je soutiens aujourd'hui en paraissant défendre la mienne; car enfin Anitus et Mélitus peuvent me calomnier, me bannir, m'ôter la vie, mais ils ne sauraient me nuire; ils sont plus à plaindre que moi, puisqu'ils sont injustes. Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple des autres accusés, employé les menées clandestines, les sollicitations couvertes. Je vous ai trop respectés pour chercher à vous attendrir par mes larmes ou par celles de mes enfants et de mes amis assemblés autour de moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la pitié par des images touchantes; ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous avez fait un serment solennel de juger suivant les lois; si je vous arrachais un parjure, je serais véritablement coupable d'impiété. Mais plus persuadé que mes adversaires de l'existence de la divinité, je me livre sans crainte à sa justice ainsi qu'à la vôtre.

(BARTHÉLEMY, *Voyage d'Anacharsis.*)

SOLIMAN A SES SOLDATS

PENDANT LE SIÉGE DE RHODES.

Si j'avais à parler à des soldats, je vous eusse permis de paraître devant moi avec des armes; mais, puisque je suis réduit à adresser la parole à de malheureux esclaves, plus faibles et plus timides que des femmes, et qui ne peuvent pas soutenir seulement le cri des ennemis, il n'est pas juste que des hommes si lâches deshonorent nos armes et les marques de la valeur. Je voudrais bien savoir si, quand vous avez abordé dans cette île, vous vous êtes flattés que

ces croisés seraient encore plus lâches que vous, et que, dans la crainte de vos armes, ils vous apporteraient les leurs, et présenteraient servilement leurs mains et leurs pieds aux fers dont il vous plairait de les charger? Pour vous desabuser d'une erreur si ridicule, sachez que dans la personne de ces chevaliers nous avons à combattre l'élite des chrétiens, des hommes courageux élevés dès leur plus tendre jeunesse dans la profession des armes, des lions cruels et féroces, avides du sang des musulmans, et qui ne céderont jamais leur repaire qu'à une force supérieure. C'est leur courage qui a excité le nôtre; en les attaquant, j'ai cru trouver une entreprise et des périls dignes de ma valeur. Est-ce de vous, troupes lâches et efféminées, que je dois attendre une conquête, vous qui avant d'avoir vu l'ennemi, fuyez sa présence, et qui auriez déjà déserté, si la mer dont vous êtes environnés n'y mettait un obstacle? Mais avant qu'une pareille disgrâce n'arrive, je ferai une justice si sévère des lâches, que leur supplice retiendra dans le devoir ceux qui seraient tentés de les imiter.

(VERTOT.)

EUDORE DÉFEND LA RELIGION CHRÉTIENNE

DEVANT L'EMPEREUR ET LE SÉNAT.

Auguste, César, pères conscrits, peuple romain, au nom de ces hommes, victimes d'une haine injuste, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et chrétien, salut! Hiéroclès a commencé son discours par excuser la faiblesse de son éloquence; je réclame à mon tour l'indulgence du sénat. Je ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes qu'à demander en termes fleuris le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants.

Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'empire me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Émile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivaient le culte de Jupiter, mais parce qu'ils s'éloignaient

de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures; mais il ne suffit pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu. Nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'ame, que le pontife de Jupiter a parlé des chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme, qui ne reconnaît point de Dieu, demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu. Eh quoi ! Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez que vous voulez semer la désolation dans l'empire! magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains ! car, pères conscrits, vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples...

La raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile était trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des chrétiens. Le législateur des Israélites voulait en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait point par lui-même; il les renferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement: ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés, et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux...

Princes, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne; une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre ont depuis long-temps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers; plusieurs empereurs romains, sans être soumis

Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas...

Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi! Jésus-Christ serait un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauche? Même dans le paganisme, célèbre-t-on les fêtes de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus? Le christianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire! Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensaient point, et dont ils détournaient les regards; et vous le lui imputez à crime. Pense-t-on qu'il n'y a de douleur que sur la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois? Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites : est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute; mais en justifiant les chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre.

Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes! s'il en est ainsi, notre châtiment est juste, frappez nos têtes : mais auparavant, venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte : elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée; qu'elles viennent reconnaître leurs nouveaux-nés entre les bras de nos épouses! Le lait d'une chrétienne ne les a point empoisonnés : les

mères selon la grâce les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature...

Les chrétiens des séditieux! Poussés à bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure. Neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre des tyrans. Qu'Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts? Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain ou la hache du Franc? Hélas! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères; je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée. Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent! J'aurais pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des barbares, et je ne pourrai vous dérober aux fers d'un proconsul romain.

Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les chrétiens des sujets respectueux qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leurs fortunes, leur vie, leurs enfants, ils vous les donneront, parce que tout cela leur appartient, mais voulez-vous les forcer à encenser des idoles, ils mourront. Pardonnez, prince, à cette liberté chrétienne; l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le ciel : si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent les devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux, nous rendrons à César notre sang qui est à César, et à Dieu notre ame qui est à Dieu.

(CHATEAUBRIAND.)

EXTRAITS DU DISCOURS DE ROUSSEAU

CONTRE LES SCIENCES.

C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts; dissiper par les lumières de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé; s'élever au-dessus de lui-même; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers, et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.

L'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde, aujourd'hui si éclairée, vivaient, il y a quelques siècles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avait usurpé le nom du savoir, et opposait à son retour un obstacle presque invincible. Il fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'aurait le moins attendue. Ce fut le stupide musulman, ce fut l'éternel fléau des lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce : la France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres ; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser, gradation qui paraît étrange, et qui n'est peut-être que trop naturelle ; et l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des muses, celui de rendre les hommes plus sociables, en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins ainsi que le corps, ceux-ci font les fondements de la société, les autres en font l'agrément

Tandis que le gouvernement et les lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissants

peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage, et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talents et protégez ceux qui les cultivent; peuples policés, cultivez-les: heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez; cette douceur de caractère et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes et Rome dans les jours si vantés de leur magnificence et de leur éclat; c'est par elle sans doute que notre siècle et notre nation l'emporteront sur tous les temps et sur tous les peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles et pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité tudesque et de la pantomime ultramontaine: voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études et perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il serait doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure était toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence était la vertu, si nos maximes nous servaient de règles, si la véritable philosophie était inséparable du titre de philosophe! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guère en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, et son élégance un homme de goût; l'homme sain et robuste se reconnaît à d'autres marques: c'est sous l'habit rustique d'un laboureur, et non sous la dorure d'un courtisan qu'on trouvera la force et la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangère à la vertu qui est la force et la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un athlète qui se plaît à combattre nu; il méprise tous ces vils ornements qui gêneraient l'usage de ses forces, et dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eût façonné nos manières et appris à nos

passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étaient rustiques, mais naturelles, et la différence des procédés annonçait au premier coup-d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'était pas meilleure; mais les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il règne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne; sans cesse on suit les usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paraître ce qu'on est : et, dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses, si des motifs plus puissants ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connaître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connaître.

Quel cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude! Plus d'amitiés sincères, plus d'estime réelle, plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des jurements le nom du maître de l'univers; mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux pyrrhonisme; il y aura des excès proscrits, des vices deshonorés; mais d'autres seront décorés du nom de vertus, il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps; je n'y

vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité.

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise; c'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences et aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion; c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées qui chercherait à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil à s'obliger réciproquement; c'est que cet étranger, dis-je, devinerait exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

. . . . . .

. . . . . .

Socrate avait commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et subtils qui séduisaient la vertu et amollissaient le courage de ses concitoyens. Mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de philosophes et d'orateurs; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes et on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté, de desintéressement, d'obéissance aux lois succédèrent les noms d'Épicure, de Zénon, d'Arcésilas. *Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous*, disaient leurs propres philosophes, *les gens de bien se sont éclipsés*. Jusqu'alors les Romains s'étaient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes? « Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces » toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient » jadis la modération et la vertu? Quelle splendeur funeste

» a succédé à la simplicité romaine? Quel est ce langage
» étranger? quelles sont ces mœurs efféminées? que signi-
» fient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés,
» qu'avez-vous fait? Vous, les maîtres des nations, vous
» vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles
» que vous avez vaincus! Ce sont des rhéteurs qui vous
» gouvernent! C'est pour enrichir des architectes, des
» peintres, des statuaires et des histrions, que vous avez
» arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie! Les dépouilles
» de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte! Ro-
» mains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, bri-
» sez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves
» qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous cor-
» rompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains
» talents, le seul talent digne de Rome est celui de con-
» quérir le monde, et d'y faire régner la vertu. Quand
» Cinéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il
» ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élé-
» gance recherchée; il n'y entendit point cette éloquence
» frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que
» vit donc Cinéas de si majestueux? O citoyens! il vit
» un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni
» tous vos arts; le plus beau spectacle qui ait jamais paru
» sous le ciel; l'assemblée de deux cents hommes vertueux,
» dignes de commander à Rome et de gouverner la terre. »

. . . . . .

. . . . . .

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'était éteinte parmi eux à mesure qu'ils avaient commencé à se connaître en tableaux, en gravures, en vases d'orfévrerie, et à cultiver les beaux-arts; et comme si cette contrée fameuse était destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis et le rétablissement des lettres ont fait tomber derechef, et peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie semblait avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brillait dans la plupart de leurs institutions, avaient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles et sédentaires qui, en *affaissant* et corrompant le corps, éner-

vent si tôt la vigueur de l'ame. De quel œil en effet pense-t on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers et la mort, des hommes que le moindre besoin accable, et que la moindre peine rebute? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte pas la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés; on me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons et aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre et détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre. Vous êtes braves, je le sais, vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes et à Trasimène; César avec vous eût passé le Rubicon et asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, et que l'autre eût vaincu vos aïeux.

. . . . . .

. . . . . .

Qu'est-ce que la philosophie? que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans criant chacun de son côté sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps, et que tout est en représentation; l'autre qu'il n'y a d'autre substance que la matière, ni d'autre dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, et que le bien et le mal moral sont des chimères; celui-là que les hommes sont des loups et peuvent se dévorer en sûreté de conscience. O grands philosophes! que ne réservez-vous pour vos amis et pour vos enfants ces leçons profitables? vous en recevriez bientôt le prix, et nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de

leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, et l'immortalité réservée après leur trépas! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux et que nous transmettons d'âge en âge à nos descendants! Le paganisme, livré à tous les égarements de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monuments honteux que lui a préparés l'imprimerie sous le règne de l'Évangile? Les écrits impies des Leucippe et des Diagoras sont péris avec eux; on n'avait point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain: mais, grâce aux caractères typographiques et à l'usage que nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinosa resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont l'ignorance et la rusticité de nos pères n'auraient point été capables; accompagnez chez nos descendants ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siècle, et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidèle du progrès et des avantages de nos sciences et de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui: et, à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils lèveront leurs mains au ciel, et diront dans l'amertume de leur cœur: « Dieu tout-puissant, toi qui » tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des lu- » mières et des funestes arts de nos pères; et rends-nous » l'ignorance, l'innocence et la pauvreté, les seuls biens » qui puissent faire notre bonheur et qui soient précieux » devant toi. »

Mais si le progrès des sciences et des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité; s'il a corrompu nos mœurs, et si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendaient son abord, et que la nature y avait répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seraient tentés de savoir? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrètement brisé la porte des sciences, et introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher, tandis qu'il serait à souhaiter que tous ceux qui ne pouvaient avancer *loin* dans la carrière des lettres

eussent été rebutés dès l'entrée et se fussent jetés da
arts utiles à la société? Tel qui sera toute sa vie un m
versificateur, un géomètre subalterne, serait peut-ê
venu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point f
maîtres à ceux que la nature destinait à faire des di
Les Verulam, les Descartes et les Newton, ces précept
genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes; et que
des les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie le
tés? Des maîtres ordinaires n'auraient pu que rétréc
entendement en le resserrant dans l'étroite capacité d
C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à fa
efforts, et qu'ils se sont exercés à franchir l'espace im
qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques h
de se livrer à l'étude des sciences et des arts, ce n'e
ceux qui se sentiront la force de marcher seuls su
traces et de les devancer : c'est à ce petit nombre
appartient d'élever des monuments à la gloire de l
humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus
génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espér
voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'
proportionne insensiblement aux objets qui l'occup
ce sont les grandes occasions qui font les grands homm
prince de l'éloquence fut consul de Rome, et le plus
peut-être des philosophes, chancelier d'Angleterre.
on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans qu
université, et que l'autre n'eût obtenu qu'une mo
pension d'académie, croit-on, dis-je, que leurs ouvra
se sentiraient pas de leur état? Que les rois ne dédai
donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens le
capables de les bien conseiller; qu'ils renoncent à ce
préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art d
duire les peuples est plus difficile que celui de les écl
comme s'il était plus aisé d'engager les hommes à bien
de leur bon gré, que de les y contraindre par la force
les savants du premier ordre trouvent dans leurs
d'honorables asiles; qu'ils y obtiennent la seule récom
digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bon
des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse. C'est
seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la sc
et l'autorité, animées d'une noble émulation, et trava

de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières et la sagesse seules d'un autre, les savants penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, et les peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de si grands talents et qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperait, et qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendrait jamais ce qu'elle nous aurait coûté quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs, et bornons-nous à bien remplir les nôtres; nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu, science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines et d'appareil pour te connaître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs? et ne suffit-il pas, pour apprendre tes lois, de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voilà la véritable philosophie, sachons nous en contenter, et sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette distinction glorieuse qu'on remarquait jadis entre deux grands peuples, que l'un savait bien dire, et l'autre bien faire.

(J.-J. Rousseau.)

PÉRORAISON DE L'ÉLOGE DE DESCARTES.

Avec ses sentiments, son génie et sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avait trouvée à Utrecht, à La Haye et dans Amsterdam. L'envie le suivait de ville en ville et de climat en climat : elle avait franchi les mers avec lui; elle ne cessa de le poursuivre que lorsqu'elle vit entre elle et lui un tombeau; alors elle sourit un moment sur sa tombe, et courut à Paris, où la renommée lui dénonçait Corneille et Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort : les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? non, sans doute, et quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? Êtes-vous les maîtres de dompter votre génie, et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre la lumière? n'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense; elle est l'aliment de votre génie; elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférents, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent; mais dans le temps il y a des ames avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre; songez qu'elles souffrent et pensent avec vous; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis; songez que dans les siècles à venir il y aura d'autres ames qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois ou qui seront un jour; votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée. Vivez pour tous les pays et pour tous les siècles; étendez votre vie sur celle du genre humain; portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre ame? prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux? Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non pas faible et incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance et qui dit à chacun de vous: Essuie tes larmes; je viens te rendre justice et finir tes

maux; c'est moi qui fais la vie des grands hommes; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageaient; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissants, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton ame est immortelle, et que ton nom le sera. Le temps fuit, les moments se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes.

(THOMAS.)

FLAVIEN OBTIENT DE THÉODOSE

LA GRACE DES HABITANTS D'ANTIOCHE.

Un nouveau coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre de métropole de l'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres et les bains publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le désespoir des habitants; beaucoup voulaient s'enfuir au désert, Chrysostome les retint par ses paroles : il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi lui-même en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères victimes de la rigueur des juges; et de ce spectacle même il tire l'espérance que tant de maux vont enfin s'adoucir Alors il fait entrevoir les approches de la fête de Pâques comme un temps de réconciliation pour le prince et pour le peuple.

Cependant le vénérable Flavien, après les fatigues d'un long voyage, était arrivé à Constantinople, au palais de l'empereur. Admis en sa présence au milieu des courtisans, des chefs de la garde, il s'arrêta loin du prince, les yeux baissés et pleins de larmes, et exprimant par son silence la désolation d'Antioche. L'empereur, lui adressant

la parole, rappela les faveurs qu'il avait faites à cette ville, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitants, de leurs insultes envers lui et envers la mémoire de l'impératrice Flaccile. Flavien, versant des larmes, retraça lui-même avec vivacité les bienfaits de Théodose et l'égarement du peuple d'Antioche, qu'il impute à la jalouse haine des esprits infernaux.

Puis revenant sur la colère même du prince, il lui dit ces paroles que rapporte et qu'avait inspirées Chrysostome: « On a renversé tes statues, mais tu peux t'en élever à toi-» même de plus glorieuses. Pardonne aux coupables; ils » ne te dresseront pas dans les places publiques des statues » d'airain ou d'or, parées de diamants ; mais ils te consa-» creront dans leurs cœurs un monument plus précieux, » le souvenir de ta vertu. Tu auras autant de statues vi-» vantes qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura » jusqu'à la fin du monde; car non seulement nous, mais » nos successeurs et leur postérité connaîtront cette action » si royale et si grande, et l'admireront comme s'ils en » avaient eux-mêmes profité.

» Mais afin que mes discours ne semblent pas une flatte-» rie, je te rapporterai une ancienne parole qui montre » que les légions, les trésors et le nombre des sujets n'il-» lustrent pas les princes autant que la philosophie et la » clémence. Le bienheureux Constantin, apprenant que » l'une de ses statues avait été défigurée à coups de pierres, » comme toute la cour l'exhortait à se venger et à punir » l'outrage de son front royal, passa légèrement la main » sur son visage, et répondit en souriant qu'il ne sentait » aucune blessure. Couverts de confusion, les courtisans » se désistèrent de leurs sinistres avis, et cette parole est » encore célébrée par tout le monde. Le temps ne l'a pas » fait vieillir et n'a pas éteint la mémoire d'une telle » vertu. A combien de trophées n'est-elle pas préférable? » ce prince a relevé plusieurs villes et a vaincu beaucoup » de barbares; mais nous n'en avons point souvenir : cette » parole au contraire est dans toutes les bouches ; ceux qui » viennent après nous et ceux qui les suivent l'enten-» dront, et il n'est personne qui puisse l'écouter sans se » récrier avec éloge, et sans faire mille vœux pour la mé-

» moire du prince qui l'a dite. Que si cette parole est glo-
» rieuse devant les hommes, combien n'aura-t-elle pas mé-
» rité de couronnes devant Dieu, qui est l'ami des hommes?

» Mais est-il besoin de rappeler Constantin et des exem-
» ples étrangers, lorsque pour t'encourager il ne te faut
» que toi-même et tes propres actions? Souviens-toi de
» cet édit proclamé dans tout l'empire, lorsqu'aux ap-
» proches de la fête de Pâques, annonçant aux criminels
» leur pardon et aux prisonniers leur délivrance, tu disais
» dans tes lettres, comme si cet édit n'eût pas encore assez
» signalé ta clémence : Que n'ai-je aussi le pouvoir de res-
» susciter les morts!

» Souviens-toi maintenant de ces paroles; voici le mo-
» ment de rappeler les morts à la vie. Même avant que la
» sentence fût portée, Antioche est maintenant descendue
» près des portes de l'enfer; retire-la de cet abîme. Il ne
» faut ni trésors, ni temps, ni travail; il suffit d'un seul
» mot; et tu ranimes une ville ensevelie dans les ombres
» de la mort. Permets qu'elle soit appelée désormais la
» ville de ta miséricorde...

» Songe que tu délibères, non sur le sort d'une seule
» ville, mais sur ta gloire et sur le christianisme tout en-
» tier : à cette heure, les Juifs, les Grecs, le monde civi-
» lisé, les Barbares, ont appris nos malheurs; ils te regar-
» dent, ils attendent quel arrêt tu porteras sur nous. Si ta
» sentence est humaine et généreuse, ils la célébreront, ils
» rendront gloire à Dieu, ils se diront l'un à l'autre : O
» ciel! qu'elle est grande la puissance du christianisme!
» cet homme qui n'avait pas d'égal sur la terre, qui pou-
» vait tout perdre et tout détruire, elle l'a dompté, elle
» l'a soumis, elle lui a donné une philosophie que les
» hommes les plus obscurs n'auraient pas. Il est grand,
» le Dieu des chrétiens! des hommes il sait faire des an-
» ges; il les élève au-dessus de la nature...

» Regarde combien il sera beau dans la postérité que
» l'on sache qu'au milieu des périls d'un si grand peuple
» dévoué à la vengeance et aux supplices, quand tous fris-
» sonnaient de terreur, quand les chefs, les préfets, les
» juges étaient saisis de crainte et n'osaient élever la voix
» pour les malheureux, un vieillard s'est avancé avec le

» sacerdoce de Dieu, et par sa seule présence, par ses simples paroles, a vaincu l'empereur; et qu'alors une grâce » que l'empereur avait refusée à tous les grands de sa cour, » il l'accorda aux prières d'un vieillard, par respect pour » les lois de Dieu. En effet, ô prince, mes concitoyens » n'ont pas cru te rendre un médiocre honneur en me » choisissant pour cette mission; car ils ont jugé (et ce jugement fait ta gloire) que tu préférais la religion dans » ses plus faibles ministres à toute la puissance du trône. » Mais je ne viens pas seulement de leur part; je viens au » nom du souverain des cieux, pour dire à ton ame clémente et miséricordieuse ces paroles de l'Évangile: Si » vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous » remettra les vôtres. Souviens-toi de ce jour où nous rendrons compte de nos actions, et songe que, si tu as commis des fautes, tu peux les effacer toutes par un pardon, » sans combat, sans effort. Les autres envoyés apportent » de l'or, de l'argent et des offrandes semblables; moi, je » m'approche de ta puissance avec le livre de notre sainte » loi dans les mains; je te le présente au lieu de tous les » dons, et je te conjure d'imiter ton souverain maître qui, » chaque jour offensé par nos fautes, ne se lasse pas de » prodiguer ses bienfaits. Ne confonds pas nos espérances, » ne démens pas nos promesses. Je veux que tu le saches: » si tu veux bien apaiser ta colère, si tu rends à notre » ville ton ancienne amitié, je m'en retournerai plein de » confiance; mais si tu as banni Antioche de ta pensée, je » n'y retournerai pas, je ne reverrai plus son territoire, » je le renierai pour jamais, je deviendrai citoyen d'une » autre ville : je ne voudrais pas d'une patrie pour laquelle » toi, le plus humain et le plus clément des hommes, tu » serais devenu cruel et sans pitié! »

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur; la douceur de la loi nouvelle agissait sur cette ame violente et guerrière : « Qu'y a-t-il d'étonnant, dit-il, si nous autres » hommes, nous pardonnons à des hommes qui nous ont » offensés, lorsque le maître du monde, descendu sur la » terre, fait esclave pour nous, et mis en croix par ceux » qu'il avait comblés de biens, a prié son Père pour ses

» bourreaux, en disant : Pardonne-leur, mon Père, car » ils ne savent ce qu'ils font ! »

Et en même temps il pressa le vieillard de repartir pour porter cette joie au peuple d'Antioche, à la fête de Pâques. Flavien se fit devancer par des courriers rapides : les fêtes remplacèrent dans Antioche le deuil public, et, suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie qu'il était naguère abattu dans sa douleur.

Chrysostome rassembla le peuple pour lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours, on s'indigne autant qu'on admire. Il faut même l'avouer, les luttes de la liberté mourante, à la voix de Démosthènes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive d'un peuple d'Asie, tremblant sous ses maîtres, et défendu par la tribune chrétienne. Mais si l'on se reporte au siècle de Théodose, aux mœurs cruelles de cette époque ; si l'on revoit en pensée le massacre de Thessalonique, ordonné par le même prince qui laissa vivre Antioche, peut-on méconnaître le bienfait de cette religieuse éloquence ? Et même de nos jours, si l'on pense à l'état présent de ces villes d'Asie encore habitées par des Grecs, si l'on songe que ces massacres, ces exterminations, qu'interdisait le christianisme, y sont aujourd'hui le droit commun des barbares conseillés et recrutés par l'Europe, combien ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait plus de Flavien et de Chrysostome, pour demander à la politique des rois l'amnistie d'Antioche, pour arrêter an nom de Dieu l'effusion du sang chrétien, pour apprendre l'Évangile à ceux qui le prêchent et qui l'ont oublié ?

(VILLEMAIN.)

EXTRAITS DES MÉMOIRES DE PÉLISSON

POUR LA DÉFENSE DU SURINTENDANT FOUQUET.

Sire,

Deux choses bien différentes, mais qui ne sont nullement contraires, m'ont fait prendre la résolution d'adresser directement ce discours à Votre Majesté : l'admiration véritable que j'ai pour un roi, le plus grand, le plus magnanime, le plus triomphant et le plus heureux qui soit au monde, et la juste compassion dont je suis touché pour le plus infortuné de ses sujets. Ce n'est pas la coutume ni le défaut du siècle que la disgrâce trouve trop de défenseurs, et Votre Majesté n'est sans doute guère importunée de ceux qui lui parlent aujourd'hui pour M. Fouquet, naguère procureur-général, surintendant des finances, ministre d'état, objet de l'admiration et de l'envie, maintenant à peine estimé digne de pitié. Tout se tait, tout tremble, tout révère la colère de Votre Majesté. Je la révérerais plus que personne, et quelque obligé que je fusse de parler, je me tairais comme les autres, si je n'avais à dire à Votre Majesté des choses essentielles qu'autre que moi ne lui dira point, et qui regardent le bien de son service. Veuille le maître des cœurs et le Roi des rois, que pour en reconnaître la vérité et l'importance, Votre Majesté les lise sans dégoût jusqu'à la fin, et que donnant tant de temps aux moindres supplications de ses sujets, elle ne refuse pas un peu de véritable attention à une affaire qui regarde sa gloire et qui n'est pas de si petite considération qu'elle n'attire aujourd'hui les yeux de toute l'Europe.

Je parlerai, Sire, avec toute la liberté d'un homme qui n'a rien à craindre ni à espérer, mais avec tout le respect et la soumission d'un sujet fidèle ; et si par malheur, ce que je ne saurais croire, il m'échappait le moindre mot qui semblât s'éloigner tant soit peu de cette parfaite soumission et de ce profond respect que je lui garderai toute ma vie, je le desavoue dès cette heure, je l'efface avant que de l'avoir écrit, et supplie très-humblement Votre Majesté de croire que je puis faillir de la plume, mais jamais du cœur ni de la pensée...

Mais, avant que d'entrer dans les accusations de M. Fouquet, où consiste la principale et la plus considérable partie de ce que je dois représenter à Votre Majesté, qu'elle me pardonne, s'il lui plaît, si je m'arrête, quoique avec peine, sur les commissaires extraordinaires devant lesquels on dit que Votre Majesté veut qu'il réponde...

S'il faut consulter ces sages et pieux docteurs qui ont examiné avec tant de soins ce qui regarde les consciences, ils diront à Votre Majesté qu'en laissant juger les juges ordinaires, un roi se décharge de l'événement; qu'en donnant des juges extraordinaires, quelque bonne que soit son intention, s'il arrive qu'on juge mal, on peut douter pour le moins s'il n'est point tenu de répondre à Dieu de leur injustice.

Jusque là, Sire, que conformément à la doctrine du plus excellent théologien et canoniste, un grand personnage d'entre eux, qui avait été député au concile de Trente, et servit fort long-temps en qualité de confesseur de l'empereur Charles-Quint, et qui, par conséquent, ne devait pas ignorer l'étendue de la puissance royale, ni avoir intérêt à la diminuer, a tenu que les juges extraordinaires n'étant pas véritables juges, quelque serment qu'un accusé eût fait devant eux, il n'était pas obligé, en conscience, de leur dire la verité.

S'il faut enfin entendre la voix du peuple, cette voix, Sire, qui est si souvent celle de Dieu; cette voix qui fait, à vrai dire, la gloire des rois, qui parle si magnifiquement aujourd'hui par toute la terre des vertus de Votre Majesté, elle dira à Votre Majesté que tout ce qui n'est point naturel et ordinaire lui est suspect; qu'un innocent même, condamné par le parlement, passe toujours pour coupable; qu'un coupable même, condamné par des commissaires, laisse toujours au public et à la postérité quelque soupçon d'innocence; qu'enfin le général du monde regarde ces deux sortes de juges comme deux choses tout-à-fait différentes: témoin la réponse de ce bon religieux que l'histoire n'a pas trouvée indigne d'être rapportée, quand le roi François Ier, regardant à Marcoussy le tombeau d'un surintendant immolé, sous un des rois précédents, aux jalousies de la cour et à la passion d'un duc de Bourgogne; et ce

grand prince disant que c'était dommage qu'on eût fait mourir un tel homme par justice : « Ce n'est pas par justice, Sire, répondit ingénument le religieux, c'est par commissaires. »

. . . . . .

. . . . . .

Avec quelque soin que Votre Majesté veille sur son état, les affaires des particuliers, leurs liaisons, leurs intrigues, leurs démêlés, leurs passions, leurs jalousies, leurs animosités, leurs vengeances, ne vont point jusqu'au trône. Ce sont les vapeurs de la terre qui s'arrêtent à la moyenne région de l'air, et n'approchent point du soleil. Que Votre Majesté ne m'en croie point, mais qu'elle fasse ce que peut faire un grand prince qui ne règne que par lui-même; qu'elle écoute en secret les deux partis, si toutefois il y a quelqu'un encore du parti des malheureux : qu'elle commande aux uns et aux autres de lui parler franchement, elle verra que je ne mens point et ne lui dis rien par aucun intérêt particulier, qui ne s'accorde avec sa gloire.

Lors donc, Sire, que tant d'ordonnances confirmées par les serments des rois vos prédécesseurs et par celui de Votre Majesté même, que l'esprit de nos lois et de la justice française, que l'exemple du grand Henri, votre aïeul, que les avis des personnes doctes, saintes et pieuses, que la voix du peuple, que tant de raisons particulières qu'on n'explique point par respect pour Votre Majesté, lui persuadent de renvoyer M. Fouquet à ses juges naturels; lorsque Votre Majesté, après tant de prospérité et tant de triomphes, couronnant ses victoires d'une sagesse profonde, d'une fermeté et d'une magnanimité incroyables, ne règne pas moins absolument dans les compagnies souveraines que dans le Louvre, quelle nécessité trouvera-t-elle de se détourner du chemin battu, le plus fréquenté de la justice, de quitter les grandes et belles voies royales pour en prendre d'autres? Pourquoi voudra-t-elle ou donner à un coupable le moyen de le faire croire plus innocent qu'il n'est en effet, ou ôter, sans y penser, à un innocent quelqu'un des moyens de justifier son innocence? Pourquoi voudra-t-elle, du moins, laisser à la médisance et à l'envie, pour qui il n'y a rien de sacré, un prétexte de murmurer en

secret, si elle ne l'ose en public, contre la plus belle et la plus florissante réputation du monde, qui est celle de Votre Majesté?

Mais, Sire, quelque résolution qu'il plaise à Dieu inspirer à Votre Majesté sur ce sujet, ce que je ne puis m'empêcher d'espérer, c'est que si Votre Majesté ne renvoie point M. Fouquet à ses juges naturels, si elle n'accorde point ce que la sage et vertueuse mère, ce que la famille désolée de cet infortuné lui ont déjà demandé avec tant de larmes, qui est de ne lui point donner d'autres juges que Votre Majesté même, suivant les clauses expresses de ses lettres de surintendant, qui l'affranchissent de toute autre juridiction, s'il faut que le premier et le plus malheureux des surintendants subisse effectivement le jugement d'une chambre de justice comme un simple et misérable homme d'affaires, au moins Votre Majesté lui réservera-t-elle en sa personne une justice supérieure à la chambre de justice, une justice où Votre Majesté n'appellera point seulement sa sévérité, mais aussi sa bonté, sa clémence et son cœur vraiment royal pour y venir donner leur suffrage.

C'est, Sire, devant ce tribunal supérieur, car aussi, à vrai dire, M. Fouquet n'en peut reconnaître d'autre sans se faire tort; c'est, dis-je, devant ce tribunal supérieur que je vais désormais plaider sa cause.

Que Votre Majesté le souffre et qu'elle m'écoute, s'il lui plaît, non pas avec l'esprit d'un maître irrité, mais avec celui d'un juge équitable, d'un roi bon et généreux, qui ne condamne jamais qu'à regret, et qui cherche toutes sortes de moyens pour absoudre.

J'ai même en cela un extrême desavantage, qu'il me faut combattre dans l'esprit de Votre Majesté, des crimes dont on n'a parlé qu'à elle, et dont le peuple n'a été informé que par des bruits vagues, confus et incertains. Un sage de l'antiquité, Sire, a dit autrefois que le plus sage de tous les hommes passerait pour fou si l'on voyait toutes ses pensées. Quel est donc le malheur d'un homme qui écrivait tout ce qu'il pensait et beaucoup plus qu'il ne pensait, et presque tout ce qu'on pouvait penser sur toutes sortes d'affaires, et dont on a recherché avec tant de soin jusqu'aux moindres billets? Il n'est pas seulement vraisem-

blable, il est même nécessaire et inévitable, que dans cette multitude et cette confusion de papiers, de projets obscurs, imparfaits, mal entendus, peu favorablement expliqués, on se soit forgé d'abord mille fantômes; il est presque impossible que cela soit arrivé autrement. Mais, Sire, quelques-uns des fantômes ont déjà disparu d'eux-mêmes, dissipés par le temps et par la vérité; les autres, s'ils ont trouvé place dans l'esprit des inférieurs, soit que l'erreur ou la calomnie les ait formés et grossis, ne résisteront point aux vives et célestes lumières de Votre Majesté. Je ne les combattrai point sans les connaître; mais jugeant par ce qui paraît seulement, je le défendrai toujours de deux accusations principales, la mauvaise administration des finances, qu'on veut qu'il ait appliquées à son profit particulier, la mauvaise et excessive ambition, qu'on a représentée à Votre Majesté comme suspecte et criminelle.

Quant à la mauvaise administration des finances, on n'en saurait juger que par deux moyens : l'un général, par les biens qu'il a acquis; l'autre particulier, en examinant le détail de cette administration. Pour le premier, Sire, comme les apparences sont souvent trompeuses, surtout quand on juge des biens d'un homme qui a tout ensemble beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur, je ne crains point de dire à Votre Majesté qu'il n'y a point d'homme dans son royaume assez hardi pour se charger en même temps des biens et des dettes de M. Fouquet; et au lieu de ces millions de réserve entassés les uns sur les autres, qu'on a d'abord figurés à Votre Majesté, il me semble que je vois ce Romain qui, après avoir bâti une trop belle maison qu'il fit néanmoins sagement abattre en un jour, pour apaiser l'envie, fut trouvé si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer, et qu'il fallut que le public fît lui-même les frais de ses funérailles.

. . . . . .

. . . . . .

Pour rendre raison de son administration, je demanderais, Sire, à ceux qui l'accusent, si, sous le règne triomphant de Votre Majesté, et si, sous cette surintendance, l'état de Milan s'est perdu comme sous François Ier, faute d'avoir envoyé aux troupes l'argent qui leur était destiné,

si faute d'une somme très-médiocre, comme on l'a pourtant vu de nos jours et avant lui, il a laissé reprendre aux ennemis une des plus importantes places de l'Europe, qui avait coûté de si grandes sommes et tant de sang; si vos armées, Sire, ont jamais manqué de vaincre pour manquer de quoi vivre; si, nonobstant les dépenses effroyables de la guerre, du mariage de Votre Majesté, et de la conclusion de la paix, nonobstant les grandes aliénations qu'on a été contraint de faire, il ne se trouve point encore aujourd'hui que, par les augmentations qu'il a pratiquées dans les grandes fermes, les revenus de Votre Majesté sont encore plus grands qu'ils n'étaient lorsqu'il commença d'être surintendant; si les peuples, par la manière dont il s'est conduit avec eux, n'ont point porté ces pesantes charges autant et plus tranquillement que sous les règnes précédents; si les compagnies souveraines, quoique au milieu des tumultes de la guerre, au milieu presque des mouvements de l'état et en un temps bien différent de celui-ci, n'ont point été heureusement ménagées et portées avec beaucoup d'adresse à faciliter les affaires de Votre Majesté; si dans les trois dernières années, qui sont celles de la plus grande autorité de M. Fouquet, bien que les dépenses augmentassent tous les jours, il n'a pas trouvé moyen de diminuer les tailles chaque année de plusieurs millions; si les remises des traites qu'il avait trouvées au tiers et quelquefois davantage, n'ont point été réduites par lui au quart seulement, et les intérêts à dix pour cent, au lieu de douze et de quinze; si les gens d'affaires, si les officiers mêmes du conseil, deux sortes de personnes qu'un surintendant corrompu ménagerait sans doute comme complices de ses crimes, n'ont pas été chargés de taxes sur taxes pour décharger les peuples de la campagne; si en traitant honnêtement les personnes de mérite et de service en toute sorte de condition, il n'a pas conservé à Votre Majesté le cœur et l'affection de ses sujets, son grand et véritable trésor, ses seules et véritables richesses? C'est, Sire, la raison que je rendrais pour lui de son administration; mais combien la rendrait-il mieux lui-même, s'il était encore assez heureux pour le pouvoir faire de sa propre bouche aux pieds de Votre Majesté!

Mais, Sire, de quelque importance que puisse être cette première partie de la justification de M. Fouquet, parlant non seulement au plus grand roi, mais aussi au roi le plus occupé de la terre, il est temps de passer à la seconde, de venir, dis-je, à cette mauvaise et excessive ambition, dont on fait un de ses plus grands crimes auprès de Votre Majesté, et qu'on prétend qu'il a témoignée par ses bâtiments de Vaux, par l'acquisition et les fortifications de Belle-Isle, par les gratifications faites à tant de personnes de la cour pour les engager dans ses intérêts, et par mille autres pensées d'un grand établissement.

Sire, ce n'est pas une des moindres marques de la puissance et de la sacrée majesté de nos rois ; ce n'est pas une des choses qui donnent le moins de respect et de vénération pour eux que cet éclat, cette dignité, cette fortune qu'ils ont répandue dans tout temps sur ceux qui ont eu l'honneur de les servir et de leur plaire, et quand on fera réflexion sur tant de grandes et illustres maisons, aujourd'hui les principales de l'état, qui n'ont point eu d'autre origine ; quand on se souviendra, Sire, de ce que les grâces et les bontés de Votre Majesté même ont fait avec tant de justice pour feu M. le cardinal Mazarin, et de cette pompe, de cette grandeur, de cette gloire qui l'ont accompagné jusque dans les bras de la mort, on s'étonnera peut-être bien moins qu'un particulier qui a de l'élévation dans l'esprit et dans le cœur, qui sent un zèle extrême pour le service de Votre Majesté, qui ne trouve en elle que faveur et bonté, espère mieux qu'il ne devrait de sa fortune, passe quelquefois dans ses pensées les justes bornes que la plus exacte raison leur devrait prescrire. Je ne prétends pas toutefois, Sire, louer en M. Fouquet ce qu'il a toujours condamné en lui-même. Il y a plusieurs personnes d'honneur qui l'ont entendu souvent se reprocher ses bâtiments comme des faiblesses, qui lui ont souvent entendu dire qu'il aurait imité ce fameux Romain dont j'ai parlé, si désormais il n'eût trouvé plus de prodigalité à abattre qu'à achever ; mais que si son ardeur pour toutes les belles choses, si les propositions et les conseils toujours engageants des personnes les plus célèbres dans les arts ; si la facilité d'avoir de l'argent sur son crédit ; si l'espérance

d'un plus heureux avenir, si son ascendant enfin et son étoile qui, n'étant que maître des requêtes, lui faisait commencer des plans de surintendant; si toutes ces choses, dis-je, l'avaient porté plus avant qu'il n'avait cru lui-même devoir aller, il était résolu de corriger ses fautes et d'en faire un bon usage, en donnant à Votre Majesté ce qu'il trouvait trop beau et trop grand pour lui. En effet, Sire, on sait qu'il a fait porter parole par M. de Brancas, à cette sage, cette grande et incomparable reine, mère de Votre Majesté, de donner Vaux à monseigneur le Dauphin aussitôt qu'il serait né, et Votre Majesté sait elle-même la supplication très-humble qu'il lui a faite de prendre Belle-Isle; et quant à cette dernière, Sire, je ne doute point que Votre Majesté ne soit aussi informée qu'il en fit l'acquisition par ordre exprès de feu M. le cardinal Mazarin, qui fut bien aise, en ce temps-là, d'ôter cette place à une maison puissante et alors suspecte, ayant de plus quelque dessein de s'en accommoder lui-même, dans la pensée qu'on lui avait donné pour gouvernement la Bretagne; que ce fut lui enfin qui fit expédier des ordres pour fortifier cette place, et que jusqu'à sa mort il a laissé en incertitude s'il ne la prendrait point pour lui-même ou pour Votre Majesté. De sorte qu'à bien parler, M. Fouquet ne l'a jamais regardée, ni possédée, ni fortifiée comme une chose qui fût à lui; d'autant plus que, par la nature de cette acquisition, qui a autrefois appartenu à la couronne, Votre Majesté était en droit de la retirer pour de l'argent toutes les fois qu'il lui plairait; et cela étant, Sire, si Vaux et Belle-Isle faisaient son infortune, la postérité se souviendra-t-elle jamais sans pitié et sans douleur qu'il fut criminel pour avoir donné de nouveaux ornements à la France, encore qu'il se fût contenté de la peine de les faire et du plaisir de les remettre à son roi?

. . . . . .

. . . . . .

Il n'y a point eu de surintendant sans exception qui, dans une administration un peu longue, à écouter les discours du peuple ou les jalousies de la cour, dans ce poste si grand et si envié, si sujet à la haine publique, n'ait paru digne de la mort; mais de ce grand nombre, il n'y en a eu en

tout que quatre ou cinq de malheureux, et de ces quatre ou cinq même, à peine y en a-t-il un qui, après sa mort, lorsque la colère des rois, que la jalousie des concurrents ou des supérieurs, et que l'envie du monde sont mortes avec lui, n'ait été justifié par l'histoire; n'ait laissé, s'il faut ainsi dire, par sa condamnation, plutôt une ombre et une tache qu'un ornement à la vie de son prince, au moins sur ce fondement, qu'il vaudrait mieux avoir sauvé mille coupables que d'avoir fait périr un innocent.

. . . . . .

. . . . . .

Un particulier ne perd rien quand il est d'avis que son prince perde un autre particulier, au contraire, il se défait bien souvent d'un ennemi, quoique bien souvent aussi la haine publique, pour un ennemi mort, lui en fasse renaître mille plus redoutables.

Mais un prince perd toujours quelque chose de son bien, quand il perd un sujet de quelque mérite, en qui les emportements et l'ardeur, quoique vicieuse, peuvent être souvent la marque d'un grand fond, comme en ces nobles et célèbres chevaux de l'antiquité qui, après avoir été rejetés par de moindres écuyers, déjà condamnés à la charrette ou à la voirie, indomptables à toute autre main qu'à celle de leurs rois, mais revenant facilement pour elle par des châtiments mêlés de douceur, n'ont pas laissé de les servir admirablement tout le reste de leur vie, de mourir glorieusement sous eux dans les batailles, d'être honorés même de leurs larmes et de superbes tombeaux.

. . . . . .

. . . . . .

Certes, Sire, je ne puis croire que Votre Majesté en puisse rappeler le souvenir sans en être attendrie. Que serait-ce si elle voyait encore cet infortuné, même à peine connaissable, mais moins changé et moins abattu de la longueur de sa maladie, et de la dureté de sa prison, que du regret d'avoir pu déplaire à Votre Majesté, et qu'il lui dît : Sire, j'ai failli; si Votre Majesté le veut, je mérite toutes sortes de supplices je ne me plains point de la colère de Votre Majesté; souffrez seulement que je me plaigne de ses bontés. Quand est-ce qu'elles m'ont permis de connaître mes fautes

et ma mauvaise conduite? quand est-ce que, par un clin d'œil seulement, Votre Majesté a fait pour moi ce que les maîtres ont fait pour leurs esclaves les plus misérables, ce qu'il est besoin que Dieu fasse pour tous les hommes et pour les rois mêmes, qui est de les menacer avant que de les punir? et de quoi n'aurais-je point été capable, de quoi ne le serais-je point, si Votre Majesté avait mieux aimé, si elle aimait mieux encore me corriger que me perdre!

C'en est assez, Sire, pour espérer toutes ces choses de Votre Majesté, qu'elle n'écoute plus rien qu'elle-même et les mouvements généreux de son cœur. Que l'histoire marque un jour dans les monuments éternels que Louis XIV, véritablement donné de Dieu pour la restauration de la France, fut grand en la guerre, grand en la paix; il effaça par son application et par sa conduite la gloire de ses prédécesseurs; il n'aima à répandre que le sang de ses ennemis et épargna celui de ses sujets, il sut connaître les fautes de ses ministres, les corriger et les pardonner; il eut autant de bonté et de douceur que de fermeté et de courage, et ne crut pas bien représenter en terre le pouvoir de Dieu, s'il n'imitait aussi sa clémence.

L'esprit familier de Socrate, si célèbre dans l'antiquité, qui ne lui commandait jamais rien, mais lui défendait beaucoup de choses, lui eût sans doute, et permis et défendu de parler en des rencontres si différentes. Il parla, ce grand homme, devant ses juges, encore qu'il fût assuré d'en mourir; il ne voulut pas se sauver après sa condamnation, encore qu'il le pût sans peine; mais il en rend la raison lui-même dans le dialogue de son grand disciple. C'étaient ses juges naturels et compétents; ils lui avaient fait son procès suivant les formes et les lois de l'état, ils faisaient un crime en le condamnant, mais c'était un crime de leur desobéir, comme s'il eût déjà su ce beau mot des jurisconsultes romains : *Le préteur fait justice lors même qu'il ordonne injustement;* ou pour mieux dire, si tout le savoir des jurisconsultes n'était qu'un rayon de cette véritable philosophie dont il fut le fondateur et le père. Mais enfin, par son propre raisonnement, si ses juges n'eussent été compétents et naturels, s'ils eussent excédé leurs pouvoirs, s'ils ne l'eussent pas condamné dans les

formes, cette action, la plus forte, la plus héroïque qui fût jamais, et dont la gloire doit durer autant que le monde, n'eût été qu'une simplicité et qu'une faiblesse dont nous nous moquerions aujourd'hui.

Et si l'on veut quelque chose au-dessus de Socrate, s'il faut un exemple humain et plus qu'humain tout ensemble, l'innocence et la pureté elle-même, venue au monde à la vérité pour souffrir, mais aussi pour accomplir toute sorte de justice, et vivre exactement selon les lois, en quoi consistait une partie de son humilité et de sa souffrance; quand elle a été accusée par des ennemis déclarés cherchant à la perdre à quelque prix que ce fût, plutôt qu'à la convaincre légitimement suivant les formes de l'ordre judiciaire; quelques faux témoignages que ses ennemis lui opposassent, quelque instance que son juge lui fît de parler, Jésus-Christ résolut de se laisser condamner sans répondre, si ce n'est autant qu'il fallait pour montrer qu'il ne tenait qu'à lui de se bien défendre; et une des principales raisons de ce silence du Fils de Dieu, selon les Pères de l'Église, c'est qu'il voyait clairement combien ce qu'il eût pu alléguer pour sa justification aurait été inutile. Son juge, quoique d'ailleurs assez bien intentionné, n'ayant pas assez de cœur pour résister à la passion et au crédit de ses ennemis.

Mais pour rentrer dans notre sujet, que demande-t-on aujourd'hui à M. Fouquet? non pas qu'il rende raison de ses actions, il l'a déjà fait durant cinq semaines, mais on veut qu'il dise, ou expressément ou tacitement : Je me rends, je reconnais comme juges compétents ceux que je ne puis jamais reconnaître sans blesser et ma conscience, et mon honneur, et l'intérêt du public.

. . . . . .

. . . . . .

Que chacun de ceux qu'on veut qu'il reconnaisse pour juges se dise à lui-même : Je suis juge, mais celui que je prétends juger l'était aussi, et quelque chose de plus; mais tout juge et tout innocent peut être un jour accusé;

Si j'avais le malheur d'être tombé dans la disgrâce d'un prince très-juste, mais d'autant plus irrité qu'il serait

juste, et qu'on m'aurait représenté à lui comme très-criminel;

Si en cet instant on avait saisi, non seulement tous mes biens, mais tous mes papiers, sans inventaire, sans appeler personne pour moi; si l'on ne m'offrait de l'encre et du papier que pour déroger à mon droit, et à la charge d'y déroger, non autrement;

Si je n'avais ni conseil ni liberté d'agir, ni moyen de parler au roi, ni voie pour me faire entendre à ses compagnies souveraines;

Si l'on me poursuivait même en contumax, contre les formes ordinaires des contumaces et sans les observer;

Si l'on ne me pressait enfin de parler que pour m'accabler avec plus de prétexte,

Ferais-je bien de parler ou de me taire? ferait-on bien de me traiter en muet et en contumax? Non sans doute! Je ne ferai donc point à autrui ce que je trouverais si mauvais si on me le faisait à moi-même.

. . . . . .

. . . . . .

Vous, grand prince (car je ne puis m'empêcher de finir, ainsi que j'ai commencé, par Votre Majesté même), c'est un dessein digne sans doute de sa grandeur, mais ce n'est pas un petit dessein que de réformer la France. Il a été moins long et moins difficile à Votre Majesté de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés : tout a besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre, salutaire, qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire, nous avons tous failli, nous avons tous désiré d'être considérés dans le monde, nous avons vu que sans bien on ne l'était pas; il nous a semblé que sans lui toutes les portes nous étaient fermées, que sans lui nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avait donné, non pas même servir Votre Majesté, quelque zèle que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous pas fait pour ce bien, sans qui il nous était impossible de rien faire? Votre Majesté, Sire, vient donner au monde un siècle nouveau, où ses exemples plus que ses lois *mêmes ni* que ses châtiments commen-

cent à nous changer. Nous le voyons, Sire, nous le sentons avec joie, s'il y a toujours à l'avenir, comme on ne le peut empêcher, de grandes fortunes pour la mauvaise foi et pour l'injustice, il y aura désormais des récompenses et des établissements honnêtes pour la fidélité et pour la vertu. Si la constitution de l'état et mille autres raisons considérables font que les charges doivent demeurer vénales, il y en aura du moins quelque nombre de chaque espèce pour le seul mérite, pour les grâces de Votre Majesté.

Cet homme de bien qui ne songe qu'à Dieu et à son étude, non pas même à Votre Majesté ni à son pouvoir, apprendra tout d'un coup qu'elle l'a honoré d'un grand bénéfice : il doutera long-temps si c'est une vision ou une vérité. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et courrons après la gloire comme nous courrions après l'argent, mourant de honte si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi, par là véritablement et par cette seconde formation de nos esprits et de nos mœurs, le père de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, Sire, que Votre Majesté s'accommode, s'il lui plaît, à la faiblesse, à l'infirmité de ses enfants; nous n'étions pas nés dans la république de Platon, ni même sous les premières lois d'Athènes, écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étaient un crime; mais dans la corruption des temps, dans le luxe inséparable de la prospérité des états, dans l'indulgence française, dans la plus douce des monarchies, non seulement pleine de libertés, mais de licences; il ne nous était pas aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation; nous aimons tous Votre Majesté; que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestables, et que s'empêchant de faillir, comme si elle ne pardonnait jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisait tous les jours des fautes; et quant au malheureux dont j'ai entrepris la défense, *la colère de Votre Majesté l'emporterait-elle comme une feuille sèche que le vent emporte?* Car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à Dieu même l'exemple de la patience et de la misère, qu'à celui qui, par le courroux du ciel et de Votre Majesté, s'est vu enlever en un seul jour et

comme d'un coup de foudre, biens, honneurs, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser? Encore que ses accusations soient incessamment aux oreilles de Votre Majesté, et que ses défenses n'y soient qu'un moment, encore qu'on n'ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui sur ces abus des finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure Votre Majesté contre lui, je ne me rebuterai point. Car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable, mais je ne saurais douter s'il est malheureux; je ne veux point savoir ce qu'on dira s'il est puni, mais j'entends déjà avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de Votre Majesté si elle fait grâce.

J'ignore ce que veulent et ce que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si grand et si déplorable malheur; mais je ne puis ignorer, Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que Votre Majesté et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusques aux lois, Sire, qui, toutes insensibles, inexorables, dures, fermes, rigoureuses qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque, ne pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de Votre Majesté, en faveur des hommes, dont elles cherchent toujours le salut lors même qu'elles semblent demander leur ruine.

Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à Votre Majesté comme à tous les rois de la terre : *Ne soyez point si juste.* C'est un beau nom que la *Chambre de justice;* mais le temple de Clémence, que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre encore un temple à Votre Majesté, elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même desire de régner et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnons qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, Sire, dans sa belle carrière, Votre Majesté n'y trouvera que des rois, comme

Alexandre le souhaitait quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que Votre Majesté nous permette un peu d'orgueil et d'audace; comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillants, prudents, tempérants, libéraux même; mais comme elle nous ne saurions être cléments. Cette vertu, toute douce et toute humaine qu'elle est, plus fière, qui le croirait? que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées, ne veut point de nous, d'autant plus chère aux grands et aux magnanimes princes, tels que Votre Majesté, qu'elle ne se donne qu'à eux; qu'en toutes les autres, quoique au-dessus des lois, ils suivent les lois, en celle-ci ils n'ont point d'autre loi qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe; s'il y a tant de lois de justice, il y en a du moins pour Votre Majesté une générale, une auguste, une sainte loi de clémence qu'elle ne peut violer parce qu'elle l'a faite elle-même pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisait la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois invariables du monde, je veux dire en la prononçant. Votre Majesté s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis; qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment, en sa mémoire, ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement: cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi en répandant sur la tête de Votre Majesté, si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que Votre Majesté reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornait bien moins Votre Majesté qu'il n'était orné de Votre Majesté même, avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de Votre Majesté et de son royaume, épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute-puissante sur les sujets, nous vîmes, nous entendîmes Votre Majesté, environnée de pairs et des premières dignités de l'état, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre les

hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi :

« *Je jure et promets de garder et faire garder l'équité et la miséricorde en tous jugements, afin que Dieu clément et miséricordieux répande sur moi et sur vous sa miséricorde.* »

Si quelqu'un, Sire, nous ne le pouvons penser, s'opposait à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité; mais pour nous qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui s'en assure, mais qui s'y fonde, quel malheur en détournerait les effets? Quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les états de Votre Majesté l'empêcherait de suivre et ce serment solennel, et sa gloire, et ses inclinations toutes grandes, toutes royales, puisque sans leur faire violence, et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble? L'avenir, Sire, peut être prévu et réglé par de bonnes lois; qui oserait encore manquer à son devoir quand le prince fait si dignement le sien? Que personne ne soit excusé; personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé des propres yeux de son maître. C'est là que Votre Majesté fera voir avec raison jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est assez de sa justice. Mais pour le passé, Sire, il est passé, il ne revient plus. Votre Majesté nous avait confiés à d'autres mains que les siennes; persuadés qu'elle pensait moins à nous, nous pensions bien moins à elle; nous ignorions presque nos propres offenses, dont elle ne semblait pas s'offenser. C'est là, Sire, les dignes sujets, la propre et véritable matière, le beau champ de sa clémence et de sa bonté.

FRAGMENTS DE LA DÉFENSE DE CALAS.

Un fils, accablé du poids de la vie, s'est tué lui-même dans la maison paternelle. Les cris de desespoir que le père a poussés à la vue du corps de son fils ont été pris pour des cris de résistance et de combat que ce fils opposait à la barbarie de son père; et l'on a vu le plus tendre des pères expirer comme parricide sur la roue.

Au récit de cet incroyable événement, le premier mouvement des lecteurs sera de le renvoyer dans la classe de ces fictions sinistres faites pour semer sur un théâtre et l'épouvante et la pitié. Plût à Dieu que leur incrédulité fût fondée, et que ce siècle eût plus à douter qu'à rougir de cette affreuse histoire! Mais vingt mille spectateurs en ont frémi. C'est au milieu de ses concitoyens que Calas a été conduit à la mort, qu'il a pris l'Être suprême à témoin de son innocence, et qu'il est mort en conjurant le ciel de pardonner son supplice à ses juges. Ce sublime spectacle commence de dissiper les nuages que le faux zèle avait répandus sur Toulouse. La haine de la religion que professaient les Calas venait de faire immoler le chef de cette famille protestante. D'autres victimes attendaient dans leurs cachots la même destinée : c'était sa femme, un de ses fils et un ami que la fureur publique avait enveloppés dans l'accusation du même meurtre. Frappés de l'héroïsme que Calas père avait fait paraître en mourant, les magistrats voulurent interroger encore ses prétendus complices. Ceux-ci soutinrent qu'ils n'étaient point les assassins d'un ami, d'un frère, d'un fils. Ils protestèrent avec serment que Calas père était mort innocent comme eux; que ce vieillard était resté près d'eux sans les quitter un seul instant, tandis que, se dérobant à tous les yeux, Marc-Antoine attentait à ses jours. Le voile alors tombe des yeux des juges. Ils revoient les informations et les charges; ils n'y rencontrent nulle trace de ce projet d'abjuration qu'une multitude effrénée avait prêtée au suicide pour imputer sa mort à ses proches; et ils délivrent de leurs fers des accusés dont l'innocence était indivisible d'avec l'innocence du vieillard qui venait d'expirer dans les tourments.

Ainsi l'erreur s'est assise parmi les juges. Ainsi le fanatisme d'un peuple aveugle a fasciné les yeux des juges. Quel est donc aujourd'hui mon dessein? Est-ce de verser des pleurs stériles sur l'échafaud où cet homme juste a perdu la vie? Qu'a-t-il besoin de nos soupirs et de nos plaintes? La pureté de sa conduite n'est-elle pas connue du juge infaillible des cieux? Mais il a laissé sur la terre des enfants que la publicité de son supplice a plongés dans l'opprobre, et c'est à eux que je dois tout mon zèle. Il est juste que

l'innocence et l'intégrité de leur père, manifestées aux yeux de tous, les affranchissent de la flétrissure que nos mœurs impriment, trop aisément peut-être, sur la postérité des coupables.

A l'intérêt de cette malheureuse famille se joignent des vues d'un ordre supérieur. Cette cause, j'ose le dire, est celle de l'humanité tout entière; c'est surtout celle de cette portion de nos compatriotes que l'erreur de leurs opinions rend à plaindre, sans leur ôter le droit d'être jugés avec justice. L'honnêteté publique, l'équité, la loi, la nature, tous les grands liens qui affermissent la société des hommes, ont été ébranlés par la sanglante condamnation que des préjugés ont dictée. Mon ministère est donc d'exposer au grand jour la vérité, que les tribunaux de Toulouse, qui la cherchaient sans doute, ont eu le malheur de méconnaître. Et l'arrêt solennel que notre auguste prince daignera rendre pour délivrer la mémoire et la famille de Calas de l'ignominie qui les couvre, rassurera un grand nombre de ses fidèles sujets, dissipera les alarmes de tous les pères, et satisfera l'univers, dont cette affaire a fixé les regards.

Des défenseurs qui ont plus de lumière, mais non plus de zèle que moi, guident la veuve aux pieds du trône où le meilleur des rois est assis. Ce sont les fils qui réclament mes soins.

Daigne la vérité, dont j'entreprends de venger les droits, ne m'inspirer que des pensées qui soient dignes de la cause des hommes.

Et vous, tristes enfants, qui me confiez des intérêts si chers, souffrez que mes premières douleurs soient pour les juges qui ont condamné votre père. Si ce n'était point une sorte de blasphème que de dire qu'il est des maux pires que les vôtres, j'oserais dire que ce sont les leurs: car, puisqu'ils ont eux-mêmes démenti leur premier arrêt par un arrêt contradictoire et inconciliable, c'est que leurs yeux se sont enfin ouverts; et de quel coup ils ont dû être frappés à ce réveil! combien ils souffrent, si leurs regrets sont aussi vifs que leurs volontés étaient pures! C'est donc avec respect pour les sentiments de leur cœur que je concours à réparer une partie des maux que leur illusion involontaire a causés. Heureux si la force de mes discours

peut égaler l'ardeur des vœux que sûrement ils forment tous pour un succès dont ils jouiront eux-mêmes. . . .

. . . . . .

O jugement incroyable et terrible! que, pour l'honneur de ma patrie, je voudrais pouvoir arracher des annales de notre siècle! Calas est mort dans les tourments. C'est pour expier un parricide que les juges ont ordonné sa mort. Et un seul homme ne s'est pas rencontré qui ait pu dire: « J'ai vu le crime. »

Mais c'est ici que la surprise va redoubler. Deux témoins irréprochables et jugés tels par les propres juges de Calas, ont dit d'une voix unanime : « Nous avons vu qu'il n'a point commis le forfait. Nous étions avec lui dans le temps même où Marc-Antoine a péri, loin de nos yeux et des siens. » Et Calas est mort sur la roue! et les témoins n'ont point partagé son supplice! Ils n'étaient donc point ses complices, quoiqu'ils fussent avec lui dans le même temps où Marc-Antoine est mort? Ils n'ont donc point été parjures en attestant qu'ils étaient avec lui? Mais si les juges ont déclaré par leur arrêt qu'ils n'étaient ni complices ni faux témoins, il est donc démontré que Calas père, qui était avec eux, a été innocent comme eux; l'évidence de ce raisonnement est palpable.

Par quelle fatalité les juges ne l'ont-ils pas saisie? C'est qu'ils n'ont reconnu l'innocence des témoins qu'après la mort de l'infortuné Calas. C'est qu'ils s'étaient mis, par l'interversion de leur procédure, dans le cas de ne pouvoir la reconnaître plus tôt, et dans un temps où cette innocence des témoins aurait démontré celle de Calas. Qu'il était injuste de commencer par dévouer à la mort et faire exécuter Calas, avant que d'avoir éclairci si ses co-accusés étaient innocents ou coupables! Il était évident, par le genre même de l'accusation, que ceux-ci ne pouvaient être trouvés innocents sans que Calas ne partageât leur innocence. Il fallait donc, les droits de la vérité le voulaient ainsi, il fallait, pour fixer le sort de l'un d'entre eux, s'être mis à portée de prononcer sur le sort de tous, parce qu'en effet l'absolution ou la condamnation de tous était inséparable. Et cependant le jugement est porté contre Calas; c'est trop peu dire, il est exécuté, et sa cause n'est pas instruite

encore ! Non, sa cause ne l'était pas : car la cause de Calas n'était point uniquement son procès personnel. C'était l'ensemble des co-accusations qui la formait ; fatale précipitation ! qui a trop fait connaître que le mépris des règles conduit toujours à l'injustice. C'est ainsi qu'impliqués dans l'accusation d'un complot, les témoins furent dépouillés du seul rôle qu'ils dussent faire. C'est ainsi qu'au moment où, pour l'honneur de la vérité, de la justice, de la religion, de l'humanité et du repos public, ils auraient dû voler à la défense du vieillard qu'on traînait à la mort, ils étaient eux-mêmes chargés de fers, et qu'aussi innocents que lui, ils se résignaient au même sort.

S'ils avaient su, ce qu'ils ont trop tard reconnu, que ni la mère, ni Pierre son fils, ni sa domestique, ni le jeune Lavaysse n'étaient point coupables, ils auraient vu qu'indépendamment de ces puissants moyens, tirés et des droits du sang, et des mœurs pures de Calas, il était physiquement même impossible qu'un homme débile, affaibli par soixante-huit ans de travaux, et dont les jambes étaient enflées et chancelantes, eût saisi, dompté, attaché, suspendu seul, sans aide, sans complice, un jeune homme de vingt-huit ans, connu par sa vigueur et son adresse aux exercices du corps. Non, ce n'est point pour livrer à son fils un combat dont l'idée seule fait trembler le cœur le plus féroce, qu'un faible vieillard eût recouvré ses forces. Qu'il les retrouve, qu'il se ranime pour le défendre, voilà les seuls prodiges que la nature enfante.

Veut-on connaître les vrais sentiments qu'elle inspire ? voyons-les dans l'intrépidité qui soutient la respectable mère des Calas. A peine les fers sont-ils tombés de ses mains que, malgré les maux qui l'épuisent, et tout effrayée encore des erreurs où les ministres de la justice tombent, elle quitte sa patrie, ses parents, ses consolateurs; elle accourt, se jette aux pieds du trône, ose réclamer de nouveaux juges, demande au prince, avec des pleurs de sang, ou la réhabilitation de son époux, ou la mort.

« Son crime est le mien, s'écrie-t-elle, ou mon innocence est la sienne. Oui, Sire, s'il a mérité le supplice, je le mérite ; et si la liberté que m'ont rendue mes juges m'était due, il faut à mon époux une réparation éclatante. Ils l'ont

jugé *atteint et convaincu d'avoir commis un homicide sur la personne de son fils.* Voilà les termes de leur sanglant arrêt! Eh! pourquoi donc respiré-je encore, moi qui étais à ses côtés, qui ne l'ai point quitté, qui le voyais, lui parlais, le touchais, à l'heure fatale où Marc-Antoine est mort? prétendent-ils que ma main n'a point fait le coup? Mais ma main ne l'a point empêché.... La vengeance, je le sais, Sire, n'est point faite pour moi; mais mon époux est mort, il a péri dans les souffrances et dans l'ignominie. Nous partageons, mes fils et moi, son opprobre comme son innocence, et ce n'est pas l'intérêt de ma seule famille, c'est l'honneur de vos tribunaux, c'est la sûreté de vos fidèles sujets, c'est la gloire de votre auguste règne que je défends en réclamant contre une flétrissure qui ternit de si grands objets. » Ainsi s'exprime la veuve Calas par ses douleurs et ses courageuses démarches. . . . . .

Ce ne fut point la religion qui attira au fils les reproches d'un père mécontent. Quelles causes donc les lui méritèrent? Je l'ai dit déjà: l'indécision, l'inconstance, l'oisiveté, l'humeur violente et sombre de Marc-Antoine, et surtout sa passion invincible pour le jeu. Dans la crainte que cette passion n'entraînât son fils à sa perte: *Malheureux*, lui dit-il un jour avec force, *si tu ne changes, tu périras.* C'est ce mot qui, pris à contre-sens, fut, comme on sait, empoisonné par l'esprit de vertige qui tournait alors toutes les têtes. Si donc Calas, indifférent aux écarts de son fils, eût négligé ses devoirs de père, il vivrait encore! Pères et mères, frémissez tous. Quand vos fils vous affligeront, et qu'ils auront besoin de vos corrections paternelles, mesurez, pesez, calculez les discours et les gestes que la douleur, la colère, l'amour, les droits du sang vous inspirent. Les bêtes féroces n'écoutent point vos reproches à votre porte, pour attendre, comme a dit l'apologue, que vous livriez vos enfants à leur rage; mais des hommes plus redoutables qu'elles saisissent vos paternelles menaces, pour vous livrer vous-mêmes comme parricides à la mort.

Calas vivrait encore, si le spectacle de son fils mort ne lui eût point arraché des cris perçants. Mais ses entrailles se déchirent à cette vue; et les lamentables sanglots du père sont pris pour les efforts et les gémissements du fils.

C'est aux témoins qui sont tombés dans cette affreuse erreur qu'on ajoute foi, et non à ceux qui, moins éloignés, ont mieux entendu, et non à ceux qui ont vu par eux-mêmes les mouvements de desespoir de cette famille éplorée. On se persuade que ce desordre n'est que vaine grimace et que feinte. On suppose, comme a dit le défenseur des Calas à Toulouse, qu'un père, qu'une mère, qu'un ami, ont soupé tranquillement avec celui qu'ils avaient projeté d'étrangler.

On suppose qu'ils se sont mis à commettre avec le même sang-froid un parricide qui en renferme trois à la fois. On suppose qu'ils ont commis leur crime à l'entrée de la nuit, et sur la rue la plus peuplée et la plus fréquentée de la ville; comme s'ils ne pouvaient pas attendre, pour immoler plus sûrement leur fils, qu'il s'offrît à eux, ou sans témoins à la campagne, ou sans défense dans son lit et son premier sommeil. On suppose qu'ils ont eu l'art, la précaution et le sang-froid de prendre entre eux cette délibération étrange : « Après avoir tué Marc-Antoine, nous resterons tranquilles tant de temps; puis nous pousserons des cris douloureux; l'un d'entre nous ira chercher des chirurgiens, l'autre des officiers de justice. Le peuple accourra, et nous serons tellement maîtres de nous-mêmes, que notre visage, nos discours, tout notre extérieur, représenteront la douleur la plus vraie et la plus naturelle. » On suppose en un mot, que le même lieu, la même heure ont rassemblé cinq monstres, qu'à peine compterait-on sur la surface de la terre !

Ainsi la sollicitude et l'amour de Calas père pour son fils Marc-Antoine, tant qu'il a vécu, ainsi l'affliction profonde où l'a plongé sa mort, ont paru, par un renversement de toute raison et de tous sentiments, des indices de parricide; quel effroyable égarement était réservé à nos jours !

Que Marc-Antoine n'a-t-il pu prévoir, au moment où il s'allait détruire, de quels malheurs sa mort serait suivie! Cette perspective l'eût arrêté, lui eût épargné un crime; à ses parents l'opprobre, aux magistrats l'amertume du repentir . . . . . .

. . . . . .

Ah ! si Calas eût étranglé son fils, le fanatisme aurait-il protesté jusqu'au dernier soupir qu'il n'en était point le bourreau? N'eût-ce pas été plutôt sur l'échafaud que, déployant tout son enthousiasme et sa joie, il eût fait vanité de son meurtre? eût-il voulu, échouant au port, perdre par un mensonge impie cette couronne d'immortelle gloire qu'il croyait due à son forfait.

Mais si ce n'est pas le cœur de Calas que le fanatisme enflamma, c'est donc celui du peuple. Eh ! de quel peuple ! Son zèle outré fut reconnu dans tous les temps. Ouvrirai-je les fastes de l'histoire? Avec quelle ostentation Toulouse se glorifie d'avoir, plus que toute autre ville, des lois de sang contre l'hérésie ! A Dieu ne plaise que j'applaudisse au mélange des dogmes ! Mon attachement à la foi où j'ai eu le bonheur de naître m'éloigne de ces pensées. Mais je sais que la plus belle des vertus qu'enseigne aux hommes une religion établie elle-même sur la terre par la douceur et la patience, c'est la charité, c'est l'amour pour nos semblables, qui sont nos frères. D'ailleurs ce n'est point aux pontifes, qui exercent sur nos consciences l'autorité divine, que je m'adresse. C'est à des magistrats civils qui, occupés des actions et des faits, embrassent d'un coup d'œil tout ce que des inquiétudes publiques retrancheraient à la tranquillité, des émigrations à la force, des injustices à la gloire de ce royaume.

Et puisque la défense des infortunés Calas est complète, il ne nous reste qu'à conjurer le prince et son conseil, au nom de la vérité exposée sous leurs yeux, de prononcer un arrêt solennel qui réhabilite avec éclat la mémoire d'un père innocent, et rende l'honneur à ses malheureux fils.

(LOYSEAU DE MAULÉON.)

L'ÉLOQUENCE DE MIRABEAU.

Mirabeau n'a jamais été plus grand, à mon avis, que lorsqu'il improvisait. Quoi de plus beau que ce discours de vingt lignes, recueilli sur-le-champ, lorsqu'il s'agissait d'envoyer au roi une troisième députation pour le renvoi des troupes après deux réponses négatives. « Dites-lui que

» les hordes étrangères dont nous sommes investis ont » reçu hier la visite des princes, des princesses, des favo- » ris, des favorites, et leurs caresses, et leurs exhortations, » et leurs présents; dites-lui que, toute la nuit, ces satel- » lites étrangers, gorgés d'or et de vin, ont prédit dans » leurs chants impies l'asservissement de la France, et que » leurs vœux brutaux invoquaient la destruction de l'as- » semblée nationale. Dites-lui que, dans son palais même, » les courtisans ont mêlé leurs danses au son de cette mu- » sique barbare, et que telle fut l'avant-scène de la Saint- » Barthélemy; dites-lui que ce Henri dont l'univers béni » la mémoire, celui de ses aïeux qu'il voulait prendre » pour modèle, faisait passer des vivres dans Paris révolté » qu'il assiégeait en personne, et que ses conseillers féroces » font rebrousser les farines, que le commerce apporte » dans Paris fidèle et affamé. »

(LAHARPE, *Cours de littérature.*)

SUR LA BANQUEROUTE.

Les besoins de l'état avaient engagé M. Necker à proposer (en 1789) la contribution du quart des biens de chaque citoyen. Cette mesure paraissait extrême à beaucoup de députés, qui voulaient qu'on examinât le plan du ministre des finances, qui contenait plusieurs autres dispositions. Il était important d'environner ce ministre de la confiance de l'assemblée, pour une espèce d'impôt extraordinaire qui exigeait surtout la confiance publique; et Mirabeau, quoique connu pour être ennemi de M. Necker, opinait à s'en rapporter entièrement à lui pour le mode d'imposition. Les moments étaient chers, et on les perdait en difficultés de détails. Mirabeau avait déjà parlé trois fois. Il était quatre heures du soir, rien ne se décidait, et de lassitude, comme il arrive souvent après une longue discussion, on était prêt à renvoyer encore l'affaire au comité. Il reprend la parole une quatrième fois, et ramasse toutes ses forces pour emporter le décret. Cette improvisation est dans son genre un des plus admirables monuments de l'éloquence française.

« Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc vous ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples?

» Daignez, messieurs, daignez me répondre. Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril? qu'un jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il propose? (Oui, s'écria quelqu'un.) Je conjure celui qui répond *oui* de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur peut se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation très-critique, d'opposer les miens aux siens! vainement je les tiendrais pour préférables : on ne rivalise point en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker; mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non; d'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles; voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un plan que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre. Messieurs, il n'y a là ni sagesse ni prévoyance; mais du moins y a-t-il de la bonne foi? Oh! si les déclarations les plus solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter les motifs

secrets, et peut-être, hélas! ignorés de vous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte du plus grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt, je leur dirais : Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus desastreux des impôts?... Mes amis, écoutez un mot, un seul mot : Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable; eh bien! voici la liste des propriétaires français; choisissez parmi les plus riches afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume; frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes; précipitez-les dans l'abîme : il va se refermer..... vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable, sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel; car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le *déficit*. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être l'unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du desespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer ces mets dont

vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non, vous périrez; et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances. Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'invocation du patriotisme, d'élans du patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de *patrie* et de *patriotisme*. Il est donc bien magnanime, l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut desarmer l'indignation que par le mépris qu'inspirera sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois : Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté? quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes. Votez donc ce subside extraordinaire, et que puisse-t-il être suffisant! votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclairés, vous n'en avez point sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que vous seriez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde pas. Eh! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes, et l'on délibère!* et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome; mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de con-

sumer tout, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez!

(MIRABEAU.)

« Non, l'on ne délibéra plus : des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de l'orateur. Des applaudissements unanimes et presque convulsifs témoignèrent de l'impression qu'avait faite sur l'assemblée ce discours improvisé. Au moment d'aller aux voix, un seul membre osa s'écrier : « Je demande à répondre à M. Mirabeau.... » Le silencieux étonnement que produisit une réclamation aussi inattendue fit sentir à ce téméraire orateur tout le poids de la tâche qu'il se proposait d'entreprendre ; aussi, comme glacé d'épouvante et de confusion, le bras tendu, la bouche ouverte, demeura-t-il immobile et muet. »

(*Choix de rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale.*)

OBSERVATION SUR CE DISCOURS.

Ceux qui ont étudié les immortels orateurs de l'antiquité ne retrouvent-ils pas ici le talent des Cicéron et des Démosthène, mais plus particulièrement la manière de ce dernier; cette accumulation graduée de moyens, de preuves et d'effets, cet art de s'insinuer d'abord dans l'esprit des auditeurs en captivant l'attention, de la redoubler par des suspensions ménagées, de la frapper par de violentes secousses? Mirabeau procède ici comme les grands maîtres; il fait briller d'abord la lumière du raisonnement; il subjugue la pensée, il fouille ensuite plus avant, et va remuer les passions secrètes jusqu'au fond de l'ame, l'intérêt, la crainte, l'espérance, la honte, l'amour-propre; il frappe partout, et quand il se sent enfin le plus fort, voyez alors comme il parle de haut, comme il domine, comme il mêle l'ironie à l'indignation, comme en récapitulant tous les motifs, il porte les derniers coups. C'est ainsi que l'on mène les hommes par la parole, c'est par des morceaux de cette force (et il en a beaucoup) qu'il a mérité le titre de *Démosthène français.*

(LA HARPE, *Cours de littérature.*)

SUR LA MORT DE FRANKLIN.

Messieurs, Franklin est mort... Il est retourné au sein de la divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine. Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre; assez long-temps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le congrès a ordonné dans les quatorze états de la confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût dressé des autels à ce vaste et puissant génie, qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

(MIRABEAU.)

Les plus vifs applaudissements se font entendre, et la proposition est décrétée par acclamation.

MIRABEAU A SES ACCUSATEURS.

C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible de-

vraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires!

Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe; et maintenant on crie dans les rues : *La grande trahison du comte de Mirabeau.* Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il y a peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne; mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu.

Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui être encore utile; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire; celui qui veut dire la vérité, qui veut faire le bien public, indépendamment des mobiles mouvements de l'opinion populaire, cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines et le prix de ses dangers; il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible qui fait justice à tous.

Que ceux qui prophetisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil stipendié des hommes que je n'ai cessé de combattre; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution celui qui peut-être n'y a pas été inutile, et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté; qu'ils livrent aux fureurs du peuple trompé celui qui, depuis vingt ans, combat toutes les oppressions, et qui parlait aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses vils calomniateurs suçaient le lait des cours, et vivaient de tous les préjugés dominants. Que m'importe! ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière. Je leur dirai : Répondez, si vous pouvez; calomniez ensuite tant que vous voudrez.

(MIRABEAU.)

DISCOURS SUR LE PROJET DE LOI RELATIF AU SACRILÈGE.

Messieurs, le projet de loi qui vous est présenté est d'un ordre particulier, et jusqu'ici étranger à vos délibérations. Non seulement il introduit dans votre législation un crime nouveau, mais, ce qui est bien plus extraordinaire, il crée un nouveau principe de criminalité, un ordre de crimes, pour ainsi dire, surnaturels, qui ne tombent pas sous nos sens, que la raison humaine ne saurait découvrir ni comprendre, et qui ne se manifestent qu'à la foi religieuse éclairée par la révélation. Ainsi la loi pénale remet en question et la religion et la société civile, leur nature, leur fin, leur indépendance respective. Discutée déjà dans l'autre chambre, où elle a été adoptée par une faible majorité, nous avons cet avantage qu'elle parvient dans celle-ci précédée par des débats admirables qui resteront pour absoudre notre temps, nos mœurs, nos lumières, notre sainte religion elle-même, du système qui a prévalu.

Il s'agit du crime de sacrilége. Qu'est-ce que le sacrilége? C'est, selon le projet de loi, la profanation des vases sacrés et des hosties consacrées. Qu'est-ce que la profanation? C'est toute voie de fait commise volontairement, et par haine ou mépris de la religion. Là s'arrêtent les définitions du projet de loi; il n'a pas voulu, ou n'a pas osé les pousser plus loin; mais il devait poursuivre. Qu'est-ce que les hosties consacrées? Nous croyons, nous catholiques, nous savons par la foi que les hosties consacrées ne sont plus les hosties que nous voyons, mais Jésus-Christ, le Saint des saints, Dieu et homme tout ensemble, invisible et présent dans le plus auguste de nos mystères. Ainsi la voie de fait se commet sur Jésus-Christ lui-même. L'irrévérence de ce langage est choquante, car la religion a aussi sa pudeur; mais c'est celui de la loi. Le sacrilége consiste donc, j'en prends la loi à témoin, dans une voie de fait commise sur Jésus-Christ. Je n'ai point parlé des voies de fait commises sur les vases sacrés, parce que cette espèce de sacrilége dérive de l'autre.

En substituant Jésus-Christ, fils de Dieu, vrai Dieu, aux

hosties consacrées, qu'ai-je voulu, messieurs, si ce n'est établir par le témoignage irrécusable de la loi, d'une part, que le crime qu'elle punit sous le nom de sacrilége est l'outrage direct à la majesté divine, c'est-à-dire, selon les anciennes ordonnances, le crime de lèse-majesté divine, et d'une autre part, que ce crime sort tout entier du dogme catholique de la présence réelle, tellement que si votre pensée sépare des hosties la présence de Jésus-Christ et sa divinité, le sacrilége disparaît avec la peine qui lui est infligée : c'est le dogme qui fait le crime, et c'est encore le dogme qui le qualifie.

Sans doute, messieurs, je le reconnais, et j'ai hâte de le dire, l'outrage à Dieu est aussi, en certaines circonstances, un outrage aux hommes, et non seulement aux âmes pieuses blessées dans leurs croyances, mais à la société entière qui a besoin de la religion, parce qu'elle a besoin de la morale, et que la morale n'a de sanction positive et dogmatique que dans la religion. Mais l'outrage à Dieu et l'outrage aux hommes, ce sont deux choses si prodigieusement différentes qu'elles restent toujours distinctes, alors même qu'elles semblent se confondre dans le même acte. Il y a de l'une à l'autre la distance du ciel à la terre. De laquelle s'agit-il? Relisons le projet de loi. Quel est le crime défini et puni? Est-ce l'offense à la société qui se rencontre dans l'outrage à Dieu, c'est-à-dire dans le sacrilége, ou bien est-ce le sacrilége lui-même? C'est le sacrilége seul, le sacrilége simple. Est-il possible que la société soit comprise avec Dieu dans le sacrilége? Non; Dieu seul est saint et sacré. Serait-il besoin du stratagème de la preuve légale pour donner un corps aux offenses de la société? Non, tout y est sensible; elles se laissent saisir et convaincre par la preuve naturelle. On rétracte donc tout le titre premier de la loi, si on élude le crime de lèse-majesté divine. Il ne faut pas dire que ce crime est impossible parce que *l'immensité entière nous sépare de l'être infini qui nous a créés, et qu'il n'est pas en notre puissance de le blesser*. Cela est vrai des dieux d'Epicure, qui ne se fâchaient et ne savaient gré de rien; mais cela n'est pas vrai du Dieu des chrétiens, qui a une justice, et qui punit et *récompense*.

J'ose avancer que toute l'habileté qui a été déployée dans la défense du projet de loi devant l'autre chambre a consisté à confondre, avec un art qui n'a jamais été en défaut, l'outrage à Dieu avec l'outrage à la société : celui-ci punissable, celui-là inaccessible à la justice humaine, et à se servir de l'un pour fonder la pénalité, et de l'autre pour la justifier. La religion, vaguement invoquée, a merveilleusement prêté à cette confusion. En effet, la religion comprend Dieu et l'homme. Envisage-t-on, dans la religion, Dieu son auteur? L'outrage à la religion est un outrage à Dieu. N'envisage-t-on que l'homme, l'outrage à la religion n'est plus qu'une offense humaine. C'est le sens raisonnable qu'il a dans la loi du 25 mars 1822 ; sans quoi, je prie qu'on le remarque cette loi eût admis aussi et constitué le sacrilége.

Cependant telle est la nature insurmontable des choses, que si on détourne, comme on l'a fait sans cesse, l'outrage à Dieu, à l'offense envers la société, on se désiste irrévocablement du sacrilége; car le sacrilége envers la société n'est pas intelligible. Alors le dogme de la présence réelle est déserté, et le titre premier de la loi tombe. Nous sommes ramenés à la doctrine du code pénal, qui ne considère les outrages à la religion que dans leurs rapports humains avec la société. Dites, vous le pouvez, vous le devez peut-être, que la pénalité de l'article 262 est insuffisante, et qu'elle doit être aggravée, je serai de cet avis; nous restons sur la terre. Mais aussi long-temps que vous persistez dans le sacrilége, le crime de lèse-majesté divine est inscrit dans la loi, et, avec ce crime, le dogme de la présence réelle dont il est l'expression pénale. Ainsi la loi a une croyance religieuse, et comme elle est souveraine, sa croyance doit être obéie. La vérité en matière de foi est de son domaine; la souveraineté en décide, elle la règle avec un pouvoir aussi absolu que les autres intérêts de la société: elle la sanctionne, s'il en est besoin, par des supplices.

Voilà le principe que la loi évoque des ténèbres du moyen âge et des monuments barbares de la persécution religieuse! Principe absurde et impie, qui fait descendre la religion au rang des institutions humaines. Principe sanguinaire, qui arme l'ignorance et les passions du glaive

terrible de l'autorité divine. Je ne puis croire qu'il soit entré avec toutes ses conséquences dans l'esprit des auteurs de la loi; mais qu'ils l'aient ou non voulu, il est entré dans la loi elle-même, il respire dans toutes les dispositions du titre premier. C'est sur la vérité légale du dogme que sont construits les échafauds du sacrilége. La question qui s'élève, puisqu'on veut que ce soit encore une question, laisse bien loin derrière elle la liberté des cultes. Là où un seul culte est extérieurement autorisé, et là où plusieurs le sont également, elle est la même. Il s'agit de savoir si, en matière de religion, les intelligences et les consciences relèvent de Dieu ou des hommes; en d'autres termes, si la loi divine fait partie de la loi humaine. Il ne tiendrait qu'à moi de dire aussi que c'est là une question athée, et cependant, c'est la vraie question.

Messieurs, les sociétés humaines naissent, vivent et meurent sur la terre : là s'accomplissent leurs destinées, là se termine leur justice imparfaite et fautive, qui n'est fondée que sur le besoin et le droit qu'elles ont de se conserver. Mais elles ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens inconnus dans un monde invisible. Ce sont les croyances religieuses, grandeur de l'homme, charme de la faiblesse et du malheur, secours inviolables contre les tyrannies d'ici-bas. Reléguée à jamais aux choses de la terre, la loi humaine ne participe point aux croyances religieuses : dans sa capacité temporelle, elle ne les connaît ni ne les comprend; au-delà des intérêts de cette vie, elle est frappée d'ignorance et d'impuissance. Comme la religion n'est pas de ce monde, la loi humaine n'est pas du monde invisible; ces deux mondes qui se touchent ne sauraient jamais se confondre : le tombeau est leur limite.

La croyance du chrétien est pour lui la vérité, la vérité qui vient de Dieu, que Jésus-Christ a enseignée aux hommes, et dont il a confié la prédication à ses apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles. Les gouvernements sont-ils les successeurs des apôtres, et peuvent-ils dire comme eux : Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous?

S'ils ne l'oseraient, et sans doute ils ne l'oseraient, ils ne sont pas les dépositaires de la foi, et ils n'ont pas reçu d'en-haut la mission de déclarer ce qui est vrai en matière de religion, et ce qui ne l'est pas. Dira-t-on que ce n'est pas là ce que fait le projet de loi? Je réponds que c'est là précisément ce qu'il fait, puisque la vérité du dogme de la présence réelle est le titre du sacrilége, et que le sacrilége est le titre du supplice. Dira-t-on que ce n'est pas de son autorité, de sa propre inspiration et par sa propre énergie que la loi déclare le sacrilége, mais qu'elle l'a reçu de l'église catholique, et que, loin de commander en cette occasion, elle obéit? On ne fait que déplacer l'usurpation, et la confusion des deux puissances subsiste. Si ce n'est plus la puissance civile qui dicte la loi religieuse, c'est la puissance religieuse qui dicte la loi civile : contre la parole du divin maître, elle est de ce monde.

J'attaque la confusion, non l'alliance. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je reprends le projet de loi. Qu'est-ce que le sacrilége? C'est, je le répète avec pudeur, une voie de fait commise sur Jésus-Christ. La présence légale de Jésus-Christ invisible est le fondement qui porte tout l'édifice du titre premier. Par conséquent, le sacrilége est théologique. Toutes les ruses de l'esprit, tous les artifices du langage n'ébranleront pas ce point fixe. La légalité de la religion est le principe du projet de loi. Il ne m'a point échappé que dans le cours des dispositions diverses qui forment le corps de la loi ce principe se contredit, qu'il se mutile, qu'il se rétracte, et qu'il s'applique surtout avec un art infini à se rendre inapplicable; mais qu'importe? Il est dans la loi. Les efforts bien intentionnés qu'on fait aujourd'hui pour le dompter seront vains; il est indomptable. J'ai fait voir que ce principe est impie au plus haut degré..... Deux sortes de défenseurs ne lui manqueront jamais; les uns, politiques sans probité, qui, ne concevant la religion que comme un instrument de gouvernement, pensent que ce sont les lois qui donnent à cet instrument toute son énergie; il ne leur est pas dû de réponse; les autres, amis convaincus de

la religion, mais dont le zèle sans science se persuade qu'elle a réellement besoin de l'appui de la force, et que si on la desarme des peines temporelles, elle est en péril. A ceux-ci il faut répondre hardiment qu'ils ne connaissent pas la religion; que ces pensées basses sont indignes d'elle, qu'elle méprise la force, et qu'elle a surtout horreur de la protection abominable des cruautés et des supplices.

Nous sommes ici au-dessus du raisonnement. Nous avons l'autorité décisive d'un fait immense qui ferme à jamais la bouche aux apologistes de la force, aux défenseurs des religions légales; c'est l'établissement du christianisme, dont l'histoire est présente à vos esprits. Aussi long-temps qu'il a contre lui la force, il triomphe, et il répand, avec ses doctrines, des vertus jusque là inconnues à tous les peuples de la terre. Dès qu'il s'est assis sur le trône, il décline, la pureté de sa discipline toute céleste s'altère, et les mœurs se corrompent; les saints docteurs gémissent, et redemandent éloquemment la rigueur des premiers temps. Écoutez ces paroles que saint Hilaire (de Poitiers) adresse à des évêques qui avaient eu recours aux empereurs, c'est-à-dire à la force.

« Il faut gémir de la misère et de l'erreur de notre » temps, où l'on croit que Dieu a besoin de la protection » des hommes, et où l'on recherche la puissance du siècle » pour défendre l'église de Jésus-Christ. Je vous prie, » vous, qui croyez être évêques, de quel appui se sont » servis les apôtres pour prêcher l'Évangile? Quelles puis- » sances leur ont aidé à annoncer Jésus-Christ, et à faire » passer presque toutes les nations de l'idolâtrie au culte » de Dieu? Saint Paul formait-il l'église de Jésus-Christ » par des édits de l'empereur? se soutenait-il par la pro- » tection de Néron, de Vespasien ou de Décius, dont la » haine a relevé le lustre de la doctrine céleste?... Mainte- » nant, hélas! les avantages humains rendent recomman- » dable la foi divine, et en cherchant à autoriser le nom de » Jésus-Christ, on fait croire qu'il est faible par lui-même. » L'Église menace d'exils et de prisons, et veut se faire » croire par force, elle qui s'est fortifiée dans les exils et les » prisons. Elle se glorifie d'être favorisée du monde, elle » qui n'a pu être à Jésus-Christ sans être haïe du monde!

» Voilà l'église en comparaison de celle qui nous avait » été confiée, et que nous laissons perdre maintenant. »

(*Histoire ecclésiastique de Fleury*, liv. 16.)

Ainsi parlait saint Hilaire au quatrième siècle. . . .

. . . . . .

. . . . . .

Maintenant, messieurs, élevons-nous plus haut, et remontons à la source divine de cet esprit de douceur et de charité qui animait les saints évêques des premiers siècles, non seulement envers les hérétiques et les excommuniés, mais envers les criminels quels qu'ils fussent, et qui rendait, comme le dit encore Fleury, l'Église aimable même aux païens.

Un bourg de Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus, Jacques et Jean, ses disciples, lui dirent : « Seigneur, vou- » lez-vous que nous commandions que le feu descende du » ciel, et qu'il les dévore. » Mais se retournant, il leur fit réprimande, et leur dit : « Vous ne savez pas à quel esprit » vous êtes appelés. *Nescitis cujus spiritûs estis.* Le fils de » l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais » pour les sauver. »

Voilà, messieurs, la vocation de l'Église; elle a été appelée par Jésus-Christ à sauver les hommes, et non à les dévorer par le feu du ciel, ce qui explique le système admirable de son code pénitentiel, tout médicinal, dit saint Augustin, et tout occupé de détruire, non l'homme, mais le péché, afin de préserver le pécheur des peines éternelles, qui sont sans remède. Au-dessus de ce code s'élève et règne le dogme d'une autre vie, où Dieu manifestera sa justice, qu'il cache et suspend dans celle-ci; ce dogme, en effet, est l'ame de la politique religieuse, et il s'oppose invinciblement à la précipitation des supplices. J'ai prouvé que si on met la religion dans la loi humaine (et on l'y met par le crime de lèse-majesté divine), on nie toute vérité religieuse; je prouve en ce moment que si l'on met dans la religion la peine capitale, on nie la vie future. La loi proposée, qui fait l'un et l'autre, est donc à la fois impie et matérialiste. Elle ne croit pas à la vie future, cette loi qui anticipe l'en-

fer, et qui remplit sur la terre l'office des démons; il faudrait, selon Fleury, commencer par l'instruire et la convertir.

Je dépose ici le fardeau de cette terrible discussion. Je n'aurais pas entrepris de le soulever, si je n'avais consulté que mes forces; mais une profonde conviction et le sentiment d'un grand devoir à remplir ont animé et soutenu ma faiblesse. J'ai voulu marquer, en rompant un long silence, ma vive opposition au principe théocratique, qui menace à la fois la religion et la société, d'autant plus odieux que ce ne sont pas, comme aux jours de la barbarie et de l'ignorance, les fureurs sincères d'un zèle trop ardent qui rallument cette torche.

Il n'y a plus de Dominiques, et nous ne sommes pas non plus des Albigeois. La théocratie de notre temps est moins religieuse que politique; elle fait partie de ce système de réaction universelle qui nous emporte : ce qui la recommande, c'est qu'elle a un aspect contre révolutionnaire. Sans doute, messieurs, la révolution a été impie jusqu'au fanatisme, jusqu'à la cruauté; mais qu'on y prenne garde, c'est ce crime-là surtout qui l'a perdue, et l'on peut prédire à la contre-révolution que des représailles de cruauté, ne fussent-elles qu'écrites, porteront témoignage contre elle, et la flétriront à son tour.

Il y a des temps où les lois pénales, en fait de religion, rendent les ames atroces; Montesquieu le dit, et l'histoire des derniers siècles en fait foi. Nous pouvons juger qu'il y a d'autres temps où ces mêmes lois ne sont qu'une avilissante corruption. Souvenez-vous, messieurs, de la vieillesse du grand roi et des temps qui l'ont suivie, de ces temps qui touchent de si près à la révolution. Consultez, sur cette triste époque, les plus pieux, les plus sages contemporains. Fénelon écrivait ces propres paroles le 15 mars 1712, trois ans avant la mort de Louis XIV : « Les mœurs présentes de » la nation jettent chacun dans la plus violente tentation » de s'attacher au plus fort par toute sorte de bassesses, de » lâchetés, de noirceurs et de trahisons. »

(*Vie de Fénelon*, tom. 3, p. 322.)

Je vote le rejet du titre Ier du projet de loi.

(ROYER COLLARD.)

APPEL AU CAMP.

Il est impossible de se défendre d'un sentiment profond d'inquiétude quand on a été au camp sous Paris. Les travaux avancent très-lentement; il y a beaucoup d'ouvriers, mais peu travaillent; un grand nombre se reposent : ce qui afflige surtout, c'est de voir que les bêches ne sont maniées que par des mains salariées, et point par des mains que dirige l'intérêt commun. D'où vient cette espèce de torpeur dans laquelle paraissent ensevelis les citoyens restés à Paris? Ne nous le dissimulons plus; il est temps enfin de dire la vérité. Les proscriptions passées, le bruit de proscriptions futures, les troubles intérieurs, ces haines particulières, ces délations infâmes, ces arrestations arbitraires, ces violations de la propriété, enfin cet oubli de toutes les lois a répandu la consternation et l'effroi. L'homme de bien se cache; il fuit avec horreur ces scènes de sang; et il faut bien qu'il se cache, l'homme vertueux, quand le crime triomphe! il n'en a pas l'horrible sentiment, il se tait, il s'éloigne; il attend pour reparaître des temps plus heureux. Il est des hommes, au contraire, à la fois hypocrites et féroces, qui ne se montrent que dans les calamités publiques, comme il est des insectes malfaisants que la terre ne produit que dans les orages : ces hommes répandent sans cesse les soupçons, les méfiances, les jalousies, les haines, les vengeances; ils sont avides de sang; dans leurs propos séditieux, ils aristocratisent la vertu même, pour acquérir le droit de la fouler aux pieds; ils démocratisent le crime, pour pouvoir s'en rassasier sans avoir à redouter le glaive de la justice; tous leurs efforts tendent à déshonorer aujourd'hui la plus belle des causes, afin de soulever contre elles les nations amies de l'humanité!

O citoyens de Paris! je vous le demande avec la plus profonde émotion, ne démasquerez-vous jamais ces hommes pervers, qui n'ont, pour obtenir votre confiance, d'autres droits que la bassesse de leurs moyens et l'audace de leurs prétentions? Citoyens, vous les reconnaîtrez facilement: lorsque l'ennemi s'avance, et qu'un homme, avant de vous inviter à prendre l'épée pour le repousser, vous engage à égorger froidement des femmes ou des citoyens desarmés,

celui-là est un ennemi de votre gloire, de votre bonheur; il vous trompe pour vous perdre : lorsqu'au contraire un homme ne vous parle de Prussiens que pour vous indiquer le cœur où vous devez frapper, lorsqu'il ne vous propose la victoire que par des moyens dignes de votre courage, celui-là est ami de votre gloire, ami de votre bonheur; il veut vous sauver! Citoyens, repoussez donc les traîtres; abjurez donc vos dissensions intestines... Allez tous au camp; c'est là qu'est votre salut.

J'entends dire chaque jour : Nous pouvons essuyer une défaite! Que feront alors les Prussiens? Viendront-ils à Paris?... Non, ils n'y viendront pas; non, si Paris est dans un état de défense respectable, si vous préparez des postes d'où vous puissiez opposer une forte résistance; car alors l'ennemi craindrait d'être poursuivi et enveloppé par les débris mêmes des armées qu'il aurait vaincues, et d'en être écrasé, comme Samson sous les ruines du temple qu'il renversa : mais si une terreur panique ou une fausse sécurité engourdit notre courage et nos bras, si nous tournons nos bras contre nous-mêmes, si nous livrons sans défense les postes d'où l'on pourra bombarder la cité, il serait bien insensé, l'ennemi, de ne pas s'avancer vers une ville qui, par son inaction, aura paru l'appeler elle-même, qui n'aura pas su s'emparer des positions où elle aurait pu le vaincre! Il serait bien insensé de ne point nous surprendre dans nos discordes, de ne pas triompher sur nos ruines! Au camp donc, citoyens, au camp! Eh quoi! tandis que vos frères, que vos concitoyens, par un dévouement héroïque, abandonnent ce que la nature doit leur faire chérir le plus, leurs femmes, leurs enfants, demeurerez-vous plongés dans une molle et deshonorante oisiveté? N'avez-vous pas d'autre manière de prouver votre zèle qu'en demandant sans cesse, comme les Athéniens : Qu'y a-t-il aujourd'hui de nouveau? Ah! détestons cette avilissante mollesse. Au camp, citoyens, au camp! Tandis que nos frères, pour notre défense, arrosent peut-être de leur sang les plaines de la Champagne, ne craignons pas d'arroser de quelques sueurs les plaines de Saint-Denis pour protéger leur retraite. Au camp, citoyens, au camp! Oublions tout, excepté la patrie. Au camp, citoyens, au camp!

(VERGNIAUD.)

LIVRE V.

DÉFINITIONS, DESCRIPTIONS, TABLEAUX.

L'IDÉE.

— Qu'est-ce qu'une idée?

— C'est une image qui se peint dans mon cerveau.

— Toutes vos pensées sont donc des images?

— Assurément; car les idées les plus abstraites ne sont que les suites de tous les objets que j'ai aperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini* que parce que j'ai vu des bornes et que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis; je n'ai des idées que parce que j'ai des images dans la tête.

— Et quel est le peintre qui fait ce tableau?

— Ce n'est pas moi; je ne suis pas assez bon dessinateur; c est celui qui m'a fait qui fait mes idées.

— Et d'où savez-vous que ce n'est pas vous qui faites des idées?

— De ce qu'elles me viennent très-souvent malgré moi quand je veille; et toujours malgré moi quand je rêve en dormant.

— Vous êtes donc bien persuadé que vos idées ne vous appartiennent que comme des cheveux qui croissent, qui blanchissent et qui tombent sans que vous vous en mêliez?

— Rien n'est plus évident; tout ce que je puis faire, c'est de les friser, de les couper, de les poudrer; mais il ne m'appartient pas de les produire.

— Vous seriez donc de l'avis de Malebranche qui disait que nous voyons tout en Dieu?

— Je suis bien sûr au moins que, si nous ne voyons pas les choses dans le grand Être, nous les voyons par son action puissante et présente.

— Et comment cette action se fait-elle?

— Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en savais pas un mot, et que Dieu n'a dit son secret à personne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon sang dans mes veines; j'ignore le principe de tous mes mouvements, et vous voulez que je vous dise comment je sens et comment je pense? Cela n'est pas juste.

— Mais vous savez au moins si votre faculté d'avoir des idées est jointe à l'étendue?

— Pas un mot. Il est bien vrai que Tatien, dans son discours *Aux Grecs*, dit que l'ame est composée manifestement d'un corps. Irénée, dans son chapitre XXVI du second livre, dit que le Seigneur a enseigné que nos ames gardent la figure de notre corps pour en conserver la mémoire. Tertullien assure, dans son second livre de l'Ame, qu'elle est un corps. Arnobe, Lactance, Hilaire, Grégoire de Nysse, Ambroise, n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'Église assurent que l'ame est sans aucune étendue, et qu'en cela ils sont de l'avis de Platon, ce qui est très-douteux. Pour moi, je n'ose être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un et dans l'autre système: et, après y avoir rêvé toute ma vie, je suis aussi avancé que le premier jour.

— Ce n'était donc pas la peine d'y penser.

— Il est vrai; celui qui jouit en sait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il sait mieux, il est plus heureux; mais que voulez-vous? Il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir ni de rejeter dans ma cervelle toutes les idées qui sont venues y combattre les unes contre les autres, et qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille. Quand elles se sont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

— Il est bien triste d'avoir tant d'idées et de ne savoir pas au juste la nature des idées.

— Je l'avoue ; mais il est bien p us triste et beaucoup plus sot de croire savoir ce qu'on ne sait pas.

— Mais si vous ne savez pas positivement ce que c'est qu'une idée, si vous ignorez d'où elles vous viennent, vous savez du moins par où elles viennent.

—Oui, comme les anciens Égyptiens qui, ne connaissant pas la source du Nil, savaient très-bien que les eaux du Nil leur arrivaient par le lit de ce fleuve. Nous savons très-bien que les idées nous viennent par les sens ; mais nous ignorons toujours d'où elles partent. La source de ce Nil ne sera jamais découverte.

— S'il est certain que toutes les idées nous sont données par les sens, pourquoi donc la Sorbonne, qui a si longtemps embrassé cette doctrine d'Aristote, l'a-t-elle condamnée avec tant de virulence dans Helvétius ?

— C'est que la Sorbonne est composée de théologiens.

(VOLTAIRE.)

NOTION DE LA JUSTICE.

La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je demande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabre, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir et pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : « Attendez que je sache si Mahomet, Zoroastre ou Brahma, ordonnent que je vous rende votre argent. » Il conviendra qu'il est juste qu'il me paie ; et s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête de refuser la nourriture à son père et à sa mère quand on peut leur en donner, que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, et par conséquent le plus opposé au but de la nature, est la guerre; mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains faisaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nommés *féciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée commence ses fureurs par un manifeste et implore le dieu des armées. Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire : « Allons voler, allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur nourriture ! » Ils disent : « Soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches, qui s'en sont emparés. » Ils ont entre eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seizième siècle; et dans ce vocabulaire qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne se trouvent point; ils se servent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'injustice ne se prononce jamais dans un conseil d'état où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit : « Commettons un crime. » Ils ont tous dit : « Vengeons la patrie des crimes du tyran; punissons ce qui nous paraît une injustice. » En un mot, flatteurs lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que chez les Français, qui sont éclairés et polis, on ait souffert sur le théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses, qui se trouvent dans la première scène de *Pompée*, et qui sont beaucoup plus outrées que celles de Lucain dont elles sont imitées :

> La justice et le droit sont de vaines idées...
> Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de Photin, ministre du jeune Ptolémée ! Mais c'est précisé-

ment parce qu'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire ; il devait représenter la mort de Pompée comme un malheur nécessaire et juste.

Je crois donc que les idées du juste et de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles que les idées de santé et de maladie, de vérité et de fausseté, de convenance et de disconvenance. Les limites du juste et de l'injuste sont très-difficiles à poser ; comme l'état mitoyen entre la santé et la maladie, entre ce qui est convenable et la disconvenance des choses, entre le faux et le vrai, est difficile à marquer. Ce sont des nuances qui se mêlent ; mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté ; mais si je sais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste? Voilà où les sentiments se partagent. Mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal ; c'est de quoi personne n'a jamais douté.

(VOLTAIRE.)

DU COURAGE ET DÉFINITIONS DIVERSES.

Le vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'ame. J'en remarque beaucoup de sortes : un courage contre la fortune, qui est philosophie ; un courage contre les misères, qui est patience ; un courage à la guerre, qni est valeur ; un courage dans les entreprises, qui est hardiesse ; un courage fier et téméraire, qui est audace ; un courage contre l'injustice, qui est fermeté ; un courage contre le vice, qui est sévérité ; un courage de réflexion, de tempérament, etc.

Il n'est pas ordinaire qu'un même homme assemble tant de qualités. Octave, dans le plan de sa fortune, élevée sur des précipices, bravait des périls éminents ; mais la mort présente à la guerre ébranlait son ame. Un nombre innombrable de Romains, qui n'avaient jamais craint la mort dans les batailles, manquaient de cet autre courage qui soumit la terre à Auguste.

On ne trouve pas seulement plusieurs sortes de courages, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardiesse d'attaquer la fortune de César, n'eut pas la force de suivre la sienne : il avait formé le dessein de détruire la tyrannie avec les ressources de son seul courage, et il eut la faiblesse de l'abandonner avec toutes les forces du peuple romain, faute de cette égalité de force et de sentiment qui surmonte les obstacles et la lenteur des succès.

Observons encore que la petitesse est la source d'un nombre incroyable de vices : de l'inconstance, la légèreté, la vanité, l'envie, l'avarice, la bassesse, etc.; elle rétrécit notre esprit autant que la grandeur d'ame l'élargit; mais elle est malheureusement inséparable de l'humanité, et il n'y a point d'ame si forte qui en soit tout-à-fait exempte.

La probité est un attachement à toutes les vertus civiles.

La droiture est une habitude des sentiers de la vertu.

L'équité peut se définir l'amour de l'égalité; l'intégrité paraît une équité sans tache, et la justice une équité pratique.

La noblesse est la préférence de l'honneur à l'intérêt; la bassesse, la préférence de l'intérêt à l'honneur.

L'intérêt est la fin de l'amour-propre; la générosité en est le sacrifice.

La méchanceté suppose un goût à faire du mal; la malignité une méchanceté cachée; la noirceur, une méchanceté profonde.

L'insensibilité à la vue des misères peut s'appeler dureté ; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté. La sincérité me paraît l'expression de la vérité, la franchise une sincérité sans voiles; la candeur, une sincérité douce; l'ingénuité, une sincérité innocente; l'innocence, une pureté sans tache.

L'imposture est le masque de la vérité ; la fausseté, une imposture naturelle; la dissimulation, une imposture qui veut nuire; la duplicité, une imposture qui a deux faces.

La libéralité est une branche de la générosité; la bonté, un goût à faire du bien et à pardonner le mal; la clémence, une bonté envers nos ennemis.

La simplicité nous présente l'image de la vérité et de la liberté.

L'affectation est le dehors de la contrainte et du mensonge : la fidélité n'est qu'un respect pour nos engagements; l'infidélité, une dérogeance; la perfidie, une infidélité couverte et criminelle.

La bonne foi est une fidélité sans défiance et sans artifice.

La force d'esprit est le triomphe de la réflexion : c'est un instinct supérieur aux passions, qui les calme ou qui les possède : on ne peut pas savoir d'un homme qui n'a pas les passions ardentes s'il a de la force d'esprit; il n'a jamais été dans des épreuves assez difficiles.

La modération est l'état d'une ame qui se possede; elle naît d'une espèce de médiocrité dans les désirs et de la satisfaction dans les pensées, qui dispose aux vertus civiles.

L'immodération, au contraire, est une ardeur inaltérable et sans délicatesse, qui mène quelquefois à de grands vices.

La tempérance n'est qu une modération dans les plaisirs, et l'intempérance au contraire.

L'humeur est une inégalité qui dispose à l'impatience; la complaisance est une volonté flexible; la douceur, un fonds de complaisance et de bonté.

La brutalité, une disposition à la colere et a la grossièreté; l'irrésolution, une timidité à entreprendre; l'incertitude, une irrésolution à croire; la perplexité, une irrésolution inquiète.

La prudence, une prévoyance raisonnable; l'imprudence, tout au contraire.

L'activité naît d'une force inquiète : la paresse d'une impuissance paisible.

La mollesse est une paresse voluptueuse.

L'austérité est nne haine des plaisirs, et la sévérité, des vices.

La solidité est une consistance et une égalité d'esprit; la légèreté, un défaut d'assiette et d'uniformité de passions ou d'idées.

La constance est une fermeté raisonnable dans nos sentiments : l'opiniâtreté, une fermeté déraisonnable; la pudeur, un sentiment de la difformité du vice et du mépris qui le suit.

La sagesse est la connaissance et l'affection du vrai bien; l'humilité, un sentiment de notre bassesse devant Dieu; la charité, un zèle de religion pour le prochain; la grâce, une impulsion surnaturelle vers le bien.

(VAUVENARGUES.)

DE L'ESTIME, DU RESPECT ET DU MÉPRIS.

L'estime est un aveu intérieur du mérite de quelque chose le respect est le sentiment de la supériorité d'autrui.

Il n'y a pas d'amour sans estime; l'amour est une complaisance dans l'objet aimé, et les hommes ne pouvant se défendre de trouver un prix aux choses qui leur plaisent, peu s'en faut qu'ils ne règlent leur estime sur le degré d'agrément que les objets ont pour eux. Et s'il est vrai que chacun s'estime personnellement plus que tout autre, c'est, ainsi que je l'ai déjà dit, parce qu'il n'y a rien qui nous plaise ordinairement tant que nous-mêmes.

Ainsi non seulement on s'estime avant tout, mais on estime encore toutes les choses que l'on aime, comme la chasse, la musique, les chevaux, etc.; et ceux qui méprisent leurs propres passions ne le font que par réflexion et par un effort de raison; car l'instinct les porte au contraire.

Par une suite naturelle du même principe, la haine rabaisse ceux qui en sont l'objet, avec le même soin que l'amour les relève. Il est impossible aux hommes de se persuader que ce qui les blesse n'ait pas quelque grand défaut. C'est un jugement confus que l'esprit porte en lui-même, comme il en use au contraire en aimant.

Et si la réflexion contrarie cet instinct, car il y a des qualités qu'on est convenu d'estimer, et d'autres de mépriser, alors cette contradiction ne fait qu'irriter la passion; et plutôt que de céder aux traits de la vérité, elle en détourne les yeux. Ainsi, elle dépouille son objet de ses qualités naturelles pour lui en donner de conformes à son intérêt dominant. Ensuite, elle se livre témérairement et sans scrupule à ses préventions insensées.

Il n'y a presque point d'homme dont le jugement soit supérieur à ses passions. Il faut donc bien prendre garde, lorsqu'on veut se faire estimer, à ne pas se faire haïr, mais tâcher, au contraire, de se présenter par des endroits agréables, parce que les hommes penchent à juger du prix des choses par le plaisir qu'elles leur font.

Il y en a, à la vérité, qu'on peut surprendre par une conduite opposée, en paraissant au dehors plus pénétré de soi-même qu'on n'est au dedans; cette confiance extérieure les persuade et les maîtrise.

Mais il est un moyen plus noble de gagner l'estime des hommes : c'est de leur faire souhaiter la nôtre par un vrai mérite, et ensuite d'être modeste et de s'accommoder à eux. Quand on a véritablement les qualités qui emportent l'estime du monde, il n'y a plus qu'à les rendre populaires pour leur concilier l'amour ; et lorsque l'amour les adopte, il en fait élever le prix. Mais pour les petites finesses qu'on emploie en vue de conserver les suffrages, attendre les autres, se faire valoir; réveiller, par des froideurs étudiées ou des amitiés ménagées, le goût inconstant du public, c'est la ressource des hommes superficiels qui craignent d'être approfondis; il faut leur laisser ces misères dont ils ont besoin avec leur mérite spécieux.

Mais c'est trop s'arrêter aux choses; tâchons d'abréger ces principes par de courtes définitions.

Le désir est une espèce de mésaise que le goût du bien met en nous, et l'inquiétude un désir sans objet.

L'ennui vient du sentiment de notre vide; la paresse naît d'impuissance; la langueur est un témoignage de notre faiblesse, et la tristesse de notre misère.

L'espérance est le sentiment d'un bien prochain; et la reconnaissance, celui d'un bienfait.

Le regret consiste dans le sentiment de quelque perte, le repentir dans celui d'une faute; le remords, dans celui d'un crime, et la crainte du châtiment.

La timidité peut être la crainte du blâme; la honte en est la conviction.

La raillerie naît d'un mépris content.

La surprise est un ébranlement soudain à la vue d'un nouveauté.

L'étonnement est une surprise longue et accablante; l'admiration, une surprise pleine de respect.

La plupart de ces sentiments ne sont pas trop composés et n'affectent pas aussi durablement nos ames que les grandes passions, l'amour, l'ambition, l'avarice, etc. Le peu que je viens de dire, à cette occasion, répandra une sorte de lumière sur ceux dont je me réserve de parler ailleurs.

(VAUVENARGUES.)

DE LA GRANDEUR D'AME.

La grandeur d'ame est un instinct élevé qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit, mais qui les tourne au bien ou au mal, selon leurs passions, leurs lumières, leur éducation, leur fortune, etc. Égale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé, tantôt elle cherche à soumettre, par toutes sortes d'efforts ou d'artifices, les choses humaines à elle; et tantôt, dédaignant ces choses, elle s'y soumet elle-même, sans que sa soumission l'abaisse; pleine de sa propre grandeur, elle s'y repose en secret, contente de se posséder. Qu'elle est belle, quand la vertu dirige tous ses mouvements! Mais qu'elle est dangereuse, alors qu'elle se soustrait à la règle! Représentez-vous Catilina au-dessus de tous les préjugés de sa naissance, méditant de changer la face de la terre et d'anéantir le nom romain : concevez ce génie audacieux menaçant le monde du sein des plaisirs, et formant, d'une troupe de voluptueux et de voleurs, un corps redoutable aux armées et à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère aurait porté loin la vertu, s'il eût été tourné au bien; mais les circonstances le poussent au crime, Catilina était né avec un amour ardent pour les plaisirs, que la sévérité des lois aigrissait et contraignait; sa dissipation et ses débauches l'engagèrent peu à peu à des projets criminels. Ruiné, décrié, traversé, il se trouva dans un état où il lui était moins facile de gouverner la république que de la détruire; ne pouvant être le héros de sa patrie, il en méditait la conquête. Ainsi les hommes sont souvent portés au crime par de fatales rencontres, ou par leur situation : ainsi leur vertu dépend de leur fortune. Que manquait-il à César, que d'être né sou-

verain? Il était bon, magnanime, généreux, hardi, clément; personne n'était plus capable de gouverner le monde et de le rendre heureux; s'il eût eu une fortune égale à son génie, sa vie aurait été sans tache; mais parce qu'il s'était placé lui-même sur le trône par la force, on a cru pouvoir le compter avec justice parmi les tyrans.

Cela fait sentir qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnais cette vérité avec douleur : il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force, et que l'amour de la justice ne prévale pas nécessairement dans tous les hommes et dans tout le cours de leur vie, sur tout autre amour; mais non seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice, les vertueux mêmes se démentent et sont inconstants dans le bien. Cependant ce qui est sain est sain, ce qui est fort est fort, etc. Les inégalités de la vertu, les faiblesses qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies, ces défauts inséparables de notre nature, mêlée si manifestement de grandeur et de petitesse, n'en détruisent pas les perfections. Ceux qui veulent que les hommes soient tous bons ou tous méchants, absolument grands ou petits, ne connaissent pas la nature. Tout est mélangé dans les hommes; tout y est limité; et le vice même y a ses bornes.

(VAUVENARGUES.)

LA GLOIRE, LE GLORIEUX.

La gloire est la réputation jointe à l'estime; elle est au comble quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes, en actions, en vertus, en talents, et toujours de grandes difficultés surmontées. César, Alexandre ont eu de la gloire. On ne peut dire que Socrate en ait eu. Il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis; mais le terme de gloire serait impropre à son égard; sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. Attila eut beaucoup d'éclat; mais il n'a pas eu de gloire, parce que l'histoire, qui peut se tromper, ne lui donne pas de vertus. Charles XII a encore de la gloire, parce que sa valeur, son désintéressement, sa libéralité,

ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de Henri IV augmente tous les jours, parce que le temps a fait connaître toutes ses vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ses défauts.

La gloire est aussi le partage des inventeurs dans les beaux-arts; les imitateurs n'ont que des applaudissements. Elle est encore accordée aux grands talents, mais dans les arts sublimes. On dira bien, la gloire de Virgile, de Cicéron, mais non de Martial et d'Aulu-Gelle.

On a osé dire la gloire de Dieu; il travaille pour la gloire de Dieu; Dieu a créé le monde pour sa gloire: ce n'est pas que l'Être suprême puisse avoir de la gloire; mais les hommes n'ayant point d'expressions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils sont le plus flattés.

La vaine gloire est cette petite ambition qui se contente des apparences, qui s'étale dans le plus grand faste, et qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la représentation. La fausse gloire tient souvent à la vaine, mais elle porte à des excès; et la vaine se renferme plus dans les petitesses. Un prince qui mettra son honneur à se venger, cherchera une gloire fausse plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire, faire vanité, se faire honneur, se prennent quelquefois dans le même sens, et ont aussi des sens différents. On dit également, il fait gloire, il fait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès: alors gloire signifie fausse gloire; il fait gloire de souffrir pour la bonne cause, et non pas il fait vanité; il se fait honneur de son bien, et non pas il se fait gloire ou vanité de son bien.

Rendre gloire signifie reconnaître, attester. Rendez gloire à la vérité, reconnaissez la vérité.

Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

(*Athalie.*)

Attestez le Dieu que vous servez.

La gloire est prise pour le ciel : Il est au séjour de la gloire.

Où le conduisez-vous?... A la mort... A la gloire.

(*Polyeucte.*)

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que Bacchus, Hercule furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéose.

Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange : bataille, paix, affaire glorieuse; rang glorieux signifie rang élevé, et non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir.

Homme glorieux, esprit glorieux, est toujours une injure; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres : ainsi on dit un règne glorieux, et non pas un roi glorieux. Cependant ce ne serait pas une faute de dire au pluriel : Les plus glorieux conquérants ne valent pas un prince bienfaisant; mais on ne dira pas les princes glorieux, pour dire les princes illustres.

Le glorieux n'est pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant et du dédaigneux, et se communique peu. L'avantageux abuse de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux est plus rempli de vanité; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux se croit quelque chose, le glorieux veut paraître quelque chose. Les nouveaux parvenus sont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a appelé quelquefois les saints et les anges, les glorieux, comme habitants du séjour de la gloire. Glorieusement est toujours pris en bonne part : il règne glorieusement, il se tira glorieusement d'un grand danger, d'une mauvaise affaire.

Se glorifier est tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaise, selon l'objet dont il s'agit. Il se glorifie d'une disgrâce qui est le fruit de ses talents et l'effet de l'envie. On dit des martyrs, qu'ils glorifiaient Dieu : c'est-à-dire que

leur constance rendait respectable aux hommes le Dieu qu'ils annonçaient.

DE LA GRACE.

Dans les personnes, dans les ouvrages, grâce signifie non seulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'est pourquoi les anciens avaient imaginé que la déesse de la beauté ne devait jamais paraître sans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais; mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura pas de grâce dans le visage si sa bouche est fermée sans sourire, si ses yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux; il n'attire point, il approche trop du sérieux qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée et pesante, les gestes lourds, n'a point de grâce, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur sera sans grâce.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion, la beauté peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Égypte aient des grâces; on ne pourrait le dire du colosse de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort et vigoureux a un mérite qui n'est pas celui des grâces.

Ce serait mal connaître Michel-Ange et le Caravage que de leur attribuer les grâces de l'Albane. Le sixième livre de l'Énéide est sublime; le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'Horace respirent les grâces, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli en tout genre, soit plus susceptible de grâce que le grand. On louerait mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on ne lui donnait que l'épithète de gracieux.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrages qui puisse être bon en étant opposé aux grâces; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule Farnèse ne devait point avoir les grâces de l'Apollon du Belvéder et de l'Antinoüs, mais n'est ni rude ni agreste. L'incendie de Troie, dans Virgile, n'est point décrit avec les grâces d'une élégie de Tibulle; il plaît par ses beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans grâce, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé; car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit point par des contrastes agréables, il rebutera.

La grâce en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce, et la peinture a par-dessus la sculpture la grâce de l'union des parties, celles des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui se prêtent des agréments par leurs attributs et par leurs regards.

Les grâces de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, et encore plus de la délicatesse des idées et descriptions riantes. L'abus des grâces est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grâce, s'entend de la chose et de la personne. *Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la personne seulement. *Elle se présente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Cette femme a des grâces dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait...*

Obtenir sa grâce, c'est, par métaphore, obtenir son pardon, comme faire grâce est pardonner. On fait grâce d'une chose en s'emparant du reste : « Les commis lui prirent tous ses effets, et lui firent grâce de son argent. » Faire des grâces, répandre des grâces, est le plus bel apanage de la souveraineté; c'est faire du bien, c'est plus que justice. Être en grâce se dit d'un courtisan qui a été en disgrâce :

On ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un, ni son malheur de l'autre.

Les Grâces, en grec *Charites*, est un terme qui signifie aimable.

Les Grâces, divinités de l'antiquité, sont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des poètes qui en furent les théologiens, tantôt par les usages des peuples, le nombre, les noms, les attributs des Grâces changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, et à les nommer Aglaé, Thalie, Euphrosyne, c'est-à-dire : brillant, fleur, gaîté. Elles étaient toujours auprès de Vénus. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles présidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissances, aux amours, à l'éloquence même; elles étaient l'emblème sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait dansant et se tenant par la main : on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont condamné la mythologie fabuleuse devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes qui annoncent des vérités dont résulterait la félicité du genre humain.

(VOLTAIRE.)

LE GÉNIE DES LANGUES.

On apelle génie d'une langue son aptitude à dire de la manière la plus courte et la plus harmonieuse ce que les autres langages expriment moins heureusement.

Le latin, par exemple, est plus propre au style lapidaire que les langues modernes, à cause de leurs verbes auxiliaires, qui allongent une inscription et qui l'énervent.

Le grec, par son mélange mélodieux de voyelles et de consonnes, est plus favorable à la musique que l'allemand et le hollandais.

L'italien, par des voyelles beaucoup plus répétées, sert le peut-être encore mieux la musique efféminée. Le latin et le grec étant les seules langues qui aient une vraie quantité, sont plus faites pour la poésie que toutes les autres langues du monde. Le français, par la marche naturelle de

toutes ses constructions, et aussi par sa prosodie, est plus propre qu'aucune autre à la conversation. Les étrangers, par cette raison même, entendent plus aisément les livres français que ceux des autres peuples. Ils aiment dans les livres philosophiques français une clarté de style qu'ils trouvent ailleurs assez rarement.

C'est ce qui a donné la préférence au français sur la langue italienne même, qui, par ses ouvrages immortels du seizième siècle, était en possession de dominer dans l'Europe.

L'auteur du mécanisme du langage pense dépouiller le français de cet ordre même et de cette clarté qui fait son principal avantage. Il va jusqu'à citer des auteurs peu accrédités et même Pluche, pour faire croire que les inversions du latin sont naturelles, et que c'est la construction naturelle du français qui est forcée. Il rapporte cet exemple tiré de la manière d'étudier les langues. Je n'ai jamais lu ce livre ; mais voici l'exemple :

Goliathum proceritatis inusitatæ, David adolescens impacto in ejus frontem lapide, prostravit et allophyllum, cum inermis puer esset, et detracto gladio confecit.

« Le jeune David renversa d'un coup de fronde au milieu du front, Goliath, homme d'une taille prodigieuse, et tua cet étranger avec son propre sabre qu'il lui arracha ; car David était un enfant désarmé. »

Premièrement, j'avouerai que je ne connais guère de plus plat latin, ni de plus plat français, ni d'exemple plus mal choisi : pourquoi écrire dans la langue de Cicéron un morceau d'histoire judaïque, et ne pas prendre quelque phrase de Cicéron même pour exemple ? pourquoi me faire de ce géant Goliath un Goliathum ? Ce Goliathus était, dit-il, d'une grandeur inusitée ; proceritatis inusitatæ : on ne dit inusité, en aucun pays, que des choses d'usage qui dépendent des hommes ; une phrase inusitée, une cérémonie inusitée, un ornement inusité ; mais pour une taille inusitée, comme si Goliathus s'était mis ce jour-là une taille plus haute qu'à l'ordinaire, cela me paraît fort inusité.

Cicéron dit à Quintus son frère : absurdæ et inusitatæ scriptæ epistolæ ; ses lettres sont absurdes et d'un style

inusité. N'est-ce pas là le cas de Pluche ? In ejus frontem; Tite-Live et Tacite auraient-ils mis ce froid ejus? n'auraient-ils pas mis simplement in frontem ?

Que veut dire impacto lapide ? cela n'exprime pas un coup de fronde.

Et allophyllum, cum puer inermis esset : voilà une plaisante antithèse; il renversa l'étranger, quoiqu'il fût désarmé; étranger et désarmé ne font-ils pas une belle opposition ? et de plus, dans cette phrase, lequel des deux était désarmé? Il y a quelque apparence que c'était Goliath, puisque le petit David le tua si aisément. Puer ne désigne pas assez clairement David : le géant pouvait être aussi jeune que lui.

Je n'examine point comme on renverse avec un petit caillou lancé au front de bas en haut un guerrier dont le front est armé d'un casque, je me borne au latin de Pluche.

Le français ne vaut guère mieux que le latin. Voici comme un jeune écolier vient de le refaire.

« David, à peine dans son adolescence, sans autres armes qu'une simple fronde, renverse le géant Goliath d'un coup de pierre au milieu du front; il lui arrache son épée, il lui coupe la tête de son propre glaive; » ensuite, pour nous convaincre de l'obscurité de la langue française, et du renversement qu'elle fait des idées, on nous cite les paralogismes de Pluche.

« Dans la marche que l'on fait prendre à la phrase française, on renverse entièrement l'ordre des choses qu'on y rapporte; et, pour avoir égard au génie, ou plutôt à la pauvreté de nos langues vulgaires, on met en pièces le tableau de la nature. Dans le français, le jeune homme renverse avant qu'on sache qu'il y ait quelqu'un à renverser: le grand Goliath est déjà à terre, qu'il n'a encore été fait aucune mention ni de la fronde, ni de la pierre qui a fait le coup; et ce n'est qu'après que l'étranger a la tête coupée, que le jeune homme trouve une épée au lieu de la fronde pour l'achever. Ceci nous conduit à une vérité fort remarquable, que c'est se tromper de croire, comme on sait, qu'il y ait inversion ou renversement dans la phrase des anciens, tandis que c'est réellement dans notre langue mo-

derne qu'est le désordre. Je vois ici tout le contraire; et de plus, je vois dans chaque partie de la phrase française un achevé qui me fait attendre un nouveau sens, une nouvelle action. Si je dis, comme dans le latin, « Goliath, homme d'une procérité inusitée, l'adolescent David, » je ne vois là qu'un géant, qu'un enfant; point de commencement d'action; peut-être que l'enfant prie le géant de lui abattre des noix; et peu m'importe. Mais David, à peine dans son adolescence, sans autres armes qu'une fronde, voilà déjà un sens complet; voilà un enfant avec une fronde. Qu'en va-t-il faire? il renverse; qui? un géant; comment? en l'atteignant au front. Il lui arrache son grand sabre; pour quoi? pour couper la tête du géant. Y a-t-il une gradation plus marquée? Mais ce n'était pas de tels exemples que l'auteur du mécanisme du langage devait proposer. Que ne rapportait-il de beaux vers de Racine? Que n'en comparait-il la syntaxe naturelle avec les inversions admises dans toutes nos anciennes poésies?

Autrefois la fortune et la victoire mêmes
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes;
Cet heureux temps n est plus!

Transposez ces termes selon le génie latin à la manière de Ronsard; sous diadèmes, trente cachaient mes cheveux blancs, fortune et victoire mêmes. Plus n'est ce temps heureux!

C'est ainsi que nous écrivions autrefois; il n'aurait tenu qu'à nous de continuer; mais nous avons senti que cette construction ne convenait pas au génie de notre langue, qu'il faut toujours consulter. Ce génie, qui est celui du dialogue, triomphe dans la tragédie et dans la comédie, qui n'est qu'un dialogue continuel; il plaît dans tout ce qui demande de la naïveté, de l'agrément dans l'art de narrer, d'expliquer, etc. Il s'accommode peut-être assez peu de l'ode, qui demande, dit-on, une espèce d'ivresse et de désordre, et qui autrefois exigeait de la musique.

Quoi qu'il en soit, connaissez bien le génie de votre langue; et si vous avez du génie, mêlez-vous peu de lan-

gues étrangères, et surtout des orientales, à moins que vous n'ayez vécu trente ans dans Alep.

(VOLTAIRE.)

LA CONSCIENCE.

Le meilleur de tous les casuites est la conscience, et ce n'est que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même; cependant, combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal! Nous croyons suivre l'impulsion de la nature, et nous lui résistons. En écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, et alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme, elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps; qui la suit, obéit à la nature, et ne craint point de s'égarer..

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres, et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne saurait être sain d'esprit ni bien constitué qu'autant qu'il est bon; si elle ne l'est pas, et que l'homme soit méchant naturellement, la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain serait un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, et la vertu seule nous laisserait des remords.

Rentrons en nous-mêmes; examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir

fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéressez-vous sur nos théâtres? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt; et, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; et même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes ames? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentiments délicieux; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports; son cœur glacé ne palpite plus de joie; un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien: le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste, on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice, à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur et nous porte à prendre la défense de l'opprimé... Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas : J'en voudrais avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans, et cependant, le même intérêt nous affecte autant dans l'histoire ancienne que si tout cela s'était passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même hor-

reur que s'il était mon contemporain ? Nous ne haïssons pas seulement les méchants parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchants. Non seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui, et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauraient perdre tout-à-fait ce penchant; souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passants couvre encore la nudité du pauvre, et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance... Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires, parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre, et des passions à contenter; mais le vice armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifiait à la peur; il invoquait le dieu qui mutila son père, et mourait sans murmure de la main du sien; les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des ames un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

(J.-J. Rousseau.)

DU GOUT.

Plus on va chercher loin des définitions du goût et plus on s'égare ; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres, car, bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous ; et bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût, de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.....

Le goût est naturel à tous les hommes ; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même degré, et dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue ; sa culture et sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premièrement, il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons ; secondement, il faut des sociétés d'amusement et d'oisiveté, car dans celles d'affaires on a pour règle non le plaisir mais l'intérêt ; en troisième lieu, il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée et où règne la volupté plus que la vanité : car, dans le cas contraire, la mode étouffe le goût, et l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle ; elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. C'est surtout dans le commerce des deux sexes que le goût bon ou mauvais prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le désir de plaire, le goût doit dégénérer, et c'est là, ce me semble, une autre

raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques et qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes dans les choses morales et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien... Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages sont toujours sûrs d'être mal conseillés : les galants qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis.

Le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'aperçoit pas. Cette délicatesse mène à l'esprit de discussion, car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat et moins uniforme; il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes.

Il y a une certaine simplicité de goût qui va au cœur, et qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espèce de littérature, on les trouve, comme dans l'histoire, abondants en choses et sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu et prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence de deux goûts se fait sentir dans tous les monuments, et jusque sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges, sur ceux des anciens on lisait des faits.

Sta viator, heroem calcas!

Quand j'aurais trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurais d'abord deviné qu'elle était moderne, car rien n'est si commun que des héros parmi nous : mais chez les anciens ils étaient rares. Au lieu de dire qu'un homme était un héros, ils auraient dit ce qu'il avait fait pour l'être. A l'épitaphe de ce héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale :

J'ai bâti Tarse et Anchiale en un jour,
Et maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre style lapidaire, avec son enflure, n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montraient les hommes au naturel, et l'on voyait que c'étaient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille : *Ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre et dans l'amitié.* Voilà tout; mais considérez, dans cet éloge si court et si simple, de quoi l'auteur devait avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant!

On lisait ces mots gravés sur un marbre, aux Thermopyles :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.

On voit bien que ce n'est pas l'Académie des inscriptions qui a composé celle-là.

(J.-J. Rousseau.)

LE GÉNIE ET LE TALENT.

Le talent est une disposition particulière et habituelle à réussir dans une chose : à l'égard des lettres, il consiste dans l'aptitude à donner aux sujets que l'on traite et aux idées que l'on exprime, une forme que l'art approuve et dont le goût soit satisfait : l'ordre, la clarté, l'élégance, la facilité, le naturel, la correction, la grâce même, sont le partage du talent. Le génie est une sorte d'inspiration fréquente, mais passagère ; et son attribut est le don de créer. Il s'ensuit que l'homme de génie s'élève et s'abaisse tour à tour, selon que l'inspiration l'anime ou l'abandonne. Il est souvent inculte, parce qu'il ne se donne pas le temps de perfectionner : il est grand dans les grandes choses, parce qu'elles sont propres à réveiller cet instinct sublime, et à le mettre en activité ; il est négligé dans les choses communes, parce qu'elles sont au-dessous de lui, et n'ont pas de quoi l'émouvoir. Si cependant il s'en occupe avec une attention forte, il les rend nouvelles et fécondes, parce que cette attention qui couve les idées, les pénètre, si j'ose le dire,

d'une chaleur qui les vivifie et les fait germer, comme le soleil fait germer l'or dans les veines du rocher.

Si l'on demande à présent quelle est la différence de la création du génie et de la production du talent, l'homme éclairé, sensible, versé dans l'étude de l'art, n'a pas besoin qu'on le lui dise; et le grand nombre même des hommes cultivés est en état de le sentir. La production du talent consiste à donner la forme, et la création du génie à donner l'être; le mérite de l'une est dans l'industrie, le mérite de l'autre est dans l'invention; le talent veut être apprécié par les détails; le génie nous frappe en masse. Pour admirer le cinquième livre de l'*Énéide*, il faut le lire; pour admirer le second et le quatrième, il suffit de s'en souvenir, même confusément. L'homme de *talent* pense et dit les choses qu'une foule d'hommes auraient pensées et dites; mais il les présente avec plus d'avantage; il les choisit avec plus de goût, il les dispose avec plus d'art, il les exprime avec plus de finesse ou de grâce; l'homme de *génie*, au contraire, a une façon de voir, de sentir, de penser, qui lui est propre. Si c'est un plan qu'il a conçu, l'ordonnance en est surprenante et ne ressemble à rien de ce qu'on a fait avant lui; s'il dessine des caractères, leur singularité frappante, leur étonnante nouveauté, la force avec laquelle il en exprime tous les traits, la rapidité et la hardiesse dont il en trace les contours, l'ensemble et l'accord qui se rencontrent dans ces conceptions soudaines, font dire qu'il a créé des hommes; et s'il les groupe, leurs contrastes, leurs rapports, leur action, leur réaction mutuelle sont encore, par leur vérité rare, une sorte de création : dans les détails, il semble dérober à la nature des secrets qu'elle n'a révélés qu'à lui; il pénètre plus avant dans notre cœur que nous n'y pénétrions nous-même avant qu'il nous eût éclairés; il nous fait découvrir en nous et hors de nous comme de nouveaux phénomènes. S'il veut agir sur la pensée, et subjuguer l'entendement, il donne à ses raisons un poids, une force d'impulsion à laquelle rien ne résiste. S'il veut agir sur l'ame, il l'attaque, il l'ébranle; il l'agite en tous sens avec tant de vigueur et de violence; il la tourmente si impérieusement, soit du frein, soit de l'aiguillon, qu'il vient à bout de la dompter. S'il peint les passions, il donne à leurs

ressorts une force qui nous étonne; à leurs mouvements des retours dont le naturel nous confond; dans le moment où nous croyons leur force et leur véhémence épuisées, son souffle y ajoute des degrés de chaleur dont le cœur humain est surpris d'être susceptible : c'est la colère, la vengeance, l'ambition, l'amour, la douleur exaltée à son plus haut point, mais jamais au-delà; tout est vrai dans cette peinture, quoique tout y soit surprenant. S'il décrit les objets sensibles, il y fait remarquer des traits frappants qui jusqu'à lui nous avaient échappé, des accidents et des rapports sur lesquels nos regards ont glissé mille fois. Le commun des hommes regarde sans voir; l'homme de génie voit si rapidement que c'est presque sans regarder. S'il creuse le premier dans une mine, il en épuise les grandes veines, et il ne laisse que des filons; s'il se saisit d'un sujet connu, il le pénètre si profondément que ce champ, que l'on croyait usé, devient une terre féconde. Il fait sortir un fleuve de la même source d'où le talent ne tirait qu'un ruisseau; s'il s'enfonce dans les possibles, il y découvre des combinaisons à la fois si nouvelles et si vraisemblables qu'à la surprise qu'elles causent se mêle en secret le plaisir de penser qu'on a vu ce qu'il feint, ou du moins qu'on a pu l'imaginer sans peine.

(MARMONTEL.)

DU JE NE SAIS QUOI.

Il y a quelquefois dans les personnes ou dans les choses un charme invisible, une grâce naturelle qu'on n'a pu définir, et qu'on a été forcé d'appeler le *Je ne sais quoi*. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; et nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, et que le cœur ne croit plus : voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des grâces, et qu'il est rare que les belles en aient; car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à

nous paraître moins aimable; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal; mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle. Aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des grâces, c'est-à-dire des agréments que nous n'attendions point et que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grâce, et souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronèse; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël et de la pureté du Corrége. Paul Véronèse promet beaucoup, et paie ce qu'il promet; Raphaël et le Corrége promettent peu et paient beaucoup, et cela nous plaît davantage.

Les grâces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage; car un beau visage paraît d'abord et ne cache presque rien; mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut et autant qu'il veut; il peut se cacher pour paraître et donner cette espèce de surprise qui fait les grâces.

Les grâces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières; car les manières naissent à chaque instant et peuvent à tous les moments créer des surprises; en un mot, une femme ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi parmi les nations policées et sauvages que les hommes demanderaient et que les femmes ne feraient qu'accorder : de là il arrive que les grâces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher. La moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grâce; et telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne serait rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne et l'affectation ne sauraient nous surprendre, les grâces ne se trouvent ni dans les manières gênées ni dans les manières affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités; et

l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils. Il semblerait que les manières naturelles devraient être les plus aisées; ce sont celles qui le sont le moins, car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel; or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure que lorsqu'elle est dans cette négligence ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, et que la seule vanité aurait fait prendre; et l'on n'a jamais de grâces dans l'esprit que lorsque ce que l'on dit paraît trouvé et non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, et non pas des grâces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, et que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf et de simple en vous ne promettait rien de cela, soient doucement surpris de s'en apercevoir.

Ainsi les grâces ne s'acquièrent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homère, c'est celle de cette ceinture qui donnait à Vénus l'art de plaire: rien n'est plus propre à faire sentir cette magie et ce pouvoir des grâces qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible et qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvait être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvait convenir à la beauté majestueuse de Junon, car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire une contrainte opposée à l'ingénuité des grâces; elle ne pouvait bien convenir à la beauté fière de Pallas, car la fierté est opposée à la douceur des grâces, et d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

(MONTESQUIEU.)

LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans; la douce autorité fait les rois. Le

lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur; avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer: roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air, il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature: il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent, dans le cygne, à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux : la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon.....

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps penché en avant pour cingler se redresse à l'arrière

et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames; et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards; et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer. Libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eaux; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, ils décoraient la plupart des rivières et même celle de la capitale.

Les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres, qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure d'une voix

basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre. On entendait ce chant lorsque, au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés; on avait même vu des cygnes expirant en musique, et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poëtes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables, elles étaient aimables et touchantes; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités: c'étaient de doux emblèmes pour les ames sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante: *C'est le chant du cygne!*

(BUFFON.)

LE FRAISIER,

OU LE MONDE D'INSECTES SUR UNE PLANTE.

Je formai, il y a quelques années, le projet d'écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon et de plusieurs modernes célèbres. Ce champ me parut si vaste, que je ne pus croire qu'il eût été entièrement parcouru. D'ailleurs, la nature y invite les hommes de tous les temps, et si elle n'en promet les découvertes qu'aux hommes de génie, elle en réserve au moins quelques moissons aux ignorants, surtout à ceux qui, comme moi, s'y arrêtent à chaque pas, ravis de la beauté de ses divins ouvrages. J'étais encore porté à ce noble dessein par le désir de bien mériter des hommes, et principalement de Louis XVI, mon bienfaiteur, qui, à l'exemple de Titus et de Marc-Aurèle, ne s'occupe que de leur félicité. C'est dans la nature que nous en devons trouver les lois, puisque ce n'est qu'en nous écartant de ses lois que nous rencontrons les maux. Étudier la nature, c'est donc servir son prince et le genre humain. J'ai employé à cette recherche toutes les forces de ma raison, et

quoique mes moyens aient été bien faibles, je peux dire que je n'ai pas passé un seul jour sans recueillir quelque observation agréable. Je me proposais de commencer mon ouvrage quand je cesserais d'observer et que j'aurais rassemblé tous les matériaux de l'histoire de la nature ; mais il m'en a pris comme à cet enfant qui avait creusé un trou dans le sable avec une coquille pour y renfermer l'eau de la mer. La nature est infiniment étendue, et je suis un homme très-borné : non seulement son histoire générale, mais celle de la plus petite plante, est bien au-dessus de mes forces. Voici à quelle occasion je m'en suis convaincu.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par un hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai pendant trois semaines trente-sept espèces toutes différentes ; mais il y en vint en si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expression.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban, d'autres allongée en pointe de clou ; à quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir ; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre ; d'autres de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir : les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre ; celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons, celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier, qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent

un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi; les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout-à-fait inconnues, car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles et qui étaient peut-être occupées comme moi à observer. Je dédaignai comme suffisamment connues toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirés sur mon fraisier, tels que les limaçons, qui se nichaient sous ses feuilles; les papillons, qui voltigeaient autour; les scarabées, qui en labouraient les racines; les petits vers, qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel, qui bourdonnaient autour de ses fleurs; les pucerons, qui en suçaient les tiges; les fourmis, qui léchaient les pucerons; enfin les araignées, qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitans. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux; il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus. Je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent; j'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadru-

pèdes et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car dans ce cas ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient; il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des recherches infinies. Leurs yeux mêmes sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance, tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous est tout-à-fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin : ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartimens hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartimens m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leur poil a des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain : quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux; elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace; elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhœck y en a compté des milliers. Plu-

sieurs autres après lui, entre autres Robert Hooke, en ont vu, dans une goutte d'eau de la petitesse d'un grain de millet, les uns dix, les autres trente et quelques-uns jusqu'à quarante-cinq mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peut aller la patience et la sagacité d'un observateur pourraient douter de la justesse de ces observations, si Lyonnet, qui les rapporte dans la *Théologie des insectes* de Lesser, n'en faisait voir la possibilité par un mécanisme assez simple.

Au moins on est certain de l'existence de ces êtres, dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche et même sur celui de la puce. On peut donc croire par analogie qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bestiaux dans nos prairies, qui se couchent dans l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent, dans leurs glandes façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée: les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire ; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze d'une grandeur incommensurable; les nectaires, des fleuves de sucre ; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture ; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai avec la plus grande surprise de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquels semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'y ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur que je ne l'aie vue composée d'une matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à

l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au lieu de descendre; se mettre en rond au lieu de se mettre au niveau, et s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science.

Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent sans doute qu'il y a des hommes, et parmi les hommes des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout, qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps.

Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche de la nature, les principes de la science s'évanouissent.

(Bernardin de Saint-Pierre.)

LE TOMBEAU DE VIRGILE.

Ce tombeau est placé dans le plus beau site du monde; le golfe de Naples lui sert de perspective; il y a tant de repos et de magnificence dans cet aspect, qu'on est tenté de croire que c'est Virgile lui-même qui l'a choisi. Ce simple vers des Géorgiques aurait pu servir d'épitaphe :

> Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
> Parthenope . . . . . .

Ses cendres y reposent encore, et la mémoire de son nom attire dans ce lieu les hommages de l'univers. C'est tout ce que l'homme, sur cette terre, peut arracher à la mort.

Pétrarque a planté un laurier sur ce tombeau, et Pétrarque n'est plus, et le laurier se meurt. Les étrangers qui sont venus en foule honorer la mémoire de Virgile ont écrit leurs noms sur les murs qui environnent l'urne; on est importuné par ces noms obscurs qui semblent là seulement pour troubler la paisible idée de solitude que ce séjour fait naître : il n'y a que Pétrarque qui fût digne de laisser une trace durable de son voyage au tombeau de Virgile.

On redescend en silence de cet asile funéraire de la gloire; on se rappelle et les pensées et les images que le talent du poète a consacrées pour toujours : admirable entretien avec les races futures, entretien que l'art d'écrire perpétue et renouvelle! ténèbres de la mort, qu'êtes-vous donc? Les idées, les sentiments, les expressions d'un homme subsistent, et ce qui était lui ne subsisterait plus! Non, une telle contradiction dans la nature est impossible.

(Mme DE STAEL.)

L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

L'abbaye gothique où se rassemblaient les grands vassaux de la mort ne manquait point de gloire; les richesses de la France étaient à ses portes; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissaient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs; la ville de Henri IV et de Louis-le-Grand était assise dans le voisinage; et la sépulture royale de Saint-Denis se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un trésor où l'on déposait les débris du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

C'est là que venaient tour à tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entre eux, et toujours le dernier descendu dans ces abîmes, restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils: l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil; l'autre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans

une tempête. Chose digne de méditation ! Le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient ; il était encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il parut se lever avec la majesté de son siècle et une arrière-garde de huit siècles de rois ; en vain son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts ; lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis, tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France. Ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événements, elles sont plus haut.

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes anéantis*, on pouvait à peine déposer Mme Henriette : *Tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus éloquent des orateurs, *tant la mort est prompte à remplir ces places*. En présence des âges dont les flots écoulés semblent gronder encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'âme entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux ; là, des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressements des hommes. Écoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer, dans ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort. Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines, et à je ne sais quelle odeur de vétusté répandue sous ces arches funèbres, on croirait, pour ainsi dire, respirer la poussière des temps passés.

CHATEAUBRIAND.

(*Génie du Christianisme*, IVe partie, liv. II.)

L'ILE DE SAINT-PIERRE.

De toutes les habitations où jai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement

heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable, et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car, quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de vignes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, des gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa

longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise; tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir aux bords du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image. Mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon ame, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

(J.-J. Rousseau.)

LE PONT DU GARD.

On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard : je n'y manquai pas... C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des

mains qui l'avaient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive; car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces voûtes me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'ame; et je me disais en soupirant : Que ne suis-je né Romain! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante.

(J.-J. Rousseau.)

LES PYRAMIDES.

L'Égypte n'avait point encore vu de grands édifices que la tour de Babel quand elle imagina ses pyramides, qui, par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des barbares. Le bon goût des Égyptiens leur fit aimer dès lors la solidité et la régularité toute nue. N'est-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés et des hardiesses bizarres? Quoi qu'il en soit, les Égyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse réglée; ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la variété infinie de la nature, et ils se vantaient d'être les seuls qui avaient fait, comme les dieux, des ouvrages immortels.

Les inscriptions des pyramides n'étaient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parlaient aux spectateurs. Une de ces pyramides, bâtie de briques, avertissait, par son titre, qu'on se gardât bien de la comparer aux autres, et

qu'elle était autant au-dessus de toutes les pyramides que Jupiter était au-dessus de tous les dieux.

Mais quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît partout. Ces pyramides étaient des tombeaux ; encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leurs sépulcres.

(BOSSUET.)

L'ÉCLIPSE DU SOLEIL AU PÉROU.

L'astre adoré dans ces climats s'obscurcit tout-à-coup au milieu d'un ciel sans nuage; une nuit soudaine et profonde investit la terre; l'ombre ne venait point de l'Orient; elle tomba du haut des cieux et enveloppa l'horizon. Un froid humide a saisi l'atmosphère; les animaux, subitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumière qui les conduit, dans une immobilité morne, semblent se demander la cause de cette nuit inopinée; leur instinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'est pas encore celle de leur repos; dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémissante, étonnés de ne pas se voir; dans les vallons, ils se rassemblent et se pressent en frissonnant. Les oiseaux, qui, sur la foi du jour, ont pris leur essor dans les airs, surpris par les ténèbres, ne savent où voler.

La tourterelle se précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à sa rencontre. Tout ce qui respire est saisi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes se ressentent de cette crise universelle. On dirait que l'ame du monde va se dissiper ou s'éteindre; et dans ses rameaux infinis le fleuve immense de la vie semble avoir ralenti son cours.

Et l'homme!... Ah! c'est pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'instinct le trouble et les perplexités d'une prévoyance impuissante. Aveugle et curieux, il se fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, et se remplit de noirs présages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les peuples à qui des sages ont révélé les mystères de la nature! ils ont vu sans inquiétude l'astre du jour, à son midi, dérober sa lumière au monde; sans inquiétude, ils attendent l'instant marqué où notre globe

sortira de l'obscurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomène a frappé les adorateurs du soleil? Dans une pleine sérénité, au moment où leur dieu, dans toute sa splendeur, s'élève au plus haut de sa sphère, il s'évanouit! Et la cause de ce prodige, et sa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cusco, les camps des deux Incas, tout gémit, tout est consterné.

(MARMONTEL. *Les Incas*, chap. XXXV.)

LE CHANT DES OISEAUX.

La nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens des différentes régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours, qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit; le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus, ainsi qu'au temps d'Évandre; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois. Enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées, lorsque les forêts se taisent par degrés; que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir; le désordre est dans ses chants : il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des poses; il est lent; il est vif; c'est un cœur que la joie

ıivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais ut-à-coup la voix tombe, l'oiseau se tait ; il recommence. ue ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! tant ce sont des modulations languissantes quoique variées, ntôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces cilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de tristesse que de la joie. L'oiseau qui a perdu ses petits ıante encore : c'est encore l'air du temps du bonheur ı'il redit, car il n'en sait qu'un ; mais, par un coup de ın art, le musicien ne fait que changer la clef, et la cantate ı plaisir est devenue la complainte de la douleur.

(CHATEAUBRIAND.)

L'OURAGAN DANS LE DÉSERT.

Figurez-vous des plages sablonneuses, labourées par les uies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect ›ugeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement ›s nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans ›rnes ; le vent traverse ces forêts armées sans pouvoir ıurber leurs inflexibles rameaux. Çà et là des débris de ıisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux › pierres élevés de loin à loin servent à marquer le chein aux caravanes.

Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine ; nous anchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous déıuvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée ıe la première.

La nuit vint. La lune éclairait le désert vide. On n'aper:vait sur une solitude sans ombre que l'ombre immobile › notre dromadaire et l'ombre errante de quelques oupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que ır le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ı par le chant du grillon qui demandait en vain dans ce ıble inculte le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. e soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblant à ne meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque

instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalles, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

« Je crains, dit-il, le vent du midi ; sauvons-nous. » Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis. L'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route. Pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent ; haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine, dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue ; tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix ; l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon, mes efforts furent inutiles ; je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans le lieu me servit d'abri ; derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours, l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles, inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

(CHATEAUBRIAND.)

LES PRISONS.

Jetez les yeux sur ces tristes murailles où la liberté humaine est renfermée et chargée de fers, où quelquefois l'innocence est confondue avec le crime, et où l'on fait l'essai de tous les supplices avant le dernier; approchez, et si le bruit horrible des fers, si des ténèbres effrayantes, des gémissements sourds et lointains, en vous glaçant le cœur, ne vous font reculer d'effroi, entrez dans ce séjour de la douleur, osez descendre un moment dans ces noirs cachots où la lumière du jour ne pénètre jamais, et sous des traits défigurés contemplez vos semblables meurtris de leurs fers, à demi couverts de quelques lambeaux, infectés d'un air qui ne se renouvelle jamais et semble s'imbiber du venin du crime; rongés vivants des mêmes insectes qui dévorent les cadavres dans leurs tombeaux, nourris à peine de quelques substances grossières, distribuées avec épargne, sans cesse consternés des maux de leurs malheureux compagnons et des menaces d'un impitoyable gardien, moins effrayés du supplice que tourmentés de son attente; dans ce long martyre de tous leurs sens, ils appellent à leur secours une mort plus douce que leur vie infortunée.

Si ces hommes sont coupables, ils sont encore dignes de pitié, et le magistrat qui diffère leur jugement est manifestement injuste à leur égard. La loi a prononcé un châtiment public qui doit suffire à la réparation de leur crime et à la satisfaction de la société : ce long tourment d'une prison cruelle est une peine nouvelle dont il surcharge le coupable, et c'est violer la loi que d'en excéder la mesure; excès d'autant plus funeste qu'il nuit à la fois au coupable et au public, et que tous les moments consumés dans une prison sont perdus pour l'exemple des mœurs. Mais si ces hommes sont innocents, ô douleur! ô pitié! A cette idée, l'humanité pousse du fond du cœur un cri terrible et tendre. Quoi! cet homme né libre gémit sous le poids des fers! cet homme, à qui la lumière et l'air du ciel étaient destinés, respire à peine dans un cachot; ce père de famille est arraché avec violence des bras de son épouse et de

ses enfants! le deuil, le désespoir et la faim se sont emparés de sa tranquille habitation; ces bras qui tenaient embrassées une épouse tendre, une progéniture naissante, ces bras qui leur donnaient la subsistance, qui semaient, qui recueillaient; ces bras si nécessaires à l'État sont indignement liés; un cœur pur et sans reproche est dans des lieux souillés de remords; l'innocence, en un mot, est dans le séjour du crime; c'est là qu'on ne peut s'empêcher de gémir profondément sur les malheurs de l'humaine condition; c'est là qu'en jetant les yeux vers la Providence, on dit avec autant d'amertume que d'étonnement : O homme! quelle est ta destinée? souffrir et mourir, voilà donc les deux grands termes de ta carrière!

(SERVAN.)

BONHEUR DE LA SOLITUDE.

Je ne saurais vous dire, monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est ce qui m'afflige. Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers! chacun voudrait s'en faire un semblable! la paix régnerait sur la terre, les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants, quand nul n'aurait d'intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? de moi, de tout ce qu'a de beau le monde intellectuel; je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur; mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs; non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareils délices, et j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font de réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événements de ma vie; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quels temps croyez-vous, monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plai-

sirs de ma jeunesse; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi; ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, les oiseaux de la campagne, les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns et me ménager une longue après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que je pusse m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer, en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi le reste de ce jour! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien en me montrant la main de l'homme ne m'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi : c'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genets et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire à moi-même : *Non, Salomon, dans toute sa gloire, ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*

Mon imagination ne laissait pas long-temps dé
terre ainsi parée; je la peuplais bientôt d'êtres sel
cœur; et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés
les passions factices, je transportais dans les asil
nature des hommes dignes de les habiter; je m'en
une société charmante dont je ne me sentais pas i
je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et, rem
ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie q
vaient laissé de doux souvenirs, et de toutes cel
mon cœur désirait encore, je m'attendrissais ju
larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité : plaisi
cieux, si près de nous, et qui sont désormais si l
hommes. Oh! si dans ces moments quelque idée d
de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur
troubler mes rêveries, avec quel dédain je les ch
l'instant pour me livrer sans distraction aux sen
exquis dont mon ame était pleine! Cependant, au
de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimère
quelquefois me contrister tout-à-coup : quand to
rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'aurai
suffi; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore : je trou
moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu rem
certain élancement de mon cœur vers une autre s
jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pou
sentais le besoin. Eh bien! monsieur, cela même ét
jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentime
vif et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas v
pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre, j'élevais mes
tous les êtres de la nature, au système universel d
ses, à l'Être suprême qui embrasse tout; alors,
perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je
sonnais pas, je ne philosophais pas; je me sentais av
sorte de volupté accablé du poids de cet univers;
livrais avec attendrissement à la confusion des g
idées; j'aimais à me perdre en imagination dans l'e
mon cœur, resserré même dans les bornes des étr
trouvait trop à l'étroit : j'étouffais dans l'univers. J
voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eus
voilé tous les mystères de la nature, je me serai

dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois *O grand être, ô grand être,* sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; et quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis assez à profit ma journée; je pensais en pouvoir jouir davantage encore, et pour réparer le temps perdu, je me disais : *Je reviendrai demain.*

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content. Je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse; je soupais de grand appétit; dans mon petit domestique, nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous : mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi; ma gaîté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour. J'étais bien différent quand j'avais vu compagnie : j'étais rarement content des autres, et jamais de moi; le soir, j'étais grondeur et taciturne; cette remarque est de ma gouvernante, et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil encore.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie : bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence.

Oui, monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes; mais

un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté : désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune ; il faut m'en délivrer pour être à moi, et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

(J.-J. Rousseau.)

LE BOURREAU.

Dieu ayant voulu faire gouverner les hommes par des hommes, du moins extérieurement, il a remis aux souverains l'éminente prérogative de la punition des crimes, et c'est en cela surtout qu'ils sont ses représentants....

De cette prérogative redoutable résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes des châtiments décernés par la justice humaine, et cet homme en effet se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment, car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession.

Qu'est-ce donc que cet être inexplicable, qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables, qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur, sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter: il est fait comme nous extérieurement, il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un fait de la puissance créatrice; il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez si vous pouvez comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter? A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui, qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme,

sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements!... Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui. Il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilége. Il le saisit, il l'étend et le lie sur une croix horizontale; il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre et les hurlements de la victime. Il la détache, il la porte sur une roue; les membres fracassés s'enlacent autour des rayons; la tête pend; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini, le cœur lui bat, mais c'est de joie; il applaudit, il dit dans son cœur: *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend; il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange; au lit, et il dort; et le lendemain, en s'éveillant, il songe à toute autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? oui. Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier; il n'est pas criminel : cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable....* Nul éloge moral ne peut lui convenir, car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination, repose sur l'exécuteur. Il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible, dans l'instant même l'ordre fait place au chaos; les trônes s'abîment, et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté l'est donc aussi du châtiment?

(Le comte DE MAISTRE.)

LA MORT DU PÉCHEUR.

Alors le pécheur mourant ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce

qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence; il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche qui exprime les fureurs de son ame; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et l'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées. Il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'ame qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ses tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son esprit frémit; et par ce dernier effort son ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable.

(MASSILLON.)

LA MORT DU JUSTE.

Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés qui les ont rendus célèbres. Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte; lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut du lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terre, de peuples, de royaumes qu'il vient de parcourir et qu'il laisse der-

rière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues, les fatigues du désert, les embûches de Madian, les murmures et les calomnies de ses frères, les rochers brisés, les difficultés des chemins surmontées, les dangers de l'Égypte évités, les eaux de la mer Rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, meurt transporté et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu de repos que le Seigneur lui montre de loin, et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course.

(MASSILLON.)

HARMONIES DES FEMMES.

Considérez la femme dans un jardin cueillant des fleurs ou des fruits, ou folâtrant dans les prairies avec ses jeunes compagnes, et formant avec elles des chœurs de danse; des grâces ineffables sont répandues dans les mouvements de sa tête, de ses bras, de ses mains, de son corps, de ses pieds. Mais voyez la plus majestueuse entourée de sa famille, accompagnant son époux avec toute la dignité maternelle, en portant un nourrisson dans ses bras; ce ne sont là cependant que les attitudes de son corps; les affections de son ame sont encore plus aimables et plus variées. Voyez-les se peindre tour à tour sur son visage; les muscles en devraient porter, non les noms anatomiques d'extenseurs, de supinateurs, d'adducteurs, etc., mais ceux des vertus qui les meuvent et les animent. La candeur est sur son front; l'amour conjugal dans ses yeux, la pudeur sur ses joues et le sourire maternel sur ses lèvres. Elle parle, l'oreille est enchantée des doux sons de sa voix. L'ame en est émue, la consolation, l'espérance, le contentement, les sentiments célestes coulent de sa bouche dans les cœurs de ses chers enfants et de son heureux époux. Ah! si vous la voyiez et si vous l'entendiez, vous diriez sans doute : Un Dieu a formé ce beau corps afin qu'un autre Dieu l'habitât.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

L'IMAGINATION DE J.-J. ROUSSEAU.

C'est une chose bien singulière, que mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses ; elle ne saurait embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans les murs, et j'ai dit cent fois que si j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la liberté. Je ne voyais en partant de Lyon qu'un avenir agréable ; j'étais aussi content, et j'avais tout lieu de l'être que je l'étais peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point, durant ce voyage, ces rêveries délicieuses qui m'avaient suivi dans l'autre. J'avais le cœur serein, mais c'était tout. Je me rapprochais avec attendrissement de l'excellente amie que j'allais revoir ; je goûtais d'avance, mais sans ivresse, le plaisir de vivre auprès d'elle ; je m'y étais toujours attendu, c'était comme s'il ne m'était rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétais de ce que j'allais faire, comme si cela eût été fort inquiétant ; mes idées étaient paisibles et douces, non célestes et ravissantes ; tous les objets que je passais frappaient ma vue ; je donnais de l'attention aux paysages ; je remarquais les arbres, les maisons, les ruisseaux ; je délibérais aux croisés des chemins ; j'avais peur de me perdre et je ne me perdais point. En un mot, je n'étais plus dans l'empyrée, j'étais tantôt où j'étais, tantôt où j'allais, jamais plus loin.

Je suis encore, en racontant mes voyages, comme j'étais en les faisant, je ne saurais arriver... J'aime à marcher à mon aise et m'arrêter quand il me plaît : la vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable, voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste, on sait déjà ce que j'entends par un beau pays ; ja-

mais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux : il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés, qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir, et je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéry. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle *le Pas de l'échelle*, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appelé Chailles, court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui parait avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs ; cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise, car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés est qu'ils me font tourner la tête, et j'aime beaucoup ce tourment, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançais le nez et je restais là des heures entières, entrevoyant de temps en temps cette écume et cette eau bleue, dont j'entendais le mugissement à travers les cris des corbeaux et des éperviers qui volaient de roche en roche et de broussaille en broussaille à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente était assez unie et la broussaille assez claire pour laisser courir des cailloux, j'en allais chercher au loin d'aussi gros que je les pouvais porter ; je les rassemblais sur le parapet en pile ; puis, les lançant l'un après l'autre, je me délectais à les voir rouler, bondir et voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

J.-J. Rousseau.

TABLEAU DE JÉRUSALEM.

Maintenant que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem, pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des rois. Cette grotte est assez vaste, et la voûte en est soutenue par un pilier de pierres. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses lamentations ; elles ont

l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée.

« Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire et si désolée ? La maîtresse des nations est devenue comme veuve ; la reine des provinces a été assujettie au tribut. »

Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités ; toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir ; ses vierges sont toutes défigurées de douleur, et elle est plongée dans l'amertume.

O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne !

Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé ; le boulevart est tombé d'une manière déplorable, et le mur a été détruit de même.

Ses portes sont enfoncées dans la terre ; il en a rompu et brisé les barres ; il a banni son roi et ses princes parmi les nations : il n'y a plus de loi, et ses prophètes n'ont point reçu de visions prophétiques du Seigneur.

Mes yeux se sont affaiblis à force de verser des larmes : le trouble a saisi mes entrailles : mon cœur s'est répandu en terre en voyant la ruine de la fille de mon peuple, en voyant les petits enfants et ceux qui étaient encore à la mamelle tomber morts dans la place de la ville.

A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? A qui dirai-je que vous ressemblez ?

Tous ceux qui passaient par le chemin ont frappé des mains en vous voyant ; ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant la tête et en disant : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, qui était la joie de toute la terre ?

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée du Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné où s'élevaient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierre renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous son habit les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat. Dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau.

Pour tout bruit, dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le fellah.

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus ex-

traordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du saint sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protégent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux, se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie et de renverser d'aussi faibles remparts? la charité des moines. Ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants : Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut remarquer avec Bossuet « que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots. »

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté,* jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple, voyez ce petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice ; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête, il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans la misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager, rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la

terre, selon la parole de Dieu, on est surpris, sans doute; mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem, il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre, et un petit peuple dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire, la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; la seconde, se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles!

CHATEAUBRIAND.

CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN.

Déjà poussé par l'ambition qui le domine, le jeune rhéteur Augustin vole à Milan et vient donner des leçons de philosophie dans cette même ville où est fixée la cour de Valentinien. En le voyant livré, dans son école, à tous ces systèmes également absurdes, dont l'étude *conduit à la démence,* je me sens pressé de lui dire ici avec le prophète Isaïe: *Tel qu'un aveugle, palpe autour de toi la muraille; privé de la vue, porte çà et là tes mains incertaines, heurte en plein midi de tous les côtés contre les obstacles qui t'environnent, comme si tu errais chancelant au milieu des ténèbres de la nuit.* A ton approche, Ambroise, l'intrépide Ambroise, effrayé de tes talents et de ta renommée, comme d'un fléau contagieux, ordonne des prières publiques pour conjurer le ciel de prémunir son peuple contre les séductions de ton génie. Ton orgueil ne voit qu'un hommage dans cette précaution, et, pour en mieux sentir le prix,

tu t'empresses d'assister aux instructions de l'évêque de Milan, dont tu veux comparer l'éloquence à sa célébrité.

Augustin se mêle donc par simple curiosité aux auditeurs de ce grand prélat, signalé par le courage et le succès avec lesquels il vient de lutter contre l'empereur Théodose souillé du massacre de Thessalonique; et aussitôt il se sent malgré lui profondément frappé de l'accord si nouveau et si auguste de la vérité, du génie et de la vertu. Mais plus il admire l'éloquence d'Ambroise, plus il se met en garde contre la persuasion. Un rayon de lumière l'atteint et l'épouvante; il fuit, et bientôt ce pyrrhonien qui doutait de tout éprouve sur ce doute même les plus cruelles inquiétudes; remords précieux de l'esprit, heureux tourments de la grâce qui, en remuant la conscience, éclaire la raison et enfante la vérité. Seul au milieu de ses incertitudes, il interroge toutes les sectes, et il n'en reçoit plus que des réponses de mort; il résiste, il cède, il s'éloigne, il revient, il lutte, il succombe, il murmure, il gémit, il tremble. Insensiblement tous ses principes tombent, tous ses appuis échappent de ses mains.

Alors Monique prie, Ambroise tonne; le coup de la grâce part de la chaire de Milan, ou plutôt du trône de l'Éternel : Augustin est renversé, Augustin est relevé, et la foi l'humilie aux genoux de son vainqueur, Ambroise, qui, après s'être immortalisé par une si noble conquête de son zèle et de son génie, couronne d'avance le héros de la religion en répandant sur son front l'eau sainte du baptême.

Le cardinal MAURY.

JÉSUS-CHRIST DANS LE JARDIN DES OLIVES.

A peine l'ame sainte du Sauveur a-t-elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconciliation que la justice de son Père commença à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui son fils bien-aimé, en qui il avait mis toute sa complaisance; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de colère, chargée de toutes les iniquités du monde, et qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici

que tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette ame pure et innocente; c'est ici où Jésus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, et où va se consommer par avance son sacrifice, mais d'une manière d'autant plus douloureuse que son ame sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité, au lieu que sur le Calvaire elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des hommes....

L'ame sainte du Sauveur, pleine de grâce, de vérité et de lumière, ah! elle voit le péché dans toute son horreur; elle en voit le désordre, l'injustice, la tache immortelle; elle en voit les suites déplorables : la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes passions de cette source fatale, nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle; depuis le sang d'Abel jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre; elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connaissance de son père effacée; les crimes infâmes érigés en divinités; les adultères, les incestes, les abominations avoir leurs temples et leurs autels; l'impiété et l'irréligion devenues le parti des plus modérés et des plus sages. Si elle se tourne vers le siècle des chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Église, les schismes, les erreurs, les dissensions qui devaient déchirer le mystère précieux de son unité, les profanations de ses autels, l'indigne usage des sacrements, l'extinction presque de sa foi et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses disciples. Aussi cette ame sainte, ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par les rigueurs de la justice divine; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir; hors d'état et de finir ses peines et de les soutenir, semble combattre, par les défaillances et les douleurs de son agonie, contre la mort et contre la vie; et une sueur de sang, qu'on voit couler à terre, est le triste fruit de ses pénibles efforts: *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis* decurrentis in

terram. Père juste, fallait-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre fils? N'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis? Faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre?

MASSILLON.

EXERCICE DES TROUPES FRANÇAISES.

Le chef s'avance et s'arrête bientôt à quelques pas du front des guerriers; les roulements des tambours se font entendre, les capitaines courent à leur poste, les soldats s'affermissent dans leurs rangs.

Au second signal, la ligne se fixe et devient immobile, semblable alors au mur d'une cité, au-dessus duquel flottent les drapeaux de Mars.

Les tambours se taisent; une voix s'élève et va se répétant le long des bataillons de chef en chef, comme d'écho en écho. Mille tubes enlevés de la terre frappent ensemble l'épaule du fantassin; les cavaliers tirent leurs sabres, dont l'acier, réfléchissant les rayons du soleil, mêle ses éclairs aux triples ondes de feu des baïonnettes: ainsi, durant une nuit d'hiver, brille une solitude où des tribus canadiennes célèbrent la fête de leurs génies; réunies sur la surface solide d'un fleuve, elles dansent à la lueur des pins allumés de toutes parts: les cataractes enchaînées, les montagnes de neige, les forêts de cristal se revêtent de splendeur, tandis que les sauvages croient voir les esprits du nord voguer dans leurs canots aériens, avec des pagaies de flammes, sur l'aurore mourante de Borée.

Cependant, les rangs de l'armée s'entr'ouvrent et présentent au commandant des allées régulières: il les parcourt avec lenteur, examinant les guerriers soumis à ses ordres, comme un jardinier se promène entre les files des jeunes arbres dont sa main affermit les racines et dirige les rameaux.

Aussitôt que la revue est finie, Chépar veut que les capitaines exercent les troupes aux jeux de Mars.

L'ordre est donné: le coup de baguette retentit. Soudain vous eussiez vu le soldat tendre et porter en avant le pied

gauche, avec l'assurance et la fermeté d'un Hercule. L'armée entière s'ébranle; ses pas égaux mesurent la marche que frappent les tambours. Les jambes noircies des soldats ouvrent et ferment une longue avenue, en se croisant comme les ciseaux d'une jeune fille qui découpe d'ingénieux ouvrages. Par intervalles les caisses d'airain, que recouvre la peau de l'onagre, se taisent au signe du géant qui le guide; alors mille instruments, fils d'Éole, animent les forêts, tandis que les cymbales du nègre se choquent dans l'air et tournent comme deux soleils.

Rien de plus merveilleux et de plus terrible à la fois que de voir ces légions marcher au son de la musique, comme si elles ouvraient les danses de quelque fête : nul ne peut les regarder sans se sentir possédé de la fureur des combats, sans brûler de partager leur gloire et leurs périls. Les fantassins s'appuient et tournent sur leurs ailes de cavalerie comme sur deux pôles : tantôt ils s'arrêtent, ébranlent la solitude par de pesantes décharges, ou par un feu successif qui remonte et redescend le long de la ligne comme les orbes d'un serpent; tantôt ils baissent tous à la fois la pointe de la baïonnette si fatale dans des mains françaises. Coucher leurs armes à terre, les reprendre, les lancer à leur épaule, les présenter en salut, les charger ou se reposer sur elles; ce n'est pas la durée d'un moment pour ces enfants de la victoire.

A cet exercice des armes succèdent de savantes manœuvres. Tour à tour l'armée s'allonge et se resserre, tour à tour s'avance et se retire : ici elle se creuse comme la corbeille de Flore; là elle s'enfle comme les contours d'une urne de Corinthe; le Méandre se replie moins de fois sur lui-même; la danse d'Ariadne, gravée sur le bouclier d'Achille, avait moins d'erreurs que les labyrinthes tracés sur la plaine par ces disciples de Mars. Leurs capitaines font prendre aux bataillons toutes les figures de l'art d'Uranie; ainsi des enfants étendent des soies légères sur leurs doigts légers, sans confondre ou briser le dédale fragile; ils le déploient en étoile, le dessinent en croix, le ferment en cercle et l'entr'ouvrent doucement sous la forme d'un berceau.

CHATEAUBRIAND.

SIÉGE D'UN CHATEAU-FORT.

Ivanhoe n'eut pas le loisir de se livrer long-temps à ses regrets. Le bruit qui régnait depuis quelque temps dans le château, et qui était occasionné par les préparatifs de défense, devint tout-à-coup plus considérable, et se changea en tumulte et en clameurs. Les pas précipités des hommes d'armes qui se rendaient sur les murailles, retentissaient dans les passages étroits et sur les escaliers qui conduisaient aux barbacanes et aux autres points de défense. On entendait les chevaliers animer leurs soldats et leur indiquer ce qu'ils devaient faire; leurs voix étaient souvent couvertes par le cliquetis des armes et par les cris de ceux à qui ils s'adressaient. Quelque terrible que fût cette scène qui le devenait encore davantage par l'idée de celle dont elle paraissait devoir être suivie, il s'y mêlait un sentiment sublime auquel l'ame exaltée de Rébecca pouvait s'ouvrir même en ce moment de terreur. Ses yeux étincelaient, quoique ses joues eussent perdu leurs couleurs, et il y avait dans sa voix un mélange de crainte et d'enthousiasme tandis qu'elle répétait le texte sacré : — On voit briller la javeline et le bouclier, on entend le sifflement des flèches: les ordres des capitaines et les cris des soldats. — Mais Ivanhoe était comme le cheval belliqueux de ce passage sublime : il frémissait de se voir réduit à l'inactivité; il brûlait de prendre part au combat que ce bruit confus annonçait.

— Si je pouvais me traîner jusqu'à cette fenêtre, dit-il, pour voir du moins les nobles faits d'armes qui vont se passer!... Si je pouvais décocher une flèche, lever une hache d'armes, ne fût-ce que pour en frapper un seul coup pour notre délivrance!... Vœux superflus! je suis sans force et sans armes!

— Ne vous agitez pas ainsi, noble chevalier, lui dit Rébecca. Le bruit a cessé tout-à-coup, et peut-être n'y aura-t il pas de combat.

— Vous n'y connaissez rien, répondit Ivanhoe d'un ton d'impatience. Cet instant de silence prouve seulement que

les hommes d'armes sont à leur poste sur les murailles et attendent le moment de l'attaque. Ce que nous venons d'entendre n'était que le bruit précurseur de l'orage encore éloigné; mais il va éclater dans toute sa fureur... Oui, il faut que j'essaie de gagner cette fenêtre.

— Vous n'y réussirez pas, dit Rébecca, et vous retarderez votre guérison. Mais, voyant son inquiétude extrême : Je vais m'y placer moi-même, ajouta-t-elle avec fermeté, et je vous rendrai compte de tout ce qui se passera au dehors.

— Vous n'en ferez rien, je vous défends de le faire, s'écria vivement Ivanhoe; chaque fenêtre, chaque ouverture va servir de point de mire aux archers, et un trait lancé au hasard...

— Il sera bien venu, dit Rébecca à voix basse en montant quelques marches qui conduisaient à la fenêtre.

— Rébecca, chère Rébecca, continua Ivanhoe, il ne s'agit point ici de jeux de jeunes filles; ne vous exposez pas à recevoir quelque blessure, le coup de la mort peut-être. Voudriez-vous que je me reprochasse à jamais d'en avoir été cause, que ce souvenir empoisonnât le reste de ma vie?.... Du moins couvrez-vous de cet ancien bouclier et montrez-vous le moins possible.

Rébecca suivit avec promptitude ce dernier conseil, et, saisissant le bouclier, elle se plaça à la fenêtre, de manière que, sans courir un bien grand danger, elle pouvait voir tout ce qui se passait et instruire Ivanhoe des préparatifs d'attaque que faisaient les assiégeants.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Elle fit part de ses observations à Ivanhoe, et ajouta :

— Une troupe considérable d'archers est sur la lisière du bois; mais on ne peut juger de leur nombre, parce que la plupart sont cachés par les arbres.

—Sous quelle bannière marchent-ils? demanda Ivanhoe.

— Je n'aperçois ni bannières, ni enseignes, répondit Rébecca.

— C'est une nouveauté bien singulière! Vit-on jamais marcher des guerriers contre un château-fort sans ban-

nières déployées? Et pouvez-vous voir quels sont leurs chefs?

— Un chevalier couvert d'une armure noire est le plus remarquable : il est le seul qui soit armé de pied en cap, et tout ce qui l'entoure semble recevoir des ordres de lui.

— Quelles armes porte-t-il sur son bouclier?

— Quelque chose qui ressemble à une barre de fer et à un cadenas, le tout peint en bleu sur un fond noir.

— Des chaînes et un cadenas! Je ne sais qui peut porter ces armes; mais il me semble qu'elles pourraient être les miennes en ce moment. Pouvez-vous lire la devise?

— A peine voit-on les armes à cette distance, on ne les distingue même que lorsqu'un rayon de soleil frappe sur le bouclier.

— Et vous ne voyez point d'autres chefs?

— Aucun que je puisse apercevoir de cet endroit; l'autre côté du château est probablement attaqué aussi. Mais les voilà qui s'avancent. Dieu de Sion, protégez-nous! Quel spectacle effrayant! Ceux qui marchent les premiers sont couverts d'énormes boucliers et poussent en avant une espèce de mur de planches. Les autres les suivent en bandant leurs arcs; ils y ajustent leurs flèches. Dieu de Moïse, pardonne aux créatures qui sont l'ouvrage de tes mains!

Elle fut interrompue en ce moment par le signal de l'attaque, donné par le son aigu des cors saxons, auxquels les trompettes et les timbales normandes répondirent du haut des murs, pour prouver aux ennemis qu'on ne les redoutait point. Les cris des deux partis augmentaient le tumulte : *Saint-Georges pour l'Angleterre!* du côté des assaillants : *En avant de Bracy! Beauséant! Beauséant! Front-de-Bœuf à la rescousse!* du côté des assiégés, suivant le cri de guerre de leurs divers chefs.

Ce n'était pourtant point par des cris que la querelle devait se vider, et aux efforts désespérés des assaillants les assiégés opposèrent une résistance non moins vigoureuse. Les archers, habitués à faire usage de l'arc dans les bois, avaient le coup d'œil si juste, et tiraient avec tant de précision que chaque ouverture dans les murailles, où paraissait un de leurs défenseurs, devenait le but d'une volée de

ches, dont plusieurs ne manquaient pas d'y pénétrer. ne tiraient point au hasard : chaque flèche avait sa des- ation, et ils les dirigeaient vers les meurtrières et les ibrasures où ils voyaient un ennemi et où ils pouvaient pposer qu'il devait y en avoir. Cette décharge bien sou- iue tua deux ou trois hommes de la garnison et en :ssa plusieurs autres. Cependant, pleins de confiance ns leur armure à l'épreuve et dans l'abri que leur si- ition leur procurait, les hommes d'armes de Front-de- :uf et de ses alliés montraient une obstination à se dé- idre égale à l'acharnement de ceux qui les attaquaient, faisaient pleuvoir sur eux une grêle continuelle de :rres, de flèches et de traits de toute espèce, qui causè- it aux assiégeants plus de mal qu'ils n'en pouvaient faire, rce qu'ils étaient moins bien armés et moins à l'abri. Le iit du sifflement des flèches n'était interrompu que par cris qui s'élevaient quand l'un ou l'autre parti essuyait e perte notable.

— Et il faut que je reste ici comme un moine dans son ître! s'écria Ivanhoe, tandis que d'autres jouent la par- qui doit me procurer la liberté ou la mort. Regardez :ore une fois à la fenêtre, ma bonne Rebecca ; mais ayez :n soin de vous couvrir du bouclier. Regardez et dites- ri si les assiégeants continuent à avancer.

Avec un courage fortifié par une prière qu'elle avait ressée mentalement au ciel pendant ce court inter- lle, Rebecca se mit encore à la fenêtre en prenant les écautions nécessaires pour ne pouvoir être aperçue du hors.

— Eh bien! Rebecca, que voyez-vous?

— Je ne vois qu'une nuée de flèches; mes yeux en sont louis et ne peuvent distinguer ceux qui les tirent.

— Ils ne réussiront pas s'ils ne cherchent à emporter le âteau de vive force. Que peuvent faire des flèches contre s murs et des boulevarts de pierres? Mais cherchez le evalier au cadenas, belle Rebecca, voyez comment il se nduit, car tel chef, tels soldats.

— Je ne l'aperçois pas.

— Le lâche! Quitte-t-il le gouvernail dans le moment l'ouragan?

— Il ne le quitte point, il ne le quitte point! je le v maintenant. Il marche à la tête d'un corps de troupes v la barrière extérieure de la barbacane. Ils renversent coups de hache les pieux et les palissades. La grande plu noire du chevalier flotte au-dessus de la tête de tous compagnons, telle qu'un corbeau qui plane sur un cha de bataille. Ils ont fait une brèche à la barrière; ils précipitent..... ils sont repoussés..... Front-de-Bœuf es la tête de ceux qui défendent la barrière; je reconnais taille gigantesque. Les assaillants reviennent à la char la brèche est attaquée et défendue corps à corps, hom à homme. Dieu de Jacob! quel spectacle! c'est le choc deux fleuves, le conflit de deux océans que les vents pou sent l'un contre l'autre!

Elle détourna la tête un instant, ses yeux n'étant pas h bitués à la vue de scènes si terribles.

— Regardez, Rebecca dit Ivanhoe, qui se méprit sur cause qui l'avait engagée à se retirer; on doit maintena lancer beaucoup moins de flèches, puisqu'on en est ven aux mains; il y a moins de danger à présent : continuez me dire ce qui se passe.

Rebecca regarda de nouveau : Saints prophètes de la lo s'écria-t-elle, Front-de-Bœuf et le chevalier noir comba tent corps à corps sur la brèche, au milieu des cris de leu soldats, qui semblent attendre l'événement de ce combe Que le ciel protége la cause du captif et de l'opprimé!

Poussant alors un grand cri : — Il est à bas, dit-elle, est à bas!

— Qui est à bas? demanda vivement Ivanhoe : pour l' mour de la sainte Vierge, qui est à bas?

— Le chevalier noir, répondit Rebecca d'un ton de co sternation; mais au même instant, poussant un cri joie : — Non, non, s'écria-t-elle; béni soit le Dieu des a mées! il se relève, il est debout, il combat comme si s bras avait la force de vingt guerriers. Dieu! son épée e brisée! il saisit la hache d'un yeoman... Il presse Fron de-Bœuf, il lui porte coup sur coup... Le géant cha celle, comme un chêne sous la cognée du bûcheron... tombe!... il est tombé!

— Qui, Front-de-Bœuf? s'écria Ivanhoe.

— Oui, Front-de-Bœuf. Ses hommes d'armes se précipitent à son secours; le fier templier est à leur tête; ils emportent Front-de-Bœuf dans le château... Le champion noir est forcé de s'arrêter.

—Mais les assiégeants sont-ils établis dans l'intérieur des palissades?

— Ils y sont, ils y sont; ils pressent les assiégés contre les dernières barrières; ils plantent des échelles pour les escalader et montent sur les épaules les uns des autres; on dirait un essaim d'abeilles... On jette sur eux, du haut des murs, des pierres, des poutres, des troncs d'arbres. Quand on emporte un blessé, un autre combattant prend sa place... Dieu tout-puissant! as-tu créé l'homme à ton image pour le voir détruire ainsi par la main de ses semblables?

— N'y pensez point! ce n'est pas le moment de se livrer à de telles pensées. Quel parti a l'avantage?

— Les échelles sont renversées; ceux qui les couvraient sont à terre, froissés, blessés; les assiégés ont le dessus.

— De par saint Georges, les assaillants sont-il sassez lâches pour fuir?

— Non, non, ils reviennent à la charge avec bravoure. Le chevalier noir est toujours au premier rang. Il s'approche de la poterne, la hache à la main. Entendez-vous les coups qu'il frappe? ils retentissent au-dessus du bruit des armes et des cris des combattants. On fait pleuvoir sur lui une grêle de pierres et de pièces de bois; mais il n'y songe pas plus que si c'était du duvet ou des plumes.

— Par saint Jean d'Acre, dit Ivanhoe en se soulevant avec transport sur son lit, je croyais qu'il n'y avait qu'un homme en Angleterre capable d'agir ainsi.

— La porte de la poterne se brise, dit Rebecca, elle est enfoncée; on s'y précipite; la fortification extérieure est au pouvoir des assiégeants... O mon Dieu! ils précipitent dans le fossé ceux qui la défendaient. O hommes! si vous êtes véritablement des hommes, épargnez ceux qui ne peuvent plus se défendre.

— Mais le pont, le pont qui communique au château, les assaillants en sont-ils maîtres?

—Non. Le templier, après être rentré au château avec

quelques hommes de sa suite, a brisé les planches mobiles qui le formaient. Vous entendez des cris qui vous annoncent le destin de ceux qui n'ont pu le suivre. Hélas! je vois que la victoire offre un spectacle encore plus douloureux que le combat.

— Que fait-on maintenant? Regardez bien, ce n'est pas en de pareils instants que l'effusion du sang doit vous faire détourner les yeux.

—On n'en verse plus, dit Rebecca. Nos amis se fortifient dans la barrière qu'ils ont conquise et qui leur offre un abri contre les traits des assiégés. La garnison se borne à décocher contre eux quelques flèches de temps en temps, plutôt pour les inquiéter que pour leur nuire, car elles ne peuvent les atteindre.

— Nos amis n'abandonneront sûrement pas une entreprise si glorieusement couronnée d'un premier succès. J'ai grande confiance dans le brave chevalier dont la hache a terrassé Front-de-Bœuf et renversé la porte de la poterne. Je n'aurais jamais cru qu'il existât deux hommes doués d'une telle force et d'un tel courage. Une barre de fer et un cadenas sur un fond champ de sable! Que peuvent signifier ces armoiries? Ne voyez-vous pas autre chose qui puisse faire reconnaître le chevalier noir?

— Non. Toute son armure est noire comme l'aile du corbeau. Aucun autre signe extérieur ne le distingue. Mais après l'avoir vu déployer sa vigueur et sa bravoure dans le combat, je crois que je le reconnaîtrais au milieu de mille guerriers. Il s'élance dans la mêlée avec le même sang-froid que s'il se rendait à un banquet. On voit en lui plus que la force du corps : toute son ame, toute son énergie semblent concentrées dans chaque coup qu'il porte à un ennemi. Que Dieu lui pardonne le sang qu'il a versé! C'est un spectacle terrible et sublime de voir comment le bras et le cœur d'un seul homme peuvent triompher d'une multitude.

—Rebecca, vous venez de peindre un héros. Mais, sans doute, les assaillants ne prennent cet instant de repos que pour réparer leurs forces ou pour se préparer à passer le fossé. Sous un chef tel que le leur, ni la crainte, ni les périls ne peuvent les faire renoncer à leur noble entreprise,

puisque les difficultés ne font que la rendre plus glorieuse. Je jure par la dame de mes pensées que je consentirais à souffrir dix ans de captivité pour combattre une journée à côté de ce brave chevalier en pareille occasion.

— Hélas! dit la jeune Juive en se retirant de la fenêtre et en s'approchant du lit du blessé, ces désirs impatients, cette soif de gloire qui vous tourmente, ces regrets sur votre état de faiblesse, ne peuvent que retarder votre guérison! Comment pouvez-vous songer à infliger des blessures aux autres avant que celles que vous avez reçues soient fermées.

(WALTER-SCOTT.)

ÉTAT ACTUEL DES SCIENCES, ET LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ.

(Institut, séance du 1er avril 1816.)

A l'époque où l'Académie des sciences reçut de Louis XIV la forme que l'auguste successeur de ce monarque nous rend aujourd'hui, dans une solennité pareille à celle qui nous rassemble, l'ingénieux historien de cette compagnie ne se permit qu'avec une sorte de réserve d'exprimer l'idée que les recherches de ses confrères pourraient bien ne pas être toutes aussi inutiles qu'on le croyait de leur temps.

Aujourd'hui, on peut tenir un langage moins timide, ou plutôt il est presque superflu de le tenir.

Les succès que l'étude de la nature, de ses ressources et de ses lois a obtenus récemment, ont inspiré un intérêt général, et l'on a pris des idées plus étendues du pouvoir des sciences et de leurs services.

On les a vues sinon créer la société, du moins naître et se développer avec elle, lui procurer successivement toutes ses jouissances; quelquefois en transposer de fond en comble les éléments, et de ce qu'elles ont fait il n'a pas été difficile de conclure ce qu'elles pourraient faire encore.

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable; les maux l'as-

saillaient de toute part : les remèdes lui restaient cachés; mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins. Les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée et s'en servirent pour diriger leur course à travers les plaines du désert; telle fut l'origine des sciences mathématiques et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pourrait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus; il l'épia sans relâche : sans cesse il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes, aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnæus et des Jussieu. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Égypte, de l'Égypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheur et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir : les nations qui l'ont recueilli sont devenues les maîtresses du monde; celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et dans l'obscurité.

Il est vrai que long-temps ceux mêmes qui eurent le bonheur de révéler quelques vérités importantes n'aperçurent pas dans leur entier les grands rapports qui les unissent toutes, ni les conséquences infinies qui peuvent découler de chacune.

Il n'aurait pas été naturel que ces matelots phéniciens qui virent le sable des rivages de la Baltique se transformer au feu en un verre transparent pressentissent aussitôt que cette matière nouvelle pourrait prolonger pour les vieillards les jouissances de la vue, qu'elle aiderait l'astronome à pénétrer dans les profondeurs des cieux, et à

nombrer les étoiles de la Voie lactée; qu'elle découvrirait au naturaliste un petit monde aussi peuplé, aussi riche en merveilles que celui qui semblait seul avoir été offert à ses sens et à son étude; qu'enfin, son usage le plus simple, le plus immédiat, procurerait un jour aux riverains de la mer Baltique la possibilité de se construire des palais plus magnifiques que ceux de Tyr et de Memphis, et de cultiver, presque sous les glaces du cercle polaire, les fruits les plus délicieux de la zone torride.

Lorsqu'un bon religieux, dans le fond d'un cloître d'Allemagne, enflamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre, quel mortel aurait pu lui prédire tout ce qui allait naître de son expérience? Changer l'art de la guerre, soustraire le courage à la supériorité de la force physique; rétablir en Occident l'autorité des rois; empêcher que jamais les pays civilisés puissent de nouveau être la proie des nations barbares; devenir enfin l'une des grandes causes de la propagation des lumières, en contraignant à s'instruire les peuples conquérants qui jusqu'alors avaient été presque partout le fléau de l'instruction: telle était la destination de l'une des plus simples compositions de la chimie.

Ces conséquences frappent maintenant tous les yeux; mais la vue la plus perçante n'aurait pu les saisir dans ces commencements, où chacun se bornait à suivre le sentier que le hasard lui avait ouvert; c'est presque sans le savoir que les premiers observateurs devenaient les bienfaiteurs de leurs semblables.

Le principal et l'immense avantage de la marche actuelle des sciences consiste dans la cessation de cet isolement.

Les divers chemins se sont rencontrés; ceux qui les parcouraient se sont créé un langage commun; leurs doctrines particulières, à force de s'étendre, sont parvenues à se toucher; et, se prêtant un mutuel appui, marchant sur une grande ligne, elles embrassent les existences dans toute leur généralité.

En s'élevant ainsi au-dessus de tout, la science a tout atteint de ses regards: tous les arts lui ont été soumis, l'industrie l'a reconnue pour sa régulatrice; elle a servi et

protégé l'homme dans tous les états, et elle s'est entrelacée de la manière la plus intime et la plus sensible à tous les rapports de la société.

Déjà avant qu'elle fût parvenue à cette hauteur de généralité, il n'avait pas été difficile de s'apercevoir que ses observations, en apparence les plus humbles, les plus indifférentes, pouvaient faire naître des changements aussi importants qu'inattendus dans les usages, dans le commerce, dans la fortune publique.

Un botaniste, dont à peine on sait le nom, apporta le tabac du Nouveau-Monde en Europe, vers le temps de la ligue: aujourd'hui cette plante donne à la France seule la matière d'un impôt de cinquante millions; les autres pays de l'Europe en tirent des ressources proportionnées : jusque dans le fond de la Turquie et de la Perse elle est devenue un grand article de commerce et d'agriculture.

Un autre botaniste, à l'époque de la régence, fit passer à la Martinique un pied de café, de cet arbuste d'Arabie qui lui-même n'avait commencé d'être connu en Europe que dans les premières années de Louis XIV. Ce pied unique a donné tous ceux de nos îles; il a enrichi les colons. L'usage de cette plante est devenu vulgaire, et certainement elle a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société.

Qui pourrait répondre qu'aujourd'hui même nos jardins de botanique ne recèlent pas quelque herbe méprisée, destinée à produire dans nos mœurs ou dans notre économie politique de tout aussi grandes révolutions?

Et ce qui place dans une catégorie bien distincte les révolutions que les sciences occasionnent, c'est qu'elles sont toujours heureuses. Elles combattent les autres : c'est l'opposition des deux principes, la guerre d'Orosmade contre Arimane.

Quand une funeste insouciance livrait nos forêts à la destruction, la physique améliorait nos foyers. Quand la jalousie des peuples nous privait des produits étrangers, la chimie les faisait éclore de notre sol. Les nations de l'Europe n'ont jamais paru travailler avec plus d'ardeur que depuis vingt ans pour anéantir leurs subsistances. Combien

de famines n'eussent pas produit autrefois les dévastations dont nous avons été les témoins ! La botanique y avait pourvu, elle était allée chercher au-delà des mers quelques nouvelles plantes nourricières ; elle avait profité de chaque mauvaise année pour en recommander la propagation, et elle était parvenue à rendre toute famine impossible

Il y a plus : c'est qu'à voir comme les inventions heureuses arrivent à point nommé quand les maux de l'humanité les réclament, on dirait que la Providence tient en réserve les découvertes bienfaisantes des sciences pour contrebalancer les découvertes desastreuses de l'ambition. L'inoculation se répandit peu après le fléau des armées permanentes; et c'est à l'époque plus funeste de la conscription que les miracles si peu attendus de la vaccine semblèrent vouloir consoler la terre.

Aussi nous prenons plaisir à le répéter, des bienfaits si grands, si nombreux, ont trouvé des appréciateurs équitables; ils ont été proclamés avec éclat; et sous ce rapport, les sciences et ceux qui les cultivent n'ont qu'à se louer de nos contemporains.

Le cours des astres a, dès les premiers siècles, dirigé grossièrement les courses des navigateurs; plus récemment la boussole leur a permis de quitter les côtes de vue; mais aujourd'hui le pilote poursuit son chemin sur l'Océan avec autant de sûreté que si des ingénieurs le lui eussent tracé. Les tables astronomiques lui apprennent à chaque instant sur quel point du globe il se trouve, et avec tant de rigueur qu'il ne peut pas se tromper sur sa position, d'un intervalle aussi étendu que celui où sa vue se porte. Aussi l'antiquité ne voulut pas croire que les vaisseaux du Pharaon Néchao eussent fait le tour de l'Afrique, et la Russie envoie des escadres d'un de ses ports à l'autre en faisant le tour de trois parties du monde sans que personne le remarque. Les Anglais possèdent une colonie florissante aux antipodes de l'Europe, et ils s'y rendent sans comparaison plus facilement que les Phéniciens n'allaient à Carthage ou à Cadix. Les premiers colons viennent d'y franchir une chaîne de montagnes, qui leur cachait des contrées immenses d'une fertilité prodigieuse. Dans quelques générations ce pays sera couvert d'un peuple d'origine

européenne, étudiant la nature, révérant son auteur, observant les lois de l'humanité. Mais tout cela, c'est la précision de l'astronomie qui l'a rendu possible, et cettre précision, ce sont les formules de nos géomètres qui la lui ont donnée.

Les Cook, les Bougainville, les Vancoover, n'eussent pu affronter les glaces du pôle ni les écueils de la mer des Indes, et des hommes civilisés n'habiteraient pas la Nouvelle-Hollande, si les Euler, les Lagrange, les Laplace, n'eussent pas résolu, au fond de leurs cabinets, quelques problèmes bien abstraits de calcul intégral : si les Meyer, les Delambre, les Burckhardt, les Burg, n'en eussent avec une patience admirable dérivé ces longues séries de chiffres qui semblent aujourd'hui commander au ciel même.

La physique n'a suivi que de loin l'exemple de la géométrie ; mais, à mesure qu'elle s'en est approchée, elle a enfanté un plus grand nombre d'applications journalières et populaires.

Si Rumford a diminué de moitié la dépense des arts qui emploient le feu, s'il est parvenu à nourrir le pauvre pour dix-huit deniers par repas, c'est au moyen d'une étude délicate des lois de la communication de la chaleur. Si les filtres de charbon assurent maintenant partout la salubrité des eaux, c'est parce que des chimistes hollandais ont examiné avec détail les lois de l'absorption des substances gazeuzes. Si Paris n'a pas été décimé en 1814 par la fièvre pestilentielle que la guerre avait amenée dans ses hôpitaux, c'est parce que le Suédois Scheele avait découvert trente ans auparavant, un acide qui retient les contagions prisonnières et bientôt en détruit le germe.

Rien n'égale surtout les merveilles de la machine à vapeur. Depuis que la théorie approfondie et mathématique de l'action de la chaleur en a fait, dans les mains de M. Watt, le moteur à la fois le plus puissant et le plus mesuré, il n'est rien dont elle ne soit capable : on dirait de la géométrie et de la mécanique vivifiées. Elle file, elle tisse, et plus également qu'aucun ouvrier ; car elle n'a ni distraction ni fatigue. En trois coups, elle fait des souliers ; un premier cylindre garni d'un emporte-pièce découpe la semelle et l'empeigne ; un second y fait les trous dans lesquels un

troisième enfonce les petits clous préparés qu'il rive aussitôt, et le soulier est fait. Elle tire de la cuve des feuilles de papier, que l'on prolongerait de plusieurs lieues s'il était nécessaire. Elle imprime. Quelle admiration n'éprouverait pas Guttemberg, cet heureux inventeur des caractères mobiles, s'il voyait sortir par milliers, dans une nuit, d'entre deux cylindres, sans interruption, presque sans intervention de la main, ces longues pages de journaux qui courent ensuite, jusque dans le centre des forêts de l'Amérique, porter les leçons de l'expérience morale et la lumière des arts! Une machine à vapeur sur une voiture dont les roues s'engrènent dans un chemin préparé, traîne une file d'autres voitures : on les charge, on allume, et elles vont seules et en toute hâte se faire décharger à l'autre bout de la route. Le voyagaur qui les voit ainsi de loin traverser la campagne en croit à peine ses yeux. Mais qu'y a-t-il de plus surprenant et d'où puissent naître un jour des conséquences plus fécondes que ce dont nous venons tous d'être les témoins? Un vaisseau a franchi les mers sans voiles, sans rames, sans matelots. Un homme pour entretenir le foyer, un autre pour diriger le gouvernail, c'est tout son équipage. Il est poussé par une force intérieure, comme un être animé, comme un oiseau de mer voguant sur les flots : c'est l'expression du capitaine. Chacun voit combien cette invention simplifiera la navigation de nos fleuves et tout ce que l'agriculture gagnera d'hommes et de chevaux, qui refluieront vers les champs; mais ce qu'il est permis aussi d'apercevoir dans l'éloignement et qui sera peut-être encore plus important, c'est le changement qui en résultera dans la guerre maritime et dans le pouvoir des nations. Il est extrêmement probable que nous aurons encore là une de ces expériences que l'on peut placer dans la liste de celles qui ont changé la face du monde.

C'était aussi en apparence une découverte purement théorique que celle de l'existence de la matière sucrée dans les végétaux différents de la canne; et Margraf, son auteur, était loin de s'attendre qu'elle pourrait un jour saper pas ses bases le monopole colonial et ôter tout prétexte à l'indigne trafic des esclaves. C'est cependant ce qu'elle produira très-probablement et dans peu d'années.

On a ri d'abord des fabrications de sucre indigène, parce qu'elles paraissaient ne tenir qu'à une politique justement odieuse. Les fabricants ont laissé rire; mais, s'aidant des lumières de la science, ils ont perfectionné leurs procédés; ils nous ont vendu beaucoup de leur sucre sans nous le dire, et si, comme tout paraît l'annoncer, leurs profits sont assurés toutes les fois que la fabrication et la culture seront réunis sur le même point, leur industrie aura bientôt donné pour cinquante millions de produits nouveaux; elle fournira chaque hiver de l'occupation à quarante mille personnes, et les seuls déchets engraisseront cent mille bœufs: le tout sans diminuer d'un atome ce que notre sol produisait auparavant.

Et toute cette énorme augmentation de richesses, ces énormes changements dans le commerce, la navigation, les rapports des états, ne tiendront qu'à l'idée qu'eut, il y a cinquante ans, un chimiste de Berlin, d'analyser par l'alcohol les sucs de la betterave.

Mais cette découverte qui peut un jour devenir si féconde, n'est qu'un problème très-particulier, appartenant à une doctrine beaucoup plus élevée et déjà beaucoup plus productive, je veux parler de la théorie des éléments des substances organiques et de la facilité de leurs métamorphoses qui a été surtout développée par Lavoisier.

Comme les principes immédiats des corps organisés sont à la fois et peu différents entre eux, et cependant identiques de nature dans chaque espèce où on les trouve, quand une de ces espèces manque, une autre y supplée; et, s'il le faut, on crée le principe dont on a besoin en faisant légèrement varier les proportions des éléments d'un autre principe.

On fait du vinaigre avec du bois, du blanc de baleine avec la chair des chevaux, du savon avec celle des poissons, de l'ammoniaque avec des rognures de drap, du sel d'oseille avec du sucre, du sucre avec de l'amidon; on extrait des vieux os une corne artificielle, qui s'étend et se moule comme on veut, ou qui s'amincit en un papier à calquer transparent comme le verre: un peu d'acide sulfurique rend l'huile la plus impure inodore et blanche comme de l'eau; déjà depuis plusieurs années les lampes à courant d'air illuminent

les moindres demeures à dix fois moins de frais qu'autrefois. Mais la chimie a vu qu'on pouvait faire mieux encore; elle a tiré l'air inflammable de la houille, et éclaire des fabriques, des ateliers, des maisons entières, avec la même matière qui ne servait qu'à les chauffer. La source est à la cave, et l'on a dans chaque pièce un robinet de lumière, comme on en aurait un de fontaine. C'est, ainsi que beaucoup d'autres, une invention française négligée chez nous et accueillie à l'étranger. Si les rues de Londres ne sont pas encore toutes éclairées ainsi, c'est dans la crainte de nuire à la navigation en faisant trop baisser le prix de l'huile de baleine.

Il doit être permis de parler de chimie à l'académie des sciences: c'est presque sa langue naturelle. Que l'on recherche donc ce qu'ont valu à la France depuis vingt ans les inventions pratiques dérivées des découvertes de MM. Bertholet, Chaptal, Vauquelin, Thénard, etc. Dans la seule chimie minérale, dans cette branche assez bornée des sciences physiques, l'extraction de la soude, la fabrication de l'alun, du sel ammoniac, des oxides de plomb, des acides minéraux, toutes substances que nous tirions de l'étranger; l'épuration des fers, la cémentation de l'acier et enfin le développement des arts qui emploient ces matières premières: il est clair que c'est par centaines de millions qu'il faudra calculer

Eh bien! ces trésors, ces jouissances, aucune des inventions qui nous les procurent ne serait née sans la science; elles ne sont que des applications faciles de vérités d'un ordre supérieur, de vérités qui n'ont point été cherchées à cette intention, que leurs auteurs n'ont poursuivies que pour elles-mêmes et uniquement entraînés par l'ardeur de savoir. Ceux qui les mettent en pratique n'en auraient point découvert les germes; ceux au contraire qui ont trouvé ces germes n'auraient pu se livrer aux soins nécessaires pour en tirer parti. Absorbés dans la haute région où leurs contemplations les transportent, à peine s'aperçoivent-ils de ce mouvement, de ces créations nées de quelques-unes de leurs paroles. Ces ateliers qui s'élèvent, ces colonies qui se peuplent, ces vaisseaux qui fendent les mers, cette abondance, ce luxe, ce bruit, tout cela vient d'eux, et

tout cela leur reste étranger. Le jour qu'une doctrine est devenue pratique, ils l'abandonnent au vulgaire ; elle ne les regarde plus.

C'est pour ne point laisser tarir une source si noble et si féconde, c'est pour que ce sublime langage de la méditation pût toujours être entendu, que la munificence de nos rois avait appelé la science dans leurs palais, et qu'ils avaient accordé à ceux qui la cultivent des faveurs bien honorables sans doute, et cependant bien inférieures à celles que, dans toute autre carrière, la fortune la plus contraire n'aurait pas refusées à des travaux si opiniâtres.

Si l'on n'a pas cru faire trop d'honneur à leur philosophie en jugeant que pour eux c'était du superflu, on conviendra du moins que de la part de l'état ce n'était pas un emploi stérile de ses fonds, et l'on sera disposé à souhaiter qu'il se fasse pour lui beaucoup d'aussi heureuses spéculations de finance.

Loin que cette branche de dépense publique fût en opposition avec l'intérêt des propriétaires, les travaux qu'elle a fait naître depuis cinquante ans ont accru le revenu des propriétés, soit en créant des arts nouveaux, qui ont appelé une immensité de matières premières, soit en distribuant dans les campagnes cette variété de cultures qui a permis que chaque terrain reçût celle qui lui convient le mieux, et empêché que les intempéries n'atteignissent à la fois toutes les récoltes.

L'abolition des jachères, qui, tout incomplete qu'elle est, met déjà en valeur dix mille kilomètres carrés de plus qu'autrefois (ce qui en d'autres termes signifie qu'elle équivaut pour la France à l'acquisition d'une grande province), est due aux hommes qui se sont aperçus que le terrain épuisé pour une plante ne l'est pas pour une autre, et que la rotation des cultures, tenant à la manière diverse dont les plantes se nourrissent, est profitable dans tous les sols et dans tous les climats. Or ce ne sont pas les laboureurs qui ont trouvé cela, ce sont les botanistes.

Les pauvres habitans des Landes voyaient depuis des siècles les dunes du golfe de Gascogne marcher irrésistiblement vers l'intérieur du pays; enterrer leurs maisons, leurs églises, noyer leurs cultures par les marais qu'elles

poussaient devant elles ; ils les voyaient et les laissaient faire. Daubenton et Bremontier leur dirent : *Arrêtez ;* et dès ce moment partout où l'on a suivi les procédés de ces savants, elles sont immobiles. On aura, quand on voudra, des centaines de lieues carrées en plein rapport dans ce sable qui paraissait destiné à demeurer toujours un vain jouet des vents.

Il est à croire que nos contribuables, loin d'avoir à se plaindre, seraient et plus riches et plus heureux si l'on eût employé à de pareilles conquêtes seulement la dix-millième partie de ce qu'on leur a arraché pour dévaster la moitié de l'Europe, pour nous y faire abhorrer et pour la perdre.

Encore est-ce le peu qu'on a fait qui explique comment la propriété et l'industrie ont pu supporter sans périr tant de gênes et d'extorsions : plus le gouvernement les opprimait, plus il semblait que la science redoublât d'efforts pour les secourir. Aussi, tant que nous ne verrons pas se ralentir l'impulsion qu'elle a reçue, nous n'aurons point à desespérer de la fortune de l'état : un peu de tranquillité d'ame, aux uns pour méditer et pour découvrir, aux autres pour s'instruire et pour mettre en pratique, et bientôt de nouveaux prodiges auront montré ce que la science peut pour réparer nos maux.

(CUVIER.

LIVRE VI.

FABLES ET ALLEGORIES APOLOGIES,

DIALOGUES ET SCÈNES DRAMATIQUES.

LES ABEILLES.

Un jeune prince, au retour des zépnyrs, lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux; il entendit un grand bruit et aperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui était nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Les cellules commençaient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissaient de leur doux nectar; les autres apportaient des fleurs qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étaient bannies de ce petit état; tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables, d'entre les abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étaient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admirait cet objet qu'il ne connaissait pas encore, une abeille que

toutes les autres reconnaissaient pour leur reine, s'approcha de lui, et lui dit : La vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence; on n'est considérable parmi nous que par son travail et par les talents qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous! vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée; car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel.

(FÉNELON.)

LE PIGEON PUNI DE SON INQUIETUDE.

Deux pigeons vivaient ensemble dans un colombier avec une paix profonde. Ils fendaient l'air de leurs ailes qui paraissaient immobiles par leur rapidité. Ils se jouaient en volant l'un auprès de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour; puis ils allaient chercher du grain dans l'aire du fermier ou dans les prairies voisines. Aussitôt ils allaient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui courait au travers de ces prés fleuris. De là ils revenaient voir leurs pénates dans le colombier blanchi et plein de petits trous : ils y passaient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnes. Leurs cœurs étaient tendres; le plumage de leur cou était changeant et peint d'un plus grand nombre de couleurs que l'inconstante Iris. On entendait le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie était délicieuse.

L'un d'eux, se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition, et livra son esprit aux projets de la politique. Le voilà qui abandonne son

ancien ami : il part, il va du côté du Levant ; il passe au-dessus de la mer Méditerranée et vogue avec ses ailes dans les airs, comme un navire avec ses voiles dans les ondes de Téthys. Il arrive à Alexandrie ; de là il continue son chemin, traversant les terres jusqu'à Alep. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée, qui servent de courriers réglés, et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit qu'il est venu un étranger de leur nation, qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des courriers ; il porte toutes les semaines les lettres d'un bacha, attachées à son pied, et il fait vingt-huit lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'état, et il a pitié de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, comme il portait des lettres d'un bacha soupçonné d'infidélité par le Grand-Seigneur, on voulut découvrir par les lettres de ce bacha s'il n'avait point quelque intelligence secrète avec les officiers du roi de Perse : une flèche tirée perce le pauvre pigeon, qui d'une aile traînante se soutient encore un peu pendant que son sang coule. Enfin il tombe, et les ténèbres de la mort couvrent déjà ses yeux. Pendant qu'on lui ôte les lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition et regrettant le doux repos de son colombier où il pouvait vivre en sûreté avec son ami.

(FÉNELON.)

LA FABLE ET L'ALLÉGORIE.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'Orient et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne et les rubis sur la route du soleil. A cette annonce, la terre se réveille et s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie ; il paraît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux. Son char, conduit par les heures, vole et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la sou-

veraine des mers, la nuit, qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres et attache des feux sans nombre à la voûte céleste.

Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et consolante porte les cœurs sensibles à la rêverie : une déesse le conduit ; elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc, qui brille de si riches couleurs et qui se courbe d'un bout de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour soulever les flots.

Au pied de ce coteau est une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable le ruisseau qui fertilise la plaine voisine ; c'est de là qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre, ce n'est ni le silence, ni la solitude qui occupe votre esprit : vous êtes dans la demeure des dryades et des sylvains, et le secret effroi que vous éprouvez est l'effet de la majesté divine.

(Barthélemy.)

L'AURORE.

O toi qui d'un sourire fis naître le printemps, douce Aphrodite, belle Vénus, sois-moi favorable ! Tu sors du sein des flots, entourée de zéphyrs et d'amours ; fille du soleil et de la mer, brillante Aurore de l'année, viens me ranimer avec toute la nature ! Les poètes et les peintres te représentent sur notre horizon, devançant le char de ton père, attelé de chevaux fougueux conduits par les heures. Mais lorsque tu te montres à l'équateur, sur l'horizon de notre pôle, tu es la mère de toutes les aurores qui doivent y apparaître. Elles sortent de dessous ton manteau de pourpre, couvertes de perles orientales et vêtues de robes de mille couleurs ; les jours et les nuits les dispersent sur

tous les sites du globe, au sommet des rochers, sur la surface des lacs, parmi les roseaux des fleuves, dans les clairières des forêts. Pour toi, suivie des saisons, tu couvres d'un seul jet les flancs cristallisés du pôle, et ses vastes campagnes de neige de ton voile de safran et de vermillon. Mère du printemps, couronne de tes roses naissantes ma tête couverte de soixante hivers; console-moi des ressouvenirs du passé, des malaises du présent et des inquiétudes de l'avenir; ramène ma vieillesse à ces moments heureux de mon adolescence, lorsque, levé à tes premières clartés pour étudier de tristes leçons, l'ame flétrie par des maîtres imbéciles et cruels, à la vue de tes rayons, je sentais encore que j'avais un cœur. Apparais-moi comme tu apparus à la création, lorsque notre globe terrestre, à ton premier aspect, tourna sur ses pôles et se couvrit de verdure; montre-toi à moi comme tu t'y montreras, lorsque, dégagée du poids de mon argile, mon ame, s'élevant de la terre vers le soleil, abordera aux rivages d'un orient éternel!

Viens me guider dans ces vallées de ténèbres et sur ces champs de boue, que toi seule vivifies. Je désire rappeler à des hommes ingrats la route du bonheur qu'ils ont perdu, et la tracer à des enfants innocents. Je vais, à ta lumière, leur montrer sur la terre une divinité bienfaisante. Ma théologie n'aura rien de triste et d'obscur : mon école est au sein des prairies, des bois et des vergers; mes livres sont des fleurs et des fruits, et mes arguments des jouissances.

(Bernardin de Saint-Pierre.)

LES QUATRE SAISONS.

LE PRINTEMPS.

L'ame de la nature, l'aimable déesse du printemps, a rompu les chaînes qui la retenaient captive, balancée sur l'aile des zéphyrs, elle descend du haut des cieux épurés par son haleine et réjouis de sa présence. Une vapeur légère, émanée d'elle et comme imprégnée de verdure, décèle sa trace vivifiante; sa taille efface celle de la messa-

gère des dieux, ses traits ceux de la plus jeune des Grâces; l'éclat de la rose nouvellement épanouie le cède à celui de son teint. Un des replis de son voile sert d'asile à un nid de fauvettes; la mère y couve les précieux fruits de ses amours, retenus encore dans leur faible prison. La fille de Vénus s'écoute préluder avec complaisance; elle incline sa belle tête, où mille fleurs variées s'épanouissent et se renouvellent sans cesse; elles lui tiennent lieu de tresses ondoyantes; elles forment seules son diadème et sa coiffure. Ici le narcisse majestueux, la renoncule, l'anémone et la tulipe orgueilleuse rivalisent de magnificence et se disputent le prix de la beauté; là l'humble violette et la flexible hyacinthe brillent du plus doux éclat et rehaussent par le suave mélange de leurs teintes azurées la pourpre et l'or de la rose naissante; de volages papillons, des essaims bourdonnants s'enivrent des parfums qu'exhalent leurs calices. La jeune déesse, à la vue des prodiges qu'elle-même a opérés, sent une joie secrète inonder son cœur. Le sourire du bonheur siége sur ses lèvres vermeilles; mais son but est atteint: tout jouit, tout est heureux par ses bienfaits et la face de la nature est renouvelée.

L'ÉTÉ.

Le fils brillant du soleil, le radieux été règne à son tour; ses regards majestueux et doux s'abaissent vers la terre; il vient perfectionner l'ouvrage du printemps; sa tête et sa poitrine robuste, siége des principes ignés, en lancent de tous côtés les émanations; des jets de flammes forment sa brillante chevelure; d'une main il retient près de lui le Sirius, qui souffle de ses naseaux ses exhalaisons malignes; de l'autre il verse abondamment l'urne des eaux fécondantes; du mélange de deux principes, le chaud et l'humide, il compose les nuages orageux; il les foule de son pied puissant et les abaisse vers la terre. Mais l'orage est près de se dissiper; déjà, dans une région presque dégagée de vapeurs, brille à l'œil consolé l'éclatante écharpe d'Iris. Le vêtement de l'été se peint de la verdure la plus vive. Le lézard européen, à demi caché sous les replis obscurs, s'y tapit, et là, comme à l'ombre d'un épais buis-

son, il brave impunément les feux du jour. Plus loin, la cigale imprévoyante voltige et s'épuise en frivoles chansons, tandis que la fourmi laborieuse garnit en silence ses magasins. A l'autre extrémité du manteau, un reptile dangereux des contrées soumises au joug du brillant équateur déploie fièrement ses orbes redoublés, et, dressant sa tête audacieuse vers celle du Dieu, il semble allumer aux rayons de sa chevelure le noir venin dont il se gonfle et les couleurs variées de son armure étincelante. Cependant l'été bienfaisant a produit son effet, du sein de ce riche vêtement qui le couvre il laisse échapper libéralement les moissons dorées, douce récompense dont il paie avec usure les sueurs du laboureur infatigable.

L'AUTOMNE.

Personnifié sous les traits d'une déité, le riche automne vient enfin accomplir les promesses du printemps; la déesse incline son visage vermeil, et, souriant à la terre qu'elle regarde avec une complaisance maternelle, elle partage la joie et le bonheur qu'elle lui procure, et de sa main droite elle secoue sa chevelure dorée, d'où s'échappe une pluie intarissable de mille fruits divers. De la gauche elle presse avec amour sa mamelle féconde, et en fait jaillir une liqueur douce et vermeille, dont les heureux enfants de Cybèle seront bientôt abreuvés. Son vêtement se colore du vert brillant de l'été, où s'entremêlent cependant quelques-unes des teintes flétries dont l'hiver, qui doit lui succéder bientôt, vient attrister la nature. Une écharpe légère, dont la couleur rappelle la verdure du printemps, entoure ses reins, et se balance mollement, gonflée par les zéphyrs, image allégorique de la seconde séve de l'année, qui paraît braver les approches de l'hiver et faire un dernier effort pour se soustraire à sa puissance. De ses pieds nus, colorés du vermillon des roses, et qu'un léger brouillard environne, elle foule la pourpre et l'or des raisins. Cette fille bienfaisante de l'été prépare ainsi elle-même la liqueur de Bacchus, ce baume salutaire qui charme les soucis des mortels, et dont la chaleur pénétrante soutient et vivifie leurs forces épuisées. Outre ces

dons, l'automne procure encore à l'homme avide de jouissance les richesses et les plaisirs de la chasse. C'est en vain que la perdrix et le lièvre timides cherchent à éluder, sous les plis de sa robe, les poursuites de leur agile ennemi; bientôt hors d'état de fuir, ils deviendront la proie du chasseur.

L'HIVER.

L'hiver paraît le dernier et vient fermer le cercle de l'année; il renverse à ses pieds le flambeau d'où émane la chaleur créatrice et en comprime les feux sans les éteindre. De l'urne de bronze qu'il tient sous son bras il laisse échapper les trésors de la gelée, et presse du pied les flocons amoncelés de la neige étincelante; bientôt ils se divisent, se répandent en tournoyant sur la terre affligée, et l'enveloppent d'un immense vêtement de deuil. Des oiseaux aquatiques fendent d'un vol rapide l'atmosphère glaciale. Le tyran de l'année, vêtu d'un manteau où s'imprime la morne couleur dont il flétrit la végétation; ce manteau lui sert d'ornement et lui couvre à peine les épaules. Ses bras robustes, ses cuisses et ses jambes nerveuses et à découvert décèlent sa force indomptable. Ses cheveux, sa barbe et ses sourcils, semblables aux pics des glaces éternelles des Alpes ou des Pyrénées, hérissent son aspect farouche; les brouillards et les noirs orages s'engendrent de sa tête menaçante; ils siégent sur son front tristement baissé vers la terre qu'il glace de ses sombres regards. Une couronne de branches mortes, monument de son triomphe sur l'été, ceint sa tête; quelques feuilles desséchées y tiennent encore; d'autres s'en détachent et vont à ses pieds joncher la neige. Mais les lois puissantes de la nature ne permettent point à l'hiver d'outrager toutes ses productions; il les respecte encore, et, pour preuve de son obéissance aux immuables volontés de la déesse, il a joint à son lugubre diadème quelques tiges de ces arbres toujours verdoyants dont il accroît et rehausse encore pour lui plaire la sombre et majestueuse beauté.

(GIRODET.)

BOUCLIER DE TÉLÉMAQUE.

Télémaque, qui était abattu et inconsolable, oublie sa douleur; il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui, paraissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avait fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étaient polies comme une glace et brillantes comme les rayons du soleil : on y voyait Neptune et Pallas qui disputaient entre eux à qui aurait la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune, de son trident, frappait la terre, et on en voyait sortir un cheval fougueux; le feu sortait de ses yeux et l'écume de sa bouche; ses crins flottaient au gré du vent; ses jambes souples et nerveuses se repliaient avec vigueur et légèreté; il ne marchait point, il sautait à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissait aucune trace de ses pas : on croyait l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnait aux habitants de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avait planté. Le rameau auquel pendait son fruit représentait la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre dont ce cheval était l'image. La déesse demeurait victorieuse par ses dons simples et utiles, et la superbe Athènes portait son nom. On voyait aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux-arts qui étaient des enfants tendres et ailés ; ils se réfugiaient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars qui ravage tout, comme les agneaux bêlants se réfugient autour de leur mère à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante et enflammée s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux et irrité, confondait, par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné, qui avait osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyait cette malheureuse dont tous les membres exténués se défiguraient et se changeaient en araignée.

Auprès de cet endroit paraissait encore Minerve, qui, dans la guerre des géants, servait de conseil à Jupiter

même, et soutenait tous les autres dieux étonnés. Elle était aussi représentée, avec sa lance et son égide, sur les bords du Xanthe et du Simois, menant Ulysse par la main, ramenant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants capitaines Troyens, et du redoutable Hector même; enfin introduisant Ulysse dans cette fatale machine qui devait en une seule nuit renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier représentait Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna, qui sont au milieu de la Sicile. On voyait la déesse qui rassemblait les peuples çà et là cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tombaient des arbres. Elle montrait à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentait une charrue, et faisait atteler des bœufs. On voyait la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on apercevait les moissons dorées qui couvraient ces fertiles campagnes : le moissonneur avec sa faux coupait les doux fruits de la terre, et se payait de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paraissait employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance et qu'à faire naître tous les plaisirs.

Les nymphes, couronnées de fleurs, dansaient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une rivière, auprès d'un bocage; Pan jouait de la flûte, les faunes et les satyres folâtres sautaient dans un coin; Bacchus y paraissait aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres et de plusieurs grappes de raisin. C'était une beauté molle, et avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant : il était tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée et abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyait de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui allaient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenaient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée; les femmes allaient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants qu'elles caressaient.

On voyait aussi des bergers qui paraissaient chanter, et quelques-uns dansaient au son du chalumeau. Tout représentait la paix, l'abondance et les délices : tout paraissait riant et heureux. On voyait même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons; le lion et le tigre, ayant quitté leur férocité, paissaient avec les tendres agneaux; un petit berger les menait ensemble sous sa houlette; et cette aimable peinture rappelait tous les charmes de l'âge d'or.

FÉNELON.

L'ESPÉRANCE.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu ; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La foi et la charité lui disent : « Ma sœur! » et elle se nomme l'espérance.

CHATEAUBRIAND.

L'ANGE DES SAINTES AMOURS (1).

Lorsque Dieu veut mettre dans le cœur de l'homme ces chastes ardeurs d'où sortent des miracles de vertu, c'est au plus beau des esprits du ciel que ce soin important est confié. Uriel est son nom. D'une main il tient une flèche d'or tirée du carquois du Seigneur; de l'autre un flambeau allumé au foudre éternel. Sa naissance ne précéda point celle de l'univers; il naquit avec Ève, au moment même où la pre-

(1) Ce morceau a été en partie imité par M. Soumet, dans sa tragédie intitulée *Saül*.

mière femme ouvrit les yeux à la lumière récente. La puissance créatrice répandit sur le chérubin ardent un mélange des grâces séduisantes de la mère des humains et des beautés mâles du père des hommes; il a le sourire de la pudeur et le regard du génie. Quiconque est frappé de son trait divin ou brûlé de son flambeau céleste embrasse avec transport les dévouements les plus héroïques, les entreprises les plus périlleuses, les sacrifices les plus douloureux. Le cœur ainsi blessé connaît toute la délicatesse des sentiments; sa tendresse s'accroît dans les larmes et survit aux désirs satisfaits. L'amour n'est point pour ce cœur un penchant borné et frivole, mais une passion grande et sévère, dont la noble fin est de donner la vie à des êtres immortels.

(CHATEAUBRIAND.)

L'ANGE DE LA MORT.

Au milieu du jardin terrestre s'élevait une plante majestueuse qui, depuis nombre d'étés, en faisait l'ornement; elle avait effacé, par l'éclat de ses couleurs, la plupart de ses compagnes, et, long-temps après qu'elle fut défleurie, son doux parfum remplissait encore les lieux qu'elle avait embellis.

Mais un hiver rigoureux survint; la noble plante pencha sa tête appesantie par les semences précieuses auxquelles un meilleur sol devenait nécessaire.

Alors l'éternel jardinier qui fait fructifier les fleurs de tous les mondes, envoya un ange pour recueillir les semences inestimables destinées à de plus doux climats, tandis que la tige flétrie devait retomber sur la terre où elle prit naissance.

L'envoyé d'en-haut était accompagné de trois de ses frères, *Espérance, Foi, Charité :* tels sont leurs noms que le ciel a révélés à la terre.

Ces trois anges entourèrent tendrement la fleur, tandis que le premier, d'une main délicate, enlevait la semence divine, et couchait doucement le reste sur la terre, afin que chaque chose remplît sa destinée.

Les messagers célestes s'envolèrent alors précipitamment,

apportant à leur maître la semence de vie... oh ! avec quel éclat ne doit-elle pas maintenant et germer et fleurir !

Mais combien les autres fleurs envièrent le sort de celle-ci ! elles qui demeuraient encore dans ces lieux, à la merci des saisons changeantes ! Comment des fleurs pourraient-elles ne pas désirer les beaux jours?

Tout auprès de la plante arrachée il s'en trouvait une autre si remarquable qu'on aurait pu croire qu'elle n'appartenait point à nos climats ; le temps de sa floraison n'était pas encore venu ; mais, malgré ses brillantes promesses, à peine semblait-elle tenir à la terre.

Les nombreux boutons, trop précoces, brillaient déjà d'un éclat céleste ; déjà s'en exhalait un parfum suave qu'enviaient les fleurs d'alentour : quelques-unes même pensaient qu'une plante terrestre n'était pas faite pour prendre un tel essor... En effet, tandis que ses fleurs prématurées s'efforçaient de s'épanouir, ses frêles racines se détachaient du sol, et sa tige délicate s'affaissait sous le poids de sa tête fleurie.

Alors le Créateur, jetant sur elle un regard d'amour, ordonne à l'un de ses messagers de cueillir les riches et pesants boutons destinés à un plus beau printemps.

Cette fois encore, le bon ange fut suivi de trois de ses frères, l'Amour fraternel, l'Amour paternel, et le plus doux de tous les anges, l'Amour maternel.

Tous trois environnent la fleur bien-aimée, et, fixant sur elle leurs tristes et tendres regards, ils ne les détournèrent que lorsque sa dernière douleur eut fait place au sourire de la béatitude...

L'ange avait rempli sa mission divine ; et comme il achevait de courber vers la terre sa tige inanimée, ses trois compagnons, vaincus par la douleur, se penchèrent sur ces restes chéris, qu'ils auraient voulu suivre dans la froide terre prête à les recueillir...

Déjà l'ange s'élevait d'un vol rapide avec son précieux dépôt ; il leur fit signe, et ils se relevèrent consolés, car ils savaient que ce n'était pas cette tige rendue à la poussière qui était l'objet de leur amour, mais bien l'essence précieuse qui les précédait dans les régions où règne un perpétuel matin.

Les compagnes de la fleur choisie voient encore cette fois avec regret l'ange s'éloigner d'elles : exposées aux rigueurs de l'hiver, elles soupirent après le printemps, le printemps éternel !...

(Mme AMABLE TASTU.)

LA JALOUSIE.

Nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux ; nous vîmes un antre obscur ; nous y entrâmes, croyant que c'était la demeure de quelque mortel. O Dieu ! qui aurait pensé que ce lieu eût été si funeste! à peine y eus-je mis le pied que tout mon corps frémit; mes cheveux se dressèrent sur ma tête ; une main invisible m'entraînait vers ce fatal séjour, à mesure que mon cœur s'agitait, il cherchait à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu où jamais le soleil n'entra et que les vents n'agitèrent jamais; j'y vis la Jalousie ; son aspect était plus sombre que terrible ; la Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouraient et les Ennuis volaient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête, et nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels ; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité à la lueur des langues enflammées des serpents qui sifflaient sur sa tête : c'était la Fureur. Elle détacha un de ses serpents et le jeta sur moi ; je voulus le prendre : déjà, sans que je l'eusse senti, il s'était glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide ; mais dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers; mon ame fut embrasée, et dans sa violence, tout mon corps la contenait à peine ; j'étais si agité qu'il me semblait que je tournais sous le fouet des furies.

(MONTESQUIEU.)

LE DÉMON DE LA JALOUSIE.

Par-delà des marais croupissants et des lacs de soufre et de bitume, dans les vastes régions de l'enfer, s'ouvre un cachot, séjour du plus infortuné des habitants de l'abîme. C'est là que le démon de la jalousie fait entendre ses éternels hurlements; couché parmi des vipères et d'affreux reptiles, jamais le sommeil n'approcha de ses yeux. L'inquiétude, le soupçon, la vengeance, le désespoir et une sorte d'amour féroce agitent ses regards; des chimères occupent et tourmentent son esprit. Il tressaille; il croit entendre des bruits mystérieux; il croit poursuivre de vains fantômes; pour éteindre sa soif brûlante, il boit dans une coupe d'airain un poison composé de ses sueurs et de ses larmes; ses lèvres tremblantes respirent l'homicide; au défaut de la victime qu'il cherche sans cesse, il se frappe lui-même d'un poignard, oubliant qu'il est immortel.

(CHATEAUBRIAND.)

LA NUIT DU JOUR DE L'AN.

LES DEUX CHEMINS DE LA VIE.

Pendant la nuit du premier jour de l'année 1797, un homme de soixante ans était à la fenêtre; il élevait ses regards désolés vers la voûte argentée du ciel où nageaient et brillaient les étoiles, comme les blanches fleurs du nénuphar sur une nappe d'eau tranquille; il les rabaissait ensuite sur la terre, où personne n'était aussi dépourvu que lui de joie et de repos, car sa tombe n'était pas loin de lui, il avait déjà descendu soixante des marches qui devaient l'y conduire, et il n'y emportait du beau temps de sa jeunesse que des fautes et des remords. Sa santé était détruite, son ame vide et abattue, son cœur navré de repentir, et sa vieillesse pleine de chagrin. Les jours de sa jeunesse reparaissaient devant lui, et lui rappelaient ce moment solennel où son père l'avait placé à l'entrée de ces deux routes dont l'une conduit dans un pays tranquille et heureux, couvert de moissons fertiles, éclairé par un soleil toujours pur et

retentissant d'une douce harmonie, tandis que l'autre mène dans un séjour de ténèbres, dans un antre sans issue, peuplé de serpents et rempli de poisons.

Hélas ! les serpents s'attachaient à son cœur, les poisons souillaient ses lèvres, et il savait maintenant où il était.

Il reporta ses regards vers le ciel, et s'écria avec une angoisse inexprimable : « O jeunesse, reviens ! ô mon père! place-moi de nouveau à l'entrée de la vie, afin que je choisisse autrement. »

Mais sa jeunesse et son père n'étaient plus. Il vit des feux follets s'élever au-dessus des marécages et disparaître; et il se dit : « Voilà ce que sont mes jours de folie. » Il vit une étoile tombante parcourir le ciel, vaciller et s'évanouir, « C'est là ce que je suis », s'écria-t-il, et les pointes aiguës du repentir s'enfoncèrent encore plus avant dans son cœur.

Alors il se retraça dans sa pensée tous les hommes de son âge qui avaient été jeunes avec lui; qui, maintenant répandus sur la terre, s'y conduisaient en bons pères de famille, en amis de la verre, de la vertu, et qui passaient doucement, et sans verser de larmes, cette première nuit de l'année. Le son de la cloche qui célèbre ce nouveau pas du temps vint, du haut de la tour de l'église, retentir à son oreille comme un chant pieux. Ce son lui rappela ses parents, les vœux qu'ils formaient pour lui dans ce jour solennel, les leçons qu'ils lui répétaient : vœux que leur malheureux fils n'avait jamais accomplis, leçons dont il n'avait jamais profité. Accablé de douleur et de honte, il ne put regarder plus long-temps ce ciel où demeurait son père; il rabaissa sur la terre ses yeux abattus, des larmes amères coulèrent de ses yeux et tombèrent sur la neige qui couvrait le sol ; il soupira, et ne voyant rien qui le pût consoler : « Ah! reviens, jeunesse, s'écria-t-il encore, reviens! »

Et sa jeunesse revint : car tout cela n'était qu'un rêve qui avait agité pour lui la première nuit de l'année ; il était jeune encore ; ses fautes seules étaient réelles. Il remercia Dieu de ce que sa jeunesse n'était point passée, et de ce qu'il pouvait quitter la route du vice pour reprendre celle de la vertu, pour rentrer dans le pays tranquille, couvert d'abondantes moissons.

Revenez avec lui, mes jeunes lecteurs, si, comme lui, vous vous êtes égarés : ce songe terrible sera désormais votre juge, si, un jour, accablés de douleur, vous êtes forcés de vous écrier : « Reviens, belle jeunesse ! » la belle jeunesse ne reviendra point.

(Mme GUIZOT (PAULINE DE MEULAN).
Traduction de l'allemand, de JEAN PAUL.

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE.

Il y avait à Amadan une célèbre académie dont le premier statut était conçu en ces termes :

Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et parleront le moins possible.

On l'appelait l'*Académie silencieuse*, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis.

Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'académie silencieuse. Il part aussitôt, arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission ; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'académie fut désolée de ce contre-temps ; elle avait reçu un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée ! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur ; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une parole,

il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'académie; mais sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains, on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'académie où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc, et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remerciement; mais en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire un mot. Il écrivit en marge le nombre 100; c'était celui de ses nouveaux confrères; puis en mettant un 0 devant le chiffre, il écrivit au-dessous : *Ils n'en vaudront ni moins ni plus* (0100). Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre 1 devant le nombre 100, et il écrivit : *Ils en vaudront dix fois davantage* (1100).

(L'abbé Blanchet.)

LE PALAIS DU GRAND PRINCE.

Un homme s'égare pendant la nuit, à la lueur d'un ciel étoilé, et découvre un palais. Il y entre; des serviteurs de toute espèce s'empressent sur ses pas, et lui témoignent, chacun dans son langage, qu'ils ont reçu l'ordre de pourvoir à ses besoins. Quelques-uns se taisent et n'en remplissent pas moins leur ministère. Partout le mouvement règne autour de lui : on attache aux lambris des lampes étincelantes; on réchauffe les foyers; on lui apporte des fourrures en hiver, des fruits délicieux et des rafraîchissements en été. Les désirs ne lui semblent permis que pour devenir à son profit des occasions de bienfaits. Une horloge magnifique, visible de tous les appartements, sonne les heures et donne le signal des travaux qui rentrent encore dans

la classe des jouissances : les mouvements de ce régulateur sont si bien calculés que Greenham lui-même eût desespéré d'atteindre à cette précision.

A peine le voyageur a-t-il senti la douce invasion du sommeil, qu'un sombre rideau s'abaisse devant lui et que le silence est ordonné autour de sa couche; son réveil est marqué par de nouvelles attentions dont il est l'objet. Les maîtres du palais ne se montrent pas ; mais il les suppose occupés dans le secret de leurs appartements. Il s'éloigne, et il poursuivra sa route sans les avoir personnellement vus; mais, frappé de l'accord, de l'ordre, de la majesté, de la promptitude et de l'exactitude du service qui s'est fait sous ses yeux, il emporte avec lui le sentiment de leur présence ; il se gardera toute sa vie de dire qu'il a résidé dans un château abandonné, où son arrivée aurait été un accident imprévu, et où rien n'aurait été préparé pour le recevoir.

Il se permettra encore moins de penser que le propriétaire est un être malfaisant, sur ce que de nouveaux voyageurs s'étant présentés, au lieu de jouir fraternellement des douceurs de cet asile, ils se sont pris de querelle ensemble. Il ne sera pas surpris que de cette mésintelligence il soit résulté divers accidents, tels que la faim et la détresse d'un certain nombre de commensaux privés en partie des bienfaits de l'hospitalité offerte à tous, par l'avidité et l'égoïsme de quelques audacieux ; car il a remarqué que les buffets, les lits de repos et les garde-robes étaient assez copieusement garnis pour suffire à tous les besoins.

La conviction de cette vérité est tellement établie dans les esprits qu'à une petite exception près, les hôtes les moins favorisés, en se retirant du palais, n'en franchissent la porte extérieure qu'avec des regrets et des larmes. Quelques-uns accusent de leurs peines passées des envieux ou des malveillants ; d'autres, de faux amis; il en est qui s'accusent eux-mêmes : tous se disent qu'il était possible de couler des jours heureux dans cet asile, avec le bon esprit de jouir en paix des biens communs qu'il offrait, ou d'y suppléer par le travail et la concorde. La mauvaise foi tient seule un autre langage.

Cependant le désordre momentané dont il a été témoin

provoque les réflexions du voyageur ; il s'étonne que le prince hospitalier qui a recueilli tant d'inconnus auxquels il ne devait rien, en intervenant dans leurs débats, n'ait empêché ni les spoliations ni les violences : à ses yeux, ces abus de la force blessent autant les lois de la justice que la majesté du trône. Il se représente principalement quelques honnêtes compagnons de route qui, par la bonté de leur caractère, ont excité tout son intérêt, et qui, avec des droits à un meilleur sort, ont été indignement dépouillés et outragés.

C'est au milieu des tristes pensées que ces souvenirs réveillent, que le voyageur poursuit son chemin ; mais tout-à-coup il est abordé par un vieillard qui le salue en lui disant : « Croyez-vous que les choses en restent là ? » Le prince a tout vu, il a tout entendu : chacun sera traité suivant ses œuvres. Ne savez-vous pas que, par un pouvoir dont la source se perd dans les âges, il oblige les voyageurs qui traversent la forêt à séjourner plus ou moins de temps dans le château, pour qu'il puisse acquérir une connaissance parfaite de leurs bonnes qualités ? Indulgent pour les fautes, mais sévère pour toute habitude coupable, il va les attendre dans un palais voisin de celui que nous quittons, et où le même pouvoir les forcera de porter leurs pas ; c'est là qu'il se réserve de récompenser et de punir ; c'est là que chacun rendra un hommage volontaire ou forcé aux saintes lois de la justice.

A ces mots, un trait de lumière frappe l'intelligence du voyageur. Tout s'explique, tout se dévoile à ses yeux. Il ne s'étonne plus que des doutes outrageants auxquels il s'est abandonné sur le compte du souverain avec lequel il contracta le droit de l'hospitalité. Également consolé du passé et rassuré sur l'avenir, il s'avance vers le terme de sa course ; déjà il entrevoit sans frayeur le péristyle du second palais, dont l'architecture, d'un style un peu austère, se dessine dans le lointain vaporeux. Placé sous la main d'un maître qui lui doit protection et justice, il s'endormira partout avec confiance ; il a été vu : c'est assez.

(KÉRATRY.)

LES BALANCES,

CONTE MOGOL.

Le sultan Ekber avait succédé à son père, le pacifique Humaïoun, septième descendant du grand Timur-Beg. Arrivé au trône, le jeune sultan oublia les sages conseils que lui avait donnés son père mourant. Il remplit son sérail de femmes persanes et tartares, et se livra à toutes les voluptés. De jeunes omras remplacèrent les vieux ministres d'Humaïoun, et ses favoris firent asseoir tous les vices sur le même trône où avaient siégé toutes les vertus.

Cependant, en avançant en âge, le dégoût des plaisirs se fit sentir dans l'ame du sultan : il chercha dans la guerre un moyen d'en remplir le vide. Les malheureux Indiens, échappés à la famine et à la peste qui, sous un gouvernement tyrannique, avaient ravagé le Mogol, furent traînés sur les champs de bataille; Ekber fut heureux dans toutes ses injustes entreprises. Un poète gagé le nomma *fils de la victoire;* les peuples l'appelèrent *fils des fléaux;* car le nombre de ses crimes avait surpassé le nombre même de ceux commis en son nom. Il descendait quelquefois du tribunal où il avait siégé comme juge, et pour délassement, sa main prenait la hache du bourreau. Ekber cependant n'était pas né méchant : l'enivrement du pouvoir et les perfides conseils de ses favoris avaient seuls corrompu son cœur; et en vieillissant, le crime, qui n'était autrefois en lui qu'une habitude, était devenu un besoin pour la faiblesse exaltée de son ame.

Il avait quitté la riante Dehli et transféré le siége impérial dans la ville d'Agra, où devait être fêté l'anniversaire de sa cinquantième année. Le jour arrivé, dès le lever du soleil, les *Rasbonts* parcoururent la ville en sonnant de la trompette, pour annoncer au peuple la solennité du jour. Chaque Indien, Banian, Parsis, mahométan ou idolâtre, se courba vers la terre et demanda à son dieu de longues années et d'heureux succès pour le sultan Ekber. Quand le milieu du jour fut arrivé, les portes du palais impérial furent ouvertes : le peuple entra dans l'amkas, et se plaça à genoux sous les galeries qui entourent cette cour, destinée

aux audiences que le monarque accorde à ses sujets. Ekber était sur son trône, entouré de ses fils et de plusieurs eunuques. Les uns, armés de longues queues de paon, avaient le soin de chasser les mouches ; d'autres agitaient l'air avec de grands éventails, pour conserver autour de l'empereur une fraîcheur salutaire. Quelques-uns, debout, immobiles, les bras croisés sur la poitrine, attendaient ses ordres. Au pied du trône, on voyait assis, sur un divan entouré d'un balustre d'argent, les omras, les rajas et les envoyés des provinces, tous les yeux baissés et les mains jointes sur la poitrine. Plus loin, dans la même attitude et avec le même respect, se tenaient les mansebdars et les chefs des troupes, ainsi que les envoyés des princes tributaires.

Devant l'empereur, une balance, dont les plateaux d'or étaient attachés avec des cordes de soie, se trouvait suspendue à trois piliers d'argent massif. Ekber s'y plaça : le plus grand silence se fit dans l'assemblée, et l'on commença à peser le sultan ; quand le plus ancien des officiers de l'empire annonça à haute voix, au peuple, que le divin Ekber pesait un demi-lak de roupies de plus que l'année précédente, de bruyantes acclamations firent retentir la place, l'empereur se replaça sur le trône, et chacun fut admis successivement à l'honneur obligé de lui présenter un tribut. Le riche omra offrait des pierreries ; le raja, de riches armures ; le mansebdar, des étoffes d'or et d'argent ; les envoyés des provinces, des lingots de métaux précieux ; ceux des villes, de l'or monnoyé. Le commerçant apportait des produits de son commerce, le laboureur les fruits de la terre. Tout était reçu par les officiers du palais. Ekber fit ensuite ses largesses ; les omras reçurent des boucles d'or, les mansebdars des boucles d'argent, et le peuple des boucles de cuivre. La cérémonie finit au coucher du soleil. L'empereur rentra dans son palais, et les rues de la ville furent aussitôt illuminées avec des verres à couleurs variées et brillantes.

Ekber fatigué s'était couché, satisfait des nouvelles richesses qu'il venait d'acquérir. L'eunuque qui était de garde au pied de son lit l'entendit d'abord dormir paisiblement, bientôt son sommeil devint agité, et des paroles sans suite et sans signification s'échappèrent de ses lèvres. Il se ré-

veilla les yeux égarés, la barbe et les cheveux en desordre. « Qu'on aille chercher ce fakir savant dans l'art d'expliquer les songes; qu'il vienne de suite ! » s'écria-t-il.

On obéit. Le fakir vénérable fut amené devant lui. Arraché à son premier sommeil, traîné par des soldats, au milieu de la nuit, et introduit dans ce palais que le peuple ne regardait qu'avec crainte, le vieillard faible et cassé par l'âge ne tremblait point. Ses yeux, fixés sur les yeux du tyran, semblaient y chercher le motif de l'ordre qu'il avait reçu. Ekber tenait ses regards baissés devant les yeux interrogateurs du vieillard, il passa sa main sur son front, comme pour rappeler un souvenir confus qui s'éloignait, et s'adressant au fakir debout en sa présence, il lui dit :

« Écoute, vieillard : je dormais, une voix prononça mon » nom. Mon ame répondit : *Me voilà!* et quittant son corps » elle s'élança dans un espace sans limites ; des tourbillons » roulèrent pendant long-temps autour de moi; les soleils, » les étoiles, les comètes, paraissaient tomber comme une » pluie enflammée. Ils tombaient et je m'élevais. Enfin pa- » rut un être immense et dont mes yeux ne purent d'un » coup d'œil mesurer toute l'immensité. Sa voix avait un » son tel que je n'en ai jamais entendu. Elle semblait ne » frapper mon oreille que comme la voix basse et tran- » quille d'un esclave qui supplie, ou d'un visir qui con- » seille, et cependant elle se faisait entendre au milieu » du fracas des machines universelles. Le bruit des soleils » et des corps célestes, ce bruit épouvantable paraissait un » silence profond pendant que cette voix parlait.

« Ekber, approche! dit-elle. Mon ame s'avança en trem- » blant. Des balances d'or étaient attachées à la voûte du ciel. » Sur un des plateaux s'élevait un amas de poids énormes. » Une main inconnue me saisit, m'enlève et me laisse re- » tomber sur l'autre plateau. Je rebondis avec un bruit so- » nore, comme ces boules de cuivre creuses et élastiques, » que j'ai fait distribuer hier à mes sujets. Cependant mon » poids, en apparence si léger, souleva le plateau opposé; » j'aperçus auprès de moi un enfant ailé dont le sourire » doux et le regard pur pénétrèrent mon cœur d'une joie » inconnue. Son faible pied, appuyé sur le bord du plateau, » retenait seul le poids énorme que j'allais entraîner. Je

» voyais cependant les poids, transformés en monstres à
» figures hideuses et variées, s'agiter avec rage et chercher
» à détacher l'intrépide enfant. C'est bien! dit la voix
» avec un son terrible et qui retentit encore à mon oreille,
» un de plus suffirait. Alors l'enfant me jeta un regard
» plein de tristesse, les monstres grincèrent les dents avec
» un rire infernal, et la voix murmura : Souviens-toi de ce
» que tu as vu. Je poussai un cri, je m'éveillai. J'étais
» dans mon lit, au milieu de mon palais, et l'eunuque
» chargé de garder ma personne sacrée attisait le feu de la
» cassolette remplie d'encens. Je t'ai fait appeler : expli-
» que-moi ce que signifie ce songe singulier. »

Le fakir avait écouté Ekber avec attention : il était vieux, sans père et sans enfants, il n'avait plus rien à craindre, il n'avait plus rien à espérer. Il répondit ainsi au sultan, en lui offrant le cimeterre nu qui était posé sur un sofa voisin.

« Prends cette arme, écoute, et quand j'aurai parlé, fais
» tomber ma tête à tes pieds si mes paroles t'ont déplu;
» car je vais te parler comme jamais on ne t'a parlé, je
» vais te dire la vérité. Attends seulement que je me taise,
» et ne m'interromps point. Gloire à Dieu et à Mahomet
» son prophète.

» Ekber, fils du sage Humaïoun, père de ses sujets, tu es de-
» venu leur tyran et leur bourreau. Tes crimes ont allumé la
» colère de Dieu..... Ne m'interromps point, écoute jusqu'au
» bout..... Tu n'as fait qu'une bonne action dans ta vie,
» ce fut hier, sans le savoir. J'étais dans la cour de ton
» palais : un porc, animal immonde, attaché par un pied
» trop loin de son auge, faisait de vains efforts pour y
» manger : tu passas, tu le vis, et avec ton pied royal tu
» ne dédaignas pas d'approcher la nourriture de l'animal
» affamé. Ekber, la balance est celle de la justice divine,
» ces poids énormes sont tes crimes, l'enfant dont le pied
» retient la masse fatale, c'est la bonne action que tu as
» faite. Pense aux paroles de ta conscience : *un de plus!* et
» les crimes l'emporteront. J'ai dit. »

Ekber, furieux, saisissait le cimeterre, et allait frapper le fakir. Celui-ci le regarda avec tranquillité, et répéta seulement, en offrant sa tête à son maître : *Un de plus!* Ces

mots arrêtèrent la fureur du tyran. « Vieillard, dit-il, tu » peux te retirer. » Le fakir sortit. Ekber se recoucha; mais il ne dormit point. Il se fit dans ses idées une révolution complète, car il n'avait jamais distingué le bien et le mal comme les autres hommes. Le bien, c'était sa volonté; le mal, c'était la résistance qu'on y opposait.

Le changement opéré dans le caractère du sultan opéra un changement dans le gouvernement de son empire. Le Mogol redevint ce qu'il avait été, heureux et puissant tout à la fois. Ekber, *le fils des fléaux*, obtint le nom de *père du peuple*, et ce nom glorieux donné par des sujets fidèles, fut répété par des poètes indépendants.

Le fakir ne reparut point dans la cité des palmiers, et les habitants de Dehli, qui savaient que l'empire devait à sa sagesse le gouvernement juste et paternel d'Ekber, le cherchèrent vainement pour lui en témoigner leur reconnaissance. Quel était ce sage? c'est ce qu'on ignore. Le Banian dit que Brahma prit un corps mortel pour accomplir cette œuvre glorieuse. Le Parsis raconta qu'Oromase ne dédaigna point d'instruire ainsi le sultan par ses divins conseils. Le mahométan affirma que le fakir n'était autre qu'Ali, le parent et l'ami de Mahomet : — chacun d'eux n'en rendit grâce qu'à son dieu.

ANONYME.

LES TROGLODYTES.

Il y avait en Arabie un petit peuple appelé Troglodyte, qui descendait de ces anciens Troglodytes qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits; ils n'étaient point velus comme des ours, ils ne sifflaient point, ils avaient deux yeux : mais ils étaient si méchants et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un

gouvernement; et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats; mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne; que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : « Qu'ai-je à faire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux; que m'importe que les autres le soient? je me procurerai tous mes besoins; et pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient misérables.»

On était dans le mois où l'on ensemence les terres; chacun dit : « Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir. Une plus grande quantité me serait inutile, et je ne prendrai point de la peine pour rien. »

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature; il y en avait d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes.

Cependant une maladie cruelle ravagea la contrée; un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités demander son salaire; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit

que la même maladie se faisait sentir de nouveau, et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. « Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues : je croirais offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposais à la justice de leur colère. » Les Troglodytes périrent donc par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échappèrent aux malheurs de la nation.

Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers; ils avaient de l'humanité, ils connaissaient la justice, ils aimaient la vertu. Autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié; c'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient, avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître : et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille : la terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimaient leurs femmes et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettaient devant les yeux cet exemple si triste. Ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la

même; et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodytes? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre; et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.....

Un des Troglodytes disait un jour : « Mon père doit demain labourer son champ : je me lèverai deux heures avant lui; et quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré. »

On entendait dire à un autre : « Il faut que j'aille au temple remercier les dieux, car mon frère, que mon père aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé. »

Ou bien : « Il y a un champ qui touche celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil : il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre. »

Un jour que plusieurs Troglodytes étaient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnait d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. « Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodytes : mais s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille! »

On vint dire à un Troglodyte que des étrangers avaient pillé sa maison, et avaient tout emporté. « S'ils n'étaient pas injustes, répondit-il, je souhaiterais que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi. »

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie: les peuples voisins s'assemblèrent; et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodytes envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlèrent ainsi: « Que vous ont fait les Troglodytes? Ont-ils dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non : nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des

habits? Voulez-vous du lait de nos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches. »

Ces paroles furent renvoyées avec mépris; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodytes, qu'ils ne croyaient défendus que par leur innocence.

Mais ils étaient bien disposés à la défense : ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux; ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'était emparée de leur cœur. L'un voulait mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfants, celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple troglodyte : la place de celui qui expirait était d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avait encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; et ils cédèrent à la vertu des Troglodytes, même sans en être touchés.

Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi. Ils convinrent qu'il fallait déférer la couronne à celui qui était le plus juste; et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne; mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu, en naissant, les Troglodytes libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. » A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. « Malheu-

reux jour, disait-il, et pourquoi ai-je tant vecu? » Puis il s'écria d'une voix sévère : « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela, vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur : vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses lois, moins rigides que vos mœurs. Vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, et languir dans une lâche volupté; et que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. » Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. « Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi, et par le seul penchant de la nature? O Troglodytes! je suis à la fin de mes jours; mon sang est glacé dans mes veines; je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux : pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu? »

(MONTESQUIEU.)

LA DESTINÉE.

Plein de ces idées, Zadig se retira dans une maison de campagne, sur les bords de l'Euphrate. Là, il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie, dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs of-

ficiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là, comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. « Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? » Zadig répondit modestement : « C'est une chienne, et non pas un chien. » — « Vous avez raison, » reprit le premier eunuque. — « C'est une épagneule très-petite, ajouta Zadig. Elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. » — « Vous l'avez donc vue? » dit le premier eunuque tout essoufflé. « Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. »

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palfrenier, dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. « C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long : les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers. » — « Quel chemin a-t-il pris? où est-il? » demanda le grand veneur. — « Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler. »

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu; il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham; il parla en ces termes : « Étoiles de justice, abîmes de

science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé : je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable, entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ains elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait des oreilles très-longues, et, comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. » Tous les juges admirèrent le profond et subtil discern-

nement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand, appareil lui rapporter ses quatre cents onces d'or; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice; et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il est dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné, pour ce crime, à cinq cents onces d'or; et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. « Grand Dieu, dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie! »

. . . . . .

. . . . . .

Il rencontra en marchant un ermite dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. Zadig s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'ermite le salua d'un air si noble et si doux, que Zadig eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait : « C'est le livre des destinées, lui dit l'ermite; voulez-vous en lire quelque chose? » Il mit le livre dans les mains de Zadig, qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. « Vous me paraissez bien chagrin! » lui dit ce bon père.—« Hélas, que j'en ai sujet! » dit Zadig.—« Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard,

peut-être vous serai-je utile : j'ai quelquefois répandu des sentiments de consolation dans l'ame des malheureux. »

Zadig se sentit du respect pour l'air, pour la barbe et pour le livre de l'ermite, il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante, que Zadig se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. « Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard; jurez-moi, par Orosmade, que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. » Zadig jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les appartements magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table, au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent servis comme les autres, avec délicatesse et profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena dans un bel appartement, et le lendemain matin un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia. « Le maître de la maison, dit Zadig en chemin, me paraît être un homme généreux, quoique un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. » En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'ermite paraissait tendue et enflée : il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi, l'ermite se présenta à la porte d'une maison très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, et fit entrer l'ermite et Zadig dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de

mauvais pain et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air aussi content que la veille ; puis, s'adressant à ce vieux valet, qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. « Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. » Le valet étonné introduisit les deux voyageurs : « Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus : daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. » L'avare fut près de tomber à la renverse. L'ermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement ; il partit au plus vite avec son jeune voyageur. « Mon père, lui dit Zadig, qu'est-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes : vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. » — « Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, et pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage ; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, et suivez-moi. » Zadig ne savait encore s'il avait affaire au plus fou qu au plus sage de tous les hommes ; mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant, que Zadig, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre. Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation. Il alla lui-même au-devant des deux voyageurs, qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après il les vint prendre lui-même, pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine, et souhaita que Zadig eût paru dans la lice pour disputer la couronne : « Mais les

hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme Zadig. » Celui-ci rougissait et sentait redoubler ses douleurs.

On convint dans la conversation que les choses de ce monde ne vont pas toujours au gré des plus sages. L'ermite soutint toujours qu'on ne connaît pas les voies de la Providence, et que les hommes ont tort de juger d'un tout dont ils n'aperçoivent que la plus petite partie.

On parla des passions : « Ah ! qu'elles sont funestes ! » disait Zadig. — « Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, repartit l'ermite : elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade ; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas, et tout est nécessaire.

On parla de plaisir, et l'ermite prouva que c'est un présent de la divinité. « Car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensations ni idées, il reçoit tout ; la peine et le plaisir lui viennent d'ailleurs, comme son être. »

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel, qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refusa, et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre ; Zadig surtout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent long-temps l'éloge de leur hôte. Le vieillard, au point du jour, éveilla son camarade. « Il faut partir, dit-il ; mais, tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon affection. » En disant ces mots, il prit un flambeau et mit le feu à la maison. Zadig épouvanté jeta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure, la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. « Dieu merci, dit-il, voilà la mai-

son de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! » A ces mots, Zadig fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir; mais il ne fit rien de tout cela; et toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse, qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agréments, et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain, elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont : « Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. le prend alors par les cheveux, et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. « O monstre! ô le plus scélérat de tous les hommes! » s'écria Zadig. — « Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant : apprenez que sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense; apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. » — « Qui te l'a dit, barbare? cria Zadig : et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal? »

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'ermite disparut : quatre belles ailes couvraient un corps majestueux et resplendissant de lumière. « O envoyé du ciel! ô ange divin! s'écria Zadig en se prosternant, tu es donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels! » — « Les hommes, dit l'ange Jesrad, jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritais le plus d'être éclairé. » Zadig lui demanda la permission de parler. « Je me défie de moi-même, dit-il; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute : ne vau-

drait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer? » Jesrad reprit : « S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser et le fils qui en devait naître. » — « Mais quoi, dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs, et que les malheurs tombent sur les gens de bien? » — « Les méchants, répondit Jesrad, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. » — « Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien et point de mal? » — « Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre ni deux globes dans les champs infinis du ciel qui soient semblables, et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hasard; que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée : mais il n'y a point de hasard; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. » — « Mais.... » dit Zadig. Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. Zadig à genoux adora la Providence, et se soumit.

(VOLTAIRE.)

SERTORIUS ET MERCURE.

Les fables et les illusions font plus sur la populace crédule que la vérité et la vertu.

MERCURE.

Je suis bien pressé de m'en retourner vers l'Olympe, et

j'en suis fort fâché, car je meurs d'envie de savoir par où tu as fini ta vie.

SERTORIUS.

En deux mots je te l'apprendrai. Le jeune apprenti et la bonne vieille ne pouvaient me vaincre; Perpenna, le traître, me fit mourir : sans lui j'aurais fait voir bien du pays mes ennemis.

MERCURE.

Qui appelles-tu le jeune apprenti et la bonne vieille?

SERTORIUS.

Eh! ne le savez-vous pas? c'est Pompée et Métellus. Métellus était mou et appesanti, incertain, trop vieux et usé; il perdait les occasions décisives par sa lenteur. Pompée était au contraire sans expérience; avec des barbares ramassés, je me jouais de ces deux capitaines et de leurs légions.

MERCURE.

Je ne m'en étonne pas. On dit que tu étais magicien, que tu avais une biche qui venait dans ton camp te dire tous les desseins de tes ennemis et tout ce que tu pouvais entreprendre contre eux.

SERTORIUS.

Tandis que j'ai eu besoin de ma biche, je n'en ai découvert le secret à personne; mais maintenant que je ne puis plus m'en servir, je t'en dirai tout le mystère.

MERCURE.

Eh bien! était-ce quelque enchantement?

SERTORIUS.

Point du tout : c'était une sottise qui m'a plus servi que mon argent, que mes troupes, que le débris du parti de Marius contre Sylla, que j'avais recueilli dans un coin des montagnes d'Espagne et de Lusitanie. Une illusion faite à propos mène loin des peuples crédules.

MERCURE.

Mais cette illusion n'était-elle pas bien grossière?

SERTORIUS.

Sans doute; mais les peuples pour qui elle était préparée étaient encore plus grossiers

MERCURE.

Quoi! ces barbares croyaient tout ce que tu racontais de ta biche?

SERTORIUS.

Tout. Il ne tenait qu'à moi d'en dire encore davantage, ils l'auraient cru. Avais-je découvert par des coureurs ou par des espions la marche des ennemis, c'était la biche qui me l'avait dit à l'oreille. Avais-je été battu, la biche me parlait pour déclarer que les dieux allaient relever mon parti. La biche ordonnait aux habitants du pays de me donner toutes leurs forces, faute de quoi la peste et la famine devaient les désoler. La biche était-elle perdue depuis quelques jours et ensuite retrouvée secrètement, je la faisais tenir bien cachée, et je déclarais par un pressentiment, ou sur quelque présage, qu'elle allait revenir; après quoi, je la faisais rentrer dans le camp, où elle ne manquait pas de me rapporter des nouvelles de vous autres dieux. Enfin, ma biche faisait tout, elle seule réparait mes malheurs.

MERCURE.

Cet animal t'a bien servi; mais tu nous servais mal: car de telles impostures décrient les immortels et font grand tort à tous nos mystères. Franchement, tu étais un impie.

SERTORIUS.

Je ne l'étais pas plus que Numa avec sa nymphe Égérie, que Lycurgue et Solon avec leur commerce secret des dieux, que Socrate avec son esprit familier, enfin que Scipion avec sa façon mystérieuse d'aller au Capitole consulter Jupiter, qui lui inspirait toutes ses entreprises de guerre contre Carthage. Tous ces gens-là ont été des imposteurs aussi bien que moi.

MERCURE.

Mais ils ne l'étaient que pour établir de bonnes lois, ou pour rendre la patrie victorieuse.

SERTORIUS.

Et moi, pour me défendre contre le parti du tyran Sylla, qui avait opprimé Rome et qui avait envoyé des citoyens changés en esclaves pour me faire périr comme le dernier soutien de la liberté.

MERCURE.

Quoi donc! la république entière, tu ne la regardes que comme le parti de Sylla? De bonne foi, tu étais demeuré seul contre tous les Romains. Mais enfin tu trompais ces pauvres barbares par des mystères de religion.

SERTORIUS.

Il est vrai ; mais comment faire autrement avec les sots? Il faut bien les amuser par des sottises et aller à son but. Si on ne leur disait que des vérités solides, ils ne les croiraient pas. Racontez des fables, flattez, amusez : grands et petits courent après vous.

(FÉNÉLON.)

JEANNE Ire DE NAPLES, ANSELME.

JEANNE.

Quoi ! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez pas oublié toute l'astrologie que vous saviez autrefois.

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique? nous n'avons point ici de ciel ni d'étoiles.

JEANNE.

Il n'importe : je vous dispense d'observer les règles si exactement.

ANSELME.

Il serait plaisant qu'un mort fît des prédictions. Mais encore sur quoi voudriez-vous que j'en fisse?

JEANNE.

Sur moi, sur ce qui me regarde.

ANSELME.

Bon ! vous êtes morte, et vous le serez toujours ; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition ou nos affaires peuvent changer?

JEANNE.

Non ; mais aussi c'est ce qui m'ennuie cruellement : et quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliez

pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisserait pas de m'occuper. Vous ne sauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

ANSELME.

On croirait, à voir votre inquiétude, que vous êtes encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y saurait être en patience ce qu'on est ; on anticipe toujours sur ce qu'on sera : mais ici il faut que l'on soit plus sage.

JEANNE.

Ah ! les hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font? le présent n'est qu'un instant, et ce serait grand' pitié qu'ils fussent réduits à borner là toutes leurs vues. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible, et qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir? C'est toujours autant dont ils se mettent en possession par avance.

ANSELME.

Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations et par leurs espérances, que quand il est enfin présent ils trouvent qu'il est tout épuisé, et ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience ni de leur inquiétude : le grand leurre des hommes, c'est toujours l'avenir, et nous autres astrologues nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des signes froids et des signes chauds, qu'il y en a de mâles et de femelles; qu'il y a des planètes bonnes et mauvaises, et d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, selon la compagnie où elles se trouvent : et toutes ces fadaises sont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles mènent à la connaissance de l'avenir.

JEANNE.

Quoi ! n'y mènent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous, qui avez été mon astrologue, vous me disiez du mal de l'astrologie !

ANSELME.

Ecoutez ! un mort ne voudrait pas mentir. Franchement, je vous trompais avec cette astrologie que vous estimez tant.

JEANNE.

Oh ! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'eussiez-vous prédit que je devais me marier quatre fois? Y avait-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le mariage? il fallait bien que vous eussiez lu cela dans les cieux.

ANSELME.

Je les consultais beaucoup moins que vos inclinations : mais, après tout, quelques prophéties qui réussissent ne prouvent rien : voulez-vous que je vous mène à un mort qui vous contera une histoire assez plaisante? Il était astrologue, et ne croyait non plus que moi à l'astrologie : cependant, pour essayer s'il y avait quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les règles, et prédit à quelqu'un des événements particuliers plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avait prédit arriva : il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussitôt tous les calculs astronomiques qui avaient été le fondement de ses prédictions. Savez-vous ce qu'il trouva? Il s'était trompé, et si ses supputations eussent été bien faites, il aurait prédit tout le contraire de ce qu'il avait prédit.

JEANNE.

Si je croyais que cette histoire fût vraie, je serais bien fâchée qu'on ne la sût pas dans le monde, pour se détromper des astrologues.

ANSELME.

On sait bien d'autres histoires à leur desavantage, et leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se desabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir, il a un charme trop puissant. Les hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance; et tout ce qu'ils avaient, et tout ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance; et il semble que ce soit là un ordre malicieux, établi dans la nature pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent : on ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où on l'est; on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui

viendra devait être autrement fait que celui qui est déjà venu.

JEANNE.

Non, il n'est pas fait autrement; mais il est bon qu'on se l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion? je sais une petite fable qui vous le dira bien; je l'ai apprise autrefois à la cour d'amour (1) qui se tenait dans votre comté de Provence : Un homme avait soif, et était assis sur le bord d'une fontaine : il ne voulait point boire de l'eau qui coulait devant lui, parce qu'il espérait qu'au bout de quelque temps il en allait venir une meilleure. Ce temps étant passé : « Voici encore la même eau, disait-il, ce n'est point celle-là dont je veux boire; j'aime mieux attendre encore un peu. » Enfin, comme l'eau était toujours la même, il attendit si bien que la source vint à tarir, et il ne but point.

JEANNE.

Il m'en est arrivé autant, et je crois que de tous les morts qui sont ici il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en voulait faire. Mais qu'importe, je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'espérer, de craindre même et d'avoir un avenir devant soi. Un sage, selon vous, serait comme nous autres morts, pour qui le présent et l'avenir sont parfaitement semblables, et ce sage par conséquent s'ennuierait autant que je fais.

ANSELME.

Hélas! c'est une plaisante condition que celle de l'homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout et pour ne jouir de rien; pour marcher toujours et pour n'arriver nulle part.

(FONTENELLE.)

FERNAND CORTEZ, MONTÉZUME.

F. CORTEZ.

Avouez la vérité. Vous étiez bien grossiers, vous autres

(1) C'était une espèce d'académie.

Américains, quand vous preniez les Espagnols pour des hommes descendus de la sphère du feu; parce qu'ils avaient du canon, et quand leurs navires vous paraissaient de grands oiseaux qui volaient sur les mers.

MONTÉZUME.

J'en tombe d'accord; mais je veux vous demander si c'était un peuple poli que les Athéniens.

F. CORTEZ.

Comment! ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des hommes.

MONTÉZUME.

Et que dites-vous de la manière dont se servit le tyran Pisistrate pour rentrer dans la citadelle d'Athènes, d'où il avait été chassé? N'habilla-t-il pas une femme en Minerve (car on dit que Minerve était la déesse qui protégeait Athènes)? Ne monta-t-il pas sur un chariot avec cette déesse de sa façon, qui traversa toute la ville avec lui en le tenant par la main et en criant aux Athéniens : « Voici Pisistrate que je vous amène et que je vous ordonne de recevoir? » Et ce peuple si habile et si spirituel ne se soumit-il pas à ce tyran pour plaire à Minerve, qui s'en était expliquée de sa propre bouche?

F. CORTEZ.

Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens?

MONTÉZUME.

Depuis que je suis ici je me suis mis à étudier l'histoire par les conversations que j'ai eues avec différents morts; mais enfin vous conviendrez que les Athéniens étaient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vu de navires ni de canons, mais ils avaient vu des femmes; et quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa déesse, il leur marqua assurément moins d'estime que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre artillerie

F. CORTEZ.

Il n'y a point de peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris; la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai-je? Il se

joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, et qu'on ne remarquerait peut-être pas, quand on les verrait.

MONTÉZUME.

Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru dans tous les temps que la science de l'avenir était contenue dans un trou souterrain, d'où elle sortait en exhalaisons? Et par quel artifice leur avait-on persuadé que quand la lune était éclipsée, ils pouvaient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable ? Et pourquoi n'y avait-il qu'un petit nombre de gens qui osassent se dire à l'oreille qu'elle était obscurcie par l'ombre de la terre? Je ne dis rien des Romains et de ces dieux qu'ils priaient à manger dans leurs jours de réjouissances, et de ces poulets sacrés dont l'appétit décidait de tout dans la capitale du monde. Enfin vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos peuples d'Amérique, que je ne vous en fournisse une plus grande de vos contrées; et même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises grecques ou romaines.

F. CORTEZ.

Avec ces sottises-là, cependant, les Grecs et les Romains ont inventé tous les arts et toutes les sciences dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MONTÉZUME.

Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des sciences au monde: nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être savants : on n'est pas toujours capable de suivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs qui apportèrent tant de soins à se préserver de la contagion des sciences de leurs voisins. Pour les arts, l'Amérique avait trouvé des moyens de s'en passer, plus admirables peut-être que les arts mêmes de l'Europe. Il est aisé de faire des histoires quand on sait écrire; mais nous ne savions point écrire et nous faisions des histoires « on peut faire des ponts quand on sait bâtir dans l'eau; mais la difficulté est de n'y savoir point bâtir et de faire des ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu : je veux dire, par

exemple, des pierres prodigieuses qu'ils ne concevaient pas qu'on eût pu élever sans machines aussi haut qu'elles étaient élevées. Que dites-vous à tout cela ? Il me semble que jusqu'à présent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

F. CORTEZ.

Ils sont assez prouvés par tout ce qui peut distinguer les peuples polis d'avec les peuples barbares. La civilité règne parmi nous, la force et la violence n'y ont point de lieu; toutes les puissances y sont modérées par la justice; toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes, et même voyez à quel point nous sommes scrupuleux, nous n'allâmes porter la guerre dans votre pays qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenait, et décidé cette question pour nous.

MONTÉZUME.

Sans doute, c'était traiter des barbares avec plus d'égards qu'ils ne méritaient ; mais je crois que vous êtes civils et justes les uns avec les autres comme vous étiez scrupuleux avec nous. Qui ôterait à l'Europe ses formalités la rendrait bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours et gêne toutes vos actions, mais elle ne va point jusqu'à vos sentiments, et toute la justice qui devrait se trouver dans vos desseins ne se trouve que dans vos prétextes.

F. CORTEZ.

Je ne vous garantis pas les cœurs, on ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent et gagne beaucoup de biens prend un habit noir : est-il bien affligé? non, apparemment. Cependant s'il ne le prenait pas, il blesserait la raison.

MONTÉZUME.

J'entends ce que vous voulez dire : ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait sa protestation que les choses devraient aller autrement qu'elles ne vont; que les héritiers, par exemple, devraient regretter leurs parents : ils reçoivent cette protestation, et pour lui en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités

ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a et que vous ne lui laissez pas exercer : et vous ne faites pas, mais vous représentez ce que vous devriez faire.

F. CORTEZ.

N'est-ce pas beaucoup? La raison a si peu de pouvoir chez vous qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions qui vous avertisse de ce qui y devrait être.

MONTÉZUME.

Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement que certains Grecs, dont on m'a parlé ici, se souvenaient de leur origine. Ils s'étaient établis dans la Toscane, pays barbare selon eux, et peu à peu ils en avaient si bien pris les coutumes qu'ils avaient oublié les leurs. Ils sentaient pourtant je ne sais quel déplaisir d'être devenus barbares, et tous les ans, à certains jours, ils s'assemblaient : ils lisaient en grec les anciennes lois qu'ils ne suivaient plus et qu'à peine entendaient-ils encore; ils pleuraient et puis se séparaient. Au sortir de là ils reprenaient gaîment la manière de vivre du pays : il était question chez eux des lois grecques comme chez vous de la raison. Ils savaient que ces lois étaient au monde; ils en faisaient mention, mais légèrement et sans fruit : encore les regrettaient-ils en quelque sorte; mais pour la raison, que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connaître et de la mépriser.

F. CORTEZ.

Du moins quand on la connaît mieux on est bien plus en état de la suivre.

MONTÉZUME.

Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cédons? Ah! que n'avions-nous des vaisseaux pour aller découvrir vos terres, et que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenaient! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir que vous en eûtes de conquérir les nôtres.

(FONTENELLE.)

LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMINES.

Les faiblesses et les crimes des rois ne sauraient être cachés.

LOUIS XI.

On dit que vous avez écrit mon histoire?

PH. DE COMMINES.

Il est vrai, sire, et j'ai parlé en bon domestique.

LOUIS XI.

Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me serais passé volontiers.

PH. DE COMMINES.

Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux : voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien?

LOUIS XI.

Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

PH. DE COMMINES.

C'est le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire; au contraire, c'est ce qui la rend suspecte.

LOUIS XI.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire! Il faut laisser les morts en paix et ne flétrir point leur mémoire.

PH. DE COMMINES.

La vôtre était étrangement noircie : j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses. Que pouvais-je faire de mieux?

LOUIS XI.

Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon

prévôt, de mon médecin, de mon barbier, de mon tailleur; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours; mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la sainte ampoule, et à faire des pélerinages, par où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma petite Notre-Dame de plomb que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Lô, par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurais cru mourir dans l'année si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

PH. DE COMMINES.

Tout cela n'est-il pas vrai? pouvais-je le taire?

LOUIS XI.

Vous pouviez n'en rien dire.

PH. DE COMMINES.

Vous pouviez n'en rien faire.

LOUIS XI.

Mais cela était fait, et il ne fallait pas le dire.

PH. DE COMMINES.

Mais cela était fait, et je ne pouvais pas le cacher à la postérité.

LOUIS XI.

Quoi! ne peut-on pas cacher certaines choses?

PH. DE COMMINES.

Et croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie? Je n'aurais rien sauvé par mon silence, et je me serais deshonoré. Contentez-vous que je pouvais dire bien pis et être cru, et que je ne l'ai pas voulu faire.

LOUIS XI.

Quoi! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois?

PH. DE COMMINES.

Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper?

Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

(FÉNÉLON.)

ÉRASISTRATE, HERVÉ.

ÉRASISTRATE.

Vous m'apprenez des choses merveilleuses : quoi ! le sang circule dans le corps ? les veines le portent des extrémités au cœur, et il sort du cœur pour entrer dans les artères, qui le reportent vers les extrémités ?

HERVÉ.

J'en ai fait voir tant d'expériences que personne n'en doute plus.

ÉRASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien nous autres médecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avait qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps, et on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HERVÉ.

Je le prétends ainsi, et même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation que c'est moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre médecine moderne doit avoir d'avantages sur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, et le corps humain ne vous était seulement pas connu.

ÉRASISTRATE.

J'avoue que les modernes sont meilleurs physiciens que nous ; ils connaissent mieux la nature : mais ils ne sont pas meilleurs médecins ; nous guérissions les malades aussi bien qu'ils les guérissent. J'aurais bien voulu donner à tous ces modernes, et à vous tout le premier, le prince Antiochus à guérir de sa fièvre quarte : vous savez comme je m'y pris et comme je découvris par son pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, qu'il

était amoureux de cette belle reine, et que tout son mal venait de la violence qu'il se faisait pour cacher sa passion. Cependant je fis une cure aussi difficile et aussi considérable que celle-là sans savoir que le sang circulât; et je crois qu'avec tout le secours que cette connaissance eût pu vous donner, vous eussiez été fort embarrassé en ma place. Il ne s'agissait point de nouveaux conduits ni de nouveaux réservoirs; ce qu'il y avait de plus important à connaître dans le malade, c'était le cœur.

HERVÉ.

Il n'est pas toujours question du cœur, et tous les malades ne sont pas amoureux de leur belle-mère comme Antiochus. Je ne doute point que faute de savoir que le sang circule, vous n'ayez laissé mourir bien des gens entre vos mains.

ÉRASISTRATE.

Quoi! vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HERVÉ.

Assurément.

ÉRASISTRATE.

Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire : pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en soit jamais venu?

HERVÉ.

Oh! s'ils meurent, c'est leur faute, ce n'est plus celle des médecins.

ÉRASISTRATE.

Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HERVÉ.

On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu'on a appris depuis peu; mais il est impossible qu'avec le temps on n'en voie de grands effets.

ÉRASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous, il y a une certaine mesure de connaissances utiles que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, et qu'ils ne passeront guère s'ils la passent. Ils ont cette

obligation à la nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avaient besoin de savoir, car ils étaient perdus si elle eût laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu à peu, et dans de longues suites d'années.

HERVÉ

serait étrange qu'en connaissant mieux l'homme on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuserait-on à perfectionner la science du corps humain ? Il vaudrait mieux laisser là tout.

ÉRASISTRATE.

On y perdrait des connaissances fort agréables; mais pour ce qui est de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme ou une nouvelle étoile dans le ciel, est bien la même chose. La nature veut que, dans de certains temps, les hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point; mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

(FONTENELLE.)

PARACELSE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

N'y eût-il que votre nom, je serais charmé de vous, Paracelse ! On croirait que vous seriez quelque Grec ou quelque Latin, et on ne s'aviserait jamais de penser que Paracelse était un philosophe suisse.

PARACELSE.

J'ai rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau. Mes ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la nature, et surtout à ceux qui s'élèvent jusqu'à la connaissance des génies et des habitants élémentaires.

MOLIÈRE.

Je conçois aisément que ce sont là les vraies sciences.

Connaître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien, mais connaître les génies que l'on ne voit point, c'est tout autre chose.

PARACELSE.

Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différents ordres; quel pouvoir ils ont dans l'univers.

MOLIÈRE.

Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières! car à plus forte raison vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme; et cependant beaucoup de personnes n'ont pu seulement aller jusque là.

PARACELSE.

Oh! il n'y a si petit philosophe qui n'y soit parvenu.

MOLIÈRE.

Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarrassât sur la nature de l'ame humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps?

PARACELSE.

Franchement, il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matières; mais enfin on en sait autant que la philosophie en peut apprendre.

MOLIÈRE.

Et vous n'en saviez pas davantage?

PARACELSE.

Non, n'est-ce pas bien assez?

MOLIÈRE

Assez? ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi pardessus les hommes que vous ne connaissiez pas, pour aller aux génies.

PARACELSE.

Les génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

MOLIÈRE.

Oui; mais il n'est pardonnable de songer à eux qu'après qu'on n'a plus rien à connaître dans les hommes. On dirait

que l'esprit humain a tout épuisé quand on voit qu'il se forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité, et dont il s'embarrasse à plaisir. Cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneraient, s'il voulait, assez d'occupation.

PARACELSE.

L'esprit néglige naturellement les sciences trop simples et court après celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

MOLIÈRE.

Tant pis pour l'esprit; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La vérité se présente à lui; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnaît point, et il prend des mystères ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mystères. Je suis persuadé que si la plupart des gens voyaient l'ordre de l'univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueraient ni vertus des nombres, ni propriétés des planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourraient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : Quoi ! n'est-ce que cela ?

PARACELSE.

Vous traitez de ridicules des mystères où vous n'avez su pénétrer, et qui en effet sont réservés aux grands hommes.

MOLIÈRE.

J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mystères-là, que ceux qui les comprennent; mais malheureusement la nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PARACELSE.

Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie ?

MOLIÈRE.

Un métier bien différent du vôtre; vous avez étudié les vertus du génie, et moi, j'ai étudié les sottises des hommes.

PARACELSE.

Voilà une belle étude ! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assez de sottises.

MOLIÈRE.

On le sait en gros et confusément ; mais il en faut aux détails, et alors on est surpris de l'étendue de science.

PARACELSE.

Et à la fin quel usage en faisiez-vous?

MOLIÈRE.

J'assemblais dans un certain lieu le plus grand no de gens que je pouvais, et là je leur faisais voir étaient tous des sots.

PARACELSE.

Il fallait de terribles discours pour leur persuade pareille vérité!

MOLIÈRE.

Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises employer de grands tours d'éloquence, ni des rais ments bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule, qu faut qu'en faire autant devant eux, et vous les voye sitôt crever de rire.

PARACELSE.

Je vous entends, vous étiez comédien. Pour moi, conçois pas le plaisir qu'on prend à la comédie; on rire des mœurs qu'elle représente; et que ne rit-o mœurs mêmes?

MOLIÈRE.

Pour rire des choses du monde, il faut en quelque en être dehors, et la comédie vous en tire : elle vous c tout en spectacle, comme si vous n'y aviez poi part.

PARACELSE.

Mais on rentre aussitôt dans ce tout dont on s'étai qué, et on recommence à en faire partie.

MOLIÈRE.

N'en doutez pas; l'autre jour, en me divertissant, ici une fable sur ce sujet. Un jeune oison volait a mauvaise grâce qu'ont tous ceux de son espèce, qua volent; et pendant ce vol d'un moment, qui ne vait qu'à un pied de terre, il insultait au reste de la l

cour. « Malheureux animaux, disait-il, je vous vois au-
» dessous de moi, et vous ne savez pas fendre ainsi les
» airs! » La moquerie fut courte, l'oison retomba dans le même temps.

PARACELSE.

A quoi donc servent les réflexions que la comédie fait faire, puisqu'elles ressemblent au vol de cet oison, et qu'au même instant on retombe dans les sottises communes?

MOLIÈRE.

C'est beaucoup que de s'être moqué de soi; la nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur et avec empressement, une autre partie s'en moque? Et, s'il en était besoin même, on trouverait encore une troisième partie qui se moquerait des deux premières ensemble. Ne dirait-on pas que l'homme soit fait de pièces rapportées?

PARACELSE.

Je ne vois pas qu'il y ait matière sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légères réflexions, quelques plaisanteries souvent mal fondées, ne méritent pas une grande estime; mais quels efforts de méditations ne faudrait-il pas faire pour traiter des sujets plus relevés?

MOLIÈRE.

Vous revenez à vos génies, et moi, je ne reconnais que mes sots. Cependant, quoique je n'aie jamais travaillé que sur ces sujets si exposés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes comédies vivront plus que vos sublimes ouvrages. Tout est sujet aux changements de la mode; les productions de l'esprit ne sont pas au-dessus de la destinée des habits. J'ai vu je ne sais combien de livres et de genres d'écrits enterrés avec leurs auteurs, ainsi que chez de certains peuples on enterre avec les morts les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connais parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'empire des lettres; et avec tout cela, je ga-

rantis la durée de mes pièces. J'en sais bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots.

(FONTENELLE.)

PASCAL ET FÉNÉLON.

FÉNÉLON.

Dites-moi, je vous prie, génie sublime, ce que vous pensez de mon style?

PASCAL.

Il est enchanteur, naturel, facile, insinuant. Vous avez peint les hommes avec vérité, avec feu et avec grâce : les caractères de votre Télémaque sont très-variés; — il y en a de grands, et même de forts, quoique ce ne fût point votre étude de les faire tels. Vous ne vous êtes point piqué de rassembler en peu de mots tous les traits de vos caractères; vous avez laissé courir votre plume, et donné un libre essor à votre imagination vive et féconde.

FÉNÉLON.

J'ai cru qu'un portrait rapproché annonçait trop d'art. Il ne m'appartenait point d'être en même temps concis et naturel; je me suis borné à imiter la naïveté d'une conversation facile, où l'on présente sous des images différentes les mêmes pensées, pour les imprimer plus vivement dans l'esprit des hommes.

PASCAL.

Cela n'a pas empêché qu'on ne vous ait reproché quelques répétitions; mais il est aisé de vous excuser. Vous n'écriviez que pour porter les hommes à la vertu et à la piété; vous ne croyiez pas qu'on pût trop inculquer de telles vérités, et vous vous êtes trompé en cela; car la plupart des hommes ne lisent que par vanité et par curiosité. Ils n'ont aucune affection pour les meilleures choses, et ils s'ennuient bientôt des plus sages instructions.

FÉNÉLON.

J'ai eu tort, sans doute, de plusieurs manières; j'avais fait un système de morale; j'étais comme tous les esprits

systématiques, qui ramènent sans cesse toutes choses à leurs principes.

PASCAL.

J'ai fait un système tout comme vous, et, en voulant ramener à ce système toutes choses, je me suis peut-être écarté quelquefois de la vérité, et on ne me l'a point pardonné.

FÉNÉLON.

Au moins ne s'est-il trouvé encore personne qui n'ait rendu justice à votre style. Vous aviez joint à la naïveté du vieux langage une énergie qui n'appartient qu'à vous, et une brièveté pleine de lumière; vos images étaient fortes, grandes et pathétiques. Mais ce qu'il y a eu d'éminent en vous, ce en quoi vous avez surpassé tous les hommes, c'est dans l'art de mettre chaque chose à sa place; de ne jamais rien dire d'inutile, de présenter la vérité dans le plus beau jour qu'elle pût recevoir, de donner à vos raisonnements une force invincible, d'épuiser en quelque manière vos sujets sans être jamais trop long, et enfin de faire croître l'intérêt et la chaleur de vos discours jusqu'à la fin. Aussi Despréaux a-t-il dit que vous étiez également au-dessus des anciens et des modernes, et beaucoup de gens sensés sont persuadés que vous aviez plus de génie pour l'éloquence que Démosthènes.

PASCAL.

Vous me surprenez beaucoup; je n'ai vu encore personne qui ait égalé les modernes aux anciens pour l'éloquence.

FÉNÉLON.

Connaissez-vous la majesté et la magnificence de Bossuet? Croyez-vous qu'il n'ait pas surpassé, au moins en imagination, en grandeur et en sublimité, tous les Romains et les Grecs ? Vous étiez mort avant qu'il parût dans le monde, et vous n'avez point vu ces oraisons funèbres admirables, où il a égalé peut-être les plus grands poètes, et par cet enthousiasme singulier dont elles sont pleines, et par cette imagination toujours renaissante qui n'a été donnée qu'à lui, et par les grands mouvements qu'il sait exciter, et enfin par la hardiesse de ses transitions, qui, plus natu-

relles que celles de nos odes, me paraissent aussi surprenantes et plus sublimes.

PASCAL.

J'ai encore ouï parler ici avec estime de son *Discours sur l'histoire universelle.*

FÉNÉLON.

C'est peut-être le plus grand tableau qui soit sorti de la main des hommes; mais il n'est pas si admirable dans tous ses ouvrages. Il a fait une histoire des variations qui est estimable; mais si vous aviez traité le même sujet, vous auriez réduit ses quatre volumes à un seul, et vous auriez combattu les hérésies avec plus de profondeur et plus d'ordre; car ce grand homme ne peut vous être comparé du côté de la force du raisonnement et des lumières de l'esprit; aussi a-t-il fait une foule d'autres ouvrages que vous n'auriez pas même daigné lire. C'est que les plus grands génies manquent tous par quelque endroit; mais il n'y a que les petits esprits qui prennent droit de les mépriser pour leurs défauts.

PASCAL.

Tout ce que vous dites me paraît vrai; mais permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un certain évêque qu'on a égalé à Bossuet pour l'éloquence?

FÉNÉLON.

Vous voulez parler sans doute de Fléchier; c'est un rhéteur qui écrivait avec quelque élégance, qui a semé quelques fleurs dans ses écrits, et qui n'avait point de génie. Mais les hommes médiocres aiment leurs semblables, et les rhéteurs le soutiennent encore dans le déclin de sa réputation.

PASCAL.

N'y a-t-il point sous le beau règne de Louis XIV d'autre écrivain de prose de génie?

FÉNÉLON.

C'est un mérite qu'on ne peut refuser à La Bruyère. Il n'avait ni votre profondeur, ni l'élévation de Bossuet, ni les grâces que vous me trouvez; mais il était un peintre admirable.

PASCAL.

En vérité, ce nombre est bien petit; mais le génie est rare dans tous les temps et dans tous les genres : on a vu passer plusieurs siècles sans qu'il parût un seul homme d'un vrai génie.

(VAUVENARGUES.)

CINQ-MARS *et* DERVILLE *entrent ensemble dans les jardins de l'Hôpital; Cinq-Mars marche d'un air soucieux, Derville est à côté de lui.*

DERVILLE.

D'où vient donc cette retraite précipitée?

CINQ-MARS.

Laissez-moi.

DERVILLE.

Quitter ainsi ses amis au sortir de la table! au moment où l'on est le plus sensible au plaisir de se voir, et lorsque le chevalier, par des anecdotes charmantes, par des saillies divines, rendait cette journée la plus délicieuse que j'aie passée depuis long-temps!... (*Cinq-Mars le regarde d'un air sombre et mêlé de pitié.*) Pour moi, j'ai failli mourir de rire à sa dernière histoire.

CINQ-MARS.

Eh, mordieu! c'est précisément celle-là qui m'a fait fuir. Les propos, le lieu, le repas, tout m'a déplu... n'avez-vous point de honte de rire comme vous avez fait?

DERVILLE.

Moi, honte! et pourquoi?

CINQ-MARS, *se retournant vers la maison d'où ils sortent.*

La maison des pauvres ainsi décorée!... ce jardin... ces allées où nous voici, me déchirent l'ame... je ne puis plus y tenir... sortons d'ici.

DERVILLE.

Je ne vous comprends pas. D'où vous vient cet accès de misanthropie? je ne vous ai jamais vu comme cela. N'étions-

nous pas, avec tous nos amis, chez l'homme du monde qui vous est le plus attaché, qui vous en a donné le plus de preuves? Vous étiez si gai avant le repas.

CINQ-MARS.

C'est que je comptais dîner chez mon ami.

DERVILLE.

Eh bien?

CINQ-MARS.

Eh bien, n'avez-vous pas entendu?

DERVILLE.

Quoi?

CINQ-MARS, *sans le regarder.*

Un administrateur de l'hôpital!... Je connais la fortune de Versac. Lorsqu'il nous pria de venir dîner ici, je ne fis nulle difficulté de l'accepter, croyant qu'il nous traiterait en amis. Point du tout. J'arrive, et je vois une table de quinze couverts. Que diable, cet homme croit donc que sa compagnie ne nous suffit pas! On sert, et c'est un dîner pour quarante personnes..,...Mais, dites-moi, je vous prie, lui demandai-je, ce que cela signifie? qui nous traite ainsi? qui fait les frais de ce repas? — La maison, me répond-il. — Quoi, dis-je, ce festin; car c'en est un?... — Il ne me coûte rien, dit Versac, et je vous en donnerai comme celui-là tant qu'il vous plaira...(*En s'arrêtant.*) A l'instant même, mon ame s'est serrée, tous les plats m'ont paru couverts de la substance des pauvres, et tout ce qui nous environnait inondé de leurs larmes..... et vous voulez que je rie? Morbleu! je ne pourrai de long-temps envisager cet homme.

DERVILLE.

Quel tableau! vous me faites frissonner.

CINQ-MARS.

Lui qui est placé ici pour maintenir la règle!... non, je ne remettrai de ma vie les pieds ici.

DERVILLE.

Je rougis, je l'avoue, de ne pas avoir été frappé comme vous de cet abus.

CINQ-MARS, *vivement.*

Et Versac, et votre chevalier, et ses contes, et vous-même; vous m'avez rempli l'ame d'amertume. Mais, dites-moi, vous vous étiez donc tous donné le mot pour bafouer ce pauvre d'Arcy?

DERVILLE *rit.*

Ah! la bonne figure! avec ses trois pas en arrière dès qu'on le regarde; le chevalier a raison, il a toujours l'air de vous laisser passer.

CINQ-MARS.

Voilà comme sont ces messieurs. Les apparences du ridicule les frappent, et voilà un homme jugé. Quoi! parce que d'Arcy est timide.....

DERVILLE.

Ah! parbleu, Cinq-Mars, convenez que rien n'est plus ridicule que le rôle qu'il a joué pendant tout le repas.....

CINQ-MARS.

Je le crois bien; vous l'avez terrassé avec vos éternelles plaisanteries. Oserai-je vous demander ce qui vous en est resté?

DERVILLE.

Rien, pas la moindre chose. Et voilà pourquoi j'y mets si peu d'importance.

CINQ-MARS.

Eh bien, mon ami, vous ne m'en diriez pas autant si vous aviez su en tirer parti. Je le connais, moi, cet homme; et j'en connais fort peu qui le valent.

DERVILLE.

Je le crois bien le plus honnête homme du monde; mais pour l'esprit...

CINQ-MARS.

Oui, monsieur, oui, pour l'esprit; c'est un homme rare, profond, et si, au lieu de votre absurde persiflage, vous l'eussiez laissé parler sur vingt matières importantes, que vous croyez tous avoir bien approfondies, il vous aurait

prouvé, morbleu, comme deux et deux font quatre, (vous ne vous en doutiez seulement pas.

DERVILLE.

Cela n'aurait, ma foi, pas été fort plaisant.

CINQ-MARS.

Il faut donc rire absolument? Vous voilà bien avan vous avez fait de la peine à un honnête homme, vous a manqué à la justice envers lui, et vous avez perdu une casion de rendre hommage au vrai mérite.

DERVILLE.

Pour ma part, je suis prêt à lui faire réparation; n je ne puis me rappeler encore de sang-froid le contrast son ennui, de son maintien grave, avec nos folies pend l'histoire des convulsionnaires.

CINQ-MARS, *s'arrête et le regarde.*

Elle vous a donc fort diverti?

DERVILLE.

Beaucoup. Tout comme vous, je pense.

CINQ-MARS.

Vous la rappelez-vous, cette histoire?

DERVILLE.

A merveille.

CINQ-MARS.

Eh bien, voyons donc ce qu'elle dit de si plaisant. (*continuent de marcher.*)

DERVILLE.

Je n'y mettrai pas les grâces du chevalier.

CINQ-MARS.

N'importe, contez toujours.

DERVILLE.

Eh bien, le chevalier a été curieux d'assister à une semblée de convulsionnaires. Il en a vu une à qui on un bourrelet, qui contrefaisait l'enfant, marchant sur genoux, et qu'on étendit ensuite sur une croix. En el

on la crucifia, on lui perça de clous les pieds et les mains; son visage se couvrit d'une sueur froide, elle tomba en convulsion. Au milieu de ses tourments, elle demandait du bonbon, à faire dodo, et mille autres extravagances que je ne me rappelle pas. Détachée de la croix, elle caressait avec ses mains encore ensanglantées le visage et les bras des spectateurs..... Et l'embarras de madame de Kinski..... et les mines du chevalier en les contrefaisant, vous les rappelez-vous?

CINQ-MARS.

Oui; mais vous ne riez plus.

DERVILLE, *étonné et embarrassé.*

Plaît-il?

CINQ-MARS.

Vous ne riez plus; ce fait ne vous paraît donc plus si plaisant?...

DERVILLE.

C'est que la façon de conter fait tout. Je vous l'avais bien dit; cela n'a plus le même sel.

CINQ-MARS, *en lui prenant la main.*

Ce n'est pas cela, mon ami: l'évaporation générale, à laquelle on participe sans s'en apercevoir à la fin d'un repas bruyant, nous ôte souvent la faculté de réfléchir; et le rire déplacé ou inconsidéré en est la suite, quand il ne vient pas d'un vice du cœur. Vous me paraissiez tous vis-à-vis du chevalier, lorsqu'il contrefaisait les convulsionnaires, comme des gens qui iraient aux Petites-Maisons, par partie de plaisir, repaître leur férocité du tableau de la misère et de la faiblesse humaines. Comment, morbleu, vous n'êtes affecté que du ridicule de cette indécente pantomime, et vous ne voyez pas que le délire et l'aliénation de ces têtes fanatiques les rend cruels et homicides envers eux et leurs semblables?

DERVILLE.

J'en conviens; mais au diable si je puis les plaindre à un certain point. C'est un genre de bonheur qu'ils ont choisi.

CINQ-MARS.

Soit. Mais la cause de ce choix est absurde!... Ne tient-

il pas au dérangement des organes, et par conséquent à la faiblesse de notre nature?... Une fibre plus ou moins tendue... Tenez, un de vos éclats de rire imm dérés pourrait vous rendre aussi à plaindre... ou aussi plaisant qu'eux.

DERVILLE.

D'accord.

CINQ-MARS.

Et les conséquences, monsieur, les conséquences! y avez-vous pensé? Croyez-vous que le fanatisme, poussé à ce degré, se borne à faire pitié aux uns, et à exciter le mépris ou le rire des autres? Rien ne se communique plus vite, rien n'excite plus de fermentation que cette chaleur de tête..... Un homme parvenu à se faire un jeu des tourments, et même de sa vie, sera-t-il fort occupé du bonheur et de la conservation de ses semblables? Et si son voisin, son ennemi surtout, a des opinions différentes; s'il les croit nuisibles, dangereuses, voyez-vous où cela mène? Riez donc, morbleu, riez, si vous en avez le courage.

DERVILLE.

Non, vous m'en ôtez l'envie. Mais toutes ces réflexions ne se présentent guère, comme vous l'avez dit vous-même, au milieu d'un repas bruyant et gai. Il n'est pas étonnant qu'on se livre alors à la plaisanterie et à la saillie du moment.

CINQ-MARS.

Pardonnez-moi. Car il y a des gens qui, tout à travers cette ivresse, n'auraient pas ri; et il y en a d'autres qui riraient encore malgré toutes ces réflexions.

DERVILLE.

Oh! ceux-ci auraient tort. Cela prouverait une légèreté impardonnable.

CINQ-MARS.

Oh! cela prouverait plus que cela. Savez-vous que le rire est la pierre de touche du goût, de la justice et de la bonté?

DERVILLE.

Oui. Témoin le rire des enfants, n'est-ce pas?

CINQ-MARS.

Il est d'inexpérience, et vous venez de rire comme eux. Asseyons-nous sur ce banc.

DERVILLE.

J'avoue que je n'ai jamais trop réfléchi sur le rire ni sur ses causes. Il y en a tant.....

CINQ-MARS, *souriant.*

Je m'en doutais bien. Pour moi, je crois bien qu'il n'y en a qu'une.

DERVILLE.

Comment, il n'y en a qu'une?

CINQ-MARS

C'est toujours l'idée de défaut qui excite en nous le rire, défaut ou dans les idées, ou dans l'expression, ou dans la personne qui agit, ou qui parle, ou qui fait l'objet de l'entretien.

DERVILLE.

Mais il y a des choses plaisantes par elles-mêmes, et qui n'entraînent point l'idée de défaut. Lorsque le Médecin malgré lui dit qu'il y a fagots et fagots, je vous défie de ne point rire; et cependant je n'y trouve pas l'idée de défaut.

CINQ-MARS.

Ne voyez-vous pas que c'est l'importance qu'il met à ses fagots qui fait rire? Mais indépendamment de cela, vous riez de la simplicité de deux paysans qui parlent avec respect à un bûcheron à moitié ivre, qu'ils prennent pour un célèbre médecin. Celui-ci, inquiet de ce qu'ils lui veulent, cache sa peur autant qu'il peut, et croit leur en imposer par son bavardage. C'est le défaut de jugement des uns et le manque de fermeté de l'autre qui vous ont préparé au ridicule de son importance; et le malentendu qui règne entre eux achève de rendre la scène plaisante.

DERVILLE.

Mais si cela est ainsi, tout défaut physique et moral devrait faire rire!

CINQ-MARS.

Oui, toutes les fois que l'idée de nuisible ne s'y trouve pas jointe; car alors elle arrête le rire de tous ceux qui ont atteint l'âge de raison. Vous ne verrez point rire à l'aspect d'un homme contrefait..... je gage pourtant qu'un bossu vous fait rire.

DERVILLE.

Ma foi, il y a des moments où je n'en répondrais pas.

CINQ-MARS.

Eh bien, mon ami, il faut n'avoir pour cela aucune idée des inconvénients et des maux attachés à cette disgrâce. Ce ne sera pas celui qui a un bossu dans sa famille qui rira de ceux qu'il rencontre.

DERVILLE.

Tenez, Cinq-Mars, je ne crois pas à l'impression de votre nuisible. Je me rappelle vingt exemples où on le réduit à rien. N'avez-vous jamais vu des jouteurs combattre sur la rivière?

CINQ-MARS.

Pardonnez-moi.

DERVILLE.

Eh bien, si, après avoir bien combattu, l'un d'eux vient à tomber, les huées, les éclats de rire se font de tous côtés; et l'on ne songe plus que le pauvre diable bafoué peut se noyer.....

CINQ-MARS.

Ils savent nager; tout le monde le sait, et y compte. Cela est si vrai, que vous n'avez qu'à mettre à la place du jouteur une femme, un enfant, et vous verrez tous ceux qui riaient consternés et remplis d'effroi. C'est une vérité constante. L'idée de nuisible arrête le rire. Et voilà pourquoi le conte de vos convulsionnaires n'a excité en moi que de l'horreur, malgré toutes les gentillesses et les bouffonneries dont le chevalier le décorait.

DERVILLE.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira, j'en ai ri de tout mon cœur; et si le nuisible du conte ne m'a pas fr[illegible],

vous ne me persuaderez jamais que je manque pour cela d'humanité.

CINQ-MARS.

Mon ami, j'en ai eu peur pour vous; mais je suis rassuré par l'impression que vous a faite votre propre récit. C'est faute de réflexion si le nuisible vous a échappé d'abord; cela est clair.

DERVILLE.

Si bien qu'à votre avis, les gens accoutumés à réfléchir. doivent moins rire que d'autres.

CINQ-MARS.

N'en doutez pas. Un philosophe, un juge, un magistrat rit rarement.

DERVILLE.

Ah! quant à ces derniers, la dignité de leur état l'exige.

CINQ-MARS.

Oui. Mais un homme très-gai ne parvient pas à dompter son caractère par la seule considération que son état l'exige. Il se contraint d'abord par décence, j'en conviens; mais peu à peu la réflexion opère ce que faisait la bienséance, et l'homme léger et enjoué devient vraiment grave. Son état lui montre sans cesse le spectacle de la misère humaine et les tourments que les hommes envieux, avares ou méchants, font éprouver aux honnêtes gens; il aperçoit d'un coup d'œil une foule de conséquences graves dans des choses qui paraissent très-indifférentes au commun des hommes. Le philosophe est dans le même cas.

DERVILLE.

Et, par la raison contraire, les enfants rient de tout.

CINQ-MARS.

Cela est vrai.

DERVILLE.

Mais une chute fait rire tout le monde. Il n'y a pas de cas où le nuisible se présente plus vite ni plus généralement. Vous en conclurez donc que tous ceux qui en rient manquent de goût, de justice ou de bonté?

CINQ-MARS.

Non. Car lorsque le nuisible ne l'emporte pas sur faut, il fait rire ; et c'est le cas d'une chute ordinaire; si elle est forte ou dangereuse, elle ne fera rire pers Si vous prenez un intérêt très-vif à la personne tomb c'est une femme, si cette femme est grosse, son pr vacillement vous aura fait frissonner; quelque pla ou ridicule que soit sa chute, le nuisible sera la seul qui vous occupera, et le défaut n'excitera en vous l qu'autant que le nuisible sera entièrement effacé. dernièrement avec des femmes, dans une loge de la des comédiens Italiens, sur le boulevart. Cette salle construite à la hâte et manque de solidité. Au mili spectacle, la loge au-dessus de la nôtre craqua à deu d'une telle force, qu'elle épouvanta tous ceux des en que sa chute pouvait mettre en danger. Chacun m son effroi d'une manière différente. Une femme de loge fit un mouvement comme pour se jeter dans chestre. Il se fit un silence général; mais lorsque to calme, et que l'idée du danger fut totalement détrui parterre ne vit plus que la peur outrée de cette fe Il fut un quart d'heure à rire, à battre des mai à se dédommager ainsi du trouble qu'elle lui causé.

DERVILLE.

Voilà qui est à merveille. Mais j'ai deux questi vous faire, d'où dépendra ma conversion, je vo avertis.

CINQ-MARS.

Voyons.

DERVILLE.

D'où vient que les hommes timides, même accout à la réflexion, rient-ils toujours en parlant ?

CINQ-MARS.

C'est pour empêcher les autres de rire de ce qu'il sent. Il n'est pas même nécessaire d'être fort timide cela. Toutes les fois qu'on hasarde un propos qu'on pas sûr d'apprécier à sa juste valeur, on rit pour av qu'on en aperçoit le défaut..... Passons à votre autre q

tion. (*En souriant.*) Car il me semble que votre conversion s'avance.

DERVILLE.

Vous m'avez dit que ceux qui, par état ou par goût, méditaient profondément sur les misères humaines, ne riaient point; que le rire déplacé ou inconsidéré venait d'inexpérience, lorsqu'il ne partait pas d'un manque de goût, de justice, ou de bonté.

CINQ-MARS.

Cela est vrai.

DERVILLE.

Comment se fait-il donc que le méchant ne rit jamais?

CINQ-MARS.

Est-ce que vous ne voyez pas que le nuisible est toujours l'idée principale et permanente du méchant? Il blesse, et il le sait; mais non seulement il est occupé de nuire, il faut encore qu'il travaille en même temps à prévoir et à parer la vengeance et le ressentiment toujours prêts à fondre sur sa tête. L'importance du mystère et du secret redouble encore en lui la tension d'esprit; il travaille sourdement lorsque les autres se délassent. Pour être accessible au rire, il faut que l'ame soit dans un état de calme et d'égalité; et le méchant est perpétuellement en action et en guerre avec lui-même et avec les autres: voilà pourquoi il ne rit point.

DERVILLE.

Je ne sais point de réplique à cela. (*Rêvant.*) Les mélancoliques et les amants ne rient pas non plus.

CINQ-MARS.

Non; mais ils sourient, ce qui vaut peut-être mieux. Au reste, c'est le privilége des choses douces et tendres de caresser notre ame sans l'ébranler assez pour la sortir de son assiette. (*Il tire sa montre.*) Mais il est tard; vous voulez aller à la pièce nouvelle; que je ne vous retienne pas, Derville. (*Ils se lèvent et marchent.*)

DERVILLE.

Vous me l'aviez fait oublier. N'y venez-vous pas?

CINQ-MARS.

Non. On dit que c'est une satire sanglante des hommes qui honorent notre siècle. Mon ame est révoltée de semblables horreurs.

DERVILLE.

Mais d'autres m'ont dit que non ; qu'elle n'attaque que leurs ridicules, et alors c'est le but de la comédie.

CINQ-MARS.

Oui, le ridicule de l'état ; mais le personnel me paraît odieux.

DERVILLE.

Mais si ceux qu'elle attaque ont en effet des ridicules ?

CINQ-MARS.

Il n'importe. Leur mérite est reconnu, cela suffit pour les respecter. Déchire-t-on un tableau de Raphaël ou du Poussin, parce qu'on y trouve dans un coin un petit défaut, une légère incorrection qui ne fait que la millième partie du tableau ? Cette incorrection mérite-t-elle d'occuper un instant un homme touché de la beauté du chef-d'œuvre ?... Mais voici votre chemin. Une autre fois nous causerons, si vous voulez, des bornes qu'un gouvernement éclairé doit prescrire à la critique. C'est une matière assez déliée, qu'on ne ferait pas mal, je crois, d'approfondir. (*Il lui prend la main.*) Bonjour, mon ami, au revoir.

DERVILLE.

Adieu, Cinq-Mars, je vous quitte à regret ; mais je vous rappellerai bientôt l'engagement que vous venez de prendre.

(DIDEROT.)

ROUSSEAU JUGE DE JEAN-JACQUES.

LE FRANÇAIS.

Hé bien, monsieur, vous l'avez vu ?

ROUSSEAU.

Hé bien, monsieur, vous l'avez lu ?

LE FRANÇAIS.

Allons par ordre, je vous prie, et permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus pressé. Je vous ai laissé tout le temps de bien étudier notre homme. Je sais que vous l'avez vu par vous-même, et tout à votre aise. Ainsi vous êtes maintenant en état de le juger, ou vous n'y serez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penser de cet étrange personnage?

ROUSSEAU.

Non; dire ce qu'il en faut penser n'est pas de ma compétence; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en pense, c'est ce que ferai volontiers, si cela vous suffit.

LE FRANÇAIS.

Je ne vous en demande pas davantage : voyons donc.

ROUSSEAU

Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, selon moi, ce n'est pas un homme vertueux.

LE FRANÇAIS.

Ah! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde!

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être : car, toujours selon moi, c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

LE FRANÇAIS.

Mais enfin qu'est-ce donc? Car vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une ame saine mais faible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien, et qui n'en fait guère. Pour le crime, je suis persuadé, comme de mon existence, qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine. Voilà le sommaire de mes observations sur son caractère moral. Le reste ne peut se dire en abrégé, car cet homme

ne ressemble à nul autre que je connaisse ; il demande une analyse à part, et faite uniquement pour lui.

LE FRANÇAIS.

Oh ! faites-la-moi donc cette unique analyse, et montrez-moi comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, et que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez; c'est au contraire votre Jean-Jacques qui est cet homme nouveau. Le mien est l'ancien, celui que je m'étais figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyait en lui avant qu'il eût fait des livres, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusque là, tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos messieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'est, si vous voulez, un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.

LE FRANÇAIS.

Craignez de vous abuser encore en cela, et de ressusciter seulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-temps ceux qui l'ont jugé sur les apparences; et la preuve qu'il les trompait est qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connaître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avaient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paraît très naturel, sans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyaient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompaient autrefois; moi, je crois que c'est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, et j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids; c'est qu'alors il n'y avait point de ligue, et qu'il en existe une aujourd'hui; c'est qu'alors personne n'avait intérêt à déguiser la vérité, et à voir ce qui n'était pas; qu'aujourd'hui quiconque oserait dire hautement de Jean-Jacques le bien qu'il en pour-

rait savoir serait un homme perdu; que, pour faire sa cour et parvenir, il n'y a point de moyen plus sûr et plus prompt que de renchérir sur les charges dont on l'accable à l'envi; et qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse sont sûrs de s'avancer, eux et les leurs, en tenant sur son compte le langage qui convient à vos messieurs. D'où je conclus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité, doit remonter, pour la connaître, aux temps où personne n'avait intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugements qu'on portait jadis sur cet homme font autorité pour moi, et pourquoi ceux que les mêmes gens en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus; si vous avez à cela quelque bonne réponse, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends pas de soutenir ici mon sentiment, ni de vous le faire adopter, et je serai toujours prêt à l'abandonner, quoique à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même, ou cru voir. C'est ce que vous demandez, et c'est tout ce que j'ai à vous dire; sauf à vous d'admettre ou rejeter mon opinion, quand vous saurez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premièrement lui écrire. Voici ma lettre et voici sa réponse.

LE FRANÇAIS.

Comment! il vous a répondu?

ROUSSEAU.

Dans l'instant même.

LE FRANÇAIS.

Voilà qui est particulier! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'est pas bien recherchée, comme vous allez voir. (*Il lit.*) « J'ai besoin de vous voir, de vous connaître, et ce » besoin est fondé sur l'amour de la justice et de la vérité. » On dit que vous rebutez les nouveaux visages. Je ne dirai

» pas si vous avez tort ou raison ; mais si vous êtes l'homme » de vos livres, ouvrez-moi votre porte avec confiance; je » vous en conjure pour moi, je vous le conseille pour vous; » si vous ne l'êtes pas, vous pouvez encore m'admettre sans » crainte; je ne vous importunerai pas long-temps. »

Réponse. « Vous êtes le premier que le motif qui vous » amène ait conduit ici : car de tant de gens qui ont la cu- » riosité de me voir, pas un n'a celle de me connaître; tous » croient me connaître assez. Venez donc, pour la rareté » du fait. Mais que me voulez-vous, et pourquoi me parler » de mes livres? Si, les ayant lus, ils ont pu vous laisser en » doute sur les sentiments de l'auteur, ne venez pas; en » ce cas, je ne suis pas votre homme, car vous ne sau- » riez être le mien. »

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zèle. Je vole à lui, je le vois... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet. Sur ces portraits de lui, si vantés, qu'on étale de toutes parts, et qu'on prônait comme des chefs-d'œuvre de ressemblance avant qu'il revint à Paris, je m'attendais à voir la figure d'un cyclope affreux, comme celui d'Angleterre, ou d'un petit Crispin grimacier, comme celui de Fiquet; et croyant trouver sur son visage les traits du caractère que tout le monde lui donne, je m'avertissais de me tenir en garde contre une première impression si puissante toujours sur moi, et de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle allait m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine : au lieu du féroce ou doucereux aspect auquel je m'étais attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte et simple, qui promettait et inspirait de la confiance et de la sensibilité.

LE FRANÇAIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette physionomie que pour vous; car généralement tous ceux qui l'abordent se plaignent de son air froid et de son accueil repoussant, dont heureusement ils ne s'embarrassent guère.

ROUSSEAU.

Il est vrai que personne au monde ne cache moins que

lui l'éloignement et le dédain pour ceux qui le lui inspirent; mais ce n'est point là son abord naturel, quoique aujourd'hui très-fréquent; et cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez est pour moi la preuve qu'il ne se contrefait pas comme ceux qui l'abordent, et qu'il n'y a point de fausseté sur son visage non plus que dans son cœur.

Jean-Jacques n'est assurément pas un bel homme; il est petit, et s'apetisse encore en baissant la tête; il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles; ses traits altérés par l'âge n'ont rien de fort régulier; mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée, ni le regard, ni le son de la voix, ni l'accent, ni le maintien, ne sont du monstre que vous m'avez peint.

LE FRANÇAIS.

Bon! n'allez-vous pas le dépouiller de ses traits comme de ses livres?

ROUSSEAU.

Mais tout cela va très-bien ensemble, et me paraîtrait assez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Émile; peut-être dans sa jeunesse lui aurais-je trouvé ceux de Saint-Preux. Enfin, je pense que si sous sa physionomie la nature a caché l'ame d'un scélérat, elle ne pouvait en effet mieux la cacher.

LE FRANÇAIS.

J'entends: vous voilà livré en sa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez si bien armé, s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non: le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paraît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyants protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense et de soin; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés partout: mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connaîtra sûrement fort mal d'après eux.

Voici un quatrain que Jean-Jacques mit au dessous d'un de ses portraits :

Hommes savants dans l'art de feindre,
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇAIS.

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau, car il est assez joli, et je n'en avais point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de six ans qu'il est fait : l'auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes, qui toutes lui en ont très-fidèlement gardé le secret, qu'il ne leur demandait pas, et je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différents, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire le temps où il a publié des livres, marque la mort de l'un et la naissance de l'autre.

Le premier homme, paisible et doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, et ses amis lui restèrent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide et son naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre seul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connaissances et des talents agréables, et quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation et de prétention, que les personnes auprès desquelles il vivait le plus n'imaginaient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur, fait pour s'attacher, se donnait sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la faiblesse, il se laissait subjuguer par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément. Le second, homme dur, farouche et noir, se fait abhorrer de tout le monde, qu'il fuit ; et, dans son affreuse misanthropie, ne se plait qu'à

marquer sa haine pour le genre humain. Le premier, seul, sans étude et sans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zèle, et consacra ses loisirs, non à l'oisiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes; son cœur de sentiments délicieux, et à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait le bonheur du genre humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames, n'a su rien donner de son temps ni de son esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a passé sa vie dans les tavernes et les mauvais lieux, chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux et bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altières productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres et s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi, rien conçu, que ses horribles systèmes; et après de prétendus essais, qui n'avaient pour but que d'en imposer au genre humain, il a fini, comme il avait commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches, et pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit, le premier, d'une timidité qui allait jusqu'à la bêtise, osait à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs; le second, d'une impudence encore plus bête, s'appropriait fièrement et publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendait le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit son occupation favorite, et avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts, indiquer les corrections : il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes et les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposait, et toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étaient, à la vérité, plus versés que lui dans quelque

partie, mais dont aucun n'en avait si bien saisi l'ensemble et suivi la liaison. Le second, inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier, faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi, ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇAIS.

Moins que vous ne croyez, et si vos autres énigmes ne m'étaient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car, pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

(J.-J. ROUSSEAU.)

SYLLA ET EUCRATE.

Quelques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avais parmi les philosophes lui faisait souhaiter de me voir. Il était à sa maison de Tibur, où il jouissait des premiers moments tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes; et dès que nous fûmes seuls : Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire et vos vertus vous donnaient sur tous les hommes? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étais point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur; mais pour ces menus détails du gouvernement, où

les génies médiocres ont tant d'avantage. Cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne saurait s'en occuper.

Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu des grands hommes peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entoure ceux qui gouvernent; mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaisies le respect qui n'est dû qu'aux lois.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

J'ai cru qu'on dirait quelque jour que je n'avais châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince si lâche que la flatterie ne t'égale, et ne pare de ton nom, de tes titres et de tes vertus même?

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyais que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyais bien que votre ame était haute; mais je ne soupçonnais pas qu'elle fût grande; tout, dans votre vie, semblait me montrer un homme dévoré du désir de commander, et qui plein des plus funestes passions, se chargeait avec plaisir de la honte, des remords et de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain? veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avais

gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement! Mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature était mon seul asile. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, et j'ai osé leur dire : je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils, ou leur frère. Tous les Romains se sont tus devant moi.

Cette belle action dont vous me parlez, me paraît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains; mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, et de prendre pour juges des gens qui vous devaient tant de vengeances? Quand toutes vos actions n'auraient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenaient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république. Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchait à abolir la magistrature même?

Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre; mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, et à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel serait le destin de la république? Et sans moi, le sénat aurait-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui aurait fait espérer l'indépendance?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une

tâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude; mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers; et elle est pourtant utile aux humains. La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner; elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

Il faut que je vous l'avoue, Sylla; vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang? et vous avez eu de l'attachement pour elle?

Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république, et j'aime autant Coriolan qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils; et cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il fallait que j'y fusse libre. Si j'étais né chez les barbares, j'aurais moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérants en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsque avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirais ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, et vous vouliez vivre esclaves? Non. Mais mourez, et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étais citoyen était le plus grand des crimes; j'ai puni ce crime là, et je ne me suis point embarrassé si je serais le bon ou le mau-

vais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avait faits aux nobles; la crainte a suspendu les jalousies, et Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avais vécu dans ces jours heureux de la république où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendaient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous: nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coute trop cher à tous les autres!

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire; l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui dirait qu'un héroïsme de principe eut été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité. Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre. Le peuple romain, dites-vous, vous a vu desarmé, et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'ai un nom, me dit-il; il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises, et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible. Chaque Romain m'aura toujours devant les yeux, et dans ses songes même

je lui apparaîtrai couvert de sang; il croira voir les funestes tables, et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avais à Orchomène, et le bouclier que je portais sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai pour moi le sénat, avec la justice et les lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

J'avoue, lui dis-je, que quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

Sans doute, me dit-il, j'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie; vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius. Je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple; et, dans cette situation je portais tout le poids d'une grande ame. J'étais jeune, et je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même. J'allai faire la guerre à Mithridate, et je crus détruire Marius à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliais ses mortifications, et je le forçais tous les jours d'aller au Capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le desespérais. Je lui faisais une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisaient au roi barbare. Il ne sortait pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace; et mes moindres actions, toujours superbes, étaient pour Marius de funestes présages. Enfin Mithridate demanda la paix; les conditions étaient raisonnables; et si Rome avait été tranquille, ou si ma fortune n'avait

pas été chancelante, je les aurais acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avait dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrais me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile, et Marius au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace qui ma si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée; et ce jour assure ma liberté pour jamais.

Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnait comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus et de plus grands excès; mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudrait qu'ils fissent trop de miracles pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines romains l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avait une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie, et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le desespoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de visage et se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme, dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard ou bien un destin plus fort me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse, j'étudie son ame : il y cache des desseins profonds. Mais s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai fait mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

(MONTESQUIEU.)

FOURBERIES DE SCAPIN.

SCAPIN, GÉRONTE.

SCAPIN, *faisant semblant de ne pas voir Géronte.*

O ciel! ô disgrâce imprévue! ô misérable père! pauvre Géronte, que feras-tu?

GÉRONTE, *à part.*

Que dit-il là de moi avec ce visage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte?

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN, *courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir Géronte.*

Où pourrais-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE, *courant après Scapin.*

Qu'est ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE, *arrêtant Scapin.*

Holà! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi; qu'est-ce donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur...

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Monsieur votre fils...

GÉRONTE.

Hé bien! mon fils?

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrâce, la plus étrange du monde.

GÉRONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allé promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque, assez bien équipée. Un jeune turc, de bonne mine, nous a invité d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

SCAPIN.

Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE.

Comment diantre! cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui, monsieur, et de plus il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE.

Ah! le pendard de Turc, m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement au moyen de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE

Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais nvoyer la justice après lui.

SCAPIN.

La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, monsieur?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé! monsieur, songez-vous bien à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cents écus...

GÉRONTE.

Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience!

SCAPIN.

Vraiment oui, de la conscience à un Turc.

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raisons.

GÉRONTE.

Mais que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il est vrai! mais quoi? on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

GÉRONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Tu trouveras une grosse clef du côté gauche qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette

grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef.*

Hé, monsieur, rêvez-vous? je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE.

Mais que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Oh! que de paroles perdues! Laissez-là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin, que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vite, monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE.

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis.

SCAPIN.

Non, cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE

Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Vous avez raison, mais hâtez-vous.

GÉRONTE.

N'y avait-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai, mais faites promptement.

GÉRONTE.

Ah! maudite galère!

SCAPIN, *à part.*

Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE.

Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or; et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (*Tirant sa bourse de sa poche et la présentant à Scapin.*) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN, *tendant la main.*

Oui, monsieur.

GÉRONTE, *retenant sa bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais, dis à ce Turc que c'est un scélérat!

SCAPIN, *tendant encore la main.*

Oui.

GÉRONTE, *recommençant la même action.*

Un infâme!

SCAPIN, *tendant toujours la main.*

Oui.

GÉRONTE, *de même.*

Un homme sans foi, un voleur!

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GÉRONTE, *de même.*

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit!

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE, *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie!

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE, *de même.*

Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE, *remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant.*

Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN, *recourant après Géronte.*

Holà, monsieur!

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GÉRONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE.

Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère? ah! maudite galère! traître de Turc, à tous les diables!

SCAPIN, *seul.*

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paie en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

(MOLIÈRE.)

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN, *à part.*

Le voilà qui rumine.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Avoir si peu de conduite et de considération! s'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils?

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai oui dire, il y a long-temps une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer; se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à la bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâces à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien: mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelqu'autre voie d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien, mais quelle autre voie ?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donné tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude, car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, que cela ne m'émeuve; et de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, je lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneraient aujourd'hui la justice, et votre droit, et votre argent, et vos amis; enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme, et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN.

Oh ! d'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE.

Hé ! quoi ?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parlait pas moins que de cinq à six cents pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer. Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence :« Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée; je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il faut un cheval de service, et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnais et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles et soixante, ce serait quatre-vingts!

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup, mais soit; je consens à cela.

SCAPIN.

Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment, diantre! qu'il se promène! Il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur...

ARGANTE.

Non. C'est un impertinent!

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu! monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose : n'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Hé bien, soit. Je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARGANTE.

Oh! qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grâce, monsieur...

ARGANTE

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerais pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez...

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous. Jetez les yeux sur les détours de la justice; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer; ser-

gents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider ; et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.

Deux cents pistoles ?

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE, *se promenant en colère.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion...

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent; il vous en faudra pour l'exploit; il vous en faudra pour le contrôle; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation; conseils, productions et journées de procureur; il vous en faudra pour les consultations et plaidoieries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures; il vous en faudra pour le rapport des substituts; pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! deux cents pistoles!

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais si j'étais que de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

(MOLIÈRE.)

SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

CLÉONTE, M. JOURDAIN, Mme JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même, et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉANTE.

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre : et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais avec tout cela je ne veux pas me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre : et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLÉANTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mme JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme, est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Mme JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue!

Mme JOURDAIN.

Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des mal avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mme JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme, riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne, le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN, *à Nicole.*

Taisez-vous, impertinente : vous vous fourez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mme JOURDAIN.

Marquise!

M. JOURDAIN.

Oui, marquise.

Mme JOURDAIN.

Hélas! Dieu m'en garde.

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

Mme JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux pas qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle vînt me visiter en équipage de grande dame et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises: « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait » tant la glorieuse! c'est la fille de M. Jourdain, qui était » trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec » nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et » ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la » porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs en- » fants, qu'ils paient maintenant peut-être bien cher en » l'autre monde; et l'on ne devient guère si riche à être » honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage; ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

(MOLIÈRE.)

SCÈNE DE L'AVARE.

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Or çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAITRE JACQUES.

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier.

HARPAGON.

Au cuisinier.

MAITRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît. (*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAITRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES, *à part.*

Grande merveille!

HARPAGON.

Dis-moi un peu. Nous feras-tu bonne chère?

MAITRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! Toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: de l'argent! de l'argent! de l'argent! Ah! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent!

VALÈRE.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille! que de faire bonne chère avec bien de l'argent!.. C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent!..

MAITRE JACQUES,

Bonne chère avec peu d'argent?

VALÈRE.

Oui.

MAITRE JACQUES, *à Valère.*

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obliger de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le *totum.*

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAITRE JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! je veux que tu me répondes.

MAITRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix, mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.

Cela s'entend.

MAITRE JACQUES.

Hé bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes.... potages.... entrées....

HARPAGON.

Que diable! voilà pour traiter une ville tout entière.

MAITRE JACQUES.

Rôti..

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*

Ah! traître tu manges tout mon bien!

MAITRE JACQUES.

ıtremets....

AGON, *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*

ncore?

VALÈRE, *à maître Jacques.*

st-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? onsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à e de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les précep- de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de s préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALÈRE.

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; e pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il it que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et e, suivant le dire d'un ancien : *Il faut manger pour vi- , et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah! que cela est bien dit! Approche que je t'embrasse ur ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue ma vie. Il faut vivre pour manger, et non pas manger ur vi.... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu ı?

VALÈRE.

Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour anger.

HARPAGON.

Oui. (*A maître Jacques.*) Entends-tu? (*A Valère.*) ui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots; je les veux faire aver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.

Je n'y manquerai pas, et pour votre souper vous n'avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAITRE JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, à *Valère*.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord, quelques bons haricots bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAITRE JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Il remet sa casaque.*) Vous dites....

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAITRE JACQUES.

Vos chevaux, monsieur? ma foi, ils ne sont pas du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler : mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

MAITRE JACQUES.

Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres

animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche : et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES.

Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je me ferais conscience de leur donner des coups de fouet dans l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALÈRE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAITRE JACQUES.

Soit : j'aime mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable!

MAITRE JACQUES.

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire!

HARPAGON.

Paix.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs, et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aie; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAITRE JACQUES.

Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât pas.

HARPAGON.

on, en aucune façon.

MAITRE JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est pas plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes, où vous obligez tout votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre et de vilain.

HARPAGON, *le battant.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAITRE JACQUES.

Eh bien! ne l'avais-je pas deviné? vous ne m'avez pas voulu croire; je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

AUTRE SCENE DE L'AVARE.

HARPAGON, *qui a perdu son trésor.*

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête! (*à lui-même, se prenant par le bras*) rends-moi mon argent, coquin. — Ah! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent! mon pauvre argent! mon cher ami! On m'a privé de toi! et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons, je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce que l'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-

haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait.

Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde, et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

(MOLIÈRE.)

SCENE DE L'AVARE.

HARPAGON, LA FLÈCHE, *valet de Cléante fils d'Harpagon.*

HARPAGON.

Hors d'ici tout-à-l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE, *à part.*

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents ?

LA FLÈCHE.

Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme !

LA FLÈCHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce

qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point voir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE.

Comment diantre voulez-vous que l'on fasse pour vous voler? êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait! (*Bas à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas.*) J'enrage. (*Haut.*) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai?

LA FLÈCHE.

Hé! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON, *levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.*

Tu fais le raisonneur! je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE.

Eh bien, je sors

HARPAGON.

Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE.

Que vous emporterais-je?

HARPAGON.

Viens çà, que je voie : montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres!

LA FLÈCHE.

Les autres

HARPAGON.

Oui.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON, *montrant le haut-de-chausses de La Flèche.*

N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON, *tâtant le bas du haut-de-chausses de La Flèche.*

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, *à part.*

Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint, et que j'aurais de joie à le voler!

HARPAGON.

Hé?

LA FLÈCHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE.

Je dis que vous fouilliez bien partout pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire. (*Il fouille dans les poches de La Flèche.*)

LA FLÈCHE.

La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? que dis-tu?

LA FLÈCHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui; qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLÈCHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela

LA FLÈCHE.

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi je pourrais bien parler à ta barette.

LA FLÈCHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non, mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent: tais-toi.

LA FLÈCHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE.

Qui se sent morveux qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLÈCHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah! ah! ah!

LA FLÈCHE, *montrant à Harpagon une poche de juste-au corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément?

LA FLÈCHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous les diables!

LA FLÈCHE, *à part.*

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, *seul.*

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier : je les tiens justement une franche amorce à voleurs; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

AUTRE SCÈNE.

CLÉANTE, *fils d'Harpagon*, LA FLÈCHE, *son valet*

CLÉANTE.

Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? ne t'avais-je pas donné ordre...

LA FLÈCHE.

Oui, monsieur... Je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire? les choses pressent plus que jamais.

LA FLÈCHE.

Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on est réduit à passer comme vous par les mains des fesse-mathieu.

CLÉANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on

nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE.

Ah! vraiment cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche, de votre bien et de votre famille, et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE.

Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire. Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scru-

» pule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-
» huit. »

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? parbleu! voilà qui est honnête! il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE.

Cela est vrai. « Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui
» la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à
» l'emprunteur il est contraint lui-même de l'emprunter
» d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que
» ledit premier emprunteur paie cet intérêt sans préjudice
» du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit
» prêteur s'engage à cet emprunt. »

CLÉANTE.

Comment diable!... quel juif! quel Arabe est-ce là.. c'est plus qu'au denier quatre..

LA FLÈCHE.

Il est vrai; c'est ce que j'ai dit... vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voie? j'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE.

Ce n'est plus qu'un petit article... « Des quinze mille
» francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en
» argent que douze mille livres, et pour les mille écus
» restant, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes,
» nippes et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit
» prêteur a mis de bonne foi au plus modique prix qu'il
» lui a été possible. »

CLÉANTE.

Que veut dire cela?

LA FLÈCHE.

Écoutez le mémoire. « Premièrement : un lit de quatre » pieds, à bandes de point de Hongrie appliquées fort pro- » prement sur un drap de couleur d'olive ; avec six chaises » et la courte-pointe de même ; le tout bien conditionné et » doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu. Plus » un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose » sèche, avec le mollet et les franges de soie. »

CLÉANTE.

Que veut-il que je fasse de cela

LA FLÈCHE.

Attendez. « Plus une tenture de tapisserie des amours de » Gombard et de Macé... plus une grande table de bois de » noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par » les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six esca- »

CLÉANTE.

Qu'ai-je à faire, morbleu !...

LA FLÈCHE.

Donnez-vous patience... « Plus, trois gros mousquets » tout garnis de nacre de perle, avec les trois fourchettes » assortissantes. Plus un fourneau de brique avec deux » cornes et trois récipients fort utiles à ceux qui sont curieux » de distiller. »

CLÉANTE.

J'enrage !

LA FLÈCHE.

Doucement. « Plus un luth de Bologne garni de toutes » ses cordes, ou peu s'en faut ; plus un trou-madame et un » damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs, fort » propre à passer le temps lorsque l'on n'a que faire... plus, » une peau de lézard de trois pieds et demi, remplie de » foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une » chambre. Le tout ci-dessus mentionné valant loyalement » plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la va- » leur de mille écus par la discrétion du prêteur. »

CLÉANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le

bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable?... Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela ; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut : car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE.

Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères.

LA FLÈCHE.

Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; et parmi mes confrères, que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle. Mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler, et je croirais en le volant faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, MAÎTRE SIMON, *courtier*, CLÉANTE, *fils d'Harpagon, et* LA FLÈCHE, *dans le fond du théâtre.*

M. SIMON.

Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent : ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à pé-

ricliter, et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

M. SIMO

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche; qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons...

M. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLÈCHE, *bas à Cléante, reconnaissant maître Simon.*

Que veut dire ceci ?... notre maître Simon qui parle à votre père ?

CLÉANTE, *bas à la Flèche.*

Lui aurait-on appris qui je suis... et serais-tu pour me trahir ?...

M. SIMON, *à Cléante et à la Flèche.*

Ah! ah! vous êtes bien pressés!... Qui vous a dit que c'était céans?... (*A Harpagon.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis... Mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela : ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment ?

M. SIMON, *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé

HARPAGON.

Comment, pendard! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLÉANTE.

Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions? (*Maître Simon s'enfuit, et la Flèche va se cacher.*)

(MOLIÈRE.)

MORT DE L'AVARE GRANDET (1).

Dans l'année 1825, *Grandet*, sentant le poids des infirmités, fut forcé d'initier sa fille aux secrets de sa fortune territoriale, et lui disait, en cas de difficultés, de s'en rapporter à Cruchot le notaire, dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement le dernier anneau d'affection qui la liait à la société. Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice le soutenait instinctivement; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie.

Dès le matin il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or; puis il restait là sans mouvement; mais il regardait, et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour.

Puis il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Alors il agitait son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât, en secret, elle-

(1) Nous citerons ici un morceau extrait d'*Eugène Grandet*, l'un des ouvrages les plus remarquables de notre époque dans son genre.

même, les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place silencieusement aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps.

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon, sa gouvernante : Serre, serre ça, pour qu'on ne me le vole pas. Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : « Y sont-ils? y sont-ils? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

— Oui, mon père.

— Veille à l'or... mets de l'or devant moi! »

Alors Eugénie lui étendait des louis sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet, et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

« Ça me réchauffe, disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude. »

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent : il les regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Puis, lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui, et baignât de ses larmes une main déja froide :

« Mon père, bénissez-moi!

— Aie bien soin de tout; tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il. . . . . »

Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente

en biens fonds dans l'arrondissement de Saumur ; deux cent cinquante mille francs en trois pour cent, acquis à soixante-un francs, et qui valait alors soixante-dix-sept francs ; plus trois millions en or, et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

(H. DE BALZAC.)

LE CRÉANCIER

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN, *ses valets.*

LA VIOLETTE.

Voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon ! voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier !... De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent ? Et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas ?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis ; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers... Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

SCÈNE SUIVANTE.

Les précédents, M. DIMANCHE.

DON JUAN.

Ah ! monsieur Dimanche, approchez... que je suis ravi de vous voir ! et que je veux de mal à mes gens de ne vous avoir pas fait entrer d'abord ! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne ; mais cet ordre n'est pas pour

vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, *parlant à la Violette et à Ragotin.*

Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens...

M. DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, *à M. Dimanche.*

Comment! vous dire que je n'y suis pas... à M. Dimanche, au meilleur de mes amis...

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur; j'étais venu...

DON JUAN.

Allons, vite, un siége pour M. Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela

DON JUAN.

Point, point... je veux que vous soyez assis comme moi.

M. DIMANCHE.

Cela n'est pas nécessaire.

DON JUAN.

Otez ce pliant et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN.

Non, non; je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monsieur...

DON JUAN.

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire : j'étais...

DON JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, monsieur, je suis bien... je viens pour...

DON JUAN.

Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez... je...

DON JUAN.

Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien ?

M. DIMANCHE.

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable... des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrais bien...

DON JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

M. DIMANCHE.

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN.

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

DON JUAN.

Et votre petite fille, Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

DON JUAN.

La jolie petite fille que c'est !..... je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur... je vous...

DON JUAN.

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, monsieur; je...

DON JUAN.

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en jouir.

DON JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de te la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE.

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, *lui tendant la main.*

Touchez donc là, monsieur Dimanche... Êtes-vous bien de mes amis ?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN.

Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bontés pour moi.

DON JUAN.

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai pas mérité cette grâce, assurément; mais, monsieur...

DON JUAN.

Or çà! monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

M. DIMANCHE.

Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout-à-l'heure. Je...

DON JUAN, *se levant.*

Allons, vite, un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIMANCHE, *se levant aussi.*

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais... (*Sganarelle ôte les siéges promptement.*)

DON JUAN.

Comment! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! monsieur.

DON JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

DON JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise?

M. DIMANCHE.

Ah! monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

DON JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît; je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (*Il sort.*)

(MOLIÈRE.)

LES CONSEILLERS.

SGANARELLE, *riche bourgeois*, AMINTE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

Ah ! l'étrange chose que la vie ! et que je puis bien dire avec ce grand philosophe de l'antiquité, que : « Qui terre a, guerre a, » et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre ! Je n'avais qu'une femme qui est morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en vouliez-vous avoir

SGANARELLE.

Elle est morte, monsieur Guillaume. Mon ami, cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étais pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble ; mais enfin la mort rajuste toutes choses : elle est morte, je la pleure; si elle était en vie, nous nous querellerions. De tous les enfants que le ciel m'avait donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine : car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurais même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurais besoin d'un bon conseil sur cette matière. (*A Lucrèce.*) Vous êtes ma nièce. (*A Aminte.*) Vous, ma voisine, (*à M. Guillaume et à M. Josse*) et vous, mes compères et mes amis; je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. JOSSE.

Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles : et si j'étais que de vous, je lui achèterais dès aujourd'hui une belle garniture de diamants ou de rubis ou d'émeraude

M. GUILLAUME.

Et moi, si j'étais en votre place, j'achèterais une belle tenture de tapisserie de verdure ou à personnages, que je ferais mettre dans sa chambre pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE.

Pour moi, je ne ferais pas tant de façons; je la marierais fort bien et le plus tôt que je pourrais, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE.

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Le monde n'est point du tout son fait; et je vous conseille de la mettre dans un couvent où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables assurément; mais je les trouve un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'av ir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille; et vous ne seriez pas fâchée de la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourrait bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (*Seul.*) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

(MOLIÈRE.)

LE MARIAGE FORCÉ.

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo, et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCENE SUIVANTE.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

GÉRONIMO, *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*

voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos, et j'ai eu tout vous chercher.

GÉRONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO.

Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée, et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO.

Je le ferai puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO.

Cela est vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affa.re.

SGANARELLE.

C'est que je veux savoir de vous si je ferais bien de m marier.

GÉRONIMO.

Qui ? vous ?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi ?

GÉRONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GÉRONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sais ; mais je me porte bien.

GÉRONIMO.

Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge?

SGANARELLE.

Non ; est-ce qu'on songe à cela ?

GÉRONIMO.

Et dites-moi un peu, s'il vous plaît, combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connaissance?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

GÉRONIMO.

Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE.

Huit ans.

GÉRONIMO.

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans.

GÉRONIMO.

Et en Hollande où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE.

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

SGANARELLE.

Je revins en 52.

GÉRONIMO.

De 52 à 64, il y a douze ans, ce me semble; cinq ans en Hollande font dix-sept; sept ans en Angleterre font vingt-quatre; huit ans dans notre séjour à Rome font trente-deux; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux; si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui? moi? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO.

Mon Dieu, le calcul est juste, et là-dessus, je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est

une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent pas penser du tout : et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin je vous en dis nettement ma pensée : je ne vous conseille point de songer au mariage, et je vous trouverais le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO.

Ah ! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute ; et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui, c'est un mariage que je dois conclure ce soir, et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO.

Oh ! mariez-vous donc, je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterais le dessein que j'ai fait? Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons pas de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il un homme de trente ans qui paraisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon

corps aussi bons que jamais? Et voit-on que j'aie besoin d'un carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents, les meilleures du monde. (*Il montre ses dents.*) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour? Et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (*Il tousse.*) Hem, hem, hem! Hé! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Vous avez raison; je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de possédér une belle femme qui me dorlottera et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelle, et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même. Que j'aurai de plaisir de voir de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde! Tenez, il me semble déjà que j'y suis et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO.

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO.

Et quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

SGANARELLE.

Dorimène.

GÉRONIMO.

Cette jeune Dorimène, si galante et si bien pensée?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONIMO.

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Justement.

GÉRONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas qui se mêle de porter l'épée?

SGANARELLE.

C'est cela.

GÉRONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Bon parti! mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

GÉRONIMO.

Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me combiez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO.

Je n'y manquerai pas, et je veux y aller en masque afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GÉRONIMO, *à part.*

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! Oh!

le beau mariage ! (*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*)

SGANARELLE, *seul.*

Ce mariage doit être heureux ; car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes !..... mais il faut que je consulte un peu les deux philosophes de mon voisinage.

PANCRACE, *philosophe aristotélicien*, SGANARELLE.

PANCRACE, *se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.*

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah ! bon, en voici un fort à propos.

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, *à part.*

Il a pris querelle contre quelqu'un. (*A Pancrace.*) Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Tu te veux mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE, *à part.*

La colère l'empêche de me voir... (*A Pancrace.*) Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, *à part.*

Il faut qu'on l'ait fort irrité. (*A Pancrace.*) Je...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Toto cœlo, totâ viâ aberras.

SGANARELLE.

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on...

PANCRACE, *se tournant vers l'endroit par où il est entré.*

Sais-tu bien ce que tu as fait? un syllogisme *in balordo.*

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE, *de même.*

La majeure en est inepte, la mineure impertinente et la conclusion ridicule.

SGANARELLE.

Je...

PANCRACE, *de même.*

Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis, et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE, *de même.*

Oui, je défendrai cette proposition *pugnis et calcibus, unguibus et rostro.*

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoi encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable,

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est ?

PANCRACE.

Ah ! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout, et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devraient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE

Quoi donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

SGANARELLE.

Comment ?

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la *figure* d'un chapeau, et non pas la *forme*; d'autant qu'il y a cette différence entre la *forme* et la *figure*, que la *forme* est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la *figure* la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la *figure* d'un chapeau, et non pas la *forme*. (*Se retournant encore du côté par où il est entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE, *à part.*

Je pensais que tout fût perdu. (*A Pancrace.*) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela.

PANCRACE.

Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la *forme* et le chapeau en paix, j'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE

Impertinent!

SGANARELLE.

De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Hé! mon Dieu! je...

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE.

Cela est vrai; je...

PANCRACE.

En termes exprès...

SGANARELLE, *se tournant du côté par où Pancrace est entré.*

Vous avez raison. Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait; je vous prie de m'écouter... Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite, elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne; et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Hé, quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE.

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la *forme d'un chapeau*, j'accorderais que *datur vacuum in rerum naturâ*, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, *à part.*

La peste soit de l'homme! (*A Pancrace.*) Hé! monsieur

le docteur, écoutez un peu les gens; on vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon; une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Hé! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! de la langue que j'ai dans ma bouche: je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis de quel idiome, de quel langage!

SGANARELLE.

Ah! c'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE.

Non?

PANCRACE.

Espagnol?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglais?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non; français, français, français.

PANCRACE.

Ah! français?

SGANARELLE.

Fort bien.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

SGANARELLE, *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-

PANCRACE.

Que voulez-vous ?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie sans doi

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-être savoir si la substance et dent sont termes synonymes ou équivoques à l'éga 'ét re ?

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je...

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit troisième seulement ?

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix catégories ou s'il n'y en a qu'une ?

SGANARELLE.

Point ! Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité é la convenance ?

SGANARELLE

Non. Je..

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin?

SGANARELLE.

Hé non! Je...

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel ou par son être intentionnel.

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non! de par tous les diables! non!

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit :*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle; je l'aime fort, et l'ai demandée à son père: mais comme j'appréhende...

PANCRACE *dit en même temps sans écouter Sganarelle.*

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer ses pensées; et, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler, d'abord que Sganarelle ôte sa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur: d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*

Peste de l'homme!

PANCRACE, *au-dedans de la maison.*

Oui, la parole est *animi index et speculum!* C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'ame. (*Il monte à la fenêtre et continue.*) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus; et puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire, mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute; parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANCRACE.

Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE.

Je le serai.

PANCRACE.

Évitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé! vous...

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la Laconienne.

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocutions. (*Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête au docteur.*) Hé quoi! vous vous emportez au lieu de vous expliquer... Allez, vou êt s plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire *la forme d'un chapeau*; et je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par argument *in barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais

qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*, le docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard !

PANCRACE, *en rentrant sur le théâtre.*

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE

Encore !

PANCRACE.

Homme de suffisance, homme de capacité... (*s'en allant*) homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales et politiques... (*revenant*) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*... (*s'en allant*) homme qui possède *superlativè*, fables, mythologies et histoires, (*revenant*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique ; (*s'en allant*) mathématiques, arithmétique, optique, onirocritique, physique et métaphysique ... (*revenant*) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire, (*s'en allant*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, etc.

SCÈNE SUIVANTE.

SGANARELLE, *seul.*

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avait bien dit, que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre ; peut-être qu'il sera plus posé et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE SUIVANTE

MARPHURIUS, *philosophe pyrrhonien*, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*A part.*) Ah ! voilà qui va bien : il écoute le monde celui-ci.

MARPHURIUS.

igneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette l
de parler. Notre philosophie ordonne de ne point éno
de proposition décisive, de parler de tout avec incerti
de suspendre toujours son jugement, et par cette ra
vous ne devez pas dire : *Je suis venu*, mais : Il me se
que je suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu ! il faut bien qu'il me le semble, puisque cel

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le
bler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment? il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout

SGANARELLE.

Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je
parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

He! què diable! vous vous moquez. Me voilà et
voilà bien nettement, et il n'y point de me semble à
cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de
affaire : je viens vous dire que j'ai envie de me mari

MARPHURIUS.

Je n'en sais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE, *à part.*

Ah ! ah ! voici une autre musique. (*A Marphurius.*) Je vous demande si je ferais bien d'épouser la fille dont je parle?

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal ?

MARPHURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE

De grâce, répondez-moi comme il faut !

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourrait.

SGANARELLE.

Mais en l'épousant je crains...

MARPHURIUS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous ?

MARPHURIUS.

Il n'y a point d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place

MARPHURIUS.

Je ne sais.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire ?

MARPHURIUS.

Ce qu'il vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage !

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le vieux rêveur !

MARPHURIUS.

Il en sera ce qu'il pourra.

SGANARELLE, *à part.*

La peste du bourreau ! je te ferai changer de note de philosophe enragé ! (*Il donne des coups de bâton phurius.*)

MARPHURIUS.

Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà conte

MARPHURIUS.

Comment ! quelle insolence ! m'outrager de la sc avoir eu l'audace de battre un philosophe comme n

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. douter de toutes choses ; et vous ne devez pas dire vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai

MARPHURIUS.

Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commiss quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a point d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qu'il pourra.

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire.

(MOLIÈRE.)

LE GRONDEUR.

M. GRICHARD, L'OLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD, *à l'Olive.*

Bourreau! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

L'OLIVE.

Monsieur, je travaillais au jardin; au premier coup de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien! Que ne laisses-tu la porte ouverte?

L'OLIVE.

Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi ; je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire ?

ARISTE.

Mon frère, voulez-vous bien ?...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh ! donnez-vous patience. (*A l'Olive.*) Comment faire, coquin ?

ARISTE.

Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD, *à l'Olive.*

Comment faire ? infâme !

L'OLIVE.

Oh çà ! monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

M. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Si faut-il, monsieur !...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore ! Tu raisonneras, ivrogne ?

ARISTE.

Il me semble après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

L'OLIVE, *à part.*

Morbleu, j'enrage d'avoir raison !

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

L'OLIVE.

Monsieur, je me ferais hacher; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez, comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin ! je la veux... je la... Mais voyez ce maraud-là ! est-ce à un valet à me venir faire des questions ?... Si je te prends, traître !... je te montrerai bien comment je la veux. (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

ARISTE.

Moi ! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD, *montrant l'Olive.*

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là !

ARISTE.

Je croyais bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyais... Sachez, monsieur le rieur, que *je croyais* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh ! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Non; je veux auparavant vous faire voir à vous-même

comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. (*A l'Olive.*) As-tu balayé l'escalier ?

L'OLIVE.

Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour?

L'OLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

L'OLIVE.

Ah! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

L'OLIVE.

Oui, monsieur; Guillaume y était présent

M. GRICHARD.

Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

L'OLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste, hein?

L'OLIVE.

Peste! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon... cependant j'ai entendu ce matin...

L'OLIVE, *l'interrompant.*

Ce matin? ne vous souvient-il pas que vous me le mites hier en mille pièces?

M. GRICHARD.

Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

L'OLIVE, *l'interrompant.*

Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là... jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin. (*A l'Olive.*) Hors d'ici.

L'OLIVE, *à Ariste.*

Que diable a-t-il mangé ?

ARISTE, *avec douceur.*

Retire-toi. (*L'Olive sort.*)

(BRUEYS ET PALAPRAT.)

L'AUDIENCE.

BRID'OISON, *à Double-Main.*

Double-Main, appelez les causes.

DOUBLE-MAIN, *lit un papier*

Noble, très-noble, infiniment noble *don Pèdre George, hidalgo, baron de los Altos, y montes fieros, y otros montes :* contre *Alonzo Calderon*, jeune auteur dramatique... Il est question d'une comédie mort-née, que chacun desavoue et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poète son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier; Bartholo et Figaro se lèvent.*

Barbe-Agar-Raab-Madeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure. (*Marceline se lève et salue.*) Contre Figaro... (*Double-Main écrit :*) Qualité ?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme?

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince.

LE COMTE, *au greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence, messieurs.

DOUBLE-MAIN, *lit.*

Pour cause d'opposition faite au mariage dudit Figaro, par ladite de *Verte-Allure.* Le docteur *Bartholo* plaidant pour la demanderesse, et ledit *Figaro* pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du siége.

FIGARO.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus : le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats, qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connaissant tout hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs; plus boursoufflés après, que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murænâ;* moi, je dirai le fait en peu de mots... Messieurs...

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles; car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense. Avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse!

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

Il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant*

Silence.

BERTHOLO, *lit.*

Je soussigné reconnais avoir reçu de damoiselle, etc... Marceline de Verte-Allure, dans le château d'Aguas Frescas la somme de deux mille piastres fortes cordonnées, la-

quelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château, et je l'épouserai par forme de reconnaissance, etc. *Signé* Figaro. Mes conclusions sont au paiement du billet et à l'exécution de la promesse avec dépens. (*Il plaide.*) Messieurs...

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'opposez-vous à la lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit : « laquelle somme je lui rendrai *et* je l'épouserai; mais « laquelle somme je lui rendrai, *ou* je l'épouserai, » ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il *et* dans l'acte, ou bien *ou*?

BARTHOLO.

Il y a *et*.

FIGARO.

Il y a *ou*.

BRID'OISON.

Double-Main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (*Il lit.*) Et damoiselle Verte-Allure... Ah! laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... et... ou... et... ou... Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâté, je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative *et*, qui lit les membres corrélatifs de la phrase; je paierai la demoiselle, *et* je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative *ou*,

qui sépare lesdits membres; je paierai la donzelle *ou* je l'épouserai. A pédant pédant et demi ? qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec, je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question ?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait *ou*.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titrè en ce sens. (*Il lit.*) « Laquelle somme je lui rendrai dans ce château *où je l'épouserai*, » c'est ainsi qu'on disait, messieurs : Vous vous ferez saigner dans ce lit, *où vous resterez chaudement*; c'est *dans lequel*. Il prendra deux gros de rhubarbe, *où* vous mêlerez un peu de tamarin; *dans lesquels* on mêlera. Ainsi *château où* j'épouserai, messieurs, c'est : château *dans lequel*...

FIGARO.

Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : *ou la maladie vous tuera, ou ce sera le médecin, ou bien* le médecin; c'est incontestable. Autre exemple : *ou vous n'écrirez rien qui plaise, ou les sots vous dénigreront, ou bien* les sots. Le sens est clair, car audit cas, sots ou méchans, sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe ? Ainsi je la paierai dans ce château, virgule, *ou* je l'épouserai.

BARTHOLO, *vite.*

Sans virgule.

FIGARO, *vite.*

Elle y est. C'est virgule, messieurs, *ou bien* je l'épouserai.

BARTHOLO, *regardant le papier, vite.*

Sans virgule, messieurs

FIGARO, *vite.*

Elle y était, messieurs.

DOUBLE-MAIN

Silence, messieurs.

L'HUISSIER ; *glapissant.*

Silence !

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes.

FIGARO.

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à déraisonner; mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendraient impunément des insolents privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut.

(BEAUMARCHAIS.)

FIGARO.

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Je ne me trompe point, c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Je ne te reconnaissais pas, moi... Te voilà si gros et si gras.

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur? c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur, et ma reconnaissance...

LE COMTE.

Eh bien?

FIGARO.

Le ministre ayant égard à la recommandation de votre excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non, dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début.

FIGARO.

Le poste n'était pas mauvais, parce que, ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval.....

LE COMTE.

Qui tuaient les sujets du roi.

FIGARO.

Ah! ah! il n'y a point de remède universel;... mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? c'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances. L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide.

LE COMTE.

Oh! grâce! grâce! ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis

dire assez joliment, des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh! mon Dieu! monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO.

Non, pas tout de suite. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur.

LE COMTE.

Ah! miséricorde!

FIGARO.

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès; car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs, des mains... comme des battoirs! j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur! avant la pièce, le café

m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi... Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah ! la cabale, monsieur l'auteur tombé !

FIGARO.

Tout comme un autre, pourquoi pas?... Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ! morbleu!

LE COMTE.

Tu jures ! sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges.

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et de sucer le peu de substance qui leur restait; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-

Morena, l'Andalousie, accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère, et faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville et prêt de nouveau à servir votre excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé de pleurer.

(BEAUMARCHAIS.)

MONOLOGUE DE FIGARO.

L'avoir! monsieur le comte!.. Non! vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire, tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs, pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez joûter... (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé! j'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette de vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou! je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant, un envoyé de... je ne sais où, se

plaint que j'offense dans mes vers la sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant : *Chiens de chrétiens.* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient : mon terme était échu; je voyais arriver de loin l'affreux récors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château-fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoique on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique; et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile.* Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà de rechef sans emploi. — Le desespoir m'allait saisir : on pense à moi pour une place;

mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler : je me fais banquier de pharaon. Alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir... Mais, comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittai le monde; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci.....

O bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses, et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté me l'a permis : encore je dis ma gaîté, sans savoir si elle est plus à moi que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité; laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices; orateur selon le danger ; poète par délassement; musicien par occasion ! amoureux par folles bouffées : j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite.

(BEAUMARCHAIS.)

LIVRE VII.

LETTRES.

LETTRE DE BALZAC

A M. D'AMBLEVILLE.

Rome, 25 décembre 1621.

Monsieur,

Je vous attends en la saison du jasmin et des roses, et vous fais l'essai des plaisirs de Rome, afin que vous ne soyez pas empoisonné à votre arrivée. Il est certain que nous sommes ici au pays des belles choses, et que, pour y être heureux, il faut seulement ne pas être aveugle. Le soleil a encore la force de nous faire mûrir des raisins et de nous faire naître des fleurs, et tout l'hiver tombe sur les montagnes voisines, afin que nous ne manquions point de neige pour le mois d'août. Mais si vous voulez que je vienne aux choses plus essentielles, et que je ne vous cèle rien, vous devez savoir qu'il n'y a lieu au monde où la vertu soit si proche du vice, ni où le bien soit plus mêlé avec le mal. Je vous dirai le reste sur les bords du Tibre et dans ces ruines précieuses où je vais rêver une fois le jour, et marcher sur les pas de ceux qui ont mené les rois en triomphe. S'il y avait moyen d'y trouver un peu de la bonne fortune de Sylla et de la grandeur de Pompée, au lieu des médailles qu'on y cherche, j'aurais meilleure rai-

son de vous convier de venir. Toutefois, pourvu que vous soyez encore vous-même, et que par un vœu solennel vous ayez renoncé au monde et à ses folies, assurez-vous que c'est en ce pays que votre félicité vous attend, et qu'y étant une fois, vous tiendrez pour bannis tous ceux que vous aurez laissés en France.

LETTRE DE VOITURE

A M. LE PRÉSIDENT DE MAISONS.

Monsieur,

Madame de Marsilly s'est imaginé que j'avais quelque crédit auprès de vous, et moi qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le contraire. C'est une personne qui est aimée et estimée de toute la cour et qui dispose de tout le parlement. Si elle a bon succès d'une affaire dont elle vous a choisi pour juge, et qu'elle croie que j'y ai contribué en quelque chose, vous ne sauriez croire l'honneur que cela me fera dans le monde, et combien j'en serai plus agréable à tous les honnêtes gens. Je ne vous propose que mes intérêts pour vous gagner; car je sais bien, monsieur, que vous ne pouvez être touché des vôtres; sans cela je vous promettrais son amitié; c'est un bien pour lequel les plus sévères juges se pourraient laisser corrompre, et dont un si honnête homme que vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir justement; car elle ne demande de vous que la justice. Vous m'en ferez une que vous me devez, si vous me faites l'honneur de m'aimer toujours autant que vous avez fait autrefois, et si vous croyez que je suis, etc.

LETTRE DE VOITURE

A MONSIEUR ***.

Monsieur,

Je n'ai point d'autre excuse à vous donner du long temps que j'ai été à vous écrire, et à m'acquitter de ce que je vous dois, que ma paresse; outre la mienne naturelle, j'ai encore contracté celle du pays où je suis, qui passe sans doute en fainéantise toutes les nations du monde.

La paresse des Espagnols est si grande, qu'on ne les a jamais pu contraindre à balayer devant leurs portes, et il en coûte quatre-vingt mille écus à la ville. Quand il pleut, ceux qui apportent du pain à Madrid des villages, ne viennent point, quoiqu'ils le vendissent mieux, et souvent il y faut envoyer la justice. Quand le blé est cher en Andalousie, s'ils en ont en Castille, ils ne prennent pas la peine de l'y envoyer, ni les autres d'en venir quérir, il faut qu'on leur en porte de France ou d'ailleurs. Quand un villageois, qui a cent arpens, en a labouré cinquante, s'il croit en avoir assez, il laisse le reste en friche; ils laissent les vignes venir d'elles-mêmes et sans y rien faire. Un Italien qui tailla la sienne, en trois ans la racheta de prix. La terre d'Espagne est très-fertile; leur soc n'entre que quatre doigts dedans, et souvent rapporte quatre-vingts pour un; ainsi, s'ils sont pauvres, ce n'est que parce qu'ils sont rogues et paresseux.

LETTRE DE RACINE

A SON FILS.

Fontainebleau, 8 octobre 1692.

Je voulais presque me donner la peine de corriger les fautes de votre version, et vous la renvoyer en l'état où il faudrait qu'elle fût; mais j'ai trouvé que cela me prendrait trop de temps à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que les épîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parce que pour les bien entendre il faut posséder parfaitement l'histoire de ce temps-là, et que vous ne la savez point. Ainsi je trouverais plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de cette bataille de Trasymène dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna. Ne vous pressez point, et tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil; mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnaissant de la bonté qu'il a de s'abaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres. J'aimerais

bien autant, si vous vouliez lire quelques livres français, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendrait la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'Écriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture; ce qui ne servirait qu'à vous dissiper l'esprit et à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond quand je serai de retour à Paris. Adieu : mes baise-mains à vos sœurs.

LETTRE DE RACINE

A SON FILS.

7 juillet 1698.

Je puis vous assurer que M. de Torcy ne laissera échapper aucune occasion de vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'ambassadeur, il ajoutera une foi entière aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre dernière lettre, aussi bien qu'à M. le maréchal de Noailles. Ils ont été charmés et effrayés de la description que vous y faites du grand travail et de l'application continuelle de M. l'ambassadeur. Je lisais, ou je relisais ces jours passés pour la centième fois les épîtres de Cicéron à ses amis. Je voudrais qu'à vos heures perdues vous en puissez lire quelques-unes avec M. l'ambassadeur : je suis assuré qu'elles seraient extrêmement de son goût, d'autant plus que, sans le flatter, je ne vois personne qui ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire des lettres, également propre à parler sérieusement et solidement des grandes affaires, et à badiner agréablement sur les petites choses. Croyez que, dans ce dernier genre, Voiture est beaucoup au-dessous de l'un et de l'autre. Lisez ensemble les épitres *ad Trebatium, ad Marium, ad Papyrium Petum* et d'autres que je vous marquerai, quand vous voudrez. Lisez même celle de Cælius à Cicéron : vous serez étonné de voir un homme aussi vif et aussi élégant que Cicéron même, mais il faudrait pour cela que vous eussiez pu vous familiariser ces lettres par la connaissance de l'histoire de ce temps-là, à quoi les vies de Plutarque vous pour-

raient aider beaucoup. Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses.

LETTRE DE RACINE

A SON FILS.

Paris, 16 mai 1698.

Votre relation du voyage que vous avez fait à Amsterdam m'a fait un très-grand plaisir. Je n'ai pu m'empêcher de la lire à M. de Valincourt et à M. Despréaux. Je me gardai bien, en la lisant, de leur lire l'étrange mot de *tentatif*, que vous avez appris de quelque Hollandais, et qui les aurait beaucoup étonnés : du reste je pouvais tout lire en sûreté, et il n'y avait rien qui ne fût selon la langue et selon la raison. M. Despréaux assure fort qu'il n'aura point de regret au port que lui pourront coûter vos lettres; mais je crois que vous ferez aussi bien d'attendre quelque bonne commodité pour lui écrire. Votre mère est fort touchée du souvenir que vous avez d'elle. Elle serait assez aise d'avoir votre beurre ; mais elle craint également et de vous donner de l'embarras et d'être embarrassée pour recevoir votre présent, qui se gâterait peut-être en chemin.

M. de Rost m'a appris que la Champmeslé était à l'extrémité, de quoi il paraît très-affligé ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guère apparemment, je veux dire l'obstination avec laquélle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvait très-glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut espérer que quand elle verra la mort de plus près elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers, quand ils se portent bien. Ce fut madame de Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle était effrayée, et qu'elle a su, comme je crois, de M. le curé de Saint-Sulpice.

Un mousquetaire, fils d'un de nos camarades, a eu une affaire assez bizarre avec M. de Villacerf qui, le prenant pour un de ses meilleurs amis, lui donna en badinant un coup de pied dans le derrière; puis, s'étant aperçu de son er-

reur, lui fit beaucoup d'excuses; mais le mousquetaire, sans se payer de ses raisons, prit le temps qu'il avait le dos tourné, et lui donna aussi un coup de pied de toute sa force; après quoi il le pria de l'excuser, disant qu'il l'avait pris aussi pour un de ses amis. L'action, qui s'est passée sur le petit degré de Versailles, par où le roi revient de la chasse, a paru fort étrange. On a fait mettre le mousquetaire en prison : il est parent de Mme Quentin, et cette parenté ne lui a pas été infructueuse en cette occasion. M. de Boufflers accommoda promptement les deux partis. Je fais toujours résolution de vous écrire de longues lettres; mais je m'y prends toujours trop tard : il faut que je finisse malgré moi. Je me porte bien et toute la famille. Adieu.

LETTRE DE RACINE

A SON FILS.

Paris, 24 octobre 1698.

Enfin, mon cher fils, je suis, Dieu merci, absolument sans fièvre. J'espère que je n'ai plus qu'une médecine à essuyer. J'ai pourtant la tête encore bien faible ; la saison n'est pas fort propre pour les convalescents, et ils ont d'ordinaire beaucoup de peine en ces temps-ci à se rétablir : ma maladie a été considérable; mais vous pouvez compter néanmoins que je ne vous ai point trompé, et que lorsque je vous ai mandé qu'elle était sans péril, c'est qu'on me l'assurait en effet. Je suis fort aise que vous ne soyez point venu; votre voyage aurait été fort inutile, vous aurait coûté beaucoup, et vous aurait détourné du train où vous êtes de vous occuper sous les yeux de M. l'ambassadeur. Je souhaiterais de bon cœur que sa santé fût aussitôt rétablie que la mienne. J'espère que nous pourrons nous trouver, lui et moi, à Saint-Amand le printemps prochain : car on a en tête que ces eaux-là me sont très-bonnes aussi bien qu'à lui.

La profession de votre sœur a été retardée, de quoi elle a été fort affligée; elle a mieux aimé pourtant retarder, et que je fusse en état d'y assister. Je lui ai mandé que ce serait

pour la première semaine du mois de novembre. Je serai alors si près de Fontainebleau, que d'autres que moi seraient peut-être tentés d'y aller; mais j'assisterai seulement à la profession de votre sœur, et je reviendrai le lendemain coucher à Paris.

Votre mère est en bonne santé, Dieu merci, quoiqu'elle ait pris bien de la peine après moi pendant ma maladie. Il n'y eut jamais de garde si vigilante, ni si adroite, avec cette différence que tout ce qu'elle faisait partait du fond du cœur, et faisait toute ma consolation. C'en est une fort grande pour moi que vous connaissiez tout le mérite d'une si bonne mère : et je suis persuadé que, quand je n'y serai plus, elle retrouvera en vous toute l'amitié et toute la reconnaissance qu'elle trouve maintenant en moi. M. de Valincourt et M. l'abbé Renaudot m'ont tenu la meilleure compagnie du monde : je vous les nomme entre autres parce qu'ils n'ont presque bougé de ma chambre. M. Despréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls; mais quand l'occasion a été moins vive, il a été bien vite retrouver son cher Auteuil; et j'ai trouvé cela très-raisonnable, n'étant pas juste qu'il perdît la belle saison autour d'un convalescent qui n'avait pas même la voix assez forte pour l'entretenir long-temps; du reste, il n'y a pas un meilleur ami ni un meilleur homme au monde. Faites mille compliments pour moi à M. l'ambassadeur et à M. de Bonnac. Je leur suis bien obligé de l'intérêt qu'ils ont pris à ma maladie. Je suis aussi fort touché de toutes les inquiétudes qu'elle vous a causées; et cela ne contribue pas peu à augmenter la tendresse que j'ai eue pour vous toute ma vie. Je vous manderai une autre fois des nouvelles

MADAME DE SÉVIGNÉ

AU COMTE DE BUSSY.

Paris, 3 avril 1681.

J'apprends, mon cher cousin, que ma nièce ne se porte pas trop bien. C'est qu'on ne peut pas être heureux en ce monde. Ce sont des compensations de la Providence, afin

que tout soit égal, ou qu'au moins les plus heureux puissent comprendre par un peu de chagrin et de douleur ce qu'en souffrent les autres qui en sont accablés. Le Père Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la Providence, et qu'il n'y a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-même, qui soit estimable. Cela console, et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte, c'est bientôt fait : le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous paraître. Voilà des moralités de la semaine sainte...

MADAME DE SÉVIGNÉ

AU COMTE DE BUSSY.

Paris, 13 octobre 1677.

Il y a quatre jours que je suis revenue de Vichy. J'y portai un souvenir bien tendre de votre amitié, de votre bonne et agréable réception, de la beauté de Chaseu, de votre conversation, du mérite de ma nièce de Coligny que j'aime et qui me plaît. Parmi tant de bonnes choses, j'avais un petit regret de ne vous avoir pas demandé à voir quelque chose de vos mémoires, pour lequels j'ai un goût extraordinaire. Je ne comprends pas comment je ne m'en avisai point. Je suis fort aise que, de votre côté, vous m'ayez trouvé un peu à dire : vous vous étiez donc réchauffé pour moi en me voyant. Cela fait bien de l'honneur aux gens quand l'amitié redouble par la présence. Pour moi, je crois que nous nous aimons encore plus que nous ne pensons. Cette Puisieux était bien épineuse, Dieu veuille avoir son ame. Il fallait, comme vous dites, charrier bien droit avec elle. Quand elle fut prête à mourir l'année passée, je disais, en voyant sa triste convalescence et sa décrépitude : Mon Dieu ! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. Ne disais-je pas vrai ? Un jour Patrice étant revenu d'une extrême maladie à quatre-vingts ans, et ses amis s'en réjouissant avec lui, et le conjurant de se lever « Hélas, messieurs. leur dit-il, ce n'est pas la peine de m

habiller (1). » Mon Dieu, mon cousin, que cette réponse
'a paru plaisante! je crains de vous avoir déjà fait ce conte.
ais à propos de mort, vous voulez que je vous fasse un
mpliment sur celle du grand-prieur de Champagne, je
veux bien; et quand j'y ajouterais encore la tante et la
lle-mère, je suis assurée que, quelque petite que fût ma
nsolation, elle aurait toute la force nécessaire. Vous sou-
ent-il que vous me dites une fois sur une mort de père
de mère : Que vous aviez attendu long-temps ma lettre;
ais qu'ayant vu qu'elle tardait trop à venir, vous vous
iez consolé tout seul du mieux que vous aviez pu. Mon
cher le fut extrêmement de l'histoire lamentable de la
rsade de M. Jeannin.

Celle-là fut encore plus belle à raconter que la nôtre.
l'appris en chemin, et j'en écrivis à M. Jeannin; car
and il y a fracture, cela mérite un compliment. J'ai
en ri avec Corbinelli de la manière dont nos deux on-
es nous écrasaient, ma nièce et moi; Corbinelli dit que
c'eût été vous qui eussiez été sur votre beau-frère, vous
auriez pas perdu cette occasion de procurer innocem-
ent une succession à votre fille. Il a pensé mourir, notre
uvre Corbinelli! Il prit de l'or potable, qui le sauva par
ne sueur qui le laissa sans fièvre. Ne dirait-on pas que,
our vivre, il n'est rien tel que d'être riche; cependant
ous ne savons que trop qu'il ne l'est pas : il n'est rien tel
e d'être riche, un gueux en serait mort. Je crois que ma
nte de Toulongeon aimerait mieux mourir que de vivre à
prix-là! La plaisante chose que l'avarice! Voyez à quoi
i servira la succession de M. Frémiot après qu'elle sera

(1) Nous citerons ici des vers de Patrice :

Je rêvais cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux l'on m'avait inhumé.
Me sentant fort choqué d'un pareil voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
— Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin! (me reprit-il d'une arrogance extrême,)
Va chercher tes coquins ailleurs; coquin toi-même.
Ici, tous sont égaux : je ne te dois plus rien.
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le lien.

morte, et avec quelle exactitude elle n'y veut rien perdre par l'horreur de perdre seulement; car elle le perd d'une autre manière.

LETTRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ

A Mme DE GRIGNAN.

Paris, mardi 8 mars 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi; j'écris de provision, mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnais un jour pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devait partir que dans deux jours; c'était parce que je ne me souciais guère de lui, et que dans deux jours je n'aurais pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire: c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout, je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos: mais hélas! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même: je ne vois pas un moment où vous soyez à vous; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur; je vois des harangues, des infinités de compliments, de visites; on vous fait des honneurs extrêmes; il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée; moi-même, sur ma petite boule, je n'y suffirais pas. Que fait votre paresse pendant tout ce fracas? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place, elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. Hélas, dit-elle, m'avez-vous oubliée? songez que je suis votre plus ancienne amie, celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours; que c'est moi qui vous consolais de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisais

aïr; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, et en Bre-
igne, et dans votre grossesse : quelquefois votre mère trou-
lait nos plaisirs, mais je savais bien où vous reprendre;
résentement, je ne sais plus où j'en suis : les honneurs et
es représentations me feront périr, si vous n'avez soin de
noi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit
not d'amitié, vous lui donnez quelque espérance de vous
osséder à Grignan; mais vous passez vite, et vous n'avez
as le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison
ont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment
e repos; moi-même qui les ai toujours tant honorés, je
eur suis contraire, et ils me le sont : le moyen qu'ils vous
aissent le temps de lire de telles lanterneries! Je vous assure,
na chère enfant, que je songe à vous continuellement, et
e sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il
ne fallait point appuyer sur certaines pensées; si l'on ne glis-
ait par dessus, on serait toujours en larmes, c'est-à-dire
noi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur :
oute votre chambre me tue, j'y ai fait mettre un paravent
out au milieu, pour rompre un peu la vue; une fenêtre de
e degré, par où je vous vis monter dans le carrosse de
l'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur à
noi-même quand je pense combien alors j'étais capable de
n'y jeter, car je suis folle quelquefois; ce cabinet où je vous
embrassai sans savoir ce que je faisais; ces capucins, où
'allai entendre la messe, ces larmes qui tombaient de mes
yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répan-
due; Sainte-Marie, Madame de Lafayette, mon retour dans
cette maison, votre appartement, la nuit, le lendemain; et
votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous
les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes
sentiments : ce pauvre d'Hacqueville est le premier; je
n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où
j'en reviens : il faut glisser sur tout cela, et se bien garder
de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son
cœur. J'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites
maintenant; cela me fait une diversion sans m'éloigner
pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qui s'ap-
pelle poétiquement, l'objet aimé. Je songe donc à vous, et
je souhaite toujours de vos lettres; quand je viens d'en

recevoir, j'en voudrais bien encore. J'en attends présentement, et je reprendrai ma lettre quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très-chère, j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance; mon cœur en avait besoin, je n'en ferai pas une coutume.

MADAME DE SÉVIGNÉ

A M. DE COULANGES.

Grignan, 26 juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place; dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu; qui était le centre de tant de choses ! que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non, en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre... etc.

MADAME DE SÉVIGNÉ

A Mme DE GRIGNAN.

Paris, mercredi 4 mars 1671.

Ah ! ma fille, quelle lettre ! quelle peinture de l'état où vous avez été ! et que je vous aurais mal tenu ma parole, si je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si

grand péril! Je sais bien qu'il est passé; mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir d'horreur; et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage, et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous : au lieu de vous faire attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer; ah, mon Dieu! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que si vous n'aviez point de peur, il en avait, lui, et ne souffrirait point que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisait! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion! Ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on aurait tort de passer, en prenant de loin toutes ses mesures, un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés en ce moment! Je ne soutiens pas cette pensée; j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable? Une autre fois, ne serez-vous point un peu moins hasardeuse? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi terribles qu'ils le sont? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté; je crois du moins que vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. C'est à M. de Grignan que je m'en prends; le coadjuteur a bon temps; il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare; elle me paraît présentement comme les pentes de Nemours. M. *Busche* m'est venu voir tantôt : j'ai pensé l'embrasser en songeant comme il vous a bien menée : je l'ai fort entretenu de vos faits et gestes; et puis, je lui ai donné de quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paraîtra bien ridicule, vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon : faut-il que j'y pense, moi, présentement! C'est le malheur des commerces si éloignés, il faut s'y résoudre, et ne pas même se révolter contre cet inconvénient; cela est naturel, et la contrainte serait trop grande d'étouffer toutes ses pensées; il faut entrer dans l'état naturel, où l'on est, en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser

souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles, je sais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'italien? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce vice-légat. Ce que vous dites de cette scène est excellent; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre! je vous épargne mes éternels *recommencements* sur ce pont d'Avignon, je ne l'oublierai de ma vie.

MADAME DE SÉVIGNÉ

A Mme DE GRIGNAN.

Paris, 20 juin 1672.

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma chère enfant, sans une extrême émotion; et, quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci, je ne puis tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Hélas que j'étais mal instruite d'une santé qui m'est si chère! Qui m'eût dit en ce temps-là : Votre fille est plus en danger que si elle était à l'armée? j'étais bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité que l'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité, il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est: tout le monde pleure, ou craint de pleurer; l'esprit tourne à la pauvre Mme de Nogent; Mme de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je suis.

Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux

jours à Port-Royal, où elle est presque toujours; on est allé la quérir avec M. Arnault pour dire cette terrible nouvelle. Mlle de Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah! mademoiselle, comment se porte M. mon frère (le Grand Condé)? Sa pensée n'osa aller plus loin, madame, il se porte bien, de sa blessure; il y a eu un combat. Et mon fils? — On ne lui répondit rien. — Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah! mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah mon Dieu! quel sacrifice! Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; sa santé déjà très-mauvaise est visiblement altérée : pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

MADAME DE SÉVIGNÉ

A Mme DE GRIGNAN.

Livry, dimanche au soir, 3 juillet 1672.

Ah! ma fille! j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avais point reçu votre lettre, mon ami de la poste m'avait mandé que je n'en avais point; j'étais au désespoir. J'ai laissé le soin à Mme de La Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir; et M. de Coulanges, que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui était dans son paquet; et pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune : il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point

trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de ce qui se passe.

Vous devez avoir reçu des relations fort exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin était mal défendu; le grand miracle c'est de l'avoir passé à la nage. M. le prince et ses argonautes étaient dans un bateau : les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà demandaient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchements, et, poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le duc le suit, M. le prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on aurait, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avait su l'envie que ces gens-là avaient de se rendre; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car, si elle eût tourné autrement, il eût été criminel. Il se charge de reconnaître si la rivière est guéable; il dit qu'oui : elle ne l'est pas, des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger; il est vrai qu'il passe le premier : cela ne s'est jamais hasardé; cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre; vous voyez bien que son bonheur et sa valeur ne se sont point séparés; mais vous devez avoir eu de grandes relations de tout cela.

Le chevalier de Nantouillet était tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache; ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau et revient gaillard : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, prince des Massagètes.

MADAME DE SÉVIGNÉ

A Mme DE GRIGNAN.

Livry, lundi 27 mai 1675.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! Comment vous a-t-il paru ? pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avais imaginées, et que j'avais appréhendées depuis si long-temps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! Quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, et quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui pressent le cœur : je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris, comme vous pouvez vous l'imaginer. M. de Coulanges se conforma à mon état : j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de Rochefoucault, Mme de Lafayette et Mme de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur : il faut cacher ses faiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les miennes; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours; son secret est répandu; ses gens sont fondus en larmes. Je fus avec lui jusqu'à dix heures : ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi. Quelle différence! quelle solitude! quelle tristesse! votre chambre, votre cabinet, votre portrait! ne plus trouver cette aimable personne! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui était hier, je me trouvai tout éveillée à cinq heures; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'ex-

plique; il voudrait bien m'apprendre à gouverner mon cœur; j'aurais beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportais cette science. Je m'en retourne demain; j'avais besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête et reprendre une espèce de contenance.

M. DE SÉVIGNÉ A Mme DE GRIGNAN,

SOUS LA DICTÉE DE Mme DE SÉVIGNÉ.

Aux Rochers, lundi 3 février 1676.

Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin; qui vous donne les plus belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner? *jetez-vous votre langue aux chiens?* c'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade. Depuis le 14 je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant pouvoir marcher, qui est tout ce que je souhaite; je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite, si j'étais bonne. Cependant, je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je serai en état de marcher: Larmechin me le fait espérer, *O che spero*. Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est avec raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. Delorme qui m'a fait des merveilles; je m'en vais encore en reprendre; c'est le véritable remède pour toutes ces sortes de maux; on me promet, après cela, une santé éternelle; Dieu le veuille. Le premier pas que je ferai sera d'aller à Paris; je vous prie donc de calmer vos inquiétudes; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main si elle veut bien que je vous écrive deux mots: je ne trouve pas qu'elle le veuille; peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très-belle et très-

aimable, je vous conjure tous de respecter avec tremblement ce qui s'appelle un rhumatisme; il me semble présentement que je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *frater* qui peste contre vous depuis huit jours de vous être opposée à Paris au remède de M. Delorme.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Si ma mère s'était abandonnée au régime de ce bonhomme, et qu'elle eût pris tous les mois de sa poudre, comme il le voulait, elle ne serait pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs; mais c'était vouloir assassiner ma mère, que de lui conseiller d'en essayer une prise; cependant ce remède si terrible, qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère, et capable de faire des vers si l'on voulait s'y appliquer. Il ne fallait pourtant pas en prendre. Vous moquez-vous, mon frère, de vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère? il ne faut seulement que du régime, et prendre un petit bouillon de séné tous les mois : voilà ce que vous disiez. Adieu, ma petite sœur : je suis en colère quand je songe que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède, qui nous rend si vite la santé, quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. Elle s'écrie : O mes enfants, que vous êtes fous de croire qu'une maladie puisse se déranger! ne faut-il pas que la Providence de Dieu ait son cours? et pouvons-nous faire autre chose que de lui obéir? Voilà qui est fort chrétien; mais prenons toujours, à bon compte, de la poudre de M. Delorme.

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE.

Il me semble, ma chère enfant, que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse; je la vois, m'y voilà! et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager; mais j'entends une voix qui dit : Il faut marcher malgré vous; ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle qui nous est imposée, remet la raison à sa place, et fait prendre patience. Prenez-la donc aussi, ma très-chère, et que votre amitié trop tendre ne vous fasse point jeter des larmes que votre raison doit condamner.

MADAME DE LA FAYETTE

A Mme DE SÉVIGNÉ.

Voici ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit. J'ai eu deux accès de fièvre; le lendemain je me mets à table. Ah! ah! j'ai mal au cœur; je ne veux point de potage. — Mangez-donc un peu de viande. — Non, je n'en veux point.— Mais vous mangerez du fruit. — Je crois qu'oui.—Eh bien, mangez-en donc. — Je ne saurais, j'en mangerai tantôt; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. Voici le soir. Voilà un potage et un poulet.—Je n'en veux point; je suis dégoûtée; je m'en vais me coucher; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi : j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre; quatre heures sonnent, cinq heures, six heures; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept; je me lève à huit; je me mets à table à douze, inutilement comme la veille; je me remets dans

mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. Êtes-vous malade! Nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits; je redors présentement, mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste, je me porte bien, et je n'ai pas si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc; si je puis, j'irai dimanche à Livry, pour un jour ou deux. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez. Adieu, je suis bien en train de jaser; voilà ce que c'est que de ne point manger et de ne point dormir.

MADAME DE MAINTENON

A MADAME D'AUBIGNÉ, SA BELLE-SŒUR.

Vous croirez bien, ma chère sœur, que je connais Paris mieux que vous. Dans ce même esprit, voici un projet de dépense tel que je l'exécuterais, si j'étais hors de la cour.

Vous êtes douze personnes, monsieur et madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet de chambre.

	l.	s.
Quinze livres de viande à 5 sous la livre....	3	15
Deux pièces de rôti.....	2	10
Du pain.....	1	10
Le vin.....	2	10
Le bois.....	2	»»
Le fruit.....	1	10
La bougie.....	»	10
La chandelle.....	»	8
	14	13

Je compte quatre sous en vin pour vos quatre laquais et vos deux cochers; c'est ce que Mme de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous coûterait pas trois sous. J'en mets six pour votre valet de chambre, et vingt pour vous deux qui n'en buvez pas pour trois,

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets dix sous en bougie; il y en a six à la livre, qui coûte une livre dix sous et qui dure trois jours. Je mets deux livres pour le bois. Cependant, vous n'en brûlez que trois mois de l'année, et il ne faut que deux feux.

Je mets une livre dix sous pour le fruit; le sucre ne coûte qu'onze sous la livre, et il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux pièces de rôti. On en épargne une quand monsieur ou madame soupe ou dîne en ville. Mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage.

Nous entendons le ménage. Vous pouvez bien, sans passer quinze livres, avoir une entrée, tantôt de saucisses, tantôt de langues de mouton ou de fraises de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éternelle et la compote que vous aimez tant.

Cela posé, et d'après ce que j'apprends à la cour, ma chère enfant, votre dépense ne doit pas passer cent livres par semaine. C'est quatre cents livres par mois. Posons cinq cents, afin que les bagatelles que j'oublie ne se plaignent point que je leur fais injustice : cinq cents livres par mois font :

Pour votre dépense de bouche.....	6,000 liv.
Pour vos habits.....	1,000
Pour loyer de maison.....	1,000
Pour gages et habits des gens.....	1,000
Pour les habits, l'opéra et la magnificence de Monsieur.....	3,000
	12,000.

Tout cela n'est-il pas honnête? et le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux carrosses, l'acquit de quelque petite dette?— Adieu, mon enfant, aimez-moi comme je vous aime.

LA MARÉCHAL DE LUXEMBOURG

A LOUIS XIV.

Sire,

Vos ennemis ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour moi, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de gagner une bataille; je l'ai prise et je l'ai gagnée.

LE DUC DE MONTAUSIER

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, SUR LA PRISE DE PHILIPSBOURG.

Monseigneur,

Je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philipsbourg; vous aviez une bonne armée, du canon, et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain et faisant valoir les services de ceux qui font bien. Voilà sur quoi je vous fais mon compliment.

LE DUC DE LORRAINE

A L'EMPEREUR.

Sacrée Majesté,

Je serais parti d'Inspruck pour aller recevoir vos ordres; mais un plus grand maître m'appelle, et je pars pour lui aller rendre compte d'une vie que je vous ai consacrée. Je supplie très-humblement votre Majesté de vous ressouvenir d'une femme qui lui touche d'assez près, d'enfants sans bien, et de sujets dans l'oppression.

LETTRE DE FONTENELLE

AU CARDINAL DE FLEURY.

4 novembre 1726.

Monseigneur, mon laconisme (1) va être plus grand que jamais. Je n'ai pas seulement besoin de vous dire sur quel sujet je vous fais mon très-sincère compliment. Je suis avec un profond respect, etc.

AU MÊME.

5 juin 1717.

Monseigneur, il y avait excessivement long-temps qu'il ne s'était vu une conduite ou une action de ministre, dont tout le monde sans exception fût content. Je suis, etc.

AU MÊME.

31 décembre 1727.

Monseigneur, parmi toutes vos dignités, il vous en manque une dont je suis revêtu, moi; et comme je suis bon Français, je vous la souhaite de tout mon cœur; bien entendu pourtant que j'en jouirai long-temps encore, aussi bien que quelques successeurs que j'aurai. Je suis, etc.

AU MÊME.

Monseigneur, le mot de l'énigme était que je suis *doyen de l'Académie-Française*. C'est la dignité que je vous souhaitais, et que je vous souhaite encore, sous les conditions plus amplement expliquées dans ma lettre. Je suis, etc.

---

(1) Le cardinal lui avait écrit précédemment : *Très-touché de votre laconisme, que tout le monde devrait suivre, hors vous.*

FONTENELLE

A MADAME DE FORGEVILLE.

29 juillet 1745.

Vous voyez, Madame, qu'il ne faut pas avoir trop de bonté pour moi, et que je sais bien en abuser. En vérité il est honteux que je vous aie obéi si exactement sur la défense que vous me faisiez de vous écrire. Il est vrai que cela avait l'air de vous obéir, et par conséquent très-bon air de ce côté-là! mais ne voyais-je pas bien que c'était une ironie piquante sur ma maudite paresse, et ne devais-je pas m'en ressentir, et repousser l'ironie en vous écrivant bien vite? c'était bien-là aussi mon premier dessein : l'exécution en aurait dû être prompte, mais de jour en jour il s'y est toujours présenté quelque obstacle, qui n'en aurait pas été un pour un honnête homme, mais qui suffisait pour un infâme paresseux. Ce qui me justifie un peu, c'est que s'il était question de la moindre affaire qui vous regardât, oh! non-seulement j'écrirais, mais j'agirais, j'irais, je viendrais; on n'a pas un vice dans toute sa perfection, non plus qu'une vertu. Je vous suis très-sérieusement et très-tendrement obligé, madame, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle est toujours à peu près la même, et je ne baisse jusqu'à présent que par degrés assez peu sensibles. Je serais un ingrat, si je me plaignais de la nature à cet égard. On me prêche de tous côtés la sobriété, que je pratique peu; mais la gourmandise est encore pour moi un vice incurable aussi bien que la paresse. Ces deux-là mises ensemble font un joli caractère. C'est dommage que vous les ayez oubliées dans ce portrait qui a tant fait d'honneur a Mlle *Le Couvreur*.

VOLTAIRE A Mme DUPUY.

Femme du secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui, plusieurs années avant son mariage, avait consulté l'auteur sur les livres qu'elle devait lire.

Aux Délices, près Genève, le 20 juin 1756.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils ; il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais puisque vous daignez, de si loin, me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu : mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais; pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en enigmes. Rien n'est simple, tout est affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit, et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Mme de Sévigné et d'autres dames écrivent. Comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans : je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de Mme Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle

clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers : croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude, il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres. J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE DE VOLTAIRE

A LORD HARVEY, GARDE-DES-SCEAUX D'ANGLETERRE, SUR LOUIS XIV.

Juillet 1740.

Je fais compliment à votre nation, mylord, sur la prise de Porto-Bello, et sur votre place de garde-des-sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Ne jugez point, je vous prie, de mon essai sur le siècle de Louis XIV, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier, le siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître, ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addisson, d'un Dryden : mais, dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait? n'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV?

Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme. Ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, mylord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« *Quoique le roi ne soit pas votre souverain*, leur écrivait M. Colbert, *il veut être votre bienfaiteur, il m'a commandé de vous envoyer la lettre-de-change ci-jointe comme un gage de son estime.* » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence, des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom de ce roi sur le frontispice; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle!

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'église. Il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et quand ce génie se fut perfectionné, ses talents, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître, dont un regard était un bienfait; il était en 1688 et en 1689 de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Louis XIV songeait à tout : il protégeait les académies

et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car, en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens, au fond de l'Afrique et de l'Amérique, chercher de nouvelles connaissances. Songez, mylord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? n'est-ce pas d'eux que votre sage Addisson, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet avoue que ce goût acquis en France par les courtisans de Charles II réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différenee de nos religions, tant la saine raison a partout d'empire! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Empire? dans quelle cour de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV? quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France!

Vous m'apportez, mylord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle. Vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du czar Pierre. Vous en concluez que je ne dois pas appeler

le siècle passé le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable : le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui ; mais Louis XIV a instruit les nations ; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestants qui ont quitté ses états ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, mylord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? était-elle aussi étendue du temps de Henri IV? non, sans doute, on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais, qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous ; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince? sous votre roi Guillaume qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, mylord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras ; il dirigait les peintures de Lebrun ; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis ; il encourageait les arts utiles comme les beaux arts, et toujours en connaissance de cause ; il prêtait de l'argent à Van Robais, pour établir ses manufactures ; il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée ; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, mylord, que je tache d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes. C'est comme homme et non comme sujet que

j'écris, je veux peindre le dernier siècle, et non pas seulement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui. En un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire. Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi, mais il était courtisan et il était payé ; je ne suis ni l'un ni l'autre, c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que dans cet ouvrage vous trouverez, mylord, quelques-uns de vos sentiments; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

VOLTAIRE A J.-J. ROUSSEAU.

30 auguste 1755.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre (1) contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre; et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverai pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du

(1) Le *Discours sur l'inégalité des conditions.*

Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense, de l'Encyclopédie.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe : une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi.

Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoëns, et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions : Marius était un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de Marot

n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas-Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, et comme le père Mallebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps et dans tous les lieux elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie, comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chapuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

LETTRE DE J. J. ROUSSEAU

A MADAME***.

30 octobre 1762.

En m'annonçant, madame, dans votre lettre du 22 septembre (c'est je crois 22 octobre) un changement avantageux dans mon sort, vous m'avez d'abord fait croire que les hommes qui me persécutent s'étaient lassés de leurs méchancetés, que le parlement de Paris avait levé son inique décret, que le magistrat de Genève avait reconnu son tort, et que le public me rendait enfin justice. Mais loin de là, je vois par votre lettre même qu'on m'intente

encore de nouvelles accusations : le changement de sort que vous m'annoncez se réduit à des offres de subsistances dont je n'ai pas besoin quant à présent ; et comme j'ai toujours compté pour rien, même en santé, un avenir aussi incertain que la vie humaine, c'est pour moi, je vous jure, la chose la plus indifférente que d'avoir à dîner dans trois ans d'ici.

Il s'en faut de beaucoup cependant que je sois insensible aux bontés du roi de Prusse ; au contraire, elles augmentent un sentiment très-doux, savoir l'attachement que j'ai conçu pour ce grand prince. Quand à l'usage que j'en dois faire, rien ne presse pour me résoudre, et j'ai du temps pour y penser.

A l'égard des offres de M. Stanlay, comme elles sont toutes pour votre compte, madame, c'est à vous de lui en avoir obligation. Je n'ai point ouï parler de la lettre qu'il vous a dit m'avoir écrite. . . . . .

. . . . . .

Je vous envoie l'extrait d'un dialogue de M. de Voltaire avec un ouvrier de ce pays-ci qui est à son service. J'ai écrit ce dialogue de mémoire, d'après le récit de M. de Montmollin, qui ne me l'a rapporté lui-même que sur le récit de l'ouvrier, il y a plus de deux mois. Ainsi, le tout peut n'être pas absolument exact, mais les traits principaux sont fidèles ; car ils ont frappé M. de Montmollin ; il les a retenus, et vous croyez bien que je ne les ai pas oubliés. Vous y verrez que M. de Voltaire n'avait pas attendu la démarche dont vous vous plaignez pour me taxer d'hypocrisie.

CONVERSATION DE M. DE VOLTAIRE AVEC UN DE SES OUVRIERS DU COMTÉ DE NEUCHATEL.

M. DE VOLTAIRE.

Est-il vrai que vous êtes du comté de Neuchâtel?

L'OUVRIER.

Oui, monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Êtes-vous de Neuchâtel même?

L'OUVRIER.

Non, monsieur ; je suis du village de Butte dans la vallée de Travers.

M. DE VOLTAIRE.

Butte! Cela est-il loin de Motiers?

L'OUVRIER.

A une petite lieue.

M. DE VOLTAIRE.

Vous avez dans votre pays un certain personnage de celui-ci qui a bien fait des siennes.

L'OUVRIER.

Qui donc, monsieur?

M. DE VOLTAIRE.

Un certain Jean-Jacques Rousseau. Le connaissez-vous?

L'OUVRIER.

Oui, monsieur; je l'ai vu un jour à Butte, dans le carrosse de M. de Montmollin qui se promenait avec lui.

M. DE VOLTAIRE.

Comment! ce pied-plat va en carrosse? le voilà donc bien fier!

L'OUVRIER.

Oh! monsieur, il se promène aussi à pied. Il court comme un chat maigre, et grimpe sur toutes nos montagnes.

M. DE VOLTAIRE.

Il pourrait bien grimper quelque jour sur une échelle. Il eût été pendu à Paris s'il ne se fût sauvé; et il le sera ici s'il y vient.

L'OUVRIER.

Pendu, monsieur! Il a l'air d'un si bon homme; eh mon Dieu! qu'a-t-il donc fait?

M. DE VOLTAIRE.

Il a fait des livres abominables. C'est un impie, un athée.

L'OUVRIER.

Vous me surprenez. Il va tous les dimanches à l'église.

M. DE VOLTAIRE.

Ah! l'hypocrite! Et que dit-on de lui dans le pays? y a-t-il quelqu'un qui veuille le voir?

L'OUVRIER.

Tout le monde, monsieur, tout le monde l'aime. Il est

recherché partout, et on dit que mylord lui fait aussi bien des caresses.

M. DE VOLTAIRE.

C'est que mylord ne le connaît pas, ni vous non plus. Attendez seulement deux ou trois mois, et vous connaîtrez l'homme. Les gens de Montmorency, où il demeurait, ont fait des feux de joie quand il s'est sauvé pour n'être pas pendu. C'est un homme sans foi, sans honneur, sans religion!

L'OUVRIER.

Sans religion, monsieur! Mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même.

M. DE VOLTAIRE.

Qui? moi, grand Dieu! Et qui est-ce qui dit cela?

L'OUVRIER.

Tout le monde, monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Ah, quelle horrible calomnie! Moi qui ai étudié chez les jésuites, moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les théologiens!

L'OUVRIER.

Mais, monsieur, on dit que vous avez fait bien des mauvais livres.

M. DE VOLTAIRE.

On ment. Qu'on m'en montre un seul qui porte mon nom, comme ceux de ce croquant portent le sien, etc.

LETTRE DE J. J. ROUSSEAU

A UN JEUNE HOMME.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrais vous y être utile; et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmorency : vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale.

ne pourrai rien vous dire à ce sujet, que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil : pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait; votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce gout que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'ame, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir; la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations.

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province, allez vivre dans le sein de votre famille; servez, soignez vos vertueux parents; c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose.

Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux, de vivre comme fait M. votre père; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir.

Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir.

LETTRE DE J.-J. ROUSSEAU

A M. LE COMTE DE LASTIC.

Paris, le 20 décembre 1764.

Sans avoir l'honneur, monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que Mlle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme, nommée Mme Levasseur, et si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenait entre autres choses un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté; et qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et Mme votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient pas à chasser le pauvre, quand il veut réclamer son bien; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si par hasard il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus, que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

RICA A ***.

De Paris, le 20 de la lune de Rahmazan 1713.

J'ai vu des gens chez qui la vertu était si naturelle, qu'elle ne se faisait pas même sentir : ils s'attachaient à leur devoir sans s'y plier, et s'y portaient comme par instinct : bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il semblait qu'elles n'avaient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime, non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, et qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talents, que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paraître un orgueil qui déshonorerait les plus grands hommes? Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes: leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure; ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux. Ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé: ils sont un modèle universel, un sujet de comparaison inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part.

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite et de ses talents; mais comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, et nous la prîmes.

Un homme qui paraissait assez chagrin commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi! toujours des sots qui se peignent eux-mêmes et qui ramènent tout à eux! Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi, je ne me loue jamais. J'ai du bien, de la naissance; je fais de la dépense; mes amis disent que j'ai quelque esprit; mais je ne parle jamais de tout cela. Si j'ai quelques bonnes

qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirais cet impertinent; et pendant qu'il parlait tout haut, je disais tout bas: Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, et ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres!

RICA A USBEK. A ***.

De Paris, le 5 de la lune de Cheval 1713.

J'étais l'autre jour dans une société où je me divertis assez bien. Il y avait là des femmes de tous les âges: une de quatre-vingts ans, une de soixante, une de quarante qui avait une nièce de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, et elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante, qui à son âge veut encore faire la jolie? Elle a tort, lui dis-je; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai près de sa tante, qui me dit: Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette? C'est du temps perdu, lui dis-je; et il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, et la plaignais dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de si ridicule? Voyez cette femme qui a quatre-vingts ans, et qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, et elle y réussit, car cela approche de l'enfance. Ah! bon Dieu, dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'est peut-être un bonheur, disais-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les faiblesses d'autrui. Cependant j'étais en train de me divertir, et je dis : Nous avons assez monté; descendons à présent, et commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler et vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs; je vous crois à peu près de même âge. Vraiment, monsieur, me dit-elle, lorsque

l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur; je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame et vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà : continuons. Je descendis encore, et j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grâce de me dire si c'est pour rire que vous appelez cette demoiselle qui est à l'autre table votre nièce : vous êtes aussi jeune qu'elle; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas; et ces couleurs vives qui paraissent sur votre teint.... Attendez, me dit-elle, je suis sa tante; mais sa mère avait pour le moins vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit; j'ai ouï dire à feu ma sœur que sa fille et moi naquîmes la même année. Je le disais bien, madame, et je n'avais pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agréments, voudraient reculer vers la jeunesse. Eh! comment ne chercheraient-elles pas à tromper les autres? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, et se dérober à la plus affligeante de toutes les idées?

RICA A IBBEN.

De Paris, le 6 de la lune de Cheval 1713.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure; enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sor-

tis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout, je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge ; je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

RICA A ***.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

Je fus hier aux Invalides J'aimerais autant avoir fait cet établissement, si j'étais prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve partout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle de voir assemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui se sentant le même cœur, et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étaient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la

guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la religion et ceux de l'art militaire!

Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse.

LOUIS XVI AUX DÉPUTÉS DE LA CONVENTION.

(Cette lettre a été rédigée par André Chénier.)

Messieurs,

J'ai paru sans murmure devant votre tribunal, j'ai répondu à toutes vos questions avec candeur et simplicité. Je n'ai fait aucune réflexion sur la nature de ces questions, les regardant toutes comme également propres à manifester ma droiture et mon innocence, et ne croyant pas que les explications entre moi et ceux que le peuple français reconnaît pour ses représentants pussent jamais m'avilir, de quelque manière que fût fait l'interrogatoire. Je ne me suis servi ni des maximes éternelles du droit des gens, ni des observations publiées par plusieurs même d'entre vous, pour élever des doutes sur votre compétence et pour réclamer en ma faveur toutes ces formes, bases indispensables de toute jurisprudence, puisqu'elles seules peuvent protéger le faible, puisqu'elles seules peuvent prouver, ou du moins rendre probable, qu'un jugement n'a été dicté que par la conviction intime, et qu'une sentence est en effet un vœu de la justice, et non un déguisement de la violence. Il était pourtant visible que ces formes, si nécessaires à observer dans toutes les causes ordinaires, l'étaient peut-être plus encore dans celle-ci; car elles n'ont été inventées que comme une digue à la toute-puissance et aux passions. Et n'est-il pas évident que le procès que vous venez de juger n'a pu être amené que par des circonstances extraordinaires qui, renversant toutes les idées et toutes les institutions de plusieurs siècles, et donnant à tout de nouveaux commencements, ont dû nécessairement réveiller l'activité de toutes les passions humaines? Les arguments employés pour justifier ces défauts de formes se réduisent à dire qu'en cela, comme en

tout le reste, vous n'êtes que les mandataires du peuple français; que c'est lui qui m'a jugé, et que vous n'avez fait que prononcer son jugement. Je veux admettre sans contestation ces raisonnemens et je crois qu'en me déclarant digne de mort vous pensez ne prononcer, en effet, que l'opinion du peuple français. Mais je dis que vous vous êtes trompés, et que l'opinion du peuple français n'est point celle-là. Les mêmes raisons qui exigeaient dans cette affaire la plus rigide observation des formes judiciaires ne permettent assurément pas qu'elle soit jugée en première instance, sans appel. A qui donc en appeler de la sentence des mandataires du peuple, jugeant en son nom? Au peuple lui-même.

Messieurs, j'en appelle au peuple français, dont j'ai reconnu la souveraineté en acceptant la constitution. Je demande qu'il soit consulté, je demande à discuter par écrit devant lui l'acte d'accusation que vous avez dressé contre moi. Je demande qu'à une époque fixée par vous, tous les citoyens français, réunis en assemblées primaires, confirment ou annulent votre sentence par *oui* ou par *non*, et que leurs vœux soient recueillis par la voie des scrutins secrets : car il serait dérisoire de prétendre que leurs vœux pourraient être libres, s'ils étaient recueillis autrement. Je le répète, j'en appelle au peuple français du jugement porté en son nom.

Ce n'est point le désir de conserver des jours bien malheureux qui m'engage à cette démarche, quoique je ne fusse point insensible au plaisir de montrer aux Français, dans une vie privée, que le trône ne m'avait point corrompu autant qu'on a voulu le leur persuader. Mais je pense qu'outre l'éternelle équité qui l'exige, l'honneur de la nation et le vôtre est intéressé au succès de cet appel. Alors seulement, et la nation elle-même, et vous et moi, et le monde entier et la postérité, pourront savoir avec certitude s'il est vrai que les Français en veulent aux jours d'un homme qui fut leur roi, qui a pu se tromper souvent, mais qui n'a jamais voulu que le bonheur de ses concitoyens, et qui, loin de mériter qu'on lui impute des projets sinistres et des ordres sanguinaires, ne serait peut-être pas réduit à l'état où il se trouve aujourd'hui, s'il n'avait pas toujours eu horreur de

verser du sang. Je pense enfin, messieurs, que le refus d'une demande aussi juste et aussi simple pourrait inspirer aux autres plus de doutes que je n'en ai moi-même sur l'impartialité de votre jugement.

LA FEUE REINE MARIE-ANTOINETTE

A MADAME ÉLISABETH.

C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois.

Je viens d'être condamnée, non pas à une mort honteuse (elle ne l'est que pour les criminels), mais à rejoindre votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ses derniers moments. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien.

J'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants. Vous savez que je n'existais que pour eux et vous, ma bonne et tendre sœur, vous qui avez, par votre amitié, tout sacrifié pour être avec nous. Dans quelle position je vous laisse!

J'ai appris, dans le plaidoyer même du procès, que ma fille était séparée de vous. Hélas! la pauvre enfant! je n'ose pas lui écrire; elle ne recevrait pas ma lettre. Je ne sais pas même si celle-ci vous parviendra.

Recevez pour eux deux ici ma bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils pourront se réunir à vous, et jouir en entier de vos tendres soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer, que les principes et l'exécution exacte de ses devoirs sont les premiers biens de la vie; que leur amitié et leur confiance mutuelle en feront le bonheur. Que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère par les conseils que l'expérience qu'elle a de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer.

Que mon fils, à son tour, rende à sa sœur tous les soins, tous les services que l'amitié peut inspirer. Qu'ils sentent que, dans quelque position qu'ils puissent se trouver, ils ne seront vraiment heureux que par leur union. Qu'ils prennent exemple de nous. Combien, dans nos malheurs, votre amitié nous a donné de consolations! Et, dans le

bonheur, on jouit doublement quand on le partage un ami : et où en trouver de plus tendres que da propre famille?

Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son que je lui répète expressément : qu'il ne cherche jar venger notre mort !

J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de Pardonnez-lui, ma chère sœur; pensez à l'âge qu'il combien il est facile de faire dire à un enfant ce veut, et même ce qu'il ne comprend pas. Un jour dra où il n'en connaîtra que mieux tout le prix de bonté et de votre tendresse pour tous deux.

Il me reste à vous confier ma dernière pensée. J' voulu vous écrire dès le commencement du procès outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche er si rapide que je n'en aurais réellement pas eu le ter

Je meurs dans la religion catholique, apostolique maine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai é vée, et que j'ai toujours professée.

N'ayant aucune consolation spirituelle à attend sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cet gion, et même le lieu où je suis les exposant trop, entraient une fois, je demande sincèrement pardon de toutes les fautes que j'ai pu commettre depu j'existe. J'espère que, dans sa bonté, il voudra bie voir mes derniers vœux, ainsi que ceux que j'ai fa puis long-temps, pour qu'il veuille bien recevoir m dans sa miséricorde et sa bonté.

Je demande pardon à tous ceux que je connai vous, ma sœur, en particulier, de toutes les peine sans le vouloir, j'aurais pu vous causer.

Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils fait.

Je dis ici adieu à mes tantes et à tous mes fr sœurs. J'avais des amis, l'idée d'en être séparée p mais, et leurs peines, sont un des plus grands que j'emporte en mourant : qu'ils sachent que, mon dernier moment, j'ai toujours pensé à eux.

Adieu, ma bonne et tendre sœur; puissé-je méri

regrets ! Pensez toujours à moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que ces bons et chers enfants. Mon Dieu ! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours!

Adieu ! adieu ! je ne vais plus m'occuper que de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre dans mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre (1); mais je proteste ici que je ne dirai pas un mot, et que je le regarderai comme un être absolument étranger.

Ce 16 octobre 1793, à quatre heures et demie du matin.

LETTRE DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

A SA MÈRE.

Me voici dans le charmant pays de Vaud; je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de la Savoie, et de l'autre par les superbes vignobles dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellents; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura; en sorte que, d'un même coup d'œil, je vois des vendangeurs les pieds dans l'eau, et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève ! Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre toutes ses beautés; le mont Jura est couvert de villes et de villages, dont la vigne couvre les toits et dont le lac mouille les murs; enfin, tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevay. On ne m'y connaît que comme un peintre, et j'y suis traité partout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés; je suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui

(1) Un prêtre constitutionnel, c'est-à-dire ayant prêté serment à la constitution civile du clergé, rejetée par le pape.

ont plus de sens que moi; et j'y reçois des politesses que j'aurais tout au plus à attendre de la Lorraine; l'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux; il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci tout ce que la parenté serait pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendrait sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avait indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre; j'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monsieur, voilà un portrait parfait; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même; le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand. Personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

Et moi, monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitements que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelque argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devais au-delà des politesses que je vous ai faites : mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous, je hasarderais de vous en faire un présent, et ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre; mais conformez-vous, s'il vous plait, aux circonstances du pays, qui n'est pas riche, et du peintre, qui est plus reconnaissant qu'intéressé.

Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant, le pauvre homme va à son bureau; il revient la main pleine d'argent, me disant : Monsieur, c'est en tâtonnant que je cherche à satisfaire ma dette. Et, en même temps, il me remit trente-six livres.

Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en si bonne compagnie que la vôtre; permettez que je vous en remette les deux tiers, et qu'en échange je donne à madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues. J'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions, et leurs douze livres, que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connaît : c'est M. de Courvoisier, colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui était à Metz, sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il était ici, j'ai été le chercher, et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde, même dans sa famille.

Il a un vieux père et une vieille mère, de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans et l'autre vingt. La cadette est belle comme un ange; je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à me chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, M. Belpré et moi, dans toutes les assemblées sous le même nom; et nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitants qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides.

Adieu, madame; voilà une assez longue lettre. Si j'y ajoutais ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du roi : contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes lettres où je voudrais bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés.

PAUL-LOUIS COURIER A M. N.

A Plaisance, le... mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et pour ma part je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison : Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit rôti et bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. — Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot; personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel; voulez-vous, ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas, répondit Maire. — A la bonne heure. Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore, si je n'eusse pris la parole. Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut d'un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*..., que veux-tu? j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me dit : Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron; mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi ne le voulez-vous pas? Je ne sais, me dit-il? mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi..., un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté! être Bonaparte, et se faire sire! *Il aspire à descendre :* mais non, il croit

monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous; à peu près de même sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.

Avec la permission du poète, cela est faux. On ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paie. Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui des rois.

Adieu; nous l'attendons ici.

PAUL LOUIS COURIER A Mme ***.

A Reggio, en Calabre, le 15 avril 1806.

Pour peu qu'il vous souvienne, madame, du moindre de vos serviteurs, vous ne serez pas fâchée, j'imagine, d'apprendre que je suis vivant à Reggio, en Calabre, au bout de l'Italie, plus loin que je ne fus jamais de Paris et de vous, madame. Pour vous écrire, depuis six mois que je roule ce projet dans ma tête, je n'ai pas faute de matière, mais de temps et de repos; car nous triomphons en courant, et ne nous sommes encore arrêtés qu'ici, où terre nous a manqué. Voilà, ce me semble, un royaume assez lestement conquis, et vous devez être contente de nous. Mais moi, je ne suis pas satisfait. Toute l'Italie n'est rien pour moi, si je n'y joins la Sicile. Ce que j'en dis est pour soutenir mon caractère de conquérant, car, entre nous, je me soucie peu que la Sicile paie ses taxes à Joseph ou à Ferdinand; là-dessus, j'entrerais facilement en composition, pourvu qu'il me fût permis de la parcourir à mon aise; mais en être venu si près, et n'y pas pouvoir mettre le pied, n'est-ce pas pour enrager? Nous la voyons, en vérité, comme des Tuileries vous voyez le faubourg Saint-

Germain; le canal n'est, ma foi, guère plus large; le passer, cependant nous sommes en peine. Croir que ce peu d'eau salée nous arrête? S'il ne nous fa du vent, nous ferions comme Agamemnon, no fierions une fille : Dieu merci, nous en avons mais pas une seule barque, et voilà l'embarras en vient, ou du moins on le dit. Tant que j'aurai ce ne croyez pas, madame, que je tourne jamais u en arrière, vers les lieux que vous habitez, quoiq plaisent fort. Je veux voir la patrie de Proserpin voir pourquoi le diable a pris femme en ce pays-l balance point, madame, entre Syracuse et Paris; daud que je suis, je préfère Aréthuse à la fontain nocents.

Ce royaume que nous avons pris n'est pourtant daigner : c'est bien, je vous assure, la plus jolie c que l'on puisse jamais faire en se promenant. surtout la complaisance de ceux qui nous le cèd se fussent avisés de le vouloir défendre, nous l' bonnement laissé là; nous n'étions pas venus po violence à personne. Voilà un commandant de G ne veut pas rendre sa place; eh bien! qu'il la g Capoue en eût fait de même, nous serions enc porte, sans pain ni canons. Il faut convenir que l' en use avec nous maintenant fort civilement. Les en Allemagne nous apportaient les armes, et les neurs leurs clefs, avec une bonté adorable. Voilà encourage dans le métier de conquérant; sans cela noncerait. Tant y a, que nous sommes au fin fo botte, dans le plus beau pays du monde et assez t les, n'était la fièvre et les insurrections : car le pe impertinent; des coquins de paysans s'attaquent a queurs de l'Europe! Quand ils nous prennent, brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. On d'attention à cela : tant pis pour qui se laisse p Chacun espère s'en tirer avec son fourgon plein ou lets chargés, et se moque de tout le reste.

Quant à la beauté du pays, les villes n'ont rien marquable, pour moi du moins; mais la campagn mais comment vous en donner une idée : cela ne re

à rien de ce que vous avez pu voir. Ne parlons pas de bois d'orangers et de haies de citronniers; mais tant d'autres arbres et de plantes étrangères, que la vigueur du sol y fait naître en foule, ou bien les mêmes que chez nous, mais plus grandes, plus développées, donnent au paysage un tout autre aspect. En voyant ces rochers partout couronnés de myrte et d'aloès, et ces palmiers dans les vallées, vous vous croyez au bord du Gange ou sur le Nil, hors qu'il n'y a ni pyramides ni éléphants; mais les buffles en tiennent lieu, et figurent fort bien parmi les végétaux africains, avec le teint des habitants, qui n'est pas non plus de notre monde. A dire vrai, les habitants ne se voient plus guère hors des villes: par là ces beaux sites sont déserts, et l'on est réduit à imag ner ce que ce pouvait être, alors que les travaux et la gaieté des cultivateurs animaient ces tableaux.

Voulez-vous, madame, une esquisse des scènes qui s'y passent à présent? Figurez-vous sur le penchant de quelque colline, le long de ces rochers décorés comme je viens de vous le dire, un détachement d'une centaine de nos gens, en désordre; on marche à l'aventure, on n'a souci de rien: prendre des précautions, se garder, à quoi bon? Depuis plus de huit jours il n'y a point eu de troupes massacrées dans le canton. Au pied de la hauteur coule un torrent rapide qu'il faut passer pour arriver sur l'autre montée; partie de la file est déjà dans l'eau, partie en-deçà, au-delà. Tout-à-coup se lèvent de différents côtés mille tant paysans que bandits, forçats déchaînés, déserteurs, commandés par un sous-diacre, bien armés, bons tireurs: ils font feu sur les nôtres avant d'être vus; les officiers tombent les premiers; les plus heureux meurent sur la place; les autres, durant quelques jours, servent de jouet à leurs bourreaux.

Cependant le général, colonel ou chef, n'importe de quel grade, qui a fait partir ce détachement sans songer à rien, sans savoir, la plupart du temps, si les passages étaient libres, informé de la déconfiture, s'en prend aux villages voisins; il y envoie un aide-de-camp avec cinq cents hommes: on pille, on égorge, et ce qui échappe va grossir la bande du sous-diacre.

Or ne songe guère, où vous êtes, si nous nous massacrons ici; vous avez bien d'autres affaires : le cours de l'argent, la hausse et la baisse, les faillites, la bouillotte : ma foi, votre Paris est un autre coupe-gorge, et vous ne valez guère mieux que nous. Il ne faut point trop détester le genre humain, quoique détestable ; mais si l'on pouvait faire une arche pour quelques personnes comme vous, madame, et noyer encore une fois le reste, ce serait une bonne opération. Je resterais sûrement dehors, mais vous me tendriez la main ou bien un bout de votre châle, sachant que je serais toute ma vie, madame...

PAUL-LOUIS COURIER

A MADAME PIGALLE, A LILLE.

Resina, près Portici, le 1er novembre 1807.

Vos lettres sont rares, chère cousine; vous faites bien, je m'y accoutumerais, et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère, vos douceurs ne m'apaisent point. Comment, cousine, depuis trois ans voilà deux lettres que vous m'écrivez ! en vérité, mamselle Sophie... Mais quoi ! si je vous querelle, vous ne m'écrirez plus du tout. Je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement je vous conterai mes aventures bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres. *Laissez-nous faire*, cousine, *on vous en donnera de toutes les façons*. C'est un vers de La Fontaine; demandez à Voisard. Mon Dieu ! m'allez-vous dire, on a lu La Fontaine, on sait ce que c'est *le Curé et le Mort*. Eh bien ! pardon. Je disais donc que mes aventures sont diverses, mais toutes curieuses, intéressantes; il y a plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter; c'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour; j'en ai pour tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là ; de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir. Mais pour vous écrire tout, ah vraiment ! vous plaisantez : madame Radcliffe n'y suffi-

rait pas. Cependant je sais que vous n'aimez pas à être refusée; et comme je suis complaisant, quoi qu'on en dise, voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire; mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour je voyageais en Calabre: c'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français: de vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à la mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Raincy; vous en souvenez-vous? et mieux encore peut-être: je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute: devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire; nous y entrâmes, non sans soupçons: mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita; mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal; ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux et coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi: mon camarade, au contraire: il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit...), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français. Imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis! seuls, égarés, si loin de tout secours humain! Et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense,

et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait pas, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne. Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise; moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : *Eh bien! enfin voyons, faut-il les tuer tous deux?* A quoi la femme répondit : *Oui*; et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne te pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par la fente de la porte je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte; il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe: *Douce-*

ment! va doucement. Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et, venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se ferme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux?* et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi, ne contez pas cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché par exemple.

PAUL-LOUIS COURIER A M. LE GÉNÉRAL MOSSEL.

Mileto, le 10 septembre 1806.

J'ai reçu, mon général, la chemise dont vous me faites présent; Dieu vous la rende, mon général, en ce monde-ci ou dans l'autre! Jamais charité ne fut mieux placée que celle-là; je ne suis pourtant pas tout nu, j'ai même une chemise sur moi, à laquelle il manque, à vrai dire, le devant et le derrière, et voici comment : on me la fit d'une toile à sac que j'eus au pillage d'un village, et c'est là encore une chose à vous expliquer. Je vis un soldat qui emportait une pièce de toile; sans m'informer s'il l'avait eue par héritage ou autrement, j'avais un écu, et point de linge; je lui donnai l'écu, et je devins propriétaire de la toile,

autant qu'on peut l'être d'un effet volé. On en gloss; mais le pis fut que, ma chemise faite et mise sur mon maigre corps par une lingère suivant l'armée, il fut question de la faire entrer dans ma culotte, et ce fut là où nous échouâmes, moi et ma lingère. La pauvre fille s'y employa sans ménagement, et je la secondai de mon mieux, mais rien n'y fit; il n'y eut force ni adresse qui pût réduire cette étoffe à occuper autour de moi un espace raisonnable. Je ne vous dis pas, mon général, tout ce que j'eus à souffrir de ces tentatives, malgré l'attention et les soins de ma femme de chambre. Enfin, nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra l'idée de retrancher de la chemise tout ce qui refusait de loger dans mon pantalon, c'est-à-dire le devant et le derrière, et de coudre la ceinture au corps même de la chemise, opération qu'exécuta ma bonne couturière avec une adresse merveilleuse. Il n'est sorte de calembourgs et de mauvaises plaisanteries qu'on n'ait faits là-dessus; et c'était un sujet à ne jamais s'épuiser, si votre générosité ne m'eût mis en état de faire désormais plus d'envie que de pitié. Je me moque à mon tour des railleurs, dont aucun ne possède rien de comparable au don que je reçois de vous.

Il n'y avait que vous, mon général, capable de cette bonne œuvre dans toute l'armée; car, outre que mes camarades sont pour la plupart aussi mal équipés que moi, il passe aujourd'hui pour constant que je ne puis rien garder, l'expérience ayant confirmé que tout ce que l'on me donne va aux brigands en droiture. Quand j'échappai nu de Corigliano, Saint-Vincent (1) me vêtit et m'emplit une valise de beaux et bons effets, qui me furent pris huit jours après sur les hauteurs de Nicastro (2). Le général Verdier et son état-major me firent une autre pacotille que je ne portai pas plus loin que la Mantea, ou Ajello (3), pour mieux dire, où je fus dépouillé pour la quatrième fois. On s'est donc lassé de m'habiller et de me faire l'aumône, et on croit généralement que mon destin est de

(1) Depuis colonel d'artillerie.
(2) Le 20 juin.
(3) Le 24 août.

mourir nu, comme je suis né. Avec tout cela on me traite si bien, le général Reynier a pour moi tant de bonté, que je ne me repens point encore d'avoir demandé à faire cette campagne, où je n'ai perdu, après tout, que mes chevaux, mon argent, mon domestique, mes nippes et celles de mes amis.

PAUL-LOUIS COURIER A M. LEDUC,

OFFICIER D'ARTILLERIE, A PARIS.

Mileto, le 13 octobre 1806.

On croit généralement ici que la guerre recommence en Allemagne; j'ai les plus fortes raisons pour souhaiter d'y être employé, et de quitter ce pays-ci, où il ne me reste rien à faire, ni à voir, ni à espérer. Ne pourrais-tu pas m'obtenir ce changement de destination? N'as-tu aucune relation avec ceux qui règlent ces sortes de choses, auxquels il doit être indifférent que je me fasse tuer ici ou là-bas, par un sous-diacre embusqué derrière une haie, ou par un hussard prussien? Cette demande, en elle-même, est peu de chose, puisqu'il ne s'agit ni d'argent ni d'avancement. Ton amitié que j'implore, et sur laquelle je me fonde, ferait pour moi plus que cela : tire-moi de ce purgatoire où je suis sans avoir péché, dupe de ma bonne volonté et de l'envie que j'ai eue de servir utilement. Écoute ma déconvenue : avant la dernière campagne d'Allemagne, lorsque tout était en paix, je voulus venir dans ce royaume, parce qu'il y avait une armée que l'on croyait destinée à le conquérir, ou à quelque autre expédition; ce fut ainsi que je n'allai pas à la grande-armée; si ce fut pour moi bonheur ou malheur, Dieu le sait; mais enfin j'aurais pu là me distinguer tout comme un autre. Tandis que l'empereur entrait à Vienne, nous vînmes près de Venise battre le corps de M. de Rohan; la paix faite, nous retournâmes sur nos pas, sous les ordres du prince Joseph, aujourd'hui roi.

Arrivé à Naples, où j'aurais pu rester, je demandai à faire partie de l'expédition de Calabre, dont presque personne ne voulait être. Dans cette campagne, une des plus

diaboliques qui se soient faites depuis long-temps, j'ai eu beaucoup plus que ma part de fatigues et de dangers; j'ai perdu huit chevaux pris ou tués, mes nippes, mon argent, mes papiers, le tout évalué douze mille francs, par la discrétion du perdant; une petite pacotille que m'avaient faite mes amis, après m'avoir habillé, vient de m'être prise comme la première; mon domestique est crucifié quoique indigne (1), et je reste avec une chemise qui ne m'appartient pas. Cependant mes camarades qui n'ont pas bougé de Naples, ou qui peut-être ont passé dix jours devant Gaëte, où nous avons perdu en tout dix hommes de l'artillerie, ont eu tous de l'avancement et des faveurs. Il n'est qu'heur et malheur! ceux-là ont pris Gaëte : on ne demande pas comment ni en combien de temps, ni quelle défense a faite la place. Nous, on nous a rossés (2) : pouvions-nous ne pas l'être? c'est ce qu'on n'examine point. Mais, par Dieu! ce ne fut pas la faute de l'artillerie, qui toute s'est fait massacrer ou prendre, et de fait se trouve détruite, sans pouvoir être remplacée.

Maintenant nous faisons la guerre ou la chasse aux brigands, chasse où le chasseur est souvent pris. Nous les pendons, ils nous brûlent le plus doucement possible, et nous feraient même l'honneur de nous manger. Nous jouons avec eux à cache-cache, mais ils s'y entendent mieux que nous. Nous les cherchons bien loin lorsqu'ils sont tout près. Nous ne les voyons jamais, ils nous voient toujours. La nature du pays et l'habitude qu'ils en ont font que, même étant surpris, ils nous échappent aisément, non pas nous à eux. Te préserve le ciel de tomber jamais en leurs mains, ainsi qu'il m'est arrivé! Si je m'en suis tiré sans y laisser la peau, c'est un miracle que Dieu n'avait point fait depuis l'aventure de Daniel dans la fosse aux lions. Bien m'a pris de savoir l'italien et de ne pas perdre la tête! J'ai harangué; j'ai déployé comme tu peux croire toute mon éloquence (3). Bref, j'ai gagné du temps

(1) Chappuy. Il avait été pris à Reggio et débarqué par les Anglais à Gênes.

(2) A Sainte-Euphémie, le 4 juillet.

(3) A Corigliano, le 12 juin.

et l'on m'a délivré. Une autre fois, pour éviter pareil ou pire inconvénient, je partis dans une mauvaise barque par un temps encore plus mauvais, et fus trop heureux de faire naufrage sur la même côte où peu de jours auparavant on avait égorgé l'ordonnateur Michaud avec toute son escorte. Une autre fois, sur une autre barque, je rencontrai une frégate anglaise qui me tira trois coups de canon. Tous mes marins se jetèrent à l'eau, et gagnèrent la terre en nageant; je n'en pouvais faire autant. Seul, ne sachant pas gouverner ma petite voile latine, je coupai avec mon sabre les chétifs cordages qui la tenaient, et les Zéphyrs me portèrent, moins doucement que Psyché, près d'une habitation d'où, aux signaux que je fis, on vint me secourir et me tirer de péril.

Que peut faire, dis-moi, dans une pareille guerre un pauvre officier d'artillerie, sans artillerie (car nous n'en avons plus)? Distribuer des cartouches à messieurs de l'infanterie, et les exhorter à s'en bien servir pour le salut commun. C'est où en sont réduits tous nos camarades, et le général Mossel (1) lui-même. Ce service ne me convient pas; pour être quelque chose, je suis officier d'état-major, aide-de-camp, tout ce qu'on veut; toujours à l'avant-garde, crevant mes chevaux, et me chargeant de toutes les commissions dont les autres ne se soucient pas. Mais tu sens bien qu'à ce métier je ne puis gagner que des coups, et me faire estropier en pure perte. Jamais, dans l'artillerie, on ne me tiendra compte d'un service fait hors du corps, et les généraux auprès desquels je sers, assez empêchés à se soutenir eux-mêmes, ne sont pas en passe de rien faire pour moi. J'aimerais cent fois mieux commander une compagnie d'artillerie légère à la grande-armée, que d'être ici général comme l'est Mossel, c'est-à-dire garde-magasin des munitions de l'infanterie. Je n'ai pas de temps à perdre : si cette campagne-ci se fait encore sans moi, comme celle d'Austerlitz, où diable veux-tu que j'attrape de l'avancement? Avancer est chose impossible dans la position où

(1) Commandant l'artillerie en Calabre depuis l'arrivée du maréchal Masséna.

nous nous trouvons. Cela est vrai, moralement et géographiquement parlant, au propre comme au figuré. Confinés au bout de l'Italie, nous ne saurions aller plus loin, et nous n'avons non plus de grades à espérer que de terre à conquérir. Par pitié ou par amitié, tire-moi de ce cul-de-sac. Ôte-moi d'une passe où je suis déplacé, et où je ne puis rien faire. Invoque, s'il est nécessaire pour si peu de chose, ton patron et le mien, le général Duroc. Parle, écris, je t'avouerai tout, pourvu que tu m'aides à sortir de cette boîte au fond de laquelle on nous oublie. Si cela passe ton pouvoir, si l'on veut à toute force me laisser ici officier sans soldats, canonnier sans canons, s'il est écrit que je dois vieillir en Calabre, la volonté du ciel soit faite en toute chose !

On trouve ici tout, hors le nécessaire : des ananas, de la fleur d'orange, des parfums, tout ce que vous voulez; mais nipain ni eau.

PAUL-LOUIS COURIER A M. CLAVIER, A PARIS.

Roc, le 18 août 1810.

Monsieur, j'envoyai à Paris, long-temps y a, comme dit Amyot, dix-huit exemplaires d'un beau Longus grec, dix-huit des cinquante-deux en tout que j'ai fait tirer. C'est trop, me direz-vous. Où trouver autant de gens à qui faire ce cadeau? Vous avez raison; mais enfin il y en a, de ces dix-huit, un pour vous, et celui-là du moins sera bien placé; un pour M. Bosquillon, un pour le docteur Coraï; ceux-là encore sont en bonnes mains. J'ai adressé le tout à madame Marchand, ma cousine, dont vous savez la demeure, et qui doit en être la distributrice. Voilà qui va bien jusque-là; mais le mal est que je n'ai de nouvelles ni de ma cousine ni de Longus. J'ai adressé directement à vous et à quelques personnes le morceau inédit imprimé à part. Mais je vois par votre lettre du 28 septembre, et par l'article de Boissonade, dans le *Journal de l'Empire*, que rien n'est parvenu à Paris, ou n'a été remis à sa destination. Il faut assurément que les Italiens, zélés pour la littérature, aient tout fait saisir à la poste, comme ils ont fait saisir ma

pauvre traduction par un ordre d'en haut. Pareil ordre est venu de confisquer tout de même le grec, c'est-à-dire vingt exemplaires environ qui m'en étaient demeurés. Il y en a heureusement huit ou dix dans différentes mains, et voilà madame de Humboldt qui en emporte un en Allemagne, où il sera réimprimé. Ainsi la rage italienne, secondée de toute l'iniquité des satrapes de l'intérieur, de la police et autre engeance malfaisante, n'y saurait mordre à présent. Un de ces derniers, se disant directeur de la librairie, a écrit ici au préfet une lettre fort mystérieuse, qui ne m'a été communiquée qu'en partie. J'ai répondu succinctement à ce qu'il demande, et pour conclusion je le prie de se contenter de mon livre, que je lui abandonne volontiers, trop heureux si je sauve ma personne *de ses mains redoutables*. Je l'assure que je ne ferai jamais aucune réclamation de mes griffonnages saisis par lui, convaincu qu'il aurait pu me saisir moi-même, et me faire pendre avec autant de justice. Je loue autant sa clémence, et suis avec grand respect son très-humble serviteur.

. . . . . .

. . . . . .

Si j'avais su que quelqu'un songeât à répondre aux Italiens sur la grande affaire de la tache d'encre, je n'aurais pas pris la peine d'écrire et d'imprimer une longue diatribe (1) que je vous ai envoyée, mais que probablement vous ne recevrez point, vu l'embargo mis à la poste sur tout ce qui vient de moi. Je suis tenté de croire, comme Rousseau, que tout le genre humain conspire contre moi. J'en rirais, si j'étais sûr qu'on ne touchât qu'à mon grec. Boissonade m'a trop bien traité dans son journal. Je l'avais prié de ne dire mot de moi ni de mes œuvres; mais sans doute il aura voulu secourir un opprimé et me défendre un peu, voyant que je ne me défendais pas moi-même.

Je passe ici mon temps assez bien, avec quelques amis et quelques livres. Je les prends comme je les trouve; car si on était difficile, on ne lirait jamais, et on ne verrait personne. Il y a plaisir avec les livres quand on n'en fait point,

(1) La lettre à Renouard.

et avec des amis, tant qu'on n'a que faire d'eux. J'ai renoncé aux manuscrits : c'est une étude trop périlleuse. Ceux du Vatican s'en vont tout doucement en Allemagne et en Angleterre. Le pillage en fut commencé par le révérend père Altieri, bibliothécaire. Il les vendait cher, *cent dix sous le cent*, comme Sganarelle ses fagots. Je crois qu'on les a maintenant à meilleur marché. Mais notez ceci, je vous en prie. Altieri vend les manuscrits dont il a la garde, il est pris sur le fait ; on trouve cela fort bon ; personne n'en dit mot ; on lui donne un meilleur emploi. Moi, je fais un pâté d'encre ; tout le monde crie haro ! J'ai beau dépenser mon argent, traduire, imprimer à mes frais un texte nouveau ; je n'en suis pas moins pendable, *et rien que la mort n'est capable*, etc. Je vous embrasse. Mille respects à madame Clavier.

PAUL-LOUIS COURIER A MADAME CLAVIER.

Paris, le mercredi ... avril 1814.

Madame,

Je vous prie de vouloir bien me renvoyer par le porteur ma canne que j'ai laissée chez vous. J'ai un mouchoir à vous que je vous renverrai, si vous me défendez de vous le reporter moi-même.

Il y a quinze jours aujourd'hui que je vous dis ce mot dont vous vous souvenez : *Tout ce que j'aime est ici* : cela était parfaitement vrai. Vous alors, madame, vous voyiez en moi un homme destiné à faire le bonheur de votre fille, et par là le vôtre et celui de toute votre famille. M. Clavier pensait comme vous. Sa sœur, me disait-il, *allait être contente*. M. Lemontey paraissait également satisfait. Tout le monde approuvait une union qui semblait de long-temps préparée et fondée sur mille rapports. Pour moi, je fus heureux ces huit jours que je me crus votre gendre. J'aimais, Dieu me pardonne, tout comme à vingt-cinq ans, et d'un amour que personne ne pourrait blâmer. Cette fois mon plaisir et mon devoir se trouvaient d'accord ; j'éprouvais, dans cette passion qui a fait le tourment de ma vie, un sentiment nouveau de calme et d'*innocence*. N'en riez pas,

non; c'est le mot, et je voyais s'offrir à moi un bonheur durable. Qui m'a enlevé tout cela en si peu de temps? ce qui perdit la pauvre Psyché : conseils de parents.

Il est fort assuré que vous ne trouverez personne qui vous soit aussi sincèrement attaché que je le suis, ni qui vous estime avec la même connaissance de cause; personne qui vous convienne aussi bien à tous égards, hors un point que vous ne regardez pas comme essentiel : et pouvez-vous sacrifier tant de convenances à un petit ressentiment de vanité offensée, lorsque vous savez que l'offense ne vient pas de moi, et que vous la voyez réparée par un si prompt retour? Toutes les autres raisons que vous et M. Clavier me donnâtes l'autre jour, franchement, sont misérables; car tout se réduit à dire que j'aime trop, et que je suis trop facile à me laisser conduire : fâcheuses dispositions dans un homme qui doit l'épouser et vivre avec vous.

Je ne sais vraiment qu'imaginer pour vous faire changer de résolution. Dites à M. Clavier, madame, je vous prie, que je ferai pour lui toutes les traductions, recherches, notes, mémoires qu'il lui plaira me commander. Je tâcherai d'être de l'Institut. Je ferai des visites et des démarches pour avoir des places, comme ceux qui s'en soucient. En un mot, je serai à lui, à ses ordres, en tout et partout. Trop heureux s'il me rend ce qu'il m'a déjà donné, et qui, à vrai dire, m'appartient! L'autre ne travailla que sept ans pour Rachel; moi, je travaillerai aussi long-temps que M. Clavier voudra, et ce ne sera pas trop de lui consacrer toute ma vie, s'il la rend heureuse.

PAUL-LOUIS COURIER A SA FEMME.

Tours, le 10 novembre 1816.

Je cours toujours pour ma chienne de vente; j'ai eu ce matin de bons renseignemens : écouter tout le monde est ma règle. Je ne vendrai pas aujourd'hui, je crois. Il fait un temps affreux. Je vais être obligé de retourner demain à Luynes; c'est un rude métier que celui de ton intendant.

A deux heures et demie.

On a porté les enchères à 11,500 fr. ; c'était un prix raisonnable, car le bois est diminué depuis l'an passé : je n'ai pas voulu vendre. L'adjudication est remise à quinzaine; mais je crois que je ferai affaire avant ce temps; ils viendront me tourmenter comme l'an passé. On prétend cependant que j'ai mal fait de remettre la vente. J'entends monter l'escalier ; ce sont de mes gens qui sont sur mon dos. Ils me parlent pendant que j'écris : je fais semblant de ne pas les écouter. Ils m'offrent 11, 600 fr., moitié comptant. Je ne sais qui diable leur a dit que je voulais 12,000. Les voilà qui m'offrent 12,000 : je refuse: les voilà partis. Je vais dîner chez Bidaut.

A dix heures du soir.

Ma foi, c'est fait pour 12,250 fr., à Beaujean ou Bonjean, dont tu dois te souvenir. Les paroles sont données, sans témoins, à la vérité ; mais foi de paysan vaut bien foi de gentilhomme. Je ne crois pas avoir mal fait. Le marché s'est fait chez Desnœuds (qui par parenthèse est mort; c'est le gendre qui tient la maison) ; j'étais là à jouer aux échecs ; mon homme entre et me prend à part. Nos débats commencèrent à sept heures, et vers les dix heures nous conclûmes. J'ai écouté pendant trois heures toujours la même antienne : *Je suis connu, ce n'est pas pour dire ; je vous paierai bien ; demandez à M. un tel.* Enfin nous avons frappé dans la main ; si je suis attrapé, ma foi. . . . , que veux-tu? Les enchères n'ont été portées qu'à 11,500 fr. Tout le monde me conseillait d'adjuger à ce prix ; on prétendait que, l'assemblée une fois rompue, je ne retrouverais plus les mêmes offres. J'ai tenu bon, et j'ai gagné 750 fr. Ai-je bien fait, maître? Redemande un peu mon Longus à M. Méjean ; il faut absolument ravoir ce livre : l'exemplaire m'est précieux à cause des notes que j'y ai mises.

Tout est fini, on m'approuve fort. Il est certain que le bois a diminué d'un quart depuis deux ans. Enfin, tout

le monde trouve mon affaire bien faite. L'opinion du public varie sur mon habileté : on me prend tantôt pour un nigaud, tantôt pour un fin matois.

Adieu : je vais mettre ceci à la poste, et je pars pour Luynes.

LEBRUN (DUC DE PLAISANCE) AU COMTE DE TURPIN.

8 avril 1769.

J'allais finir ici ma lettre, mais, en dépit de ma paresse, il me prend un remords. Je ne peux guère me dispenser honnêtement de vous dire deux mots de cette province si vantée, et que je désirais tant de voir. Si je voulais un peu mentir, comme mes confrères les voyageurs, j'en ferais une peinture délicieuse. C'était sans doute, jadis, le plus beau climat du monde; mais, depuis huit jours que je l'habite, il pleut, il grêle, il gèle, il vente avec une constance admirable.

De vingt personnes, il y en a dix-neuf et demie d'enrhumées; chacun y tousse à la ronde, grâce au seigneur mistral, qui expédie deux ou trois de ses clients par jour. Croyez-vous que, dans un climat si chaud, on a pris mes habits de printemps pour l'habillement d'un Zéphyr petit-maître qui voudrait insulter aux fourrures de l'hiver ? on y porte le velours plein jusqu'au mois de juin. On dit, pour raison, qu'il n'existe à Marseille d'autre saison que le froid hiver et l'aride été; mais, pour notre doux printemps et notre fécond automne, ils n'y furent connus, de l'avis général, que du temps des fables. Tout y est extrême : le vent n'y souffle point, il y mugit, il y tonne; le soleil n'y échauffe point, il y brûle. Il est vrai que, pour me consoler, chacun dit qu'apparemment quelque génie malfaisant aura donné un tour d'épaule à l'axe du monde. Au moyen de cette petite secousse, la Provence est tantôt sous la ligne, et tantôt sous la zone glaciale; au reste, Marseille est si magnifique, qu'on n'y marche que sur des pointes de diamants. De peur de broyer une matière si précieuse, on se garde d'y permettre des voitures. On est si prodigue, qu'on y jette tout par les fenêtres..... Le commerce y est si

grand, qu'on y peut recevoir la peste des quatre parties du monde à la fois, et cependant elle n'y passe qu'en contrebande.

Trois ou quatre mille galériens, les fers aux pieds, et les mains dans vos poches, si vous n'y prenez garde, forment un spectacle enchanteur. Croiriez-vous que d'un bon nombre de galères qu'on avait dans le bon temps, cela est réduit à sept? En vérité, tout dégénère. L'Hôtel de Ville est encore remarquable par un beau pont de vieilles planches, qui passe industrieusement d'une fenêtre à l'autre, pour joindre, par leur second étage, deux bâtiments que la rue sépare; ce qui forme, dans un monument public, un ensemble admirable. Les promenades seraient charmantes, si on en laissait faire; mais la place seule existe, et le bon plaisir de la cour n'est pas que messieurs les Provençaux se promènent. La nature même est assez de l'avis de S. M.; car, par une prévoyance extrême, elle ne donne, au peu d'arbres de ce climat aride, que de petites feuilles très-étroites; mais on a la ressource du parasol pour se promener à l'aise sur de jolies montagnes pelées qui embrassent amoureusement le doux climat de la Provence.

Ce léger inconvénient est compensé par une foule d'aromates qui répandent une odeur de sacristie à entêter à vingt lieues à la ronde. La Provence n'est, en effet, qu'une gueuse parfumée. Il faut convenir encore que la plupart de ces beaux arbres, qui ne donnent point d'ombre dans l'été, conservent leur verdure pendant l'hiver, ce qui est très-utile, comme on sait. On se dédommage de tout cela par des promenades sur mer; ces parties sont délicieuses. Douze amis s'embarquent avec un excellent dîner; dix ou onze vomissent jusqu'au sang avant d'arriver au lieu du festin, et le douzième mange et boit, s'il peut, à la santé des autres; puis on s'en revient à la rosée du soir, lestes, contents, et surtout bien purgés. On recommence si l'on veut le lendemain; c'est une chaîne d'heureux jours.

LEBRUN.

MADAME LA MARQUISE DE ***

A M. LE CHEVALIER DE ***.

Que je suis heureuse, mon cher cousin, des événements qui ramènent sur le trône nos illustres princes! quel bonheur! Vous n'avez pas d'idée du crédit que les événements et votre séjour à Paris me donnent ici. Le préfet a peur de moi; et sa femme, qui ne me saluait jamais, m'a priée deux fois à dîner. Mais il ne faut pas perdre de temps, et nous comptons sur vous. Croiriez-vous que mon mari n'a pas encore fait la moindre démarche pour se faire réintégrer dans sa place, sous prétexte qu'elle n'existe plus, et que sa charge lui a été remboursée en assignats? C'est l'homme le plus apathique qu'il y ait en France.

Mon beau-frère a repris la croix de Saint-Louis. Il ne lui manquait plus que neuf ans pour l'avoir, lorsque la révolution a éclaté; il ne serait pas juste qu'on refusât de compter au nombre de ses services les vingt années de troubles et de malheurs qu'il a passées dans ses terres; il compte sur vous pour lui faire expédier promptement son brevet.

Je joins à ma lettre un mémoire en faveur de Saint-F***, mon fils aîné; il avait droit à la survivance de son oncle; il vous sera facile de la lui faire obtenir. Je désirerais que son frère le chevalier entrât dans la marine, mais avec un grade digne de son nom et des anciens services de sa famille. Quant à mon petit-fils G***, il est d'âge à entrer dans les pages, et vous n'auriez qu'un mot à dire pour qu'il y soit placé.

Nous partirons pour Paris les premiers jours du mois prochain, et j'emmènerai ma fille avec moi. J'ai le désir de la placer à la cour; c'est une faveur qu'on ne refusera pas à vos sollicitations, si vous y mettez un peu de suite et de bonne volonté. Pensez au pauvre F*** : à la vérité, il a marqué dans la révolution; mais je vous avoue que depuis un mois il en est bien revenu. Vous savez qu'il n'a rien, et qu'il est prêt à tout sacrifier pour nos maîtres; son dévouement le porte à servir dans une place de préfet, il

est très-capable de la remplir. Vous vous rappelez la jolie chanson qu'il a faite pour moi.

M. de B***, fils de l'ancien intendant de la province, ira vous voir; faites en sorte de lui être utile : c'est un ami de la famille. Si l'on ne rétablit pas les intendances, il se contenterait d'une place de receveur-général ; c'est bien le moins qu'on puisse faire pour un homme dévoué à son prince, et qui a été enfermé six mois pendant la terreur.

Je ne veux pas oublier de vous recommander B***. On lui reproche d'avoir servi tous les partis, parce qu'il a été employé par tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis vingt ans ; mais c'est un brave garçon, vous pouvez m'en croire ; il est le premier ici qui ait arboré la cocarde blanche. D'ailleurs, il ne demande qu'à être conservé dans sa place de directeur des postes : ayez soin de m'écrire sous son couvert.

Je vous adresse ci-joint les papiers de mon beau-frère : il lui était dû sur les états de Languedoc une somme de quarante-cinq mille francs, qui ne lui a jamais été payée; j'espère qu'on ne vous en fera pas attendre le remboursement, et que vous ne refuserez pas de faire usage de ces fonds, si vous éprouvez un moment de gêne ; ce qui n'est guère probable dans la position où vous devez être.

Adieu, mon cher cousin ; je vous embrasse pour toute la famille, en attendant le plaisir de vous venir voir à Paris.

J. DE V***.

RÉPONSE.

Vous ne sauriez croire, ma chère cousine, avec quel intérêt j'ai lu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et combien j'ai mis de zèle à faire valoir les prétentions si justes, si légitimes de toutes les personnes que vous me recommandez. Vous ne serez pas plus étonnée que je l'ai été moi-même des obstacles que l'on m'oppose, et que vous jugeriez insurmontables si vous connaissiez comme moi les gens à qui nous avons affaire.

Quand j'ai parlé de votre fils aîné, qui a toujours eu l'intention de servir, pour une place d'escadron dans le ré-

giment où son père a servi autrefois, ne m'a-t-on pas donné, comme une objection d'un certain poids, que la paix était faite, et qu'avant de songer à placer M. de Saint-F***, il fallait pourvoir au sort de vingt-cinq mille officiers, dont les uns, le croiriez-vous, se prévalent de leurs campagnes, de leurs blessures, et vont même jusqu'à se faire un titre des batailles où ils se sont trouvés, tandis que les autres, plus intimement liés aux malheurs de la famille royale, entrent en France sans autre fortune que les bontés et les promesses du roi? J'ai demandé avec un peu d'humeur ce que l'on ferait pour votre fils, pour une foule de royalistes qui ont tant gémi en secret sur les malheurs de l'état, et dont les vœux n'ont pas cessé de rappeler la famille des Bourbons au trône de leurs ancêtres : on m'a répondu qu'ils se réjouiraient de voir la fin de nos maux et l'accomplissement de leurs vœux.

C'est un homme bien singulier que votre mari, et je conçois, ma chère cousine, tout ce que vous devez avoir à souffrir de son incroyable apathie. A soixante ans tout au plus, réduit à une fortune de quarante mille francs de rentes, il se confine au fond d'un château, et croit pouvoir renoncer à la carrière de l'ambition, comme si un père ne se devait pas à ses enfants, comme si un gentilhomme ne devait pas mourir debout!

Je suis fâché que votre beau-frère ait repris la croix de Saint-Louis avant de l'avoir eue; car il pourrait arriver que le roi ne se dessaisît pas du droit de conférer lui-même cette décoration, et qu'il n'approuvât pas la justice que certaines personnes se sont empressées de se rendre. Vous sentez qu'il y a moins d'inconvénient à ne pas avoir la croix de Saint-Louis, qu'à se trouver dans l'obligation de la quitter.

Je n'ai pas négligé de faire valoir les droits de votre fils le chevalier, et je ne désespère pas de le faire passer à l'examen des gardes de la marine royale. Nous ferons ensuite tous nos efforts pour le faire passer sur le corps de cent officiers beaucoup trop fiers de leur valeur, de leur vieille renommée, et du dévouement dont ils prétendent avoir fait preuve à Quiberon. Votre petit-fils G*** est inscrit pour les pages ; je ne puis pas vous dire au juste, mais

chère cousine, quand il sera admis à l'hôtel, attendu que votre demande vient à la fin de trois mille sept cent soixante-quinze autres formées par des fils de gentilshommes ou d'officiers morts sur le champ de bataille, sans la moindre distinction des services rendus à l'état et au prince.

Vous avez une très-bonne idée de placer mademoiselle votre fille à la cour, et la chose ne sera pas difficile lorsque vous aurez trouvé pour elle un mari que son rang et sa fortune pourront y appeler ; jusque-là je ne vois pas trop ce qu'elle viendrait y faire, et quel rôle convenable elle pourrait y jouer, toute majeure qu'elle est.

J'ai présenté une pétition en faveur de F***, à la fin de laquelle j'ai inséré la jolie chanson qu'il a faite pour vous; mais on devient si exigeant, que de pareils titres ne suffisent plus pour obtenir une *pauvre place* de préfet. Je vous dirai même qu'on ne tient pas grand compte à votre protégé de sa conversion et des sacrifices qu'il est prêt à faire; ses ennemis s'obstinent à dire que ce n'est pas un homme sûr: moi qui l'ai vu opérer dans le temps, je suis convaincu que s'il mettait seulement aujourd'hui la moitié du zèle à servir la bonne cause qu'il a mis autrefois à faire triompher la mauvaise, on pourrait l'employer très-utilement; mais aura-t-on assez d'esprit pour faire cette épreuve?

On ne dit pas si les intendances seront rétablies; mais on paraît croire que les recettes générales seront diminuées, ne fût-ce que du nombre de celles qui existaient dans les départements séparés de notre territoire. Cela me fait craindre que M. de B*** ne soit obligé de s'en tenir à la fortune énorme que son père a faite dans les anciennes fermes, et qu'il a trouvé le moyen de mettre à l'abri de l'orage révolutionnaire. Il faut avoir un peu de philosophie!

Soyez bien tranquille sur le sort de B***, je le connais. Il a du liant dans les principes et dans le caractère : depuis vingt-cinq ans il s'est glissé entre tous les partis, sans avoir été froissé par aucun ; c'est un homme d'une merveilleuse adresse, et qu'on ne servira jamais aussi bien qu'il se sert lui-même. Il n'est plus directeur des postes, et vient d'obtenir une place plus lucrative dans une autre administration. Vous intéresserez-vous autant à lui?

Je vous envoie, chère cousine, les papiers relatifs à la créance de votre beau-père sur les états du Languedoc; la liquidation ne m'en paraît pas très-prochaine : quelque juste que soit votre réclamation, on a décidé que la solde arriérée des troupes, la dette publique, les pensions militaires, et une foule d'autres objets de cette nature, seraient pris avant tout en considération. Cette mesure est évidemment le fruit de quelque intrigue; vous pourriez charger M*** de faire quelque bon pamphlet sur les besoins les plus urgents de l'état, et l'engager à placer cette créance en première ligne. Vous ne vous faites pas d'idée combien le gouvernement est influencé par une foule de petites brochures que la mauvaise foi, la sottise et la faim produisent chaque jour avec une si louable émulation.

Du train que vont les choses, vous voyez, chère cousine, qu'il faut vous armer de patience. Je vous dirai même qu'il est à craindre que le voyage que vous vous proposez de faire à Paris n'avance pas beaucoup vos affaires. De compte fait, sur les relevés de la police, il y a dans la capitale, au moment où je vous écris, cent vingt-trois mille provinciaux, de tout rang, de tout sexe et de tout âge, qui sont ici en réclamation, armés de titres presque aussi incontestables que les vôtres, et qui auront sur vous, pour obtenir un refus, l'avantage inappréciable de l'antériorité de leurs démarches. Au reste, comme je vous connais de la philosophie et le goût des bonnes lettres, je vous prie de relire un chapitre du *Spectateur* sur les justes prétentions de ceux qui demandent des emplois; c'est le vingt-troisième du septième volume, dans l'édition en huit volumes in-12 : les mêmes événements retrouvent les mêmes hommes. Agréez, ma chère cousine, l'assurance de mon tendre et respectueux attachement.

LE CHEVALIER DE ***.

(DE JOUY.)

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE I.

Religion et Morale.

'ABBÉ DE LA MENNAIS. 1
nsidéré comme créateur. BOSSUET. 2
Providence. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. . 3
té de la religion. DE GÉRANDO. 6
té. DE LA MENNAIS. 7
té d'étudier la religion. PASCAL. 8
Christ. J.-J. ROUSSEAU. 13
ité de la prière. DE LA MENNAIS. 14
re. LE P. DE NEUVILLE. 15
alides au pied des autels. NECKER. 17
istianisme. 18
e. FÉNÉLON. 20
sement miraculeux de la religion chrétienne.
RDALOUE. 21
s de la religion chrétienne. PASCAL. 25
ir de la religion. FLORIAN. 27
talité de l'âme. J.-J. ROUSSEAU. . . . . Ibid.
isme. VOLTAIRE. 28
science. MASSILLON. 29
disance. MASSILLON. . . . . Ibid.
ux de Dieu. BALZAC. 30
des pauvres. BOURDALOUE. 32

Rapidité de la vie. FÉNELON. 33
Cérémonie des cendres. BOURDALOUE. 34
La vie humaine comparée à un chemin qui aboutit à un précipice. BOSSUET. 36
La mort du chrétien. L'abbé de LA MENNAIS. . . . 37
La mort du pécheur. MASSILLON. 38
La Mort du Juste. MASSILLON. 39

LIVRE II.

Philosophie.

Importance de la philosophie. LAROMIGUIÈRE. . . . 41
Histoire de la philosophie. DE GÉRANDO. 43
Le bonheur selon la philosophie. ROUSSEAU. . . . 43
L'esprit philosophique. J.-E.-M. PORTALIS. . . . 44
Origine de l'esprit philosophique. J.-E.-M. PORTALIS. 45
Où doit s'arrêter l'esprit philosophique. Le père GUÉNARD. 46
L'ordre est la première loi du ciel. L'abbé GÉRARD. . 49
La raison et le sentiment. J.-E.-M. PORTALIS. . . . 50
Philosophie moderne et mœurs des Anciens. ROUSSEAU. 52
L'instinct de la vertu dans le cœur de l'homme. ROUSSEAU. 53
Philosophie de l'histoire. COUSIN. . . . . Ibid.
La science de l'histoire. BOSSUET. 55
La science. D'AGUESSEAU. 56
Avantages des sciences. CUVIER. 57
Même sujet. LACÉPÈDE. 59
De la gloire. MONTAIGNE. 61
La vraie gloire. RAYNAL. 63
Les impressions superstitieuses. BENJAMIN CONSTANT. 63
De la tolérance. DE BONALD. 64
Connaissance générale de l'homme. PASCAL. . . . 71
Destinée de l'homme. J.-E.-M. PORTALIS. 73

ndeur et misère de l'homme. PASCAL. 74
indifférents. DE LA MENNAIS. 75

LIVRE III.

Narrations.

benaki. SAINT-LAMBERT 79
maque. MONTESQUIEU. 81
on. ABEL HUGO. 84
ılus. CHATEAUBRIAND. 92
ure de la mort (nouvelle). A. HUGO. 95
ıaire. MARMONTEL 99
r à la bataille d'Ivry. *Mémoires de* SULLY. . . . 103
catholiques et les protestants pendant une trêve.
E LA NOUE. 110
ète de la fédération. THIERS 112
olitaire du Vésuve. CHATEAUBRIAND. 115
ıe du siége de Saragosse. ABEL HUGO. 117
ndie de la flotte turque. RULHIÈRE. 119
ndie de la flotte turque à Ténédos. POUQUEVILLE. 122
ıassage du Niémen (1812). M. DE SÉGUR. . . . 124

LIVRE IV.

De l'Éloquence.

quence de la chaire. Le cardinal MAURY. . . . 129
quence chrétienne. CHATEAUBRIAND. 130
oli du dernier jour. MASSILLON. 131
hommes du monde qui remplissent mollement les
voirs de leur état. BOURDALOUE. 134
ı conversion de Condé. BOURDALOUE. 136
le de l'oraison funèbre de Louis XIV. MASSILLON. 138
tit nombre des élus. MAURY. 141
i IV à l'assemblée des notables. PÉRÉFIXE. . . 144

Le maréchal de Biron père à Henri IV. Mézeray. . 16
Socrate à ses juges. Barthélemy. 18
Soliman à ses soldats pendant le siége de Rhodes. Vertot. 18
Eudore défend la religion chrétienne devant l'empereur et le sénat. Chateaubriand. 19
Extraits du discours de Rousseau contre les sciences. J.-J. Rousseau. 153
Péroraison de l'éloge de Descartes. Thomas 161
Flavien obtient de Théodose la grâce des habitants d'Antioche. Villemain. 163
Extraits des mémoires de Pélisson pour la défense du surintendant Fouquet 16
Fragments de la défense de Calas. Loyseau de Mauléon. 18
L'éloquence de Mirabeau. Laharpe. 19
Sur la banqueroute. Mirabeau 19
Observation sur ce discours. Laharpe 19
Sur la mort de Franklin. Mirabeau. 19
Mirabeau à ses accusateurs. Mirabeau. . . . . Ibid
Discours sur le projet de loi relatif au sacrilége. Royer-Collard 19
Appel au camp. Vergniaud. 20

LIVRE V.

Définitions, Descriptions, Tableaux.

L'idée. Voltaire. 2
Notion de la justice. Voltaire. 2
Du courage et définitions diverses. Vauvenargues. . 2
De l'estime, du respect et du mépris. Vauvenargues. 2
De la grandeur d'âme. Vauvenargues. 2
La gloire, le glorieux. 2
De la grâce. Voltaire. 2

Le génie des langues. VOLTAIRE. 224
La conscience. J.-J. ROUSSEAU. 228
Du goût. J.-J. ROUSSEAU. 231
Le génie et le talent. MARMONTEL 233
Du je ne sais quoi. MONTESQUIEU. 235
Le cygne. BUFFON. 237
Le fraisier, ou le monde d'insectes sur une plante. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 240
Le tombeau de Virgile. Mme DE STAEL. 245
L'abbaye de Saint-Denis. CHATEAUBRIAND. 246
L'île de Saint-Pierre. J.-J. ROUSSEAU. 247
Le pont du Gard. J.-J. ROUSSEAU. 249
Les pyramides. BOSSUET. 250
L'éclipse du soleil au Pérou. MARMONTEL. 251
Le chant des oiseaux. CHATEAUBRIAND. 252
L'ouragan dans le désert. CHATEAUBRIAND. 253
Les prisons. SERVAN. 255
Bonheur de la solitude. J.-J. ROUSSEAU. 256
Le bourreau. Le comte DE MAISTRE. 260
La mort du pécheur. MASSILLON. 261
La mort du juste. MASSILLON. 262
Harmonies des femmes. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 263
L'imagination de J.-J. Rousseau. J.-J. ROUSSEAU. . 264
Tableau de Jérusalem. CHATEAUBRIAND. 265
Conversion de saint Augustin. Le cardinal MAURY. . 269
Jésus-Christ dans le jardin des Olives. MASSILLON. . . 270
Exercice des troupes françaises. CHATEAUBRIAND. . . 272
Siége d'un château-fort. WALTER-SCOTT. 274
Etat actuel des sciences, et leurs rapports avec la société. CUVIER. 281

LIVRE VI.

Fables et Allégories, Apologies, Dialogues et Scènes dramatiques.

Les abeilles. FÉNELON 293
Le pigeon puni de son inquiétude. FÉNELON. . . . 294

La fable et l'allégorie. BARTHÉLEMY. 295
L'aurore. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 296
Les quatre saisons. GIRODET. 297
Bouclier de Télémaque. FÉNELON. 301
L'espérance. CHATEAUBRIAND. 303
L'ange des saintes amours. CHATEAUBRIAND . . . . Ibid.
L'ange de la mort. Mme AMABLE TASTU. 304
La jalousie. MONTESQUIEU. 306
Le démon de la jalousie. CHATEAUBRIAND. 307
La nuit du jour de l'an. Mme GUIZOT (PAULINE DE MEULAN.) *Traduction de l'allemand*, de JEAN PAUL. Ibid.
L'académie silencieuse. L'abbé BLANCHET. 309
Le palais du grand prince. KERATRY. 310
Les balances (conte Mogol). ANONYME. 313
Les Troglodytes. MONTESQUIEU. 317
La destinée. VOLTAIRE. 332
Sertorius et Mercure. FÉNELON. 339
Jeanne Ire de Naples, Anselme. FONTENELLE. . . . 333
Fernand Cortez, Montézume. FONTENELLE. . . . 356
Louis XI et Philippe de Commines. FENELON. . . . [illegible]
Erasistrate, Hervé. FONTENELLE. . . . . 34[illegible]
Paracelse, Molière. FONTENELLE. 345
Pascal et Fénelon. VAUVENARGUES. 360
Cinq-Mars et Derville. DIDEROT. . . . . [illegible]
Rousseau juge de Jean-Jacques. J.-J. ROUSSEAU. . . [illegible]
Sylla et Eucrate. MONTESQUIEU. . . . . [illegible]
Fourberies de Scapin. MOLIÈRE. . . . . [illegible]
Argante, Scapin. MOLIÈRE. . . . . [illegible]
Scène du bourgeois gentilhomme. MOLIÈRE. . . . . [illegible]
Scènes de l'Avare. MOLIÈRE. . . . . [illegible]
Mort de l'avare Grandet. H. DE BALZAC. . . . . [illegible]
Le créancier. MOLIÈRE. . . . . [illegible]
Les conseillers. MOLIÈRE. . . . . [illegible]
Le mariage forcé. MOLIÈRE. . . . . [illegible]
La grandeur, BREVS ET PALAPRAT. 441

L'audience. BEAUMARCHAIS. 445
Figaro. BEAUMARCHAIS. 449
Monologue de Figaro. BEAUMARCHAIS. 453

LIVRE VII.

Lettres.

Lettre de Balzac à M. d'Ambleville. 457
Lettre de Voiture à M. le président de Maisons. . . . 458
Autre lettre de Voiture à M. ***. . . . . Ibid.
Lettre de Racine à son fils. 459
Autre lettre de Racine à son fils. 460
Autre lettre de Racine à son fils 461
Autre lettre de Racine à son fils. 462
Lettre de madame de Sévigné au comte de Bussy. . . 463
Autre lettre de madame de Sévigné au comte de Bussy. 464
Lettre de Madame de Sévigné à madame de Grignan. 466
Lettre de madame de Sévigné à M. de Coulanges. . . 468
Lettre de madame de Sévigné à madame de Grignan. . Ibid.
Autre lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan. . 470
Autre lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan. . 471
Autre lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan. . 473
Lettre de M. de Sévigné à Mme de Grignan, sous la dictée de Mme de Sévigné 474
Monsieur de Sévigné 475
Lettre de madame de Sévigné à sa fille. 476
Lettre de Mme de La Fayette à Mme de Sévigné. . . Ibid.
Lettre de madame de Maintenon à madame d'Aubigné, sa belle-sœur. 477
Lettre de la maréchale de Luxembourg à Louis XIV. . 479
Lettre du duc de Montausier à Mgr le dauphin, sur la prise de Philipsbourg . . . . . Ibid.
Lettre du duc de Lorraine à l'empereur. . . . . Ibid.
Lettre de Fontenelle au cardinal de Fleury. 480
— au même. . . . . Ibid.

Lettre de Fontenelle au cardinal de Fleury . . . . Ibid.
— au même. . . . . Ibid.
Fontenelle à madame de Forseville. 481
Voltaire à madame Dupuy. 483
Lettre de Voltaire à lord Hervey, garde des sceaux d'Angleterre, sur Louis XIV. 483
Voltaire à J.-J. Rousseau. 487
Lettre de J.-J. Rousseau à madame ***. 489
Conversation de M. de Voltaire avec un de ses ouvriers du comté de Neuchatel. 489
Lettre de J.-J. Rousseau à un jeune homme. . . . 492
Lettre de J.-J. Rousseau à M. le comte de Lastic. . . 494
Rica à ***. MONTESQUIEU, *Lettres persanes*. . . . 495
Rica à Usbek. A ***. (*idem.*). 496
Rica à Ibben. (*idem.*). 497
Rica à ***. (*idem.*). 498
Louis XVI aux députés de la convention. 499
La feue reine Marie-Antoinette à madame Elisabeth. . 501
Lettre du chevalier de Boufflers à sa mère. 503
Paul-Louis Courier à M. N. 505
Paul-Louis Courier à madame ***. 507
Paul-Louis Courier a madame Pigalle, à Lille. . . . 510
Paul-Louis Courier à M. le général Mossel. 513
Paul-Louis Courier à M. Leduc, officier d'artillerie, à Paris. 515
Paul-Louis Courier à M. Clavier. 516
Paul-Louis Courier à madame Clavier. 520
Paul-Louis Courier à sa femme. 521
Lebrun (duc de Plaisance) au comte de Turpin. . . . 523
Madame la marquise de ***, à M. le chevalier de ***. J. DE ***. 525
Réponse. Le chevalier de *** (DE JOUY). 528

FIN DE LA TABLE.

SEP 24 1934

LENOX L

Bancroft C
Purchase